

# DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

---

*Le Glaneur*, 3<sup>ème</sup> année, Bruxelles, 1<sup>er</sup> janvier 1904 – Décembre (n°1-12).

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>







# LE GLANEUR

## Revue Mensuelle

SOMMAIRE : Les trois pièces d'or des Mages (Mgr Baunard). — Le petit marchand d'oiseaux, *poésie* (E.-H. Gilleytens). — Un escabeau dans les Alpes (Jean de Jacouret). — La saison des roses, *poésie* (E.-H. Gilleytens). — La protection de la jeune fille. — La petite fleur, *poésie* (V. de Laprade). — Race blanche et race noire, *suite* (P. Garmyn). — Memento culinaire (Tante Louise). — Rolland, *suite* (J.-B. De Laval). — Le coin des rieurs. — Biographie : Franz von Vecsey. — Bruxelles — Modes (Pâquerette). — Chronique scientifique (Fr. Dufour) — Récréation. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Bibliographie (Lector). — Nos expositions.

## Les trois pièces d'or des mages



Lorsque l'Ange du Seigneur eut averti Joseph d'avoir à fuir en Egypte, parce qu'Hérode cherchait l'enfant pour le faire périr, il s'empressa, selon le commandement divin, de prendre l'Enfant et sa mère, avec tout ce qu'il avait. Mais il avait peu de chose ; et, tout compte fait, il ne lui restait, pour un si lointain voyage, que trois pièces de celles qu'il avait reçues des Mages, lorsqu'ils étaient venus d'Orient à Bethléem pour adorer le Roi des Juifs.

Il prit ces trois pièces dans sa ceinture : « C'est sans doute, se dit-il, pour nous venir en aide dans cet exil que Dieu nous a envoyé ces hommes secourables qui sont ses serviteurs. Que son saint nom soit béni ! » Il quitta Bethléem avec Jésus et Marie. C'était pendant la nuit obscure. L'âne marchait, les anges veillaient, Marie priait, Jésus dormait.

Lorsque le jour fut venu, la sainte famille se trouva au pied des montagnes d'Hébron, où l'on montre encore le tombeau d'Abraham et de Sarah. Il y avait là un pauvre lépreux qui vivait caché dans une des nombreuses cavernes de ce pays, car il n'est pas permis aux lépreux d'habiter dans la société des hommes. Cependant celui-ci, ayant entendu le pas des saints voyageurs, sortit de sa retraite et regarda. Jésus

lui parut si beau, tout nimbé de lumière, Marie et Joseph lui parurent si bons, qu'il prit la confiance de s'avancer un peu pour leur faire sa prière. Mais il n'osait approcher tout à fait, car le lépreux est maudit, et celui-là est impur qui porte la main à la sienne. Il criait donc de loin : « O vous qui passez, serviteur et servante de Dieu, ayez pitié de moi ! »

Or, Jésus entendant la voix de la misère, s'éveilla et tendit ses bras au malheureux. Il regarda Marie, Marie regarda Joseph, Joseph fit approcher le lépreux et lui donna la première de ses trois pièces d'or ; car il avait compris que c'était la volonté du divin Fils de Marie. L'Enfant sourit, et de sa main il toucha le front du lépreux qui guérit.

Ce lépreux s'appelait Simon. Il put rester parmi les hommes ; il y fit fructifier la pièce d'or que Joseph lui avait donnée, et elle rendit cent pour un. Il devint riche, et plus tard il eut à Béthanie une maison où il reçut le Fils de l'homme à sa table. C'est là que Madeleine vint répandre son vase d'albâtre plein de parfums sur les pieds du Maître miséricordieux.

\*  
\*  
\*

Un autre jour, la sainte famille, descendant de Beersebeth, ontrait dans le

désert pierreux qui sépare la Judée de l'Égypte. Au-dessus d'elle s'enfuyaient les montagnes de Moab et les rivages désolés de la Mer Morte ; au dessous d'elle montaient au loin les hauteurs du Sinaï qu'enflammait le soleil.

Joseph s'arrêta sur ces confins, pour y dresser sa tente. Là, ayant placé une pierre, il y fit reposer le divin enfant et sa mère, comme sur un autel. Il brûla devant lui quelques grains de l'encens qu'il avait reçu des Mages, et il invoqua le Seigneur, afin qu'il guidât ses pas dans la terre étrangère, comme autrefois il avait guidé Agar et son fils Ismaël dans le désert.

L'âne paissait, les anges veillaient, Marie priait, l'Enfant dormait.

Un voyageur passa, qui était jeune encore. Ses joues étaient caves, ses yeux éteints, ses membres décharnés. Il était couvert de haillons et paraissait malheureux à faire pleurer. Il demanda humblement quelque chose à manger : « Combien, s'écria-t-il, combien de mercenaires ont du pain en abondance dans la maison de mon père, et moi ici je meurs de faim ! »

Jésus se réveilla et lui tendit les bras. Marie comprit, tressaillit, et fit signe à Joseph qu'il donnât à ce pauvre du pain, un vêtement et la seconde pièce d'or qu'il avait. Joseph la fit bénir d'abord par l'Enfant-Dieu. Jésus la prit et la donna lui-même au malheureux qui lui baisa la main.

Après qu'il eut mangé, le voyageur raconta qu'il était l'Enfant prodigue, qu'il revenait de l'Égypte, et qu'ayant dissipé tout ce qu'il avait avec des gens de mauvaise vie, il s'en retournait vers son père pour lui dire qu'il n'était pas digne d'être appelé son fils, car il avait péché contre le Ciel et contre lui.

Jésus l'écoutait, lui souriait, et se penchait vers lui, comme pour l'embrasser.

Mais lui, confus, se retirait, le front baissé, les yeux pleurants, et il disait maintenant : « J'ai péché, mais mon père aura pitié de moi ! »

\* \* \*

La sainte Famille était entrée dans la terre d'Égypte ; elle touchait à l'ancienne ville de Peluze, sur la première bouche du Nil.

L'âne marchait, les anges veillaient, Marie priait, l'enfant dormait.

Sur la même route un homme passa et salua en disant : « Le Seigneur soit avec vous ! » C'était un israélite du pays de Cyrène, qui est entre l'Égypte et la Grande Syrte. Il raconta qu'il se rendait à Jérusalem pour prier et sacrifier, selon la loi de Moïse. Mais, comme il était pauvre, étant un homme des champs, de ceux que les Égyptiens appellent aujourd'hui Fellahs, il se désolait en pensant qu'il n'avait pas de quoi payer le didrachme que tout israélite doit au Temple, ni de quoi acheter la victime qu'il voulait offrir au Seigneur.

Jésus l'entendit et le bénit de sa main, que tenait la main de Marie. Joseph y mit la dernière de ses trois pièces d'or. Le voyageur la reçut d'un cœur joyeux, et s'inclinant il dit : « Que le Seigneur vous garde à jamais de tout mal ! Que votre enfant soit grand parmi les fils des hommes ! Qu'il voie les jours de la Rédemption d'Israël, et qu'il me soit donné de le retrouver un jour sur le chemin de sa gloire ! »

Le Cyrénéen demeura dans la terre de Judée, près de Jérusalem, où ses fils Alexandre et Rufus furent des disciples de Jésus. Un jour qu'il se rendait aux champs, il rencontra Jésus, sanglant et épuisé, qu'on conduisait à la mort. C'est lui qui eut l'honneur d'aider le Sauveur des hommes à porter sa croix dans la montée du Calvaire.

\* \* \*

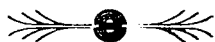
Cependant la sainte Famille avait atteint le bord du fleuve sacré de l'Égypte. C'était la saison de la grande crue du Nil. Il coulait à pleins bords, roulant ses eaux rougeâtres, chargées de vase féconde, avec un gonflement tranquille, et il couvrait toute la campagne de sa nappe sans fin.

Joseph se demandait comment il le traverserait et le ferait passer à la sainte Famille, car il ne lui restait plus rien pour payer le péage. Marie se pencha vers Jésus pour l'interroger de son regard silencieux, et dit, parlant à des serviteurs invisibles : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

En ce moment une barque apparut sur la rive, amenée par les anges. La sainte Famille y entra. Les anges pri-

rent les rames et tendirent au vent les voiles de gaze avec des cordages faits de fils de la Vierge, tissés par le soleil. Les flots émus se courbaient sur le passage de l'Enfant divin ; et, de la proue à la poupe, des voix célestes se renvoyaient ces paroles du prophète : « En ces jours-là, le Seigneur visitera l'Égypte, son autel s'élèvera sur la terre de Misraïm, et les Égyptiens lui offriront des présents, des hosties, et il leur sera propice, et il leur apportera le salut. »

Mgr BAUNARD.



## Le petit marchand d'oiseaux

Je suis petit marchand d'oiseaux :  
J'en ai de gros, j'en ai de beaux,  
Mesdames, pour vous plaire ;  
J'en ai des blonds, des mordorés,  
J'en possède aux tons diaprés :  
Regardez ma volière !

Voyez ces gentils oiselets,  
Qui vous égrènent leurs couplets  
De l'aube à la vesprée :  
C'est un plaisir que de les voir  
Sauter, courir et se mouvoir  
Dans la cage dorée !

Toujours joyeux, toujours contents,  
Je puis très bien, en peu d'instants,  
Brosser leur maisonnette ;  
Et pour qu'ils disent leurs refrains,  
Il leur suffit de quelques grains  
Et d'un peu d'eau proprette.

Ils chantent, chantent leurs chansons :  
Ecoutez plutôt les pinsons !  
D'une voix fraîche et claire ;  
Et prenez-moi, pour en finir,  
Le marchand saura vous bénir !  
Quelque pensionnaire !

E.-H. GILLEWIJENS



## Un escabeau dans les Alpes

Tandis que je me promenais dans les champs par une radieuse matinée de printemps, j'ai entendu ce bruit caractéristique, ne ressemblant à aucun autre, que l'on entendre les grands troupeaux de moutons se rendant à la montagne pour y passer l'été.

Dès ma plus tendre enfance, ce passage des *escabeaux* était pour moi une cause de grande émotion, et maintenant encore j'éprouve toujours un charme indéfinissable en assistant à ce défilé pittoresque.

Je me suis donc dirigé vers le sommet d'un petit coteau d'où l'on distinguait bien la route, et là, assis sur un rocher, j'ai vu défiler le troupeau devant moi. Il était considérable et rien ne manquait au tableau.

En premier lieu, les ânes chargés de leur bât, portant les tentes, les lits et les ustensiles de ménage qui vont servir à l'entretien rustique des bergers pendant leur séjour à la montagne. Puis viennent quelques vaches qui accompagnent toujours les bergers pour leur fournir le lait qui composera l'élément principal de leur frugale nourriture.

Puis les chèvres aux grandes cornes mêlées aux brebis et aux agneaux : le tout accompagné de ce vacarme dont on ne saurait se faire une idée si on ne l'avait jamais entendu. Rien de plus étrange, en effet, que ce mélange de cris aigus des bergers appelant leurs bêtes, d'aboiements de chiens, de braiements des ânes, de bêlements graves des brebis mêlés au bêlement grêle des agneaux ; le tout accompagné du son de ces mille grelots et clochettes donnant tous des notes différentes : les clochettes des ânes et des vaches d'un son mat et sourd, tandis que celles des chèvres et des brebis rendent un son clair et argentin.

Tout cet ensemble forme un brouhaha indéfinissable, une cacophonie qui, semble-t-il, devrait être d'un effet des plus discordants et qui au contraire a toujours eu pour moi un charme délicieux. Serait-ce là l'effet des doux souvenirs de l'enfance qui jette une lueur suave et douce sur nos jours écoulés, je ne le sais ; mais ce que je sais bien, c'est que mon cœur

battait ce matin-là en face de ce troupeau comme il y a près d'un demi-siècle, lorsque j'assistais au même spectacle ayant à mes côtés ma mère bien-aimée.

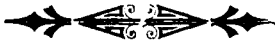
Lorsque le défilé a été terminé, tandis que le bruit s'affaiblissant de plus en plus a fini par se perdre dans le lointain, toujours assis sur le même rocher, ma pensée suivait le troupeau jusqu'à sa destination.

Je le voyais arrivant au pied des hautes montagnes dont les sommets doivent l'héberger pendant plusieurs mois. Je le voyais montant le chemin pierreux, au bord des torrents pleins d'écume qui descendent des glaciers ; je le voyais longeant de jolis bois de sapins et de mélèzes, au sol frais et couvert de mousse, puis, les bois cessant, c'est le petit gazon des Alpes qui se montre sur les plateaux dénudés faisant suite aux gracieuses forêts verdoyantes.

C'est là que, de sommets en sommets, ces paisibles animaux vivront d'une vie calme et douce.

Les sonnettes et les grelots se répondront encore d'un sommet à l'autre, mais ils ne formeront plus alors une cacophonie singulière comme lorsque toutes ces bêtes étaient réunies. Ces sons divers formeront au contraire une musique harmonieuse animant ces sommets déserts et s'unissant au chant monotone du chardonneret qui, avec la bergeronnette sautillante constituent les seuls habitants ailés des sommets alpestres.

JEAN DE JACURET



## La saison des roses

Voici les fleurettes écloses,  
Petits amis, chantons en chœur ;  
Oui ! chantons la saison des roses  
Et sa renaissante splendeur !

Les immenses prairies  
Se parent galamment,  
Et les routes fleuries  
Se couvrent d'aubépines,  
Qui garnissent d'épines  
Leur corselet charmant.

Dans le ciel radieux  
L'astre d'or est vermeil

Et l'oiselet joyeux  
A sonné le réveil...

Au bois les violettes  
Et, dans les prés naissants,  
Les tendres pâquerettes  
Disent, sous la ramure,  
Au zéphir qui murmure,  
Bien des mots caressants...

Loin de vous les-pensers moroses !  
Petits amis, cueillons des fleurs,  
Et chantons la saison des roses  
Qui met le plaisir dans nos cœurs !

E.-H. GILLEWIJENS



## La protection de la jeune fille

—«O»—

Une œuvre qui assurément ne pourrait être assez louée, est celle de la Protection de la Jeune Fille, qu'un groupe de dames dévouées, sous la présidence de Mme la comtesse John d'Oultremont, a créée à Bruxelles.

Elle s'est immédiatement signalée à l'attention du grand public par un mode d'action à coup sûr original. Imitant le généreux exemple donné surtout en Allemagne par les femmes chrétiennes de la noblesse et de la bourgeoisie, ces dames ont organisé, chaque jour, dans la gare du Nord et la gare du Midi, de 7 heures du matin à 7 heures du soir, un service de surveillance à l'arrivée des trains. Toute jeune fille qui, par son attitude, sa mise et ses allures, paraît débarquer pour la première fois à Bruxelles, en quête d'une place, trouve aide et protection auprès de ces dames qu'un ruban jaune et blanc, attaché au corsage, distingue de la foule. Conduite aussitôt dans le bureau que l'administration des chemins de fer a mis complaisamment à la disposition du Comité, la jeune fille est interrogée par ses protectrices et, si elle n'a pas de recommandations, de place ou d'asile honnête à Bruxelles, elle est conduite à la maison de l'Œuvre, rue de Berlin, à Ixelles.

L'une corvée assurément que celle assumée par les dames qui font le service des gares. Sans compter les quolibets

d'un public indifférent ou gouailleur et l'hostilité des « rabatteurs » de la traite des blanches, elles ont souvent fort à faire pour gagner la confiance de leurs protégées et pour les décider à ne pas se jeter aux aventures. Heureusement, ces dames trouvent dans le personnel des fonctionnaires et des ouvriers des gares le plus complet appui.

A la maison de l'OEuvre, rue de Berlin, les jeunes filles ont gîte et couvert ; de plus, un bureau de placement y est organisé. Il est à remarquer que ce n'est pas seulement dans les gares que se recrutent les protégées de l'OEuvre. Toute jeune fille sans place peut trouver asile rue de Berlin. La maison, que nous avons visitée, est admirablement tenue. Au rez-de-chaussée, se trouvent les bureaux et le réfectoire ; aux étages, les dortoirs, disposés à la façon des dortoirs de pensionnats. C'est surtout des jeunes filles étrangères, allemandes et anglaises, qui ont eu recours jusqu'ici à l'hospitalité de l'OEuvre. Ce sont elles, du reste, qui étaient pour bon nombre, la proie facile des « rabatteurs ».

Les jeunes filles ainsi recueillies ne paient que fr. 1,50, 2 ou fr. 2,50 par jour pour leur logement et leur nourriture. Elles ne doivent payer qu'un jour d'avance. Les autres jours leur seront retenus sur leurs gages ou leurs traitements à venir. Les places, du reste, ne leur font pas défaut.

C'est à Fribourg que fut fondée, en 1897, la première œuvre du genre. C'est à cette « OEuvre catholique internationale pour la protection de la jeune fille » qu'est affilié le Comité national belge. Celui-ci se compose de Mme la comtesse John d'Oultremont, présidente; de Mlle Madeleine Surmont de Volsberghe, secrétaire ; de Mmes Nieuwenhuys, Godefroy, Jacques Reitmayer et vicomtesse A. de Spoelberch, conseillères.

Trente-cinq évêques étrangers et tout l'Episcopat belge ont prodigué leurs encouragements et leurs approbations à cette œuvre excellente. N'est-ce pas l'honneur de notre époque de se préoccuper surtout des moyens pratiques de faire la vie un peu moins dure aux faibles et aux petits : la femme, la jeune fille, l'enfant ?



## La petite fleur

**P**ETITE fleur sur ma fenêtre,  
Dans ce champ long d'un demi-pas,  
Fleuris pour consoler ton maître  
Du grand jardin que je n'ai pas.

Lorsqu'accoudé sur mon pupitre,  
Tout à coup je vois en rêvant  
Le soleil qui dore ma vitre  
Et ta tige qui tremble au vent,

Quand je t'arrose feuille à feuille,  
Quand, pour t'admirer de plus près,  
Soir et matin je me recueille,  
Penché sur ton berceau de grès :

Adieu ville, adieu prison noire  
Où rôdent les esprits méchants ;  
Adieu le livre et l'écrivoire,  
Mon cœur a pris la clef des champs.

VICTOR DE LAPRADE



## Race Blanche et Race Noire

( Suite )

Je crois avoir prouvé que les nègres ont de l'esprit, mais un esprit ayant un autre objectif que le nôtre. Ont-ils également un cœur, un cœur sachant aimer et compatir, ou bien un cœur de tigre toujours assoiffé de sang ?

Pour nombre d'Européens, parler de nègres, c'est parler de massacres ; massacres à la guerre, aux funérailles, aux grandes fêtes, voire dans les repas, massacres de toute nature, massacres sans fin.

Distinguons, en commençant par le cas le plus horrible, le cannibalisme.

Tuer l'homme pour se repaître d'une chair succulente, c'est abominable, je le concède. Mais massacrer des milliers d'hommes simplement pour le plaisir de les voir souffrir, comme le fit jadis certain empereur blanc, j'estime que c'est plus diabolique encore : et tuer son propre enfant, comme c'est l'usage

en Chine, parfois en Europe, est certes plus inhumain que tuer un étranger, un ennemi.

J'ai parfois entendu dire que les nègres faisaient aussi mourrir leurs enfants nés avec des défauts corporels. Mais de qui l'ai-je appris ? Des blancs, jamais des noirs. « Manger des hommes, disent ceux-ci, soit, Mais tuer nos chers enfants, le fruit de notre chair et de notre sang, jamais ! » Et quels sont donc les arguments de ces blancs pour accuser les nègres d'anticide ?

On ne rencontre chez eux ni aveugles, ni muets, ni sourds, etc. Il doit en naître cependant. Donc leurs parents les ont tués !

Mais, répondrai-je, comment savez-vous qu'il n'existe ici ni aveugles, ni sourds, ni muets ? Parce que vous n'en avez pas vus ? Sachez que ces malheureux, honteux de leur infirmité, se tiennent à l'écart. Si vous aviez fait enquête autrement que du haut de votre fauteuil, vous auriez trouvé !

Que le nègre tue, je suis loin de le nier ; mais quand il le fait, c'est, ou bien dans la chaleur des batailles entre tribus, ou par superstition, pour donner à ses défunts des serviteurs en l'autre monde, ou par vengeance, mais vengeance que je pourrais appeler vengeance judiciaire. En effet, point de tribunaux chez ce peuple sauvage. L'homme lésé doit compter sur lui seul pour le jugement et l'exécution, faire payer le sang par le sang.

Dans ces conditions, l'homme qui tue n'est pas plus coupable que ne le sont en Europe juge et bourreau. Qu'en d'autres circonstances, le nègre soit parfois méchant et cruel, je le concède, mais en ajoutant à nouveau qu'il est en général moins cruel qu'il ne le paraît à première vue, et que les plus grands tueurs d'hommes se sont rencontrés dans la race blanche et la race jaune.

Je dis encore que les nègres, quand ils tuent leurs semblables, les considèrent néanmoins comme des hommes, tandis que pour les négriers, qui remplissaient leurs navires de pauvres noirs dont des milliers mouraient avant d'arriver en Amérique, leurs victimes étaient simple chair à vendre, comme celle du bétail ; et les soupirs de ces infortunés, les convulsions des mourants

suffoqués dans la puanteur de la cale ne faisaient qu'exciter les sarcasmes de ces démons à face humaine.

Mais ce n'est pas assez de prouver qu'en fait de cruauté le blanc n'a pas le droit d'incriminer le nègre ; il faut établir que, dans le cœur de celui-ci, l'on peut trouver certaines preuves de sensibilité, d'amour et d'affection véritable.

On voit en effet des noirs souffrir volontairement à la place d'un autre, se laisser enchaîner, incarcérer et frapper pour libérer un ami. A la guerre, quand la vie de leur chef est en péril, ils sacrifient la leur pour le protéger. Chez les petits enfants eux-mêmes, on rencontrera des scènes d'une charité toute fraternelle. Si deux frères jouant au loin dans la campagne sont surpris par un orage, l'aîné se hâtera de prendre l'autre sur son dos, encore que le fardeau dépasse ses forces. Mais le véritable amour ne calcule pas.

Ainsi chargé, le petiot se presse vers le hameau : il grelotte sous l'ondée torrentielle ; le vent lui coupe la respiration ; son corps nu brille lavé par la pluie ; mais il va toujours courbé presque jusqu'à terre. Enfin, voici la hutte paternelle : un double cri de joie retentit, et sauveur et sauvé se sèchent en jasant devant un grand feu.

On a dit que l'amitié de camarade à camarade n'est pas connue chez les nègres. Il en existe des exemples cependant qui se manifestent à certaines funérailles. A l'une des extrémités de la fosse, des amis ont creusé sous terre une sorte de caveau, dans lequel ils introduisent silencieusement le cadavre qu'ils recouvrent ensuite soigneusement de nattes de paille. Et nulle mère plaçant son enfant au berceau, contemplant le visage tant chéri, disposant doucement les couvertures sur le trésor bien-aimé, ne témoigne de plus de tendresse que ces sauvages ensevelissant de la sorte leur camarade.

Le cœur du nègre est donc susceptible d'affection. Il est en outre doué d'une grande puissance de volonté devant la souffrance physique. On a dit des martyrs que, chez eux, c'est un autre qui parle, un autre qui souffre, tant leur volonté soutenue par la foi, les raidit contre les supplices les plus atroces. Je me suis plus d'une fois souvenu de ce mot quand je voyais des nègres endu

rer, sans une plainte, des souffrances qui nous feraient pâmer.

Par contre, ils sont très faibles contre le mal moral. Ils le savent bien, et tel de nos chrétiens fera un grand détour pour ne pas voir le fruit défendu, car, en présence de la tentation, il succomberait.

P. GARMYN



## Memento culinaire



### Dîner de Famille

*Purée à la bretonne*

*Soles, vin blanc*

*Buisson d'écrevisses*

*Baba polonais*

*Dessert*

**BABA POLONAIS.** — Battez huit œufs dans deux litres de lait et un jus de citron, ce qui fera un fromage que vous égoutterez et presserez ; mêlez le de mie de pain trempée de crème et pressée, ajoutez 300 grammes de beurre, deux jaunes d'œufs. Il faut mêler continuellement pendant trois quarts d'heure en agitant toujours dans la même direction, de droite à gauche ou de gauche à droite, sans changer. Alors on ajoute du fromage à la crème broyé, 125 grammes d'amandes hachées et douze blancs d'œufs battus en neige. On verse dans un moule, peu à peu, en laissant de l'intervalle pour que la pâte renfle à mesure. Faites cuire au four dans un moule bien beurré, et poudrez abondamment de sucre en sortant du four.

TANTE LOUISE

# ROLLAND

ou

## les aventures d'un brave

(Suite)

### CHAPITRE XVII

#### Le Combat

Nous étions donc partis au secours des tribus menacées par Abd-el-Kader. C'était une frime de guerre de ces satanés moricauds pour nous attirer et nous avoir. Ils avaient dit, ces gredins de trompeurs-là, au colonel de Montagnac, que l'émir devait aller à Bou-Djenau et de là nous tomber sur la croupe, comme une bombe, avec tous ses enrages...

— Eh bien, que dit Montagnac, épargnons-leur le chemin : allons à Bou-Djenau, les enfants, faut toujours être polis...

Nous revoilà partis. Le chemin n'était pas commode, tant s'en faut : fallait enjamber des ravins, grimper aux rochers comme des chats, et s'en aller comme des serpents dans des chemins où le bon Dieu n'est jamais passé...

Après trois grandes heures de cette gymnastique, nous arrivâmes à Sidi-Brahim sur la rivière de l'Oued-Tarnana.

Là encore des tribus vinrent demander protection. Cette persistance parut louche au colonel de Montagnac qui dit : Restons ici et attendons de pied ferme Abd-el-Kader et toute sa clique. Nous passâmes toute la nuit au bivouac...

Le lendemain matin nous étions en train de préparer notre café, quand nous aperçûmes sur les hauteurs une nuée d'hommes... Tiens, que nous dîmes, voilà des camarades là-haut. Ah ! bien oui, c'était des moricauds et tout ce qu'il y a de plus moricaud. Turelure me souffla à l'oreille : Avalons notre tasse, car les moucheurons vont venir nous piquer. Tout de même la journée se passa sans trop de fracas. Les hussards allèrent en reconnaissance et revinrent annoncer que nous avions devant nous une fourmilière d'arbigos. Fallait rétrograder ; c'était prudent.



Pendant la nuit nous allumons de grands feux, et psitt !... sans bruit nous nous esbignons en arrière... riait déjà dans notre barbe en pensant à la binette que feront les moricauds le lendemain quand ils s'apercevront que l'oiseau s'est envolé ; mais va-t'en jouer de la tromperie avec ces trompeurs-là. A chaque in-

gue. Des Beni-Vautours se tenaient à mi-côte. Les hussards les chargent vivement. Les arbigos battent lestement en retraite et sont poursuivis le sabre dans les reins par les nôtres. Nous les voyons disparaître pêle-mêle derrière la montagne. Là les attendait toute l'armée des mourichers qui s'étaient cachés derrière les



ABD-EL-KADER

stant, une chouette d'arbigo ou un hibou de Kabyle déchargeait son fusil et s'envolait ; ce qui voulait dire : les Roumis sont par ici, les Roumis sont par là...

Au milieu de la nuit nous fîmes halte près d'une petite rivière tout doucement et nous ne pûmes ni allumer du feu, ni fumer nos pipes, toujours pour dépister l'ennemi... C'était pas la peine... Nous avions toute la bande sur les talons, toutes les grimaces de signaux que nous aperçûmes toute la nuit nous le disaient assez gentiment...

Au point du jour les hussards avec le colonel partent en reconnaissance. Nous restons au camp. Nous voyons les camarades de la cavalerie gravir la monta-

monticules et qui sortirent de derrière les rochers, de derrière les buissons, de derrière des mottes de terre, de partout pour leur tomber sur la casaque et les écraser.

Le commandant Froment Costes, qui était à notre tête, reçoit l'ordre de venir vite au secours des hussards qui sont bousculés, hachés, caardés, pulvérisés, par des masses et des masses d'ennemis.

Nous partons *illico* au pas gymnastique et nous tendions le jarret, fallait voir. Nous arrivons comme un tonnerre. Nous soufflions comme des phoques, mais ça ne fait rien : nous tapions dans le tas avec nos balles, avec nos baïonnettes, avec les canons, avec les crosses de nos fusils,

avec tout, comme des enrégés. Ça allait: les arbigos commençaient à avoir peur et à filer; mais Abd-el-Kader arrive et alors...

Nous battons vivement en retraite. L'on nous poursuit. Nous formons le carré, recevant le choc de milliers et de milliers de moricauds pendant que de partout nous recevons des marrons grillés... C'était un véritable abattoir, camarades.

Le commandant reçoit une balle au front et tombe. Le capitaine Arbois a la poitrine traversée par une balle et roule par terre; il se dresse sur une de ses mains et, pendant qu'il comprime sa blessure avec l'autre, il nous crie: Courage, enfants, courage!...

La rage nous empoigne. Nous crions: Vive la France! et nous nous précipitons à la baïonnette sur les rangs ennemis. Nous arrivons sur une éminence en lardant tout ce que nous trouvons devant nous. Tous les officiers étaient déjà sur le flanc. Le sergent Saint-Martin était à notre tête; il fait bonhomme à son tour. L'adjutant Thomas prend le commandement et nous allons toujours. Je n'avais plus de munitions, je laisse la baguette dans mon fusil et j'enbroche deux moricauds.

Pour le coup l'on se jette sur moi; l'on me renverse. Je reçois un atout sur la joue droite et j'ai le pied droit fendu d'un coup de yatagan. Me voilà pincé. L'on me relève et l'on me débarrasse de ma carabine et de mon clairon. Un Kabyle me tire un coup de pistolet par derrière; le maladroit ne m'enlève que le képi.

L'on me conduit au camp des moricauds. Sur mon chemin je rencontre un soldat que l'on avait déshabillé et qu'on allait tuer. L'on me demande si c'était un chef. Je dis oui, et on l'épargne. Partout sur mon passage je vois des cadavres sans têtes; je reconnais celui de mon fourrier; on était en train de lui tirer sa dernière botte.

Celui qui nous conduisait me remet mon clairon et me dit: Sonne! Je n'avais guère le cœur à la musique, mais j'exécute tout de même un turlututu quelconque. Je suis immédiatement entouré par des moricauds qui se mettent à hurler, à battre des mains et à danser comme des sauvages qu'ils sont.

L'on me mène ensuite à Abd-el-Kader.

Il était accroupi à l'ombre d'un figuier, sur un tapis, comme un lion qui vient de faire ripaille... Il me fait approcher, examine mes blessures avec intérêt, pendant que mes camarades étaient traités comme des chiens. Ma qualité de soufflant me valait cette bienveillance sans doute.

Cependant l'on continuait à se battre là-bas: la fusillade persistait, les camarades tenaient encore bon. Abd-el-Kader me dit: Sonne pour faire cesser le feu. Cause toujours, que je dis, et je me mets à sonner la charge de tous mes poumons. Les camarades, croyant à l'arrivée d'un renfort, redoublent de courage, ils chargent à la baïonnette comme des tigres enrégés dans la direction du son, et nos carabiniers arrivent si près de nous, qu'un chef arabe qui se trouvait près de l'émir reçoit un bon atout... Abd-el-Kader lui-même est blessé à l'oreille gauche.

Mais bientôt tout rentre dans le silence... Je suis, l'oreille basse, le corps brisé, Abd-el-Kader et toute sa bande du côté de son camp, en me recommandant à celle qui n'abandonne jamais les pauvres prisonniers qui ont recours à elle...



## Le coin des rieurs

### L'esprit d'un artiste

— Carlo Vernet était homme d'esprit jusqu'au bout des ongles. La collection de ses bons mots formerait un volume. En voici quelques-uns:

Le duc de Berry avait commandé un grand tableau au peintre. Après plusieurs mois d'attente, celui-ci n'avait encore dessiné qu'une maisonnette. Le prince lui en exprimait un jour son mécontentement.

« J'y travaille, Monseigneur.

— Mais vous en êtes toujours au même point et vous n'avez encore fait que cette bicoque!

— Oh! Votre Altesse ne sait pas tout le mal que m'a donné cette maison qui n'a l'air de rien.

— Vraiment?

— J'ai cru que je ne viendrais jamais à bout de la cheminée.

— Comment cela ?

— Elle fumait, Monseigneur. »

\* \* Un jour d'hiver, se trouvant avec son ami, le peintre Isabey, sur la glace du canal Saint-Martin, Carle dit à son camarade :

« Est-ce que tu as froid, toi ?

— Moi, je gèle, dit Isabey.

— Monsieur ! s'écria alors le facétieux artiste en s'adressant à un badaud : Voulez-vous avoir la bonté de fermer la porte Saint-Denis ? »

On juge de la stupéfaction du badaud.

\* \* Le jour où l'on apprit à Paris la mort du maréchal Lannes, qui avait eu la cuisse emportée, un ami rencontre Carle et lui dit : « Allons, un calembour sur Lannes et je donne l'exemple. S'il n'était pas mort de sa blessure, il n'aurait plus porté qu'un *bas*. — J'ai souvent, reprit Carle, joué sur les *mots* de la langue française, jamais sur les *mauv* de la France. »



## BIOGRAPHIE

—o—

### Un violoniste prodige

La curiosité berlinoise est tout entière à un enfant prodige qui joue du violon d'une façon réellement étourdissante. Le vieux maître Joachim n'en pouvait croire ses oreilles ; puis, convaincu, enthousiasmé, il a pris l'enfant dans ses bras, l'a baisé au front en déclarant n'avoir jamais entendu rien de pareil. Il faut remonter aux débuts de Joachim lui-même ou à ceux de Paganini pour retrouver un phénomène analogue.

Le petit artiste est Hongrois d'origine ; il a dix ans et s'appelle Franz von Vecsey. Il n'étudie le violon que depuis trois ans, et déjà il s'est fait un mécanisme extraordinaire et a emmagasiné dans sa petite tête une soixantaine de concertos et morceaux de bravoure.

Tout Berlin est toqué de cet enfant. On ne parle plus que de lui dans le monde et chez les musiciens. Et — consécration suprême, — l'Empereur a fait venir le petit Vecsey, qui a charmé, au château de Postdam, les plus augustes oreilles de l'Allemagne.

Il y a tellement de concerts et auditions musicales à Berlin — une moyenne de 3 à 400 dans ces dernières saisons — que le public est blasé et ne se dérange plus volontiers. Le directeur de la principale agence de concerts disait naguère : « On ne peut pas faire de recette ici ; le bénéfice est d'ordre artistique. » Et de fait, les artistes qui peuvent remplir une salle à Berlin sont très rares. Cela ne dépasse guère la demi-douzaine, en y comprenant les étrangers comme Ysaye, Pugno, Risler, Sarasate et Marteau.

Et voilà un petit garçon inconnu qui donne six concerts d'affilée dans les plus grandes salles disponibles, comme le nouvel Opéra royal, et paraît chaque fois devant un auditoire aussi nombreux qu'enthousiaste. Le prix des places est augmenté et on n'ouvre même pas le guichet de la caisse, parce que toutes les places sont prises d'avance.

Comme tout le monde, j'ai voulu entendre le petit Vecsey et, malgré ma défiance vis-à-vis des enfants prodiges, il me faut reconnaître qu'on peut goûter un plaisir réel, parce que le petit virtuose a gardé tout son naturel.

On avait disposé sur la scène de l'Opéra une estrade exhaussée afin que chacun pût voir cette miniature de violoniste. Il parut tout petit, tenant un grand violon. On l'avait habillé tout de blanc, avec bottines et bas noirs, de sorte qu'il avait l'air d'un petit Pierrot qui aurait barboté dans un encrier. Il fait un grand salut gauche, comme un bébé qui reçoit le premier prix d'écriture, et attaque le « Concerto » de Mendelssohn. Le voilà dans son élément. Il va, il va, il s'anime et c'est absolument surprenant. Il ne manque pas une note, ne rate pas un trait, si difficile soit-il. Et ce petit bonhomme tire une sonorité expansive qui emplit la salle où deux mille personnes se pressent. La couleur du son est charmante, la main gauche a une force dérouterante chez un enfant. L'archet trahit davantage la capacité physique du virtuose. Léger, agile, avec un « staccato » et un « picchettato » qui ravissent les connaisseurs, il ne peut pourtant prétendre à la puissance ni à l'ampleur. Et cet enfant ne saurait pas davantage viser au style personnel, à l'autorité.

Dans le jeu du violoniste-enfant, on



perçoit la manière, le phrasé de Jeno Hubay, le renommé violoniste hongrois, son maître. Mais le petit Vecsey n'imite pas servilement, sans âme, sans compréhension intime. Non ; il s'est si bien assimilé ce style que sa version est absolument sincère et même touchante. C'est rendu de si bonne foi, si naïvement, qu'on peut croire à une émotion personnelle. Et beaucoup y croient.

Le jeune prodige joue encore une fantaisie de Wieniawski et l'infernale « Danse des sorcières » de Paganini. Et c'est particulièrement curieux, amusant même, de voir cet innocent exécuter avec conviction ces difficultés diaboliques qui faisaient jadis frissonner les auditeurs du grand violoniste italien.

Ovations, rappels réitérés, hourras, rien ne manque au triomphe, et la foule se précipite, s'étouffe contre l'estrade pour voir de plus près le phénomène qui multiplie de grands saluts disproportionnés à sa taille comme à sa grâce enfantines.

— Ne le faites pas trop jouer, dit-on à la maman, une jeune dame brune à laquelle l'enfant ressemble trait pour trait.

— C'est lui qui veut jouer, répond-elle. On ne peut le retenir.

— Il ne faut pas qu'il travaille trop à cet âge.

— Oh ! pas plus de deux heures par jour ; il a une facilité et une mémoire extraordinaires. L'étude n'est qu'un jeu pour lui.

Le petit s'approche ; il est en train d'ouvrir un petit paquet qu'une dame lui a lancé sur l'estrade au dernier rappel.

— N'es-tu pas fatigué, mon petit ?

— Non, Monsieur, j'ai eu seulement un peu chaud à la fin.

— T'es-tu reposé à l'entr'acte au moins ?

— Non, j'ai joué avec les pompiers, parce que je n'avais pas apporté mes soldats de plomb.

Le paquet est ouvert ; c'est du chocolat. Et l'artiste, trop novice pour apprécier la recette, pour respirer l'encens du succès et des compliments flatteurs, pour jouir du dépit des bons confrères en violon, entame bravement une tablette.

Pour lui, voilà la gloire...

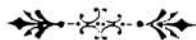
C. B.

## Bruxelles-Modes



Les caprices de la mode sont passés à l'état de proverbe ; ce que l'art d'hier édifiait à grand renfort d'imagination, l'art de demain le démolira sans pitié, pour y substituer des agencements nouveaux, plus ou moins en rapport avec l'esthétique féminine. Malgré ces vicissitudes, le costume tailleur reste néanmoins fort en vogue ; nous donnons ci-dessus le dessin d'un joli complet tailleur, sobre d'ornementations, mais très seyant et bien porté. La jupe est presque collante jusqu'à mi-hauteur, puis s'évase gracieusement en forme ; le paletot, en drap noir comme la jupe, est doublé en satin foncé et garni de baguettes de satin ou de velours assorti ; les manches sont évasées au poignet. Le costume est peu coûteux, et se porte très bien à la promenade et en visite.

PAQUERETTE



## Chronique scientifique

6 5 4 3 2 1

### L'Électrique Bruxelles-Anvers

—0—

La question d'un chemin de fer électrique reliant nos deux grands centres, Bruxelles et Anvers, est plus que jamais à l'ordre du jour. Convaincu de l'inéluctable nécessité d'établir un système de communications rapides entre ces deux villes, le Gouvernement belge a mis à l'étude cette question.

Depuis de longues années, les projets se succèdent aux projets, les catastrophes et les accidents ne se comptent plus, les réclamations surgissent de partout et aucun remède n'est cependant apporté à la situation. S'engager à la légère dans une entreprise de cette envergure, serait évidemment inexcusable ; mais serait-ce s'engager à la légère, que de donner suite à un projet complet, profondément analysé et établi sur des bases sérieuses ? Ce projet, nous l'avons sous la main.

Nos lecteurs se rappellent qu'en mai dernier nous leur avons présenté un projet de chemin de fer électrique, soumis au Gouvernement par l'un de nos plus éminents spécialistes, M. Mullender. Ce projet, entièrement souterrain, devait coûter 65 millions de francs, chiffre relativement peu élevé en présence des avantages considérables assurés au pays, au Commerce général et au Trésor.

Désireux de doter notre patrie d'une œuvre sérieuse et durable, M. Mullender modifia ce premier projet, et présenta au Gouvernement un nouveau devis pour une ligne en tranchée ouverte, dont coût 35 millions de francs seulement. Nous avons, en juillet 1903, donné *in-extenso* l'économie de cette entreprise.

Il semble qu'à première vue, et en présence de ses avantages réels, sérieux et indiscutables, ce projet eût dû attirer l'attention de la Commission spéciale instituée pour l'examen de la meilleure solution à intervenir. Pourquoi patronner celle-ci plutôt que toute autre ? Nous l'avons dit dans notre numéro de juillet dernier : le projet Mullender a d'inappréciables avantages sur tous ses concurrents.

D'abord, construit soit en tunnel souterrain, soit en tranchée ouverte, il ne touche ni aux sites, ni aux panoramas ; il ne modifie en rien l'état des lieux. En outre, l'entreprise, qu'elle coûte 65 ou 35 millions, est la plus économique, si l'on considère les bénéfices certains et immédiats qu'elle assure.

Le nombre des trains sera porté au maximum, soit 264 trains, avec une vitesse ordinaire de 120 kilomètres à l'heure (trajet Bruxelles-Anvers en 20 minutes).

Enfin, les prix du parcours sont réduits à leur extrême limite.

Nous devons rencontrer ici une objection qui tend à s'accréditer en haut lieu à savoir que la rapidité des communications ne doit être qu'un facteur secondaire, et qu'il faut le sacrifier à l'abaissement des tarifs. Certes, il importe de réduire le plus possible le prix du parcours : c'est nécessaire, si l'on veut faciliter et accroître les transactions interurbaines. Mais il convient de ne pas perdre de vue que l'immense majorité des voyageurs Anvers-Bruxelles tient énormément à un service ultra-acceléré : dans notre siècle d'électricité à outrance, les affaires se traitent au galop, il faut aller vite ; et sur ce point encore, le projet Mullender, mieux que tout autre, donne satisfaction à ce *desideratum*, puisque, par son tracé même, il arrive au maximum de vitesse à obtenir.

Le double projet dont nous avons parlé rencontre donc, dans son ensemble, la somme la plus grande de satisfactions et d'avantages ; nul doute qu'il ne soit favorablement accueilli par la Commission spéciale et les autorités compétentes.

FR. DUFOUR



## RÉCRÉATION

### Enigme

Suivant la place que j'occupe,  
Je vauds beaucoup, ou ne vauds rien.  
Si donc vous craignez d'être dupe,  
Avec grand tact placez-moi bien.

*Problèmes gais*

1. — Quelle est la ville qui possède la plus ancienne relique ?
2. — Qui connaît les secrets du vinaigre ?
3. — D'un fruit à pepins, formez un oiseau au moyen d'une pompe et d'une machine pneumatique.

**Réponses au dernier numéro**

La réponse à la charade est : *Cor-billard*.

*Problèmes gais*

1. — Parce qu'ils sont toujours en bourgeois (Hambourgeois).
2. — Parce qu'on est toujours exposé au plus grand désastre (des astres).
3. — Le seul moyen, c'est de la teindre (l'atteindre).

**Carnet Musical****I. Les Concerts**

—o—

La charmante salle Gaveau a, elle aussi, inauguré sa saison musicale, et du premier coup elle s'est placée au premier rang par l'imprévu du programme et le succès remporté.

Nous disons : *l'imprévu* ; rectifions cependant de suite, car le programme nous était connu ; mais la maison nous présentait deux inconnus : un artiste de premier ordre, M. SIEVEKING, et un instrument perfectionné d'un genre nouveau. Grâce à un dispositif spécial, actionné par un moteur électrique, M. Sieveking est parvenu à donner au son une amplitude extraordinaire, une sonorité plus douce, plus moelleuse, qui nous donne l'illusion de la sourdine des instruments à soufflet : harmoniums ou orgue.

L'artiste, que nous entendions pour la première fois, possède un talent hors pair. La rareté des bons pianistes est presque devenue proverbiale : ce nous est donc un double plaisir d'applaudir

et de féliciter M. Sieveking, dont le jeu savant et expressif n'a d'égale que la délicatesse et la sûreté du mécanisme

Il a été tout simplement admirable dans l'air du *Roi des Aulnes* (Schubert) et le célèbre *Aria* de Bach. Non moins remarquable a été l'interprétation de la *Marche funèbre de Siegfried* (Wagner) et des *Ailes du Chant* (Mendelssohn).

Les belles *Sonates* de Beethoven, elles aussi, ont recueilli un beau succès : l'instrument, il faut le reconnaître, est manié de main de maître, et tient l'auditeur sous le charme d'une émotion profonde. C'est que M. Sieveking possède lui-même une âme profondément artistique : pour employer un terme adéquat, il sent ce qu'il joue, parce qu'il joue pour lui-même d'abord. Ses doigts suivent sa pensée, et sa pensée s'absorbe au point d'oublier l'auditoire pour se livrer tout entier à l'inspiration artistique.

Le public enthousiasmé, ne lui a pas ménagé les ovations, et ce n'était que justifié.

\* \* \*

Les grandes entreprises de vulgarisation musicale tendent à se multiplier en raison de la faveur marquée qui les accueille. Après les Concerts populaires, les Concerts Ysaye et voici enfin, derniers venus, les *Concerts Nouveaux*, dirigés par M. FRANTZ CARPIL. Ils se distinguent des précédents en ce que leur programme est élaboré de manière à manifester, dans son intégralité, l'évolution d'un maître. Les quatre concerts annoncés nous restituent les œuvres principales de Mendelssohn-Bartholdy. La première de ces auditions était consacrée à la *Symphonie-Cantate*, qui n'a jamais été interprétée en Belgique et dont l'importance de l'œuvre se caractérise par la difficulté dans l'exécution des fugues pour chœurs.

Disons franchement que le résultat n'a pas été celui que l'on attendait ; l'œuvre du maître exige un orchestre nombreux et composé d'éléments de choix, et surtout des chœurs fortement homogènes. Nous n'avions ici rien de tout cela ; l'orchestre faisait de son mieux, évidemment ; tout le monde y mettait beaucoup de bonne volonté, mais quelle pauvre interprétation pour une œuvre si belle ! Il faudrait renforcer l'orchestre en diminuant la fausse

sonorité des cuivres (disons en passant que ceux-ci écrasaient tout le reste par leurs accords trop bruyants) ; il faudrait aussi augmenter les chœurs dans de fortes proportions et obtenir d'eux plus d'homogénéité, plus d'ensemble. L'œuvre entreprise mérite le succès : il faut le lui assurer à tout prix.

\* \*

Du nouveau ! il faut du nouveau !

Voilà le nouveau demandé, sous forme de *récitation littéraire*..... oui, un *récitation littéraire*. Et combien charmant ! combien attrayant !

M. Alphonse SCHELER n'est pas un inconnu pour nous ; son beau talent de diseur a été souvent applaudi. Il y a quelques jours à peine, S. A. R. Mme la comtesse de Flandre le recevait dans ses salons et le comblait de prévenances affables. Le sympathique professeur de diction en est digne de tous points : il faut lui reconnaître d'éminentes qualités d'élocution et de mimique. Doué d'un organe agréable et expressif, M. Scheler nous a tenus pendant deux heures sous le charme de sa parole : Hugo, Gautier, Musset, Maupassant, Margueritte, tous les maîtres y ont passé. Un conte bruxellois était de rigueur : Scheler en a composé un à notre intention, et le débitait avec un entrain et une verve inimitables.

Pour finir, il nous a donné, de Jean Gascogne, le monologue comique bien connu : *Assassin* ! qui lui a valu d'interminables applaudissements.

A quand un second récital ?

\* \*

Mettre, en tête d'un programme, le nom de M. Lazare LÉVY est une des plus belles recommandations que puissent désirer des organisateurs de concert ; mais, à ce nom, pouvoir marier celui de M<sup>me</sup> Félicia LITVINNE, équivaut à la certitude du succès.

M. LÉVY est bien connu du public bruxellois. Virtuose émérite, il avait quinze ans à peine, et déjà le grand art n'avait plus de secret pour lui : il avait rapidement conquis toutes les distinctions, et les grandes entreprises artistiques se disputaient son concours. C'est qu'il a un talent hors pair, ce jeune homme qui a connu la gloire à l'heure où les autres sont encore à la peine.

La superbe *Fantaisie en ut mineur* de Mozart, et surtout la grande *Valse en la mineur* de Chopin ont mis en puissant relief les qualités pianistiques de M. Lévy. Ce qui est surtout à noter, après l'admirable sonorité de l'artiste, c'est certes le velouté de son jeu dans les passages doux : à certains moments, on croirait entendre une harpe dans un lointain vaporeux.

Très remarquée encore la fameuse *Légende de Saint-François de Paule*, de Liszt ; cette grandiose composition, l'une des plus belles œuvres du maître, est hérissée de difficultés inextricables ; M. Lévy vient à bout de tout, et l'enthousiasme du public en disait long sur les beautés de l'interprétation.

Parler dignement de M<sup>me</sup> LITVINNE devient très difficile, après les brillants succès qu'elle a recueillis sur notre grande scène d'opéra, après les éloges enthousiastes dont le tout-Bruxelles musical a honoré ses magnifiques qualités de cantatrice et de tragédienne. La sympathique pensionnaire de la Monnaie est d'ailleurs l'affabilité en personne : son talent n'a d'égal que sa charmante simplicité. Et c'est beaucoup dire.

Le brillant auditoire qui se pressait dans la salle de la Grande Harmonie (douze cents personnes au bas mot), a fait fête à l'aimable virtuose, qui nous a détaillé, avec infiniment de grâce, les *Amours du Poète*, de Schumann, pages difficiles, bien faites pour faire apprécier l'organe remarquable et souple de la cantatrice. *La Mort d'Yseult*, de Wagner, a été un nouveau succès pour Mme Litvinne.

Mais ce que nous appellerions volontiers le « clou » de la soirée, pour nous servir du cliché traditionnel, ce fut évidemment le *Roi des Aulnes*. Qui ne connaît cette page émouvante de Schubert, où l'auteur a jeté toute son âme d'artiste ! Jamais nous n'avons assisté à pareille exécution ! M<sup>me</sup> Litvinne, toute à son sujet, semblait avoir oublié le public qui l'écoutait haletant ; elle allait, lançant aux quatre coins de la salle les échos tour à tour puissants et doux de l'œuvre du maître, tandis que M. Lévy, emporté lui aussi par l'émotion, se laissait aller à des accords..... impossible de trouver un qualificatif pour rendre notre pensée : c'était sublime enfin. Aussi, quels tonnerres d'applaudisse-

ments ! Six rappels purent à peine calmer l'enthousiasme du public.

Nous conserverons longtemps l'inoubliable souvenir d'une soirée aussi extraordinaire.

\* \* \*

L'un des événements de la saison a certes été le grand concert donné, le 13 décembre, par le Comité belge de la Croix Verte française. Brillante par l'auditoire nombreux et choisi qui se pressait dans la vaste salle de la Grande Harmonie, splendidement décorée, cette fête ne l'était pas moins par la qualité des artistes qui prêtaient à l'œuvre le gracieux concours de leur talent et de leur dévouement.

Il faut citer en premier lieu Mme Marie Everaers, dont nous avons si souvent parlé à cette même place. Nos éloges ne pourraient rien ajouter à la réputation de la sympathique artiste ; elle s'est surpassée dans la superbe *Valse-caprice* de Wieniawski : cette belle œuvre, à notre avis, n'avait jamais été jouée à Bruxelles avec autant de délicatesse et de charme.

Comme instruments et cordes, nous avons pu applaudir deux jeunes virtuoses, Mlle Abrassart, violoniste, dont le beau talent ne se prodigue guère, et M. Léopold Samuel, un violoncelliste de beaucoup d'avenir.

La partie vocale était très bien remplie par Mme Coffé et Mlle Hennebert très applaudies toutes deux dans le fameux duo du *Roi d'Ys* (Lallo) ; fort goûtée également une fraîche et charmante composition du maître Van Dam, la *Harpe printanière*, gentiment détaillée par les deux cantatrices.

Enfin, Mlle Jeanne Dubreucq nous a vivement intéressés par son beau talent de diction et sa mimique expressive. Le public est généralement mal disposé pour les déclamateurs, et il exige d'eux la perfection complète du genre. Mlle Dubreucq a su d'emblée conquérir son public par une simplicité dénuée de toute affectation : il lui a fait fête, surtout après *Beruria*, monologue de J. de Forto, une des belles pages de la littérature contemporaine.

\* \* \*

M<sup>lle</sup> N. ODEYN, mandoliniste, nous a donné un charmant concert, le 19 décembre, dans la salle des fêtes du Métropole, avec le concours de M<sup>lle</sup> A. CARLHANT,

cantatrice, de M. A. WOLF, violoncelle-solo du théâtre royal de la Monnaie, et de M. Georges LAUWERYS, pianiste compositeur. M<sup>lle</sup> N. Odeyn s'est fait entendre avec grand succès à plusieurs concerts et soirées artistiques, notamment à la salle Erard, où elle a joué presque exclusivement les œuvres de son maître Pietrapertoso (de l'Opéra de Paris,) au Kursaal de Blankenberghe, au Cercle Cécilia à Ostende, au Waux-Hall, à la Grande Harmonie, etc.

A ce concert M. Lauweryns nous a fait entendre ses mélodies inédites et des morceaux concertants pour mandoline et piano.

\* \* \*

Si Bruxelles brille par ses concerts artistiques, il n'est pas rare d'assister, en province, à de belles auditions musicales. Nous avons eu la bonne fortune d'entendre à Louvain, le 10 décembre, quelques virtuoses de haute fûtée ; il nous suffira de citer Mlle SEROEN, cantatrice ; Mlles KUFFERATH, harpiste et violoncelliste, et surtout M. Alphonse MAILLY, organiste du Roi.

Rappeler le programme serait trop long. Comme cantatrice, Mlle Seroen s'est surpassée dans l'air de *Robin des Bois* (Weber), et surtout dans le superbe *Paris angelicus*, de César Franck.

Mlles Kufferath ne sont pas prodiges de leur talent : c'est la première fois, croyons-nous, que nous ayons le plaisir, de les entendre en public ; la harpe et le violoncelle sont des instruments délicats, qui exigent de l'instrumentiste des qualités supérieures. Les deux jeunes virtuoses ont su charmer un auditoire difficile et mériter de vifs applaudissements.

Quant à notre sympathique compatriote, M. Mailly, il serait difficile d'ajouter quelque chose à sa renommée, si brillamment acquise au Conservatoire de Bruxelles. Qui ne se souvient de ce grand orgue, si habilement manié par le maître dans les imposantes manifestations artistiques tant admirées ici !

En résumé, magnifique soirée dont le souvenir restera.

## \* \* \*

## II. Les Nouveautés

Le défaut de place nous empêche d'analyser les nombreuses nouveautés mu-



sicales reçues ce mois nous en reparlerons prochainement.

De la maison FAES (Anvers,) nous avons lu : *Souvenirs* (J. Van der Meulen) ; *Pater noster* (Fr. Grouwels) ; *Pie Jesu* (Fr. Grouwels) ; *Paasch Eyler Marsch* (H. Holz.) ; *Viens, Myrco* (J. Van der Meulen).

Chez SCHOTT, ont paru : Cinq morceaux pour piano (de Francis Thomé) ; *Scherzo* pour piano (Van Gael) ; *Ton nom* (A. Holmès) ; *Berceuse* (Cluisam) ; *Chantons les roses* (J. Vieu) ; deux morceaux pour piano (de Th. Lack).

Toutes ces œuvres seront examinées plus au long dans notre chronique prochaine.

### III. Communiqués

Mme Clotilde Kleekerg-Samuel donnera le jeudi 7 janvier, à 8 1/2 heures du soir, en la salle de la Grande Harmonie, un récital de piano.

Au programme des œuvres de Beethoven, César Franck, Chopin, Bizet, Saint-Saëns, Lauré, Chabrier, Debussy.

\* \* \*

Nous aurons en janvier :

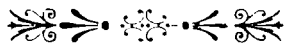
A la Grande-Harmonie : le 11, Mme M. Bonheur, pianiste, et Mlle Carlhant, cantatrice ; concert avec orchestre ; - le 16, M. M. Hambourg, pianiste, également avec orchestre ; - le 17, deuxième Concert Nouveau, sous la direction de M. Frantz Carpil.

A la salle Erard : le 18, soirée concertante par Mlle Britt, harpiste, MM. Britt, violoncelliste et pianiste, Gadler, violoniste, et Van Lam, pianiste.

\* \* \*

La deuxième séance du Quatuor Zimmer est reportée au mercredi 27 janvier 1904 ; la troisième séance aura lieu en février.

FR. DUFOUR.



## BIBLIOGRAPHIE

— 0 —

*Recherches sur la presse périodique louvaniste*, par A. BERREWAERTS. Un vol. grand in-8° de 138 pages. — Louvain. Ch. Peeters.

Cet ouvrage nous présente, sous une forme à la fois attrayante et scienti-

fique, l'histoire de la presse périodique louvaniste depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Travail ingrat et ardu pour l'auteur, si jamais il en fut. Que de recherches pénibles et laborieuses représente cette monographie ! que de longues heures n'a-t-il pas fallu pour découvrir et coordonner avec un soin méticuleux les mille renseignements qui composent cet ouvrage ! On parle souvent des travaux de Bénédictins ; c'est bien ici le cas d'en reparler. Nous nous proposons d'ailleurs, pour être agréables à nos lecteurs, d'y revenir d'ici peu dans nos chroniques littéraires.

\* \* \*

*Almanach des sociétés dramatiques*, pour l'année 1904, par J. P. --- Prix : 15 centimes. En vente aux bureaux de la revue et chez tous les libraires.

Excellent opuscule, dédié aux directeurs et membres des sociétés dramatiques, cercles ouvriers et patronages. Sous le titre : *L'acteur en scène*, l'auteur nous donne d'abord d'excellents et précieux conseils sur la diction, la mimique, les jeux de scène, etc. : c'est la partie des régisseurs. Vient ensuite une série d'anecdotes, sorte de calendrier drôlatique, où les rieurs trouveront de l'amusant, et surtout du neuf. Bref, tout est à lire et à retenir dans ce charmant opuscule. LECTOR



## Nos Expositions

— 0 —

**L'exposition de la Mode féminine**, qui se tiendra à Ostende, pendant la saison balnéaire prochaine, s'annonce brillamment. Les adhésions arrivées dès à présent des capitales des grandes élégances, Paris, Vienne, Londres, Berlin, St-Petersbourg, permettent de prédire un gros succès. Nous croyons pouvoir également annoncer que les grandes firmes belges ne resteront pas en arrière.

Cette exposition est une innovation qui fera affluer tout le monde élégant l'été prochain à Ostende.

*Le Secrétariat général est établi Boulevard du Midi, 7, Ostende.*











# LE GLANEUR

## Revue Mensuelle

SOMMAIRE : Malades à louer (Jean Suis). — A mon cheval, *poésie* (E.- H. Gilleywytens). — Journal d'un gentilhomme campagnard (XXX). — L'escarpolette, *poésie* (E.- H. Gilleywytens). — La Croix Verte (Fr. Dufour). — La chanson du paysan, *poésie* (Paul Escard). — Au Congo (D. Bell) — Memento culinaire (Tante Louise). — Rolland, *suite* (J.-B. De Laval) — Le coin des rieurs. — Biographie: Hector Berlioz (Fr. Dufour). — Bruxelles-Modes (Pâquerette). — Les petits lits (Jean Suis). — Récréation. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Bibliographie (Lector). — A l'étranger. — Pélerinages à Rome.

## Malades à Louer



Tandis que la neige tombait à gros flocons au dehors, nous causions, l'autre soir, entre médecins. Le dîner avait été exquis et bref ; l'appartement où nous étions était délicieux, tiède ; les cigares et le café excellents. Notre aimable confrère Faradet contait des histoires gaies. Celle-ci nous mit tous en joie.

Faradet est la bonne humeur incarnée. C'est le chirurgien heureux, fort de sa science, satisfait de la belle besogne accomplie. Il couperait un homme en quatre, avec la sérénité du convive qui taille une poire en quartiers pour en faire savourer les morceaux de ses voisins de table. Ses yeux pétillent d'intelligence, il a gardé le teint frais du jeune homme, sa parole est enjouée. C'est lui qui a défini le vin : « De l'extrait de soleil », et qui a trouvé, pour désigner à ses élèves la couperose ou nez rouge des buveurs, l'expression pittoresque : Un couchant de Bourgogne. »

— Je venais de m'installer depuis quelques semaines, conta Faradet. Les meubles de mon cabinet étaient tout neufs, moi aussi. La clientèle ne semblait pas empressée à user de mes chaises et de mes divans, cependant commodes et bien remboursés. Un jour, c'était au lendemain des funérailles d'un de nos plus illustres maîtres (inclignons-nous,

messieurs), un monsieur bien mis se présente chez moi. Après quelques minutes d'un stage convenable dans mon salon d'attente, je l'introduis moi-même et je lui désigne la chaise en face de moi.

— Monsieur le docteur, parle l'homme assis et que j'avais pris pour un client sérieux, je ne suis pas ce qu'il est convenu d'appeler, en termes de l'art, un malade, non.

— Alors, monsieur ? fis-je d'un ton d'interrogation.

— Je vous prie néanmoins, si ce n'est pas abuser de vos précieux instants, de m'accorder cinq minutes d'attention.

— Cinq minutes, soit.

— Vous êtes jeune, monsieur, vous débutez dans la carrière. Vous réussirez évidemment, parce que vous avez du talent, un grand talent, à ce qu'on dit, mais cela est insuffisant.

Je demeurai ahuri !

— C'est insuffisant parce qu'aujourd'hui tous les médecins ont du talent. Cela ne gêne pas, mais un peu de (comment dirais-je)... de réputation ne vous serait pas nuisible. Or, pour vous servir, monsieur le docteur, je suis entrepreneur de réputation.

Je fus sur le point d'entr'ouvrir la bouche pour remettre mon bonhomme à sa place, c'est-à-dire à la porte, mais je me ravisai. Le cas était si drôle, si amusant. La curiosité me retint.

— Le titre vous paraît bizarre, prétentieux. Daignez m'écouter néanmoins. Les réputations se font et se défont, n'est-ce pas. C'est une affaire en somme. M. de Girardin a dit que rien n'était aisé comme de devenir célèbre. Vous priez vos amis de vous faire une réputation et ils vous la font. Dans ce cas, monsieur le docteur, vos amis ce sont vos malades. Or, et vous ne vous offusquez pas de ma franchise, vous en êtes à les attendre. J'étais seul, il y a un instant, dans votre salon d'attente, bien que l'heure de ma visite coïncidât avec celle qui figure sur votre plaque, en dessous de votre nom : Consultation de 4 à 5 heures ! Si je vous fournissais des malades, ils vous feraient la réputation qui vous manque. Voulez-vous ?

J'esquissai un sourire.

— Il ne s'agit point, poursuivit mon entrepreneur de réputation, de malades authentiques, cela va de soi. Je n'ai pas encore le personnel qui conviendrait à ce genre d'entreprise. Mais je puis parfaitement vous improviser une consultation très animée, un salon d'attente bien garni. J'ai sous la main tout ce qu'il faut pour cela. Je vous fournirai, pour tel jour, à telle heure qu'il vous plaira, cinq malades, vingt malades. Ces personnes recrutées dans divers mondes, les unes vieilles, les autres jeunes, et autant que possible d'aspect souffreteux, viendront à tour de rôle sonner à votre porte, s'installer dans votre salle d'attente. En voyant ce va-et-vient, le voisinage ne tardera pas à se convaincre que vous avez beaucoup à faire et, je vous en donne ma parole, vous ferez beaucoup. Mon personnel, que je puis vous amener à pied ou en voiture, selon conditions à convenir entre nous, se chargera du reste de répandre votre nom dans les alentours. Je puis garantir sur facture un travail tout à fait soigné.

J'écoutais rêveur.

— Je tiens tous les genres. Je puis vous fournir fort convenablement de maladies de la peau, maladies nerveuses, déviation des membres. Je fournis aussi le malade reconnaissant, celui qui

déclare à ses voisins venus à la consultation qu'il a été guéri, que le médecin qui l'a soigné n'a pas son pareil. J'ai tout prévu et je n'abandonne rien au hasard. Je possède, dans mes ateliers, un stock très complet d'objets d'art, statuettes, bronzes au bas desquels figurent d'élogieuses inscriptions : « A mon docteur en reconnaissance de ses bons soins » — « A celui auquel je dois la vie ». Nous abandonnons ces objets, moyennant un droit de location peu élevé, aux médecins qui traitent avec notre maison afin qu'ils ornent leur vestibule, leur salon d'attente, leur cabinet de consultation.

— Vous avez beaucoup de clients, demandai-je en m'efforçant de garder mon sérieux.

— Beaucoup, monsieur, répondit sans hésiter l'entrepreneur de réputation. Nous avons des contrats fort variés, d'après les besoins et les spécialités. Les malades reconnaissants, dont la présence est si avantageuse dans un salon d'attente, sont beaucoup demandés. A l'époque de l'influenza la demande fut énorme. Je vous recommande particulièrement l'objet d'art. On m'assure qu'il est très efficace. Or une occasion se présente entre mille dont je vous engage à profiter. On a enterré hier X... (vous avez bien connu X...) de l'Académie, un des plus anciens clients de notre maison. Il nous reviendra, de ce chef, dans nos magasins, près de vingt objets d'art agrémentés de flatteuses dédicaces. C'est une affaire en mille.

— En somme, dis-je, vous venez m'offrir des malades à louer.

— Il n'y a pas de sot métier, déclara mon entrepreneur.

— Qu'eussiez-vous fait à ma place, demanda l'aradet, les joues épanouies de belle santé ? Ma foi, l'occasion de rire était trop belle pour la laisser échapper. Il y avait là, d'ailleurs, une si jolie expérience à tenter ! Je louai, pour un mois, cinq malades ordinaires, un malade reconnaissant, et deux bustes avec dédicace. La petite expérience me coûta un louis, mais j'ai ri pour vingt mille francs au moins. Le malade reconnaissant vint dix fois de suite. Il était merveilleux !

Des quatre coins de la salle, des rires sonores saluèrent le récit de l'aradet.

JEAN SUIZ

## A mon cheval

— 0 —

Bonjour, Lison ; comment vas-tu,  
Toi qui me portes d'ordinaire  
Sur ton dos si gras et dodu,  
Mieux qu'un autre ne pourrait faire ?  
Lève-toi donc, grand paresseux,  
Et laisse ta litière molle ;  
Le soleil monte dans les cieux,  
Au jardin s'ouvre la corolle.

Ecoute l'onde murmurer  
I à-bas, dans la verte prairie ;  
Ecoute les oiseaux chanter ;  
Dans les grands bois entend la pie.  
L'abeille qui, de-ci de-là,  
Sur le trèfle à présent butine,  
A depuis bien longtemps déjà  
Quitté la rose et l'églantine.

Hop ! mon cheval, lève-toi donc !  
Laisse au palefrenier ta paille ;  
Les chasseurs traversent le jonc,  
Le fusil chargé de grenaille.  
Si tu veux, nous irons au trot  
Rejoindre des amis le groupe ;  
Tu feras sonner ton grelot,  
Moi je caresserai ta croupe.

E. - H. GILLEWIJENS



## Journal d'un gentilhomme campagnard

Un prêtre de mes amis, auquel j'avais confié quelques pages de mon journal intime, fut très satisfait de cette lecture et insista auprès de moi, pour m'engager à le faire connaître dans un but d'édification.

Son amitié pour moi l'aveuglait à tel point, qu'il prétendait avoir éprouvé autant de plaisir à cette lecture, qu'autrefois dans sa jeunesse, lorsqu'il lut pour la première fois les écrits si attachants de Maurice et d'Eugénie de Guérin.

Lorsqu'il me fit cet aveu, je crus qu'il voulait plaisanter, mais il m'affirma qu'il parlait sérieusement et il me prouva par la suite, qu'il regardait vraiment cette lecture comme pouvant être utile, car il voulut s'imposer la tâche fastidieuse de recopier en entier tout mon journal, travail que je n'aurais jamais

eu le temps de faire moi-même et qui était d'autant plus pénible que ces pages étaient toutes écrites à la hâte, le plus souvent griffonnées dehors, sur une feuille de papier prise au hasard dans mon portefeuille, étant assis au coin d'un champ, sur un tas de pierres ou sur quelque vieux tronc d'arbre au milieu de la forêt.

Vivant fort retiré, dans mes diverses habitations qui sont toutes fort isolées, étant privé de la consolation d'avoir des enfants, n'ayant de relations habituelles qu'avec les paysans qui nous entourent, je vis forcément beaucoup avec mes pensées, surtout avec les souvenirs de mon enfance qui se présentent à chaque instant devant moi. C'est pour fixer ces impressions fugitives que j'ai pris l'habitude de les inscrire à la hâte, pensant que j'aurais, plus tard, du plaisir à relire ces notes, et c'est ainsi que j'en suis arrivé à écrire ce journal.

Chargé de la direction de quatre grandes propriétés auxquelles j'ai tenu à apporter toutes les améliorations désirables, j'ai été amené à faire exécuter des travaux très importants ; mais si j'agissais ainsi, ce n'était pas tant en vue d'un gain matériel auquel l'absence d'enfants donnait moins d'attrait, que dans le but de remplir mon devoir social auprès des populations agricoles environnantes, en leur faisant gagner beaucoup d'argent et en leur montrant les bonnes méthodes de culture que ces braves paysans s'empressaient ensuite d'appliquer eux-mêmes, dans leurs champs, lorsqu'ils en avaient reconnu les bons effets chez moi.

Outre cette heureuse influence au point de vue matériel, que j'ai eu le plaisir de réaliser pleinement, j'aurais aimé exercer aussi sur ces populations, une influence morale et religieuse réellement efficace. Fondation de cercles conservateurs, construction et entretien à mes frais d'écoles libres dirigées par des religieux, bons journaux répandus à profusion, interdiction du travail du dimanche dans mes fermes, etc. rien n'a réussi pour ce résultat, tous mes efforts en ce sens ont échoué, nos populations sous le rapport religieux ne valent guère mieux que celles qui les environnent. — Quant aux pages de mon journal, je ne m'étais jamais fait l'illusion, en les écrivant, qu'elles pourraient



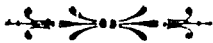
jamais être lues avec plaisir, ni profit, par personne autre que par moi-même.

Si grâce au zèle de mon pieux ami et à l'indulgence de l'intéressante revue qui a bien voulu accepter de les faire connaître, elles pouvaient être utiles à quelques personnes, cette pensée serait bien consolante pour moi et compenserait un peu l'amertume de l'insuccès dont je viens de parler.

## XXX

St-F. — 15 juillet 1883. — Dès les premiers temps de mon mariage, j'avais eu l'intention de transcrire mes différentes impressions afin de pouvoir me les rappeler plus tard, faisant ainsi une sorte de petit journal, comme a fait Elisabeth depuis son enfance. Autrefois la vie était si triste pour moi, que je n'aurais pas eu envie d'en garder le souvenir ; la pensée que ma mère pourrait venir à me manquer d'un moment à l'autre, et que je me trouverais ainsi privé de toute affection, jetais une tristesse invincible sur cette époque de ma vie et, par conséquent sur ma jeunesse qui s'est passée d'ailleurs, jusqu'à vingt-cinq ans, à travailler péniblement, dans un milieu contraire à mes goûts et à ma santé. Mais depuis le 8 septembre 1879, Dieu m'ayant fait l'insigne faveur de mettre près de moi un cœur en tout semblable à celui de ma mère, j'ai compris que l'affection de ma femme chérie, tout aussi vive et aussi tendre pour moi que celle de ma mère, pouvait la remplacer près de moi et ce trouble continu d'autrefois avait fait place à une grande tranquillité, ayant ainsi le bonheur devant moi.

(A suivre)



## L'escarpolette

— 0 —

**V**IENS-t'en, ma sœur, mets ta collerette ;  
Au jardin de mai  
L'air est embaumé.

—  
Les buissons, les arbres,  
Les routes de marbre  
Sont pleins de senteurs  
Et d'oiseaux chanteurs.

—  
Les fleurs que tu cueilles  
Ont l'air, sous les feuilles,  
De nous dire : " Ici  
N'est point le souci. "

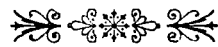
—  
Si tu veux, sœur, sur l'escarpolette  
Je te placerai,  
Je te bercerai.

—  
Mais, pour que la corde  
Sur toi ne se torde,  
Chaque mouvement  
Ira lentement.

—  
Puis, sous un vieux tremble  
Nous irons ensemble,  
Et nous chanterons,  
Et nous danserons.

—  
Viens-t'en, ma sœur, mets ta collerette ;  
Au jardin de mai  
L'air est embaumé !

E. - H. GILLEWIJENS



## La Croix Verte

— 0 —

Nos lecteurs se rappellent sans doute ce que nous avons dit, en mars 1902, de l'œuvre de la *Croix Verte française*.

Fondée en 1888 par M. René de Cuers, cette société a pour but immédiat de venir en aide aux militaires coloniaux qui rentrent blessés ou sans ressources dans la mère patrie. En 1902, l'œuvre établit à Bruxelles un Comité belge, qui a pour mission de subvenir aux besoins des soldats coloniaux malades ou nécessiteux, sans distinction de nationalité ni de religion.

Depuis son origine, l'œuvre possède à son actif des actes importants, dont les principaux sont :

1888. — Assistance aux rapatriés du Tonkin.

1892. — (Expédition du Dahomey). — Fondation d'un Dortoir-Réfectoire à Paris

1896. — Distribution de 70,000 fr. de secours aux rapatriés de Madagascar.

1897. — Création à Nancy d'un service d'hospitalisation.

1898. — Ouverture de la Maison de Convalescence de Sèvres.

1901. — Extension des secours aux Veuves et Orphelins de Coloniaux. — Assistance aux rapatriés de Chine.

1902. — Création à Bruxelles d'un Comité de Secours.

1903. — Création de la Maison de retraite de Nozieux (Loir-et-Cher).

*L'ensemble des opérations de l'œuvre pendant les années 1898-1903, peut se résumer par le tableau suivant :*

	Nombre de journées d'hospitalisation	Nombre de repas
Sèvres-Paris.....	100.953	207.075
Dépts: Nancy, Bordeaux etc. 17.188		38.697
Bruxelles.....	765	1.572
Rappel des années 1892-1898, Paris: 80.303	118.906	247.344
	<u>199.209</u>	<u>410.950</u>

La maison de convalescence de l'œuvre est établie à Sèvres, où un millier d'hommes sont reçus gratuitement chaque année et remis sur pied. Cette année, une maison de retraite s'est ouverte à Nozieux, destinée à recevoir s'il y a lieu, après leur passage à Sèvres, les anciens militaires coloniaux.

Pour sa part, le Comité belge a déjà distribué 1125 bons de logement, 2230 bons de repas, 980 bons de pain, des vêtements, du linge, des chaussures, etc. ; 37 anciens militaires ont été rapatriés.

L'œuvre reçoit avec reconnaissance les offrandes les plus minimes, les vêtements, le linge et autres dons en nature. Le local est ouvert tous les jours, sauf les dimanches et fêtes, de 2 1/2 à 3 1/2 heures, 147, boulevard Auspach, Bruxelles ; M. Victor Jaubert, délégué général pour la Belgique, s'y tient à la disposition des intéressés.

FR. DUFOUR

N. — La direction de la revue se charge volontiers de transmettre au Comité les offrandes qui lui seraient remises à cette intention.



## LA CHANSON DU PAYSAN

Pays natal, ma patrie, ô patrie,  
J'aime tes voix, tes parfums, tes beautés,  
Il n'est que toi, ma campagne chérie,  
Par qui mes sens, mon cœur soient  
[transportés.

Pays natal, ma patrie, ô patrie,  
J'aime tes voix, tes parfums, tes beautés.

### I

J'aime tes voix ; j'aime, dans la ramure,  
Le doux zéphir qui caresse tes bois ;  
De ton ruisseau le gazouillant murmure,  
Et la cigale à la stridente voix ;  
Le chant plaintif et les battements d'ailes  
Des hirondelles ;  
Charmant les voix !

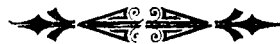
### II

J'aime du soir la brise parfumée,  
L'enivrement de tes prés enchanteurs ;  
L'effluve frais de ta source embaumée,  
Et du printemps les subtiles senteurs,  
Et ton bon air, ton atmosphère saine,  
Ta pure haleine,  
Fraîches senteurs !

### III

J'aime des champs les nuances moirées  
Lorsque le vent fait onduler tes fleurs ;  
Le firmament des tranquilles soirées  
Quand le soleil y peint mille couleurs ;  
Les astres d'or ; le croissant de la lune,  
Quand vient la brune...  
Riches couleurs !

PAUL ESCARD



## AU CONGO

### Un témoin oculaire

Dans un article intitulé : « Défense de l'Etat du Congo » que contient un périodique anglais « Public Opinion », le capitaine M. D. Bell critique vigoureusement la campagne anglaise. Il s'occupe surtout des accusations de mauvais traitements dirigées contre les fonctionnaires congolais, et, à cet égard, son avis de témoin oculaire est particulièrement intéressant à citer :

Personnellement, dit l'officier anglais, je n'ai jamais rien vu qui, dans la façon dont on traite les indigènes, ressemblât à de la cruauté, et bien que j'aie entendu beaucoup d'histoires de la part d'Européens, comme de la part d'indigènes eux-mêmes, je les ai toujours considérées comme exagérées, pour ne pas dire plus. Je me rappelle avoir entendu notamment des allégations très sérieuses de missionnaires contre certains fonctionnaires dans la région de l'Ouganda. Mais en m'informant de plus près, je constatai que les missionnaires avaient tout simplement repris les imputations des indigènes sans se donner la peine de les contrôler le moins du monde, et que les accusations étaient non fondées.

La circonstance que les missionnaires n'étaient pas satisfaits de la situation qu'ils occupaient à ce moment et qu'on leur avait interdit de se transférer dans la région de Latuko, pouvait être pour quelque chose dans leur attitude vis-à-vis de ces fonctionnaires.

C'est pourquoi je ne puis m'empêcher de penser que les récits répandus en Angleterre sont également exagérés. Ils reposent pour la plus grande partie sur des témoignages analogues, car personne n'attachera probablement beaucoup de valeur aux déclarations faites par le capitaine Guy Barroux. D'autre part, il ne serait pas difficile de trouver des voyageurs qui, comme moi-même, peuvent attester la bonne condition du pays.

Je répète que je n'ai jamais rien vu qui ressemblât à de la cruauté à l'égard des indigènes de l'Afrique. Il est vrai qu'ils avaient à travailler — les uns à recueillir de la gomme, de l'ivoire et autres produits précieux du pays, certains à faire les briquetiers ou les maçons, d'autres les jardiniers, etc. — mais ils étaient tous convenablement payés pour leur travail, la plupart en vêtements, et ils savaient qu'en temps de détresse ou de famine, le gouvernement ferait le nécessaire pour leur venir en aide.

J'ai gardé un souvenir très vivace d'un 1<sup>er</sup> juillet (le grand anniversaire congolais) que je passais dans l'une de leurs stations. Plusieurs jours à l'avance, les femmes avaient été à l'œuvre, fabriquant la bière indigène ; du gibier avait été tiré, du bétail abattu pour la fête.

Les indigènes de villages situés à plusieurs milles de distance arrivèrent aux premières lueurs de l'aube : tout le long du jour et pendant une grande partie de la nuit, il y eut des courses et des jeux variés, des danses et des réjouissances où se mêlaient civils et soldats, hommes, femmes et enfants. Et il y avait là certainement un air de bien plus grande prospérité et de joie universelle qu'on n'en aurait pu trouver dans n'importe quelle tribu non dominée par l'influence Européenne.



## Memento culinaire



### Dîner de Famille

Potage croûte au pot  
Tête de veau à l'italienne  
Salade japonaise  
Mousse au thé — Dessert.

*Potage croûte au pot.* — Il faut simplement mettre au fond de la soupière des croûtes ou tranches de pain grillées, sur lesquelles on place les légumes du pot-au-feu. On arrose avec un peu du dessus du pot-au-feu ; on couvre la soupière, et au moment de se mettre à table, on verse le potage par-dessus.

TANTE LOUISE



## ROLLAND

OU

## les aventures d'un brave

(Suite)

## CHAPITRE XVIII

## LA CAPTIVITÉ

Le lendemain du soir où j'avais été cramponné, je vois arriver au camp tous mes camarades faits prisonniers comme moi. L'un traînait une guibole, l'autre avait une aile cassée ; celui-ci ressem-

Les têtes furent déposées par terre ; on les compta et on nous les donna à nettoyer avec de l'eau de goudron. Quand ce fut terminé, on les recompta et elles furent placées dans des bennes sur des mulets.

Après avoir compté les morts, on compta les vivants ; les moricauds nous placèrent sur un rang et passèrent l'inspection. Ceux qui ne pouvaient plus absolument se tenir debout furent hissés comme des ballots sur le dos des bêtes de somme, et nous voilà partis...

Après cinq jours d'un voyage qui nous parut un siècle, l'on nous fit faire halte sur une hauteur ; on nous fit placer les



Le Général LAMORICIÈRE

blait à un beefsteak saignant, celui-là à un bûche de viande ; c'était à fendre le cœur...

Les gredins avaient forcé les prisonniers à porter les têtes des nôtres. Ces pauvres camarades arrivaient donc chargés de ces trophées sanglants, et nous pouvions reconnaître dans ces faces livides ceux qui, il y a deux jours, nous souriaient...

têtes par terre, on les compta avec soin, puis l'on nous dirigea sur la rivière de Moulâia où l'on avait préparé un douar à notre intention.

Ce douar était tout simplement une enceinte entourée d'une haie d'épines sèches et fermée par un gros fagot de broussailles. Elle contenait quelques tentes recouvertes de toile de poil de chameau, et destinées aux officiers. Quant à

nous, soldats, nous n'avions au-dessous de nos têtes que quelques bottes d'herbes sèches, et le ciel au-dessus; les nuits étaient diablement froides et nous les passions à battre la charge avec nos dents. — Faut pas que ça dure ainsi, que disent les malins — et nous nous mettons à nous confectionner des gourbis avec de l'alfa, des branches de laurier-rose et des broussailles. Ce n'était pas le diable mais, en nous serrant les uns contre les autres, nous ne grelottions pas trop tout de même.

Il y avait huit jours environ que nous menions cette vie, quand il nous arriva un détachement de prisonniers. Ceux-là parmi lesquels se trouvait le docteur Cabasse, avaient été pincés après nous. Il conduisait un convoi de Tlemcen à Aïn-Temouchen; ils s'en allaient tranquillement, ne connaissant pas notre débâcle. Ils furent entourés par les Bénévautours et durent se rendre...

Les bœufs, qui avaient été pris dans le convoi, fournirent de la viande pendant quelque temps, et, tous les quatre jours, on nous en donnait une petite portion. Ah! les amis, quelle noce! fallait voir comme nous mordions dans le beefsteack...!

Ça allait assez bien de ce côté-là, mais ça allait crânement mal de l'autre. Nos vêtements nous quittaient: nous montrions la peau un peu partout; et la vermine nous dévorait en gros et en détail...

Heureusement le commandant des Hussards, Courby de Cognord, acheta des étoffes aux moricauds et nous fit confectionner des vêtements par nos tailleurs. Nous voilà parés de ce côté. Restait la vermine. J'avais fait un jour la trouvaille d'un couteau. Je l'aiguisai et nous nous mîmes à nous raser la tête. — Ça allait de mieux en mieux pour de fichus prisonniers comme nous, s'entend.

Depuis que nous avons des uniformes *chics* et que nous étions rasés de frais, l'envie prit à plus d'un d'aller se promener. Ce fut une bête d'idée, puisqu'il ne réussit pas. Le premier qui tenta l'aventure, fut un soldat du train: mais à peine s'était-il payé une prise de poudre d'escampette, qu'il reçut une balle dans le dos; un caporal qui en tâta se brisa les reins en glissant sur des rochers; et eux autres, qui avaient réussi à quitter le camp, furent harponnés et ramenés à

coups de matraque. C'était pas encourageant, camarades...

Les arbigos qui nous serraient de près depuis ces cabrioles d'escapade, étaient embêtés d'être toujours ainsi sur le qui-vive. — Attends un peu, qu'ils se dirent un jour: ces petits agneaux veulent de l'air; on va leur en donner — et ils nous conduisirent à coups de bâton dans une forêt comme un troupeau de moutons. Ils nous y gardèrent pendant un mois, à la belle étoile.

L'on nous ramena au camp de la Moulaïa... Nous étions devenus plus sages et la surveillance se relâcha un peu. J'en profitai pour aller à la pêche à la ligne. Un jour que j'en revenais, je rencontre un moricaud qui me dit: Tu vas me donner ton poisson. Ah! mais non, que je lui réponds: partageons, si tu veux; mais tout, bernique... La tête de pruneau se met en colère et me cogne; je lui rends, bien entendu, la monnaie de sa pièce, on accourt, et l'on nous conduit au chef. — Je m'attendais à recevoir la bastonnade et mon dos me cuisait déjà; mais non, elle tomba sur la croupe du moricaud. — Bien tapé, que je me dis.

Voilà, camarades, comme ça marchait au camp de la Moulaïa, quand un beau jour a lieu un grand remue-ménage. L'on nous annonce que nous allons partir; que Ben-Amy, un grand mamamouchi de la bande veut nous voir; mais après nous avoir alignés, le commandant Courby de Cognord, les officiers, un sergent et quatre soldats, s'en vont seuls; nous autres nous restons et on nous enferme soigneusement dans nos gourbis par petits bouquets.. — Bigre, que je me dis, ça ne flaire pas bon, cette cuisine-là. — Rolland, mon vieux, tu vas me faire le plaisir d'ouvrir l'œil et le bon...



## Le coin des rieurs

— 0 —

En cour d'assises, en Bretagne.

Le président, très grippé, ne cesse de tousser. Un gendarme le regarde d'un air attendri; puis, profitant d'une suspension de séance, s'approche de lui et dit:

— Pardon, excuse, Monsieur le président, vous avez un mauvais rhume. Mais



je connais un remède souverain qui m'a guéri.

— Lequel, mon ami ?

— Eh bien ! mon président, mettez des chaussettes.

\* \* \*

Aux examens pour le baccalauréat. Le professeur d'histoire interroge le candidat sur le XVIII<sup>m</sup> siècle :

— Parlez-nous maintenant de quelques hommes remarquables de cette époque, de Vaucanson, par exemple.

Silence de l'interpellé.

— Comment ! Vous ne savez rien sur Vaucanson, à qui nous devons le fameux *canard automate* ?

Alors le candidat, croyant qu'on lui tend la perche :

— Mais si, mais si, Vaucanson, je connais parfaitement.. C'était un grand cuisinier !

\* \* \*

Entre chasseurs.

C'est pas bête, un chien, dit Paul ; je trouve qu'on a bien raison de dire que certains chiens sont plus intelligents que leurs maîtres. — Oh ! certainement ! répond naïvement Jacques ; pour ma part, j'en ai un comme ça.



## BIOGRAPHIE

— « O » —

### Hector Berlioz

Depuis six mois déjà, l'illustre maître que fut Berlioz a été fêté un peu partout, son nom s'est multiplié sous la plume des chroniqueurs musicaux, toutes les revues artistiques l'ont entouré d'une auréole de gloire, tardive mais légitime reconnaissance à la mémoire du grand compositeur.

La France l'a honoré à la côte Saint-André, où il naquit ; à Grenoble, chef-lieu du département ; à Paris, où sa statue s'élève, où ses mânes reposent. L'Allemagne surtout s'est montrée enthousiaste : Dresde, Munich, Francfort, Berlin, ont été le théâtre de grandes manifestations. Notre capitale s'est, elle

aussi, distinguée dans ce concert d'éloges ; et nous avons assistés, émus jusqu'au plus profond de l'âme, à cet inoubliable Populaire, où S. Dupuis nous a fait revivre l'âme du maître.



HECTOR BERLIOZ

Hector Berlioz naquit, le 11 décembre 1803, dans une pauvre bourgade de l'Isère : la côte Saint-André. Génie puissant et original, il rencontra, comme tous les novateurs, des déceptions et des difficultés de toute nature.

Louis Teste, l'éminent critique parisien, nous donne, en quelques lignes concises, le secret des insuccès du maître. « Génie rêveur, orgueilleux, difficile, changeant, dominateur, susceptible, inquiet et insatisfait, de cette insatisfaction irritante de se sentir supérieur à son savoir, supérieur à lui-même et de ne pouvoir atteindre à son idéal qu'il voyait clair comme le jour. S'il était né dans un pays, dans un milieu musical comme Beethoven, Mozart, Wagner, il les aurait peut-être dépassés tous ; mais il est impossible d'être né dans un milieu moins musical, plus inartistique que le Dauphiné, pays de théologiens, de juriconsultes, de mathématiciens, de capitaines, de politiques, de diplomates, d'historiens et surtout de critiques, mais où l'on n'a aucun sens de l'art. »

Comme Stendhal, Berlioz ne fut guère apprécié de son vivant. A douze

ans, il écrivait des quintettes et des sextuors ; à dix-neuf ans, il éclipe ses condisciples du Conservatoire ; à vingt-sept ans, il est prix de Rome ; et malgré tout, son génie méconnu ne lui réserve que déboires et tristesses. Le grand nom même de Paganini ne peut rien pour lui éviter les pires infortunes. Sa *Damnation de Faust* fut un désastre, et le chagrin qu'il en conçut finit par le conduire au tombeau, le 8 mars 1866.

De ce jour date la réhabilitation du maître : son nom est devenu, aujourd'hui, synonyme de génie, et le monde entier l'acclame dans de délirantes ovations.

\* \* \*

L'œuvre de Berlioz est complexe et étendue. Ses meilleures œuvres sont certes : la *Symphonie fantastique* ; — *Benvenuto Cellini* (1838) ; — *Requiem* (1839) ; — *Roméo et Juliette* (1839), symphonie dramatique ; — la *Damnation de Faust* (1846), qui constitue la traduction musicale du « Faust » de Goethe ; — *l'Enfance du Christ* (1854) ; — les *Troyens* ; — *Béatrice et Bénédict*.

Dans le domaine littéraire, Berlioz nous a donné : *Les soirées de l'Orchestre* ; — *Les théories de l'art du chef d'orchestre* ; — *Les grotesques de la musique* ; etc.

Porter un jugement complet sur une œuvre aussi considérable, est absolument impossible dans un espace aussi restreint. Disons seulement quelques mots de son chef-d'œuvre : *l'Enfance du Christ*. Un simple mot suffit à caractériser cette œuvre, il est de Louis Teste : « *l'Enfance du Christ* est une musique céleste. On dirait qu'elle sort des lèvres de sainte Cécile tenant dans ses mains une harpe et les yeux levés au ciel dans un rêve divin, telle que la représente Raphaël dans son admirable tableau de la Pinacothèque de Bologne. »

Il est intéressant de rapprocher de cette appréciation, silouangeuse dans sa concision, celle qu'émettait dans la « *Revue des Deux-Mondes* », en 1846, un éminent critique de l'époque : « M. Berlioz ignore l'art d'écrire pour la voix humaine, et son orchestration n'est qu'un amas de curiosités sonores sans corps et sans développement. » Nous

soulignons à dessein : nous en sommes à nous demander comment un érudit a pu écrire une pareille ineptie.

*L'Enfance du Christ* n'est pas un chef-d'œuvre, c'est une mosaïque de chefs-d'œuvre. Et combien brillante, cette mosaïque ! Le *Songe d'Hérode* (sc. II, 1<sup>re</sup> p.) est un monologue d'une valeur tragique extraordinaire. Et dans la deuxième partie, cette *Fuite en Egypte*, qui suffirait à elle-seule à la gloire de Berlioz ! Peut-on oublier, quand on l'a goûté, cet incomparable *Repos de la sainte Famille*, le célèbre récit pour ténor sur lequel on a épuisé les formes les plus flatteuses de la louange ! Il nous semble entendre encore la voix du récitant, qui commence, dans le silence de l'orchestre :

Les pèlerins étant venus.....

et, plus loin, le rythme enchanteur du dialogue des instruments et de la voix !

Mais nous nous laissons emporter par nos réminiscences. Bien à regret, il faut déposer la plume : l'espace nous est mesuré. Peut-être reviendrons-nous un jour sur ce sujet intéressant.

Disons pour finir que Berlioz est bien vengé aujourd'hui des dédains dont l'a abreuvé son siècle : sa *Damnation* vient d'être exécutée à Paris pour la 141<sup>ème</sup> fois, et son *Enfance du Christ*, non plus que ses *Troyens*, n'en sont plus à compter avec le succès. Le monde musical s'est ressaisi, et le centenaire de Berlioz a été l'une des plus belles manifestations artistiques que l'univers aura à inscrire dans ses fastes.

F.R. DUFOUR



## Bruxelles - Modes



Gracieux, solide et économique, trois qualités recherchées de nos jeunes ménagères, et que réunit admirablement le charmant petit paletot dont nous donnons ci-dessus le dessin. On pourra le faire dans ces jolis draps mouchetés qui ont tant de vogue cet hiver ; comme garnitures, quelques boutons or et, au col et aux revers, un petit galon en deux teintes. C'est simple, peu coûteux et d'un aspect très élégant.

PAQUERETTE



## LES PETITS LITS

Nous avons connu, à l'étranger, un médecin célèbre, savant, professeur, académicien et brave homme, qui ne sortait jamais de chez lui sans emporter

sa bonbonnière pleine. Ses internes, qui connaissaient le geste familier du maître cherchant de la main la fameuse petite boîte, ne manquaient pas de sourire. Le prince de la science laissait faire. Cependant, quand ses élèves étaient nouveaux ou que le nombre des auditeurs bénévoles était plus grand que de coutume, l'éminent clinicien soulignait le sourire des assistants de quelque commentaire. « Ce que j'ai soulagé de gens avec ça ! » disait-il montrant la boîte à bonbons. Et il ajoutait : « Dans les maladies chroniques surtout ! »

L'histoire de cette bonbonnière et de ce brave homme m'est revenue à l'esprit en lisant quelques pages anonymes et tristes sur les enfants malades.

Notre société chrétienne, si attentive d'habitude aux plaintes les plus lointaines de la misère, a été distraite et n'a pas entendu le soupir discret de l'enfance souffrante.

C'est un fait qui frappe l'observateur profane le moins attentif, quand il se hasarde dans un de nos hôpitaux. Tandis qu'il est avéré par d'indiscutables statistiques que l'enfance paie à la mort un tribut énorme, on ne voit guère, dans nos services hospitaliers, hors quelques cas exceptionnels, de petits lits et de petits malades.

En réalité, il y a une vaste catégorie de jeunes malades qui n'est jamais représentée dans nos hôpitaux et nos asiles, même dans ceux qui s'intéressent à l'enfance. Il existe, dans la langue médicale, un adjectif cruel, douloureux, impitoyable, c'est celui : « incurable ». Les médecins ne s'en servent guère, il est vrai ; ils disent « chronique » : c'est plus poli, mais c'est la même chose.

Eh bien, il n'existe de petits lits nulle part pour les enfants atteints de maladies incurables, chroniques, de maladies qui ne pardonnent pas. Pour citer des exemples, je connais, en ville aussi bien qu'à la campagne, de jeunes enfants atteints de tuberculoses osseuses. Ils en ont pour de longs mois, pour des années de souffrances. « L'hôpital les refuse. » Or, observez que ces enfants refusés partout, malheureux, pauvres et malades, ne sont fatalement condamnés à la mort lente que parce qu'on ne vient pas à leur aide. À force d'hygiène, de soins, de dévouement, on pourrait les arracher au sort lamentable qui les guette. Notez



aussi qu'en les abandonnant dans leurs tristes logis, parmi les familles besoigneuses, vous ne les condamnez pas seulement à la souffrance matérielle et à la mort, mais que vous les privez de bonté, de pitié, d'instruction, de première communion, de joie et de tout ce qui fait l'enfance heureuse, joyeuse et belle. Tous ces petits malheureux ne meurent pas d'ailleurs ; quelques-uns demeurent accrochés désespérément à la vie et deviennent les infirmes que vous retrouverez plus tard sur la voie publique lamentables d'âme autant que de corps.

Quelques âmes charitables, je n'ose pas dire d'élite pour ne pas offenser leur modestie, ont pris sur elles de réparer cet oubli de la société moderne vis-à-vis de l'enfance. Elles préconisent pour ces oubliés, je vous rapporte ici leurs paroles, « la création d'un établissement privé où recevraient les soins nécessaires les enfants pauvres qui ne peuvent guérir malgré tous les traitements, parce qu'il leur manque de l'air.

Je connais assez la toute puissance de la charité pour n'avoir aucun doute sur le succès de l'entreprise. Elle réussira. Les enfants afflueront, on les aimera, on les instruira, on s'occupera de les guérir, de les éduquer, de leur enseigner un métier.

Ce n'est encore, me dit-on, qu'un projet. Puisse-t-il se réaliser bientôt. Je le signale à l'attention et à la générosité des hommes et des femmes de cœur qui nous lisent, c'est-à-dire à tous nos lecteurs. Je défie bien les mères, celles qui ont souffert, celles surtout qui ont connu l'angoisse et la désolation auprès d'un petit lit d'enfant malade ou mourant, de résister au geste de toutes ces petites mains tendues vers elles.

JEAN SUIS

On peut remettre les offrandes chez Mme veuve Paridan, 77, Square Marie-Louise, ou chez Mlle Denis, 125, rue du Midi. L'administration du *Glaneur* se fera un plaisir de transmettre au comité organisateur les offrandes, si minimes soient-elles, que ses lecteurs lui feront parvenir pour l'œuvre des *Petits Lits*.

## RÉCRÉATION

—0—

### Charade

Mon premier sert à faire mon dernier,  
Qui est défait par mon entier.

### Problèmes gais

1. — Quels sont les citoyens français les plus mal couchés ?
2. — Quelle est la chose qui est toujours devant nous et que nous ne pouvons jamais voir ?
3. — Quand le temps est-il bon à mettre sur la table ?

### Réponses au dernier numéro

La réponse à l'énigme est : *Zéro*.

### Problèmes gais

1. — Lodève (*l'os d'Eve*).
2. — Le cornichon, parce qu'il est confit dans (*confident*) du vinaigre.
3. — De la *poire*, enlevez l'eau (*l'o*) avec la pompe, et l'air (*l'r*) avec la machine pneumatique, et vous obtenez une *pie*.



## CARNET MUSICAL

—(0)—

### I - Les Nouveautés

M. Francis THOMÉ vient de nous donner une magnifique série de pièces pour piano dont il convient de dire quelques mots. La suite comprend cinq morceaux : *Gavotte-madrigal*, — *Pendant la valse*, — *Duo d'amour*, — *Menuet de la reine*, — *Sarabande*.

Édités par la maison Schott avec le soin méticuleux qui distingue les œuvres sorties de ses presses, ces cinq morceaux constituent une œuvre remarquable à divers points de vue. L'auteur, avec un réel souci de la rythmique, y a mis un cachet personnel qui n'est pas fait pour déplaire. Signalons particulièrement la forme caractéristique de la *Gavotte-madrigal*, et la charmante composition du *Duo d'amour*, si fraîche dans le jeu de réponses des deux mains. Le *Menuet de la reine*,

lui aussi, possède de jolies phrases, surtout dans le trio *dolce*.

La suite complète sera très appréciée de nos amateurs, auxquels elle apporte du beau et du nouveau.

Les compositions de M. Théodore LACK sont plus compliquées dans la forme et exigent de l'exécutant une grande sûreté de lecture et un mécanisme très délié. Ses deux dernières œuvres : *Impromptu-sérénade* et la *Gracieuse*, ont été très remarqués à leur apparition; l'auteur excelle dans le jeu des pédales, et dans une manière pittoresque de soutenir la phrase musicale. Nous n'en voulons pour preuve que les jolis *scherzi* de la *Gracieuse*, si bien amenés et si bien conduits.

\* \* \*

On a beaucoup épilogué, ces temps derniers, sur la musique religieuse, du moins sur celle que nous entendons généralement aux jours de solennité. Il faut reconnaître qu'il y a là beaucoup à corriger, et nous ne saurions assez encourager les auteurs qui s'efforcent de remonter le courant.

Nous sommes donc très heureux de signaler à nos lecteurs deux compositions d'un compatriote, M. François CROUWELS, l'éminent organiste de l'église Saint-Georges, à Anvers.

Le *Pater noster*, dédié à Mgr Solvyns est écrit pour soprano ou ténor. Le *Pie Jesu* se chante à une ou trois voix égales. Nous nous plaisons à louer le caractère sérieux et vraiment religieux des deux œuvres. M. Crouwels nous est connu déjà pour d'autres pages brillantes; il nous a semblé néanmoins que les deux dernières s'approchaient de la perfection de plus près encore que leurs devancières. L'auteur laisse à ses sujets religieux leur grandiose simplicité; sa musique est une paraphrase du texte sacré, adaptation artistique où le sens divin du motet garde son entière sublimité.

Les deux morceaux sortent des presses de la maison Faes, d'Anvers: c'est dire qu'on y a mis tout le soin désirable.

De cette dernière maison, nous avons reçu encore: *Gazetten* de Verman-dere, et *'t Wordt nacht in mij*, de L. Mortelmans. Nous en reparlerons.

## II - Les Concerts

La salle Erard nous a donné toute une série de brillants concerts, aussi variés qu'intéressants:

Le 22 décembre, une très belle séance, organisée par Mlle Elisabeth Delhez, cantatrice, avec le concours de Mlle Aurore Mollander, pianiste. Au programme: Berlioz, Schumann, Chopin, Grieg, De Greef, Gilson, tous les maîtres enfin. Soirée charmante dont le public a conservé le meilleur souvenir.

Le 23 décembre, nous avons pu applaudir une des meilleures pianistes de Paris, Mlle Marthe Girod. On se rappelle l'éclatant succès remporté par elle aux concerts Lamoureux et chez Colonne, et dans diverses grandes villes de France et de l'étranger, notamment à Londres et à Leipzig. Il y a quatre mois à peine, Scheveningue lui réservait un triomphal accueil, que Bruxelles a ratifié aujourd'hui. La charmante virtuose possède en effet une haute intelligence musicale, unie à des qualités techniques absolument exceptionnelles.

Enfin, le 18 janvier, nous avons eu une magnifique séance donnée par Mlle Gaétane Britt, la charmante harpiste, et M. Horace Britt, le violoncelliste bien connu. Prêtaient également leur concours à cette belle soirée: M. Sadler, violoniste; M. L. Van Dam, l'éminent professeur du Conservatoire, et M. Ernest Britt, pianiste. Cinq artistes de talent ne pouvaient nous donner autre chose qu'une audition de tous points exceptionnelle; aussi le public s'est-il retiré en chanté d'une séance aussi remarquable.

\* \* \*

Nous avons entretenu nos lecteurs, l'an dernier, d'une de nos meilleures pianistes, Mme Marguerite BONHEUR; à l'occasion d'une audition intime, nous avons pu juger du talent délicat et gracieux de la charmante virtuose. Succès oblige: cette année, Mme Bonheur nous offre un concert avec orchestre, et, à son programme, elle joint les noms les plus fêtés à Bruxelles.

La soirée s'ouvre par cette royale entrée d'*Obéron*, magistralement dirigée par un chef d'orchestre dont l'éloge n'est plus à faire, M. François Rasse. Tout Bruxelles le connaît et l'a applau-

di : et c'est justice ; sa sûreté de direction fait l'admiration de tous les connaisseurs.

Mme Bonheur se fait entendre dans deux *Concertos* de Mozart et de Saint-Saëns, avec orchestre, et dans plusieurs petites pièces pour piano seul. Le talent de l'aimable pianiste n'a pas varié depuis un an : c'est toujours la même délicatesse du doigté, la même souplesse du mécanisme, jointe à une rare sûreté d'interprétation ; mais ce brillant orchestre qui l'accompagne, l'auditoire sélect qui l'applaudit, ces jonchées de fleurs dont l'accable un public enthousiasmé tout cela transporte dans un milieu nouveau où le talent apparaît plus rayonnant, plus impressionnant. Chaque son qu'émettent ses doigts de fée semble augmenter l'intime communion de l'artiste et du public. Certes les avides d'émotions n'ont pas eu à se plaindre, et le souvenir de cette soirée restera longtemps présent à la mémoire.

Une part bien méritée des applaudissements est allée à la toute charmante cantatrice, Mlle Carlhant, dont la voix fraîche et mélodieuse nous a détaillé, avec infiniment de grâce, plusieurs belles pages de De Gréef et Schubert.

Le couronnement de pareille fête était tout indiqué : il s'imposait presque ; aussi fut-ce une délirante ovation qui accueillit M. Seguin. L'artiste sympathique et aimé du tout-Bruxelles musical. Il nous a donné, d'une façon admirable, les *Adieux de Wotan*, de Wagner. Quels éloges pouvons-nous lui décerner encore ? Les ovations de l'auditoire n'en sont-ils pas le plus beau ?

\* \* \*

M. Mark HAMBOURG, que tout Bruxelles a acclamé l'autre soir à la Grande Harmonie nous arrive d'Australie et d'Amérique, précédé d'une renommée extraordinaire de virtuose du piano, acquise au cours d'une triomphale tournée dans des pays où l'enthousiasme est devenu difficile.

Jeune encore, M. M. Hambourg connaît toutes les joies du triomphe ; partout il cueille des lauriers, la gloire lui sourit à un âge où beaucoup en sont encore à débiter avec peine. Il faut reconnaître que, cette fois, dame Fortune n'a pas été aveugle, et sa main s'est

ouverte toute large pour récompenser le travail persévérant, le labeur obstiné de longues journées passées à la conquête du génie.

Les qualités pianistiques du jeune artiste sont multiples. En tout premier lieu, il faut lui accorder une sonorité merveilleuse, éblouissante ; nous en avons été émerveillé. Par devoir professionnel, nous tenions à entendre confirmer cette appréciation par des personnes plus autorisées que nous, et nous avons rapidement interrogé trois professeurs de piano, et des meilleurs, qui se trouvaient dans la salle. D'un avis unanime, tous trois déclarèrent n'avoir jamais constaté pareille sonorité jusqu'ici.

La preuve en était là, d'ailleurs ; pour qui connaît le redoutable concerto en *si bémol* majeur de Tchaikowski, il suffit de rappeler l'*allegro* final, pour comprendre l'énorme difficulté que doit surmonter le pianiste pour rester à la hauteur de l'orchestre qui l'accompagne. M. Hambourg a supérieurement dompté l'obstacle : son jeu ressortait clair, net, distinct, au milieu de la brillante partition de l'orchestre.

A côté de cette belle sonorité, notre virtuose possède encore, à un haut degré, la délicatesse du doigté, la souplesse gracieuse, presque féminine qui donne aux nuances leur charme et leur relief. Nous avons surtout applaudi tout cela dans la fameuse *Toccata* de Bach, et plus encore dans cette superbe *Sonata appassionata* de Beethoven, qui fait toujours les délices des fins connaisseurs.

Enfin, autre qualité maîtresse chez l'artiste, il possède, avec une sûreté frappante de la mémoire, un sens profond d'interprétation dans les œuvres de sentiment. Qui ne connaît cet admirable concerto en *ut* mineur de Saint-Saëns, si délicat à la fois et si grandiose ! M. Hambourg s'y est révélé pianiste consommé : il connaît à fond l'instrument qu'il joue, et il en tire tout ce qu'il est possible d'en tirer : les effets les plus surprenants viennent rehausser l'œuvre du grand compositeur ; ce sont autant de fleurs qui s'ajoutent agréablement au bouquet polyphonique qu'elle constitue.

L'orchestre, faut-il le dire, s'est montré à la hauteur de sa tâche : sous l'habile et puissante direction du maître

Ysaye, il a magnifiquement secondé le jeune virtuose, et le public enthousiasmé a confondu dans une même manifestation sympathique les deux héros de cette inoubliable soirée.

\* \* \*

A côté de ces grandioses manifestations artistiques, la musique de chambre ne perd pas ses droits. Aussi avons-nous applaudi, avec autant de conviction, le Quatuor ZIMMER, quelques jours plus tard, à la salle Allemande.

Cette séance s'était fait un peu désirer ; mais elle n'y a pas perdu en intérêt ; loin de là. Le programme d'ailleurs était délicatement choisi ; trois écoles différentes y étaient représentées par leurs maîtres respectifs ; Mozart, Beethoven, Glazounow.

Le célèbre Quatuor est resté, cette fois encore, à la hauteur de la renommée qu'il s'est acquise par l'impeccabilité du jeu et la délicatesse d'interprétation.

Une troisième séance aura lieu sous peu, en mars probablement.

\* \* \*

Pour clôturer ce mois de janvier si fertile en auditions de haute fûtée, nous avons eu, à la salle Leroy, une charmante soirée intime, toute simple, toute de poésie, mais d'un intérêt exceptionnel au point de vue de l'art : ce récital, en effet, ne comportait que des lieder modernes, et de plus, il nous était donné par M<sup>me</sup> Emma BIRNER, l'aimable et sympathique cantatrice que le monde musical adore entendre et applaudir.

M<sup>me</sup> Birner, nous nous plaisons à le redire, possède d'éminentes qualités de diction, un organe pur et admirablement travaillé, et ce je ne sais quoi d'attrayant, qui force l'admiration. Elle nous a donné la mesure de son talent dans ces belles pages de Brahms, Glazounow, Degreif, Debussy, Fauré, qu'elle a détaillées avec infiniment d'art.

M. LAUWERYS, un jeune pianiste de grand talent, a recueilli sa part de bravos dans plusieurs œuvres de sa composition, dites par M<sup>me</sup> Birner avec infiniment de charme. Le public a fêté comme il convient l'aimable interprète et le jeune compositeur.

### III - Communiqués.

SÉANCES WIENIAWSKI. - Les trois séances annuelles du maître pianiste seront partagées cette année entre Paris et Bruxelles.

Deux de celles-ci se donneront dans la capitale française, Salle Pleyel, et une à Bruxelles dans la salle de la Grande Harmonie, le jeudi 7 avril.

\* \* \*

La deuxième audition des œuvres de Mendelssohn aura lieu le lundi 1<sup>er</sup> février, à 8 1/2 heures, en la salle Gaveau. Elle sera consacrée à la musique de chambre du maître, qui sera interprétée par Mlles Marguerite, soprano, et Mlle Van den Broeck, contralto, avec le concours du célèbre trio de La Haye.

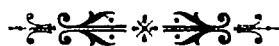
\* \* \*

Le 11 février, en la salle Leroy (8 1/2 heures), Mlle Blancard et Mme Marguerite Bonheur donneront une séance à deux pianos, avec le gracieux concours de Mlle Carlhant, cantatrice.

\* \* \*

Pour rappel le 18 février, à la Grande Harmonie, récital de violon donné par M. Kreisler, l'éminent virtuose tant applaudi la saison dernière.

FR. DUFOUR.



## BIBLIOGRAPHIE

*Manuel de cuisine et de pâtisserie*, par Mme BARELLA. -- Un vol. in-32 de 222 pages. Prix : 4 francs. En vente chez l'auteur.

Mme Barella, ancienne directrice de la maison Ste-Marthe à l'Etablissement de la Ste-Famille de Helmet, actuellement directrice d'un établissement pour jeunes filles, rue du Bailly, 54, à Bruxelles, vient de condenser en un volume de 220 pages, la partie de son enseignement pour tout ce qui concerne la direction de la maîtresse de maison dans le domaine de la cuisine.

Le livre contient, outre 300 menus variés, plusieurs centaines de recettes de cuisine et 122 recettes de pâtisserie.

Toutes ces recettes, expliquées d'une façon simple et à la portée de toutes les personnes intelligentes, rendront les plus grands services à ceux qui ont à s'occuper de cuisine ou de pâtisserie.

Nous recommandons vivement à toutes nos lectrices ce charmant petit volume ; jeunes ménagères et femmes du monde y trouveront mille petits secrets sur la manière de varier et d'égayer les repas, et sur l'utilisation pratique des déchets de table. D'où, pour tous, économie, joie et contentement.

LECTOR



## A L'ÉTRANGER

—0—

**En mémoire de l'Impératrice d'Autriche.** — Le 3 décembre s'est réuni à l'Hôtel Richemond à Genève le comité central constitué pour la construction d'une église votive et d'un monument destinés à perpétuer le souvenir de la noble et infortunée souveraine, l'Impératrice Elisabeth d'Autriche-Hongrie, qu'un anarchiste frappa lâchement de son fer meurtrier, dans les murs de cette cité, le 10 septembre de l'année 1898.

La somme nécessaire à cette construction sera réalisée par une souscription ouverte en Autriche-Hongrie et à l'étranger. Le comité central se compose de personnes très en vue à Genève, parmi lesquelles plusieurs hauts fonctionnaires, des avocats, des professeurs, des médecins et un certain nombre de citoyens de Genève.

La direction de cette entreprise est confiée à M. Sigmund Singer, sujet autrichien, qui depuis longtemps y consacre tous ses efforts.

\* \*

### AVIS

**PÈLERINAGES A ROME** favorisés d'une audience pontificale. — Aucune nuit en chemin de fer. — Groupes de 10 ou 15, logés dans le même hôtel. — 1<sup>o</sup> du 27 janvier au 22 février, retour à volonté par Nice ; 2<sup>o</sup> du 23 février au 12 mars (pèlerinage national) ; 3<sup>o</sup> du 6 au 23 avril (avec journalistes). — *Lourdes* : dès le 4 avril chaque quinzaine. S'adresser aux organisateurs : *M. et Mme Casier*, boulevard Anspach, 83, Bruxelles (Bourse). Téléphone 4550. — Billets directs et circulaires à prix réduits. — Excursions économiques indépendantes et accompagnées.

### AVIS

**Les pères de famille, soucieux de l'avenir de leurs, s'adressent au GRESHAM, 3, Place Royale, à Bruxelles, et reçoivent gratuitement des renseignements du plus haut intérêt.**













# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

SOMMAIRE : Intempérances de langage (Cerisette). — Vacances à la campagne, *poésie* (E. H. Gilleytens). — Journal d'un gentilhomme campagnard, *suite* (XXX). — La récréation, *poésie* (E.-H. Gilleytens). — Les atrocités congolaises (Pierre Mali). — Memento culinaire (Tant Louise). — Rolland, *suite* (J.-B. De Laval). — Le coin des rieurs. — A la Nonciature (D. F.). — Bruxelles Modes (Pâquerette). — Causerie financière (X). — Récréation. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Bibliographie (Lector). — Les revues.

## Intempérances de langage



### I

Il est cinq heures du soir.

Au quatrième étage de la rue Poncelet, M<sup>me</sup> Angélique Bellevoy, en camisole, les cheveux en papillotes, très essoufflée, très rouge surveille les derniers apprêts de sa soirée, la première de l'hiver, et donne depuis quelques instants de vrais signes d'impatience. Dans sa cuisine, Eudoxie, la bonne, dispose en grommelant les petits fours sur les assiettes, rince les verres, prépare les sirops. Et Mlle Adrienne Bellevoy, vingt-quatre ans, encore à marier, assise devant son piano, fait des gammes sans s'arrêter. L'appartement semble avoir été dévalisé, on a déplacé les gros meubles pour y établir le buffet, comme dit M<sup>me</sup> Bellevoy.

M. Bellevoy, sous chef de bureau dans une association commerciale, entre et s'arrête interdit au milieu de ce remue-ménage, parvenant à peine à poser son chapeau ou son pied. Mme Angélique le fixe de travers et d'un ton aigre doux :

« Ah ! vous voilà enfin ! Ce n'est pas malheureux ! Un jour comme aujourd'hui arriver à six heures du soir ! Vous avez de l'aplomb ! Mais qu'est-ce que cela peut vous faire à vous que je succombe à la peine ? Dire que j'ai dû tout pré-

voir, tout arranger moi-même. Quel homme ! mon Dieu ! quel homme !

— Mais... Angélique... pourtant je t'assure... Quittant la rue de Longchamps à quatre heures 12, je ne peux guère être rue Poncelet à cinq heures ; et cinq heures sonnent à peine écoute, plutôt.

— Toutes les horloges du quartier sont arrêtées. Eudoxie, avez-vous prévenu le boulanger pour mes brioches ?

Eudoxie s'avance à pas lourds et répond :

— Oui, Madame, j'ai envoyé le concierge.

— Encore une course ! s'écrie Mme Angélique, vous ne pouviez donc pas y aller vous-même. On voit bien que ce n'est pas vous qui payez ! Ah ! Adrienne, Adrienne, ma chère fille, que tes vingt-quatre ans nous coûtent cher ! Dire qu'il faut que je pense à tout ! Si je ne tombe pas malade demain, j'en serai bien surprise. Ah ! donner des soirées quand on n'a que trois-cent-quarante-cinq francs par mois ! Aussi je le dis toujours, Adrienne ; si on savait ce que c'est que le mariage dans certaines conditions, on aimerait cent fois mieux coiffer sainte Catherine.

Mlle Adrienne n'entend pas, elle est plongée dans ses gammes et tapote rageusement.

— Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do, si, la, sol, fa, mi, ré, do...

— Mais, hasarde M. Hyacinthe Bellevoy, de plus en plus timide, qui vous force à donner des soirées, ma chérie ?..

— Vous ne comprenez rien ! Comment marierez-vous votre fille, M. Bellevoy, si vous ne la menez pas dans le monde ? Si vous connaissez un autre moyen, je vous prie de me l'indiquer !

Mais M. Hyacinthe tout interdit essaie de parler encore... pour répondre quelque chose :

— Qu'avons-nous pour dîner ce soir ?

— Dîner aujourd'hui ? Mais où ? Comment ? Chez qui ? Mariez donc Adrienne, cela vaudra mieux !

Et cette dernière d'applaudir :

— Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do...

## II

Il est dix heures du soir.

Des dames de toutes les couleurs, de tous les costumes se succèdent au piano ; des messieurs de tous les âges, de toutes les tailles les y accompagnent. M. du Rochet, un blond, fils de magistrat, vient de débiter avec un art parfait un monologue comique. Mme Bellevoy, toute triomphante dans sa robe vert-pomme, vient prier son voisin, un grand jeune homme très brun, qu'elle enveloppe de soins tout particuliers, de dire quelque chose. Et le grand jeune homme, après s'être fait un peu prier, s'accoude à la cheminée et d'une voix qui semble sortir des profondeurs de son faux-col, il commence : « Toi que ma voix implore, fais-moi bientôt mourir... »

Mme Bellevoy exulte, elle donne le signal des bravos et poussant le coude de son mari : « Mais applaudissez donc, c'est le neveu de votre directeur, attrapons-le pour Adrienne ! » Et se tournant vers le grand jeune homme :

« Ah ! lui dit-elle de sa voix tendre, Monsieur Joseph, quel talent ! vous m'avez fait pleurer ! Que je suis fière de vous avoir parmi nous ! Eudoxie, Eudoxie ? Vite un grog, une brioche, quelque chose de bon pour M. Joseph !

M. Joseph est tout ému, il promet à Mme Bellevoy de recommencer sa romance... pour la sortie. Celle-ci est rouge à éclater et poursuit de plus belles éloges.

— N'est-ce pas, Mme Daunard, dit-elle à sa voisine, une blonde frisant la cinquantaine, n'est-ce pas que ce monsieur a un talent incomparable ?

— Lequel ?

— La barbe noire, M. Joseph !

— Ah !

— Ne trouvez-vous pas ?

— Moi, je préfère le blond.

— M. du Rochet, le monologueur ?

— Oui, il a un talent incomparable.

— ???

Mme Daunard, constatant l'oubli de l'étiquette envers les opinions de la chère Mme Bellevoy, travestit son jeu, applaudit l'avis de la maîtresse de maison, trouve le jeune homme brun incomparable et retranche son opinion sur le blond.

Nouvelle joie de Mme Bellevoy :

— Ah ! je savais bien que vous pensiez comme moi ! comment pourrait-il en être autrement. Fi ! ce du Rochet, un poseur !

Mme Daunard d'une voix mielleuse :

— Vraiment ?

— Et sa famille ! Des gens de rien, des pingres !

Mme Daunard de plus en plus mystérieuse :

— Vraiment ? Comment se fait-il que vous les ayez invités ?

— Voilà. Nous les avons connus aux eaux, ils nous ont invités à un dîner, nous les avons réinvités à notre bal. Je m'en repens bien maintenant et je voudrais bien qu'il y eût des eaux pour se guérir des relations fâcheuses !

— Relations fâcheuses, comment cela ?

— Quoi ! vous ne les connaissez pas ? Ce sont des orgueilleux, ils se croient gentilshommes, ils s'imaginent éblouir les autres avec leur particule. Mais vous savez, c'est Rochet tout court !

— Vraiment ?

— Ils ne payent pas leurs domestiques.

— Vraiment ?

— Ni leurs fournisseurs.

— Vraiment ?

— Oh ! vous savez, chère M<sup>me</sup> Daunard, c'est entre nous, je vous confie cela à l'oreille, mais n'essayez pas de faire ca-

ser le fils, il ne vaut pas sa corde pour le pendre... »

Tout à coup, Mme Bellevoy aperçoit Mlle Adrienne traversant le salon au bras de M. Joseph, elle les appelle :

— Fillette, si tu nous jouais ton beau morceau de concert. M. Joseph, vous seriez bien aimable de lui tourner les pages. Entre artistes il faut s'entraider ! Mme Daunard, si nous prenions quelques rafraîchissements ?

On écoute la pianiste en partageant ses soupirs, puis on se bourre de brioches, on boit du sirop de groseille et les invités commencent à s'en aller.

Deux heures du matin sonnent ; la porte se referme sur les derniers invités. « Tiens, se dit Mme Angélique, M. du Rochet n'a pas achevé la soirée, je ne l'ai pas vu sortir. Tiens ! Mme Daunard non plus, je ne lui ai pas dit adieu ! » Et tout enthousiasmée de son adresse maternelle, elle s'exclame pourtant :

— Hyacinthe, Hyacinthe ! Je crois que j'ai réussi ! Hyacinthe ! Avant deux jours M. Joseph te demandera la main d'Adrienne ! Hyacinthe, réjouissons-nous !

### III

Il est une heure de l'après-midi.

C'est le lendemain de la soirée. Madame Angélique ronfle toujours ; soudain le timbre retentit bruyamment, elle s'habille à la hâte pendant qu'Eudoxie entrebaille la porte d'entrée.

« Qu'y a-t-il ? » crie Mme Bellevoy.

— Une lettre, répond Eudoxie en tendant la main.

Mme Bellevoy prend son coupe-papier, toujours souriante. M. Bellevoy s'avance clopin clopant ; Mlle Bellevoy se frotte les yeux pour mieux lire la suscription :

Madame Bellevoy,

4, rue Poncelet, Paris.

— Ah ! chéri, ah ! fille ! c'est la demande en mariage, ajoute Madame en déchirant l'enveloppe, car le coupe-papier n'allait pas assez vite.

« Madame,

J'ai l'honneur de vous faire part de bien des choses que voici :

— Ecoute, Hyacinthe ! c'est peut-être une déclaration... de M. Joseph, non,

non, Joseph ! je peux dire Joseph tout court maintenant, il est à nous !!!

... Depuis quelque temps vous calomniez d'une façon odieuse la famille du Rochet ; hier, pendant la soirée que vous avez eu l'audace de lui offrir, j'ai recueilli moi-même, de votre propre bouche, vos artifices pernicieux. Vous m'avez affirmé que leur origine noble était fausse, qu'ils n'effectuaient aucun paiement de leurs domestiques, de leurs fournisseurs. Vous avez jugé leur fils d'une façon mensongère et jalouse, dans le but de nuire à sa situation dans le monde. Je puis prouver le contraire de toutes ces calomnies, mais vous êtes trop au dessous de moi pour que je m'abaisse à vous fournir des explications.

Je viens d'apprendre que votre famille a failli et non la mienne : M. Legarot, votre bisaïeul, notaire en 1832, s'était enfui emportant des valeurs considérables. C'était un vol. M. le Directeur de l'association commerciale dont M. Bellevoy est membre se promet de le renvoyer prochainement, ne pouvant garder un homme à des emplois délicats quand sa réputation est entachée.

La famille de M. Joseph Valère, dès qu'elle saura votre origine, empêchera l'union de son fils avec Mademoiselle votre fille... »

O douleur ! Mme Angélique laisse tomber la lettre, les yeux dilatés par l'épouvante, elle se jette dans son fauteuil en proie à une crise nerveuse. M. Bellevoy court chercher un flacon des Carmes pendant que Mlle Adrienne murmure effrayée en claquant des dents :

« Mère, père, lisez donc, ce n'est pas tout.

... Je vous écris au nom de M. et Mme du Rochet, mais je suis Mme Daunard, la propre tante du jeune homme que vous avez tant critiqué ; vous ignorez encore ma parenté, je vous la découvre aujourd'hui. Je prends part au malheur qui frappe M. Bellevoy et l'assure de la continuation de mon estime.

Jeanne DAUNARD, née du Rochet. »  
Mme Bellevoy murmure dans son fauteuil :

— J'en mourrai, j'en mourrai !

— Expliquez-vous, supplie M. Bellevoy.

Et Angélique lui balbutie ses cancans d'hier soir.

— J'ai trop parlé, gémit-elle.

— Ah ! les femmes ! les femmes ! leur langue ! gémit le pauvre homme en s'agitant comme un fou.

— Vrai de vrai ! remarque Eudoxie, il n'y a pas de fête sans lendemain !

Mlle Adrienne bredouille en entre-coupant ses mots de hoquets convulsifs :

— Il est bon de parler... er.. er.. er.., mais meilleur de se taire... ai... ai... ai... re...

CERISSETTE



## Vacances à la campagne

Vacances chéries,  
Vous êtes bénies  
Par tous les enfants  
Qui s'en vont contents ;  
Joyeux jours de fête !  
Que nulle tempête  
Ne suive nos pas,  
Nous n'en voulons pas ;  
Nous sommes la vie,  
Et l'âme ravie,  
Passons triomphants  
A travers les champs !

Que l'on se console !  
Les murs de l'école  
Sont bien loin de nous,  
Donc comme des fous  
Sautons à la ronde,  
Sur la grève blonde  
Et dans les chemins,  
A l'ombre des pins ;  
Et puisque tout chante,  
Que tout nous enchante,  
Gaîment écoutons  
Et rions, dansons !

Le jour vient d'éclorre  
Et le soleil dore,  
Sous le ciel en feu ;  
Le grand fleuve bleu ;  
Roulons, par caprice,  
Les frêles calices  
Des fleurs sous nos doigts ;  
Ainsi qu'autrefois,  
Les sentes vermeilles  
Offrent leurs merveilles  
Aux yeux éblouis  
De tous vos amis !

E.-H. GILLEWYENS

## Journal d'un gentil-homme campagnard

— 0 —  
(Suite)

Mais hélas ! la mort de cette mère tant aimée vint bientôt jeter un voile sombre sur mes premières joies, et je renonçai de nouveau à l'idée de transcrire mes impressions qui auraient encore été empreintes de trop de tristesse. Maintenant, quatre ans bientôt sont passés depuis ce coup terrible et un événement imprévu, où la protection de Dieu se manifeste de nouveau en ma faveur, m'engage à commencer enfin ces notes, où je mettrai toutes les impressions de mon âme, tristes ou gaies.

Je mets sous la protection de N. S. et de la Ste Vierge tout ce que j'écrirai ici, leur demandant de ne rien mettre qui soit contraire à notre sainte et bien aimée religion catholique, que je suis tout heureux d'avoir retrouvée après avoir, en partie, perdu la foi pendant bien des années.

T ..., 12 août. — Nous sommes allés aujourd'hui, toutes les personnes de la maison, faire un dîner au bord de la rivière, nous étions vingt-six en tout. Le meunier était parti, dès le matin, pour pêcher des truites ; on avait porté des œufs, et la poêle comme unique ustensile de cuisine. Après avoir ramassé des branches de bois mort, on a installé un fourneau avec deux pierres, à la manière des bohémiens, et le dîner a été vite préparé. Une omelette, des poissons frits et une timbale froide en ont fait les frais, le tout était excellent, assaisonné d'ailleurs par ce bon appétit, dont jouissent toujours les repas en plein air.

Lorsque nous eûmes fini de dîner, je m'écartai un peu afin de mieux juger du coup d'œil, c'était ravissant. Au premier plan mon beau-père et les deux abbés étendus sur l'herbe au bord de la rivière ; à gauche, Elisabeth et les enfants jouant avec Milord ; au milieu, le petit Georges dans sa voiture avec bonne-maman assise à côté de lui et le petit Jean debout, près d'elle. Au second plan, les domestiques assis en cercle sur le gazon, prenant leur repas à leur tour. Par un heureux hasard les robes

de toutes les femmes étaient de couleurs peu voyantes : grises, blanches, bleues, et s'harmonisaient à merveille avec les autres nuances du paysage ; le vert tendre du gazon, le bleu clair du ciel, le bleu plus foncé de la rivière et le vert sombre des pins. Perdu et les chiens du garde et du meunier étaient postés autour du cercle des domestiques comme à l'arrêt, attendant les restes qu'on leur jetait. Les corbeilles de provisions, déposées sur l'herbe à côté de ce groupe, faisaient aussi un joli effet dans l'ensemble. Tout paraissait disposé à plaisir pour satisfaire le regard, et je regrettais bien en ce moment, de n'avoir pas le talent d'un peintre pour fixer à jamais, sur la toile, ce ravissant paysage, encadré par les grands pins majestueux qui bordent la rivière. Je suis resté longtemps à admirer ce charmant spectacle, et j'ai appelé Elisabeth et sa sœur, pour l'admirer à leur tour.

Le repas des domestiques terminé, les deux bonnes allemandes se sont mises à chanter des airs de leur pays fort jolis, entre autres la ronde du paysan, que nous aimons beaucoup, Elisabeth et moi. Les filles du garde ont chanté ensuite de jolies romances et nous nous sommes acheminés, maîtres et domestiques mélangés, en chantant en parties l'air de Maître Jacques ; l'effet en était charmant.

En traversant les bois, les femmes chantaient en chœur l'« Ave, maris stella » de Lourdes et le cantique du Sacré-Cœur. Il nous semblait alors, à Elisabeth et à moi, que nous nous trouvions reportés à quelques mois en arrière, et que nous assistions de nouveau à cette procession du St-Sacrement dans la forêt de Ste-Baume, qui nous avait si vivement impressionnés. En arrivant, nous avons trouvé M<sup>me</sup> de S... qui nous attendait avec son mari, sa tante et sa fille, et il y a eu là un singulier contraste entre l'air guindé et prétentieux du monde et la franche gaité que venait de nous procurer cette petite fête champêtre.

T..., 1<sup>er</sup> novembre. — Nous venons d'avoir une série de temps magnifique, sans froid, avec un soleil resplendissant. Mais, comme on ne peut jamais être satisfait en ce monde, je me réveillais tous les matins, avec l'espoir de voir

paraître un nuage au ciel, sans que jamais mes souhaits aient été accomplis. En général, je désire vivement le soleil, mais nous ayons partout dans le midi, surtout à E..., une sécheresse excessive, les pluies de la St-Michel n'ayant pas eu lieu, à tel point que l'on a fait les semences très difficilement, et que le grain risque fort de ne pas germer. Les citadins qui s'imaginent que la vie des champs est si monotone, ne se doutent pas de l'émotion qu'éprouve le pauvre laboureur dans de pareilles situations, lorsqu'il voit des nuages apparaître à l'horizon et le vent contraire les refouler implacablement ; avec quel intérêt il suit cette lutte des éléments de l'air, et quel plaisir il aurait, s'il y avait enfin une victoire dans le sens désiré. L'homme des champs devrait être comme le matelot. Sans cesse à la merci des éléments, sinon dans sa vie, du moins dans sa fortune, il devrait comme lui, éprouver souvent le besoin de faire monter sa prière vers le ciel, pour implorer avec instance le secours dont il a besoin. Mais, hélas, les mauvaises doctrines et les mauvais exemples semblent lui avoir enlevé la foi et, en même temps tout espoir d'être soulagé dans ses besoins, en invoquant le dispensateur de tout bien. Cependant dans le courant de l'été, tandis que le blé mûr est encore sur pied, prêt à être moissonné ; lorsque l'horizon se charge de nuages menaçants, que le tonnerre fait entendre ses grondements de plus en plus rapprochés et que la grêle menace d'anéantir en quelques instants la récolte, et ainsi le travail de toute une année, on entend encore, dans nos villages, la cloche de l'église s'élever comme une prière dans les airs, pour conjurer le danger ; alors aussi, on voit encore arriver, assez nombreux, les hommes qui se pressent sous les voûtes où les dimanches ne les réunissent plus, et le sentiment du danger semble, de nouveau, ranimer leur foi endormie. Le calme revenu, leur dévotion disparaît aussi. Cependant ce mouvement instinctif vers la prière est encore consolant, car cela prouve que, au fond, la croyance existe encore dans les âmes de nos paysans et si un heureux revirement venait à se produire dans le monde gouvernemental, que tout ce qui est fonctionnaire, au lieu de jeter sur la religion un jour méprisant, fit des

efforts sérieux pour ramener ces pauvres égarés, le mal ne serait peut-être pas sans remède. Mais si l'affreux régime que nous avons continué, tendant à courber de plus en plus, les jeunes générations vers la matière, tout espoir est perdu et notre belle France aura cessé d'exister !

X X X



## La récréation

Voici l'heure opportune  
 Que l'on quitte son banc  
 Et sans manière aucune,  
 S'avance prestement ;  
 Le professeur fait signe  
 De marcher deux par deux  
 Sur une droite ligne  
 En faisant pour le mieux.  
 Drelin ! drelin ! -- drelin ! din ! din !  
 La cloche dit son refrain,  
 Drelin ! din ! din ! -- din ! din !  
 [ din ! din !

Ah ! laissez-moi donc rire :  
 Chez nous, au pensionnat,  
 Cela tient du délire,  
 On rit jusqu'aux éclats  
 Quand dans la cour immense,  
 Selon son bon plaisir,  
 Chacun court, saute ou danse  
 Pour se mieux divertir.  
 Ah ! ah ! ah ! ah ! -- ah ! ah ! ah ! ah !  
 Le vrai plaisir le voilà !  
 Ah ! ah ! ah ! ah ! -- ah ! ah ! ah ! ah !  
 [ ah !

Nous pouvons sans relâche,  
 Et comme nous voulons,  
 Jouer à cache-cache  
 Ou bien saute-mouton ;  
 Bien d'autres jeux encore  
 Nous tiendraient donc ici,  
 Si la cloche sonore  
 Ne redisait ceci :  
 Drelin ! drelin ! -- drelin ! din ! din !  
 Ecoutons son gai refrain !  
 Drelin ! din ! din ! -- din ! din ! din !  
 [ din ! din !

E.-H. GILLEWYSENS

## Les " atrocités congolaises " et l'opinion américaine

— 0 —

Le « Bien Public » a reçu d'un correspondant des Etats-Unis l'intéressante lettre qui suit :

« Le consul de Belgique à New-York, M. Pierre Mali, vient de rendre à l'Etat Indépendant du Congo et à la Belgique un service signalé en ouvrant les yeux du public américain sur la question congolaise. Les attaques intéressées des organes anglais avaient eu leur écho de ce côté de l'Atlantique. Plusieurs fois déjà les journaux à sensation avaient publié dans les éditions spéciales du dimanche une page illustrée, montrant les horreurs du régime gouvernemental au cœur du continent noir.

Le roi des Belges y était dépeint comme un despote pire que le Czar ou le Grand Turc ; nos compatriotes, fonctionnaires de l'Etat Indépendant n'étaient guère mieux traités : on les représentait s'amusant à torturer les nègres, à leur couper les mains, à les empaler. La réputation de la Belgique souffrait naturellement de ces calomnies, qui pénétraient d'autant plus facilement dans les masses protestantes, qu'il s'agissait d'un pays catholique.

Peu de gens connaissaient les rapports qui existent entre la Belgique et l'Etat du Congo : même dans les milieux intelligents et instruits on s'imaginait que ce dernier est purement et simplement une colonie belge.

Il y a quelques mois, la presse entière des Etats-Unis annonçait la visite prochaine du roi des Belges au pays des Yankees. Ces derniers, malgré leurs traditions républicaines, sont toujours très flattés quand un personnage noble, baron, comte, duc ou prince, vient admirer leur grand pays et leurs immenses ressources. Ils se montrent très généreux et enthousiastes dans ces occasions : témoin l'histoire de mainte alliance matrimoniale entre la noblesse d'Europe et la ploutocratie américaine.

On se rappelle aussi le succès de la visite du prince Henri de Prusse et l'acharnement avec lequel les reporters

poursuivaient notre prince Albert, pendant qu'il parcourait le pays de l'oncle Sam.

Vous comprendrez que les articles, ordinairement illustrés d'un beau portrait de Léopold II, qui ont paru ensuite dans les journaux, prenaient un caractère plutôt sympathique, en vue d'un événement aussi extraordinaire et inattendu que la visite d'un monarque, gouvernant un des pays les plus prospères de l'Europe en même temps qu'une grande partie de l'Afrique.

La nouvelle paraissait d'autant plus vraisemblable qu'on se persuadait que le roi cherchait dans ce voyage un moyen de se justifier devant le peuple américain des accusations dirigées contre lui dans la presse anglaise.

Mais l'Etat Indépendant avait déjà songé à se défendre devant l'opinion publique par d'autres moyens. Cette défense insinuaient que des vues ambitieuses, assez conformes à la politique chère à certains apôtres de l'Impérialisme, étaient pour quelque chose dans la tempête soulevée soudainement contre le Congo.

Aussi quelques grands journaux anglais taxèrent-ils d'impudence les arguments des défenseurs du gouvernement congolais :

*Cet animal est bien méchant :  
Quand on l'attaque, il se défend.*

Mais dans la partie plus calme et mieux informée du peuple anglais aussi bien que dans la presse américaine, il y eut un revirement d'opinion. Le « New-York Sun » entre autres, se montra disposé à rendre justice au Roi et aux Belges dans cet irritant débat, et, il y a quelques jours, M. Pierre Mail écrit une lettre à l'éditeur de ce journal, pour le remercier de son attitude impartiale et pour montrer une fois de plus que le peuple anglais, et avec lui le public en général, avait été singulièrement trompé dans toute cette controverse.

(A suivre)



## Memento culinaire



### Dîner de Famille

*Consommé au tapioca.  
Vol-au-vent toulousain.  
Pieds de mouton à la poulette.  
Dinde rôtie.  
Flageolets au beurre.  
Beignets de pommes de terre.*

**DINDE ROTIE.** — Prenez une dinde de 6 livres, bridez, bardez, embrochez, faites cuire 1 heure et 1/2, et servez avec une salade.

\* \* \*

**BEIGNETS DE POMMES DE TERRE.** — Après avoir fait cuire à l'eau six pommes de terre, écrasez-les toutes chaudes avec sel, sucre en poudre, zeste de citron et un peu de beurre. Mélangez le tout en pilant fortement et en y ajoutant trois œufs dont vous garderez les blancs que vous battrez en neige; mêlez-les aux pommes de terre que vous divisez comme des beignets et faites frire à grande friture, mais d'une chaleur modérée; une fois cuits, saupoudrez-les de sucre en poudre et servez bien chauds.

TANTE LOUISE





# ROLLAND

OU

## les aventures d'un brave

(Suite)

### CHAPITRE XIX

#### MASSACRE DES PRISONNIERS ET ÉVASION DE ROLLAND

Nous étions six dans mon gourbi. — Camarades, que je dis, les arbigos de malheur mitonnent quelque vilaine chose contre nous ; ils veulent, les traîtres, nous ménager une surprise cette nuit ; faut pas, voyez-vous, l'accepter de ces brigands-là : faut au contraire, les amis, se détendre jusqu'à la mort. — Ah ! bien oui, qu'ils me disent ; avec quoi se défendre?... D'abord avec tout : avec les pieds, avec les mains, avec les dents ; puis, tiens, toi Doignac, voici une faucille que je viens de trouver, moi j'ai mon couteau ; faudra leur faire voir que nous ne sommes pas des femmes à ces moricauds. — C'est entendu, qu'ils me répondent tous en chœur.

Il était 8 heures du soir quand notre conseil de guerre fut tenu. On se serra la main et on se mit sur le flanc...

A minuit, je ne dormais que d'un œil, comme de juste. J'entends tout à coup une fusillade et les cris des camarades qu'on égorge dans les gourbis voisins. — Bigre, que je dis, c'est le moment ; debout, les amis, et en avant, que je crie. — Je m'élançai, je rencontre un arbigos sur ma route, je lui plante jusqu'au manche mon couteau dans la poitrine, je saute par-dessus son corps, et je file ; mais je suis arrêté par la haie qui clôturait le camp. Pendant que je l'enjambe, un moricaud me tire un coup de fusil, la balle me passe entre les cuisses. Je fais un saut de carpe et je roule de l'autre côté. Deux grands escogriffes se trouvent là, ils m'empoignent par la ceinture de mon pantalon. Heureusement ma culotte était mûre, elle leur reste dans les mains ; je la leur abandonne sans regret ; c'est du reste la seule chose que je leur ai laissée avec plaisir. Je ne prends pas le temps de dire merci à ces deux messieurs noir de fumée : je détail de plus belle, n'étant plus gêné dans mes mouvements. A cent mètres du camp, une embuscade tire sur moi, ma culotte

de peau est un peu déchirée à la cuisse. Je continue à fuir comme un dératé, je grimpe comme un chat à travers les rochers et j'arrive sur une hauteur, ouf ! il était temps...

Je me retourne du côté du camp. Ah ! camarades, quel spectacle. Là, à deux portées de fusil, sous mes yeux presque, je voyais flamber les gourbis et, à la lueur de l'incendie, le massacre s'achever ; j'entendais les cris des victimes et les cris des assassins. La lutte dura une demi-heure. Oh ! ils se défendaient bien, mes braves amis !... mais ils durent tous succomber.

Peu à peu le bruit cessa, tout rentra dans l'ombre et le silence. J'étais seul, seul dans la nuit, sur un rocher, sans vêtements, blessé, meurtri, exténué !... Je restai encore quelques instants à la même place, j'espérais toujours être rejoint par quelque camarade, mais personne ne vint...

Alors je me levai, je jetai un dernier regard sur le camp où dormaient pour toujours les amis, je montrai le poing à leurs bourreaux, je fis le signe de la croix et, à la garde de Dieu, je repris ma course...

J'arrive à la Moulaiïa : je la traverse et je m'enfonce dans les profondeurs d'un bois, toujours courant.

Au petit jour, j'aperçois des ennemis à cheval qui me faisaient la chasse. Je me mets dans un trou comme un renard. Quand revint la nuit, je repars sans carte ni boussole et je tâche de me diriger sur Lalla-Maghrnia en regardant au ciel les étoiles du bon Dieu ; je continue ainsi ma route, me cachant le jour, et, la nuit, m'en allant comme un loup, toujours droit devant moi. Pendant trois grands jours je fis ce commerce-là, n'ayant pour toute nourriture que quelques figues de Barbarie et pour boisson qu'une eau bourbeuse. Et bien, camarades, je trouvais cela excellent...

Le soir du troisième jour, un orage épouvantable s'amasse au ciel ; et bientôt des volées de grêlons me fouettent le corps. — J'étais à peu près nu : je me couchai le soir sur un rocher, tremblant les fièvres et tout grelottant de froid... ; le lendemain je n'en pouvais plus : il fallait cependant marcher, je me traînai comme je pus... je désirais la mort. — Le soir j'aperçois devant moi un village

marocain. Autant vaut mourir tout d'un coup qu'à petit feu. — Et je me dirige de ce côté-là...

C'était à la tombée de la nuit. A l'entrée de ce village je rencontre deux femmes ; elles poussent des cris de frayeur en me voyant et jettent l'alarme. Je ne m'épouvaute pas et je continue mon chemin ; que pouvais-je craindre, puisque, dans mon état, la mort eût été un bienfait. — Je pénètre dans le village, je me trouve en face d'un jeune moricaud qui veut bel et bien me tuer d'un coup de poignard ; il s'élance sur moi comme un furieux ; je ne bouge pas — qu'est-ce que cela pouvait me faire, puisque je voulais mourir ? — Le jeune moricaud s'arrête étonné : mais, comme il tient à son idée, il relève de nouveau le bras, quand un autre arbigo arrive, lui donne une bourrade et me fait signe de le suivre. J'obéis. Il m'emmène chez lui, me lie les pieds et les mains, et sort. — Cette fois-ci, ça y est, que je me dis ; Rolland, mon pauvre Rolland, fais ton acte de contrition, tu vas enfin ne plus souffrir. — Mais non, le moricaud revient, jette sur moi que couverture de cheval et m'offre du couscoussou. J'accepte, car j'étais comme une machine, j'exécutais tout ce qu'on voulait : et puis je croyais avoir trouvé de bons cœurs. Ah ! bien oui, les femmes et les enfants se mirent à me martyriser. Je fis signe à l'arbigo que je voulais mourir et que je le priais d'en finir au plus tôt. Il comprit et me répondit au contraire qu'il ne voulait pas me tuer, que je n'aurais rien à craindre, et pour me prouver qu'il disait vrai, il me délia.

Je restai sept jours chez lui sans sortir : des gredius du village me guettaient pour me tuer ; la première fois que je mis le nez dehors, un de ces brigands-là me tira à bout portant un coup de pistolet : si je ne fus pas atteint, c'est que mon moricaud détourna le bras de l'assassin...

Le septième jour un mulâtre entre dans le gourbi de mon arbigo ; ils causent comme s'ils faisaient un marché, puis, à la suite de cette conversation, le mulâtre donne deux duros, j'étais vendu pour la somme de 12 francs !



## Le coin des rieurs

— 0 —

Il est question de Z..., un sot prétentieux qui est depuis longtemps à la recherche d'une situation et qui, vu son incapacité, ne trouve rien.

— On peut dire, s'écrie Guibollard, qu'il erre comme un âne en peine.

\* \* \*

Dans une maison de santé.

— Vous voyez ce pauvre garçon. Bien navrant est son histoire. Il est marié ! Sa belle mère tombe d'un cinquième étage et se tue net. Cinq minutes après, il était fou.

— De joie.

\* \* \*

M. Pipelet fait le compte des étrennes reçues à l'occasion du 1<sup>er</sup> janvier. Sa femme surveille l'opération.

— Tu sais, les Gamichon n'ont donné que 10 francs !

— Si c'est pas honteux ! Des gens... qui sont presque aussi riches que nous.

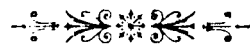
\* \* \*

La femme de chambre de Mme de M... fait la lecture du feuilleton.

« Minuit cinq sonnait à l'horloge du vieux château... »

— Pardon, interrompt Mme de M..., une horloge ne peut pas sonner minuit cinq.

— Oh ! mais si, madame, si elle avance !



## A la Nonciature

— 0 —

Le départ inattendu de Mgr Granito di Belmonte, représentant du Saint Siège auprès de S. M. le Roi des Belges, a profondément affecté la nation tout entière. Le vénéré prélat s'était acquis d'unanimes sympathies dans nos sphères diplomatiques et administratives, par sa charmante simplicité et son accueil toujours cordial.

Quelques notes biographiques glanées çà et là dans nos confrères quotidiens, permettront à nos lecteurs d'apprécier les hautes qualités du mandataire pontifical.

La famille Granito di Belmonte est des plus anciennes et des plus estimées de l'aristocratie napolitaine, où ses relations et sa parenté sont très étendues.

La nouvelle de l'envoi du très distingué prélat à Vienne a été accueillie à Naples avec une très vive sympathie. « Vienne gagne, dit-on, ce que Bruxelles perd. »

Mgr Gennaro, prince di Belmonte, archevêque d'Edesse, entra dans le clergé de Naples, après sa vingtième année. Il fut tout de suite hautement apprécié par le cardinal San Felice. Ce très grand seigneur montra que la foi avait fait de lui un prêtre de Jésus-Christ. Lors du terrible choléra de 1884 il accompagnait le cardinal dans les régions les plus ravagées par le fléau. Toujours sa bourse était remplie ; elle s'ouvrait très large comme son cœur pour soulager les malheureux. De ses deniers aussi il créa un asile pour enfants pauvres et il en demeura le bienfaiteur.

La Secrétairerie d'Etat se l'attacha bientôt, et Léon XIII voulut qu'un homme de cet avenir débutât comme lui-même, par Bruxelles.

Le passage de Mgr di Belmonte à la nonciature de Belgique laissera dans notre pays un long souvenir de douceur et d'affabilité. Comme saint François de Sales, il s'était acquis l'estime et l'affection de tous par son tact délicat et sa modération. Ses conseils étaient toujours empreints de prudence et marqués au coin de la sagesse et de l'expérience. C'était un homme de Dieu dans toute la force du terme.

Aussi, notre Souverain a-t-il voulu reconnaître les brillantes qualités du prélat en lui remettant les insignes de grand cordon de l'ordre de Léopold ; et lors de l'audience de congé, Léopold II a exprimé à Son Excellence, avec émotion, le réel regret qu'il éprouvait de son départ.

\* \* \*

Le successeur de Mgr di Belmonte à Bruxelles sera Mgr Vico, actuellement légat pontifical en Colombie.

Né à Agugliano, près d'Ancône, le 9 janvier 1847, le prélat est dans la force de l'âge et conserve un aspect juvénile sous ses cheveux noirs, qui commencent à peine à grisonner. De taille plutôt au-dessous de la moyenne, il est d'un abord agréable et facile, et d'une conversation empreinte de bonne humeur qui gagne immédiatement les sympathies de l'interlocuteur.

Dans les relations avec les pouvoirs publics et l'épiscopat, il a montré, au cours de sa carrière, un constant esprit de bienveillance et d'impartialité. Il est ce qu'on peut appeler un diplomate de carrière, étant entré dans la diplomatie pontificale au sortir de ses études, qu'il fit à l'Université grégorienne pour la philosophie et la théologie et au Séminaire romain pour le droit canonique. Mgr Vico y prit les grades de docteur en philosophie, en théologie et en droit canonique.

Il débuta comme secrétaire de la nonciature de Madrid, sous Mgr Cattani, en 1877. De là il passa en 1880 à Constantinople comme secrétaire du déléгат apostolique Mgr Vincent Vannutelli. En 1883 il fut attaché en la même qualité à la nonciature de Paris, d'où en 1887 il fut appelé de nouveau à Madrid en qualité d'auditeur, pour passer en la même qualité à Lisbonne en 1893.

En novembre 1897 il fut nommé déléгат apostolique et envoyé extraordinaire en Colombie, position qu'il occupa jusqu'en ces derniers jours.

Mgr Vico est un prêtre, dans la haute et sainte acception du mot. Il a été, il serait resté en Colombie, comme un vaillant missionnaire, uniquement occupé de sa mission religieuse, si le Saint-Siège n'avait trouvé opportun de lui confier une autre charge.

Sauf imprévu, Mgr Vico demeurera longtemps à Bruxelles. On dit que le Saint-Siège incline à renoncer au vieux système, consistant à promouvoir les nonces, à des intervalles fixes, d'une capitale à l'autre, en vue du cardinalat. Dorénavant, un nonce de Bruxelles pourrait, tout aussi bien que le nonce de Paris, recueillir la pourpre.

D. F.

## Bruxelles-Modes

—«O»—



Nos enfants ont, comme nous, leurs modes et leurs parures ; nous donnons ci-dessus un modèle frais et coquet de vareuse pour fillette de huit à dix ans. On pourra la façonner en drap uni ou fantaisie, dont nous avons cet hiver des modèles si seyants. La garniture est sobre : à peine, au col et aux revers des manches, quelques galons de fantaisie. Les poches seront obliques, à la mode du jour. Quelques piqûres formant encadrement compléteront cette jolie confection.

PAQUERETTE

## Causerie financière

Si les agissements actuels continuent, nous en arriverons avant longtemps à ne jamais oser risquer une affaire, nous disent des gens très sérieux qui sont effrayés par les soubresauts des valeurs mobilières de toute nature.

Cet état d'esprit se comprend, attendu qu'il est facile de voir par quoi il est occasionné, en dehors des événements diplomatiques qui suffiraient à le justifier. Pourquoi le public en arrive-t-il à raisonner de la sorte ? Tout simplement parce qu'il est toujours outrancier dans un sens ou dans l'autre. Si on monte il exagère dans l'emballement ; si on baisse il amplifie la crainte au point d'en arriver à la panique et d'être par conséquent hors d'état de s'apercevoir qu'on lui tend des embûches dans tous les coins du marché. Il tombe dans les pièges ; comment, n'y voyant plus clair, ferait-il pour les éviter ? Le malheur est qu'après avoir donné plusieurs fois dans le panneau il devient la proie de la « méfiance quand même », c'est-à-dire d'un mal pire que tous les autres en ce sens qu'il ne laisse place qu'à l'abstention qui est dans bien des cas la plus mauvaise des maladies.

Beaucoup de bons esprits découragés se reconnaîtront dans les lignes qui précèdent et se diront, d'abord, que celui qui désigne le mal devrait aussi indiquer le remède. Rien de plus logique.

Le remède au trop d'emballement ou à la trop grande défiance de la spéculation et du capital ne s'applique pas comme un cautère, comme une friction ; il n'agit que par traitement progressif.

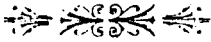
Il s'agit en premier lieu d'avoir pour bréviaire un journal sérieux, connu comme tel, c'est-à-dire ayant fait ses preuves. Or, comme un journal classé dans cette catégorie ne peut appartenir qu'à une maison sérieuse, il s'ensuit fatalement que ses abonnés trouvent toujours à qui parler avec fruit quand ils s'adressent verbalement ou par lettre à la maison dont le journal est l'organe. Quand on a son journal, on le lit, et là commence la cure.

Pour prétentieuse que la chose puisse paraître, nous sommes persuadés que la

maison Froidefond a largement conquis ses droits à la confiance de ses clients et que la « Cote libre » (de Paris), son organe, passe pour un journal de quelque poids. Ce poids, elle le doit surtout à ce que, n'ayant jamais rien à recommander à personne, elle parle toujours avec une complète indépendance des gens, des événements et des affaires. L'indépendance peut sembler peu importante aux esprits superficiels ; elle n'en est pas moins une qualité rare et j'oserai dire la plus précieuse d'un journal aux yeux des hommes avertis.

La « Cote libre » (de Paris) est quotidienne ; elle contient en dehors du compte-rendu complet de la séance de Bourse du jour, un article sur la situation, des études de valeurs, des informations financières et des tableaux de cours établis avec un soin particulier. Elle est prolongée au point de vue des tirages et des détails de toutes les opérations de la maison, par la « Gazette du Rentier » dont le service est fait gratuitement à tous les abonnés.

Nous reprendrons cette conversation, le mois prochain, à cette place. En attendant, les lecteurs du « Glaneur » peuvent se renseigner dans les bureaux de la banque, 135, Boulevard Anspach.



## RÉCRÉATION

— 0 —

### Anagramme

J'ai six pieds, cher lecteur, et si tu les  
[mélanges.

L'un sera sous tes pas, l'autre ira vers  
[les anges.

### Problèmes gais

1. — Un écrivain regarde deux oiseaux perchés sur un arbre ; que voit-il ?

2. — Quelle différence y a-t-il entre un musicien et un lièvre ?

3. — Quand peut-on mettre le temps en cage ?

### Réponses au dernier numéro

La réponse à la Charade est : *Dé-coudre*.

### Problèmes gais

1. — Ceux de Senlis (*sans lits*).

2. — Notre avenir.

3. — Quand il est *couvert*.



## CARNET MUSICAL

— 0 —

### I. Les Nouveautés

Quelques jolis morceaux pour chant et piano ont attiré ces jours derniers notre attention, notamment une charmante mélodie d'Augusta Holmès, *Ton Nom*, pages pathétiques, empoignantes, d'un beau souffle.

A côté de cela, de G. Clutsam, une *Berceuse*, chanson nègre, adaptation française du célèbre Coon-Song. Nous y retrouvons ce rythme spécial, avec lequel les nourrices noires bercent et endorment leurs bébés. C'est original à la fois et empreint d'un charme tout particulier.

De Jane Vieu, nous avons lu avec plaisir une très belle romance, intitulée *Chantons les roses*, écrite sur une poésie de R. Louis. Composition de mérite qui sera fort goûtée dans nos soirées intimes.

\* \* \*

Ont paru, chez Faes, à Anvers, une série de morceaux qu'il nous est agréable de rappeler.

D'abord, deux belles pages de J. Van der Meulen : *Souvenirs*, et *Viens Myrco*. Inspirées toutes deux par des poésies de J. Van den Bossche, elles nous ont plu non pas seulement par le souci réel du compositeur d'y mettre toute son âme, mais surtout par sa manière pittoresque et attrayante de traiter son sujet ; chaque composition est, pour ainsi dire, un petit oratorio, aussi gracieux dans sa forme qu'élegant dans son élocution.

De Vermandere, une jolie romance avec parlé : *Gazetten*, et de L. Mortelmans une belle pièce : *'t wordt nacht in mij*, complètent la série. Chacun de ces morceaux revêt un cachet spécial, l'un de fraîche gaîté, l'autre de sentiment. Entraînants tous deux, d'ailleurs.

\* \* \*

Peu de nouveau dans les compositions pour piano. Chez Faes, une marche entraînant de H. Holz : *Paasch-Eyler Marsch*, bien rythmée et alerte.

Chez Schott, un superbe *Scherzo* pour piano de notre ami Van Gaël, l'infatigable compositeur auquel nous devons de si belles séries pianistiques. Sa dernière œuvre est un morceau de concert plutôt qu'une pièce de salon, par son allure large et son inspiration élevée. Aussi émettons-nous le vœu de la voir orchestrer par son auteur ; le succès est certain, elle sera applaudie et redemandée.

## II. — Les Concerts

En musique, comme en toutes choses d'ailleurs, la nouveauté plaît. Aussi attendions-nous avec impatience la séance à deux pianos, organisée par une jeune artiste parisienne, Mlle Blancard, que nos lecteurs connaissent par nos notes musicales de l'an passé.

Elève de Pugno, elle a acquis du maître ce son velouté et délicat qui nous a tant charmé dans les séances antérieures.

Malheureusement, la personnalité du virtuose se trouve pour ainsi dire noyée dans le duo des instruments, et nous ne l'avons trouvée nulle part aujourd'hui. La séance néanmoins était très intéressante, grâce au précieux concours de Mme Bonheur, dont nous n'avons plus à faire l'éloge.

Les deux artistes ont enlevé avec grâce et brio ce délicieux bijou musical qu'est la sonate en *ré* de Mozart. Très bien aussi, le *Rouet d'Omphale*, de Saint-Saëns.

Comme intermèdes, quelques belles pages pour chant, gentiment détaillées par Mlle Carlhant, l'aimable cantatrice dont nous avons parlé déjà. Un humble petit conseil à la charmante musicienne : sa voix est trop fraîche, trop harmonieuse que pour la briser en l'obligeant à dépasser les termes que lui a fixés la nature.

\* \* \*

Encore une nouveauté : les concerts Crickboom. Sous ce titre, nous aurons désormais, chaque saison, quatre concerts d'abonnement, destinés à donner

au public une idée aussi complète que possible des grands compositeurs anciens et modernes.

La première séance était consacrée à Bach, le maître allemand. Le programme comportait quatre grandes œuvres du compositeur : la sonate en *si* majeur pour piano et violon, la sonate en *sol* mineur pour violon, la fameuse *fantaisie chromatique* pour piano, et enfin le concerto en *la* mineur pour violon solo et orchestre.

Les interprètes étaient de tout premier choix. M. Crickboom est un violoniste de grand talent ; pour notre part, nous l'entendions pour la première fois, et le début de la séance nous paraissait un peu froid.

Mais, au fur et à mesure que l'artiste se laissait emporter par son grand sentiment d'art, nous étions nous-mêmes empoignés, émus. Le coup d'archet est magistral, vibrant de sincère émotion ; il dénote une grande compréhension des auteurs et une puissance d'interprétation peu ordinaire. Il était d'ailleurs admirablement soutenu par un orchestre d'élite, sous la savante direction du maître Ysaye.

M. Jean du Chastain, un jeune pianiste de talent, et Mme Maria Gay, l'aimable cantatrice tant applaudie récemment, prêtaient leur concours à cette belle soirée où l'art a été interprété et applaudi consciencieusement.

\* \* \*

Décidément, tous les virtuoses de renom se feront entendre cette saison à la Grande-Harmonie. Nous avons eu Lazare-Lévy, M<sup>me</sup> Bonheur, Mark Hambourg, et tant d'autres. Aujourd'hui nous avons la bonne fortune d'applaudir un des rois du violon, M. Fritz Kreisler.

Le jeu de l'éminent artiste nous a paru relever de divers maîtres : nous y avons retrouvé la délicatesse de Jenö Hubay, la sûreté de Thomson, la prestigieuse célérité d'Ysaye. Les maîtres de l'archet sont difficiles à comparer entre eux : chacun a sa qualité dominante, caractéristique. Chez Kreisler, ce qui frappe surtout, c'est une étonnante souplesse du jeu ; la *suite* en *mi* mineur de Bach est bien connue pour les rudes aspérités de son adagio et de sa gigue : tout cela n'est qu'un jeu pour l'interprète, on le dirait enivré par la difficulté à surmonter.

Le restant du programme était une charmante mosaïque de morceaux de diverses époques, où nous avons surtout remarqué une *Chanson Louis XIII*, de Couperin, enlevée avec une incomparable délicatesse.

Connaissez-vous *P. Abeille*, de Schubert? C'est une minuscule piécette, deux pages à peine; mais que de charme, de velouté, d'indéfinissable poésie dans ces vingt portées. On croit entendre l'abeille voler de fleur en fleur, y butinant les sucs merveilleux qu'elle va travailler. Pour quiconque n'a pas entendu cela par Kreisler, il est impossible de se faire idée de la beauté de l'œuvre. Sous l'habile archet du maître, l'abeille prend vie, s'anime, s'enivre de sa récolte, se repose, reprend son vol. C'est... nous allions dire féerique; franchement, c'est superbe. Aussi a-t-on bissé avec un enthousiasme délirant.

Tellement beau, que le public n'a pas consenti à se contenter du programme établi. Kreisler a dû, de bonne grâce d'ailleurs, l'allonger au gré de l'auditoire, et ajouter deux morceaux qui n'ont fait que redoubler les acclamations. Le sympathique artiste a recueilli le plus beau succès que puisse rêver un virtuose du violon.

### III, Communiqués

Le 9 mars, à la Grande Harmonie, à 4 heures: deuxième matinée Engel-Bathori, consacrée aux œuvres de Mlle Sävrezis, avec le concours de l'auteur.

Le 16 mars, à la Grande Harmonie, à 8 1/2 heures: deuxième concert Crickboom, consacré à Beethoven, avec le concours de M. Edouard Risler, pianiste.

#### Concerts Nouveaux —

Le troisième concert des *Œuvres de Mendelssohn*, qui aura lieu à la salle de la Grande Harmonie, le dimanche 6 mars, à 2 1/2 heures de l'après-midi, nous fera entendre l'opéra « Loreley » pour chœurs, soli et orchestre, qui a été exécuté, pour la première fois, au dernier Salon Triennal, et qui a obtenu un légitime succès. Cette troisième audition est consacrée à une de ses plus importantes compositions pour piano et orchestre, que nous entendrons pour la première fois à Bruxelles; de plus, la partie dramatique sera largement représentée par l'interprétation intégrale de la *Légende du Rhin*.

Nous portons à la connaissance du public que l'effet des cuivres sera en partie corrigé par certains changements dans l'orchestre.

\* \* \*

Un concert des plus intéressants est annoncé pour le vendredi 11 mars, à 8 1/2 heures du soir, à la Grande Harmonie. Il sera donné par *l'Association des chanteurs de Saint Boniface*, que dirige M. Henry Carpay. On sait que depuis huit ans cette association artistique, s'inspirant de l'exemple des Chanteurs de Saint-Servais, s'attache à mettre en honneur les œuvres des grands maîtres du XVI<sup>e</sup> siècle et à faire connaître les compositions modernes dont le caractère est en harmonie avec la liturgie. Ses efforts méritent à tous égards d'être encouragés.

Les chœurs interpréteront, le 11 mars des motets de Palestrina, Josquin des Prés, Vittoria, Capocci, Tinel, des alleluias en plain-chant, d'anciennes chansons flamandes et françaises. M<sup>lle</sup> Loria, M. Demest et Ed. Jacobs prêteront à l'Association leurs concours gracieux, grâce auquel on entendra un air inédit de Carissimi, des airs de Bach et de Haendel, des lieder religieux de Schubert et de Cornelius, le Panis Angelicus de Franck, des solos de violoncelle de Boccherini et de Mozart.

Des cartes d'entrée à 10, 5 et 3 francs sont en vente chez les principaux éditeurs de musique, et le soir du concert à l'entrée de la salle.

\* \* \*

Pour rappel, le 6 avril, à la Grande Harmonie, audition du célèbre Choral mixte; — le 7 avril, même salle, concert Wieniawski.

FR. DUFOUR.





## Bibliographie

MANUEL DE THÉOLOGIE ASCÉTIQUE, par le R. P. Arthur Devine, Passionniste. Traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par l'abbé C. Maillet. Un volume in-16 carré de XXXII-714 pages. Prix : 6 frs. — Avignon, Aubanel frères, et aux bureaux de la revue.

Le Père Devine n'est pas un inconnu pour nos lecteurs ; il nous a successivement donné le *Credo expliqué*, les *Commandements*, les *Sacrements*, la *Vie monastique*, etc. Son nouvel ouvrage, qui traite de la vie surnaturelle de l'âme sur la terre et dans le ciel, continue cette magnifique série de traités de théologie populaire qui ont rendu son nom universellement connu et estimé.

Les ouvrages du Passionniste anglais se distinguent en effet non seulement par une grande sûreté de doctrine et une véritable richesse d'exposition, mais encore et surtout par la limpidité du style. Le Père Devine a su mettre à la portée de toutes les intelligences les sujets les plus élevés et les plus abstraits par eux-mêmes.

Le manuel de théologie ascétique est divisé en trois parties : la vie surnaturelle de l'âme sur la terre, les moyens d'accroissement de la vie surnaturelle, la perfection finale de la vie surnaturelle dans le ciel. L'auteur embrasse de la sorte tout le cycle vital de l'âme, après avoir donné, d'une façon claire, précise, la définition de la vie surnaturelle.

L'ouvrage se recommande de lui-même aux fidèles, mais surtout aux directeurs de conscience : tous y trouveront une doctrine sûre, exposée clairement et fortement documentée.

LECTOR



## LES REVUES

— 0 —

MODERNE KUNST. — *Bi-Mensuel*. — N° 9 : J. Jessen ; John Collier. — B. Bobortag ; Kirchhof-Rosen. — C. Gerhard ; Hector Berioz. — J. Norden ; Kunst-Chronik. — N° 10 : G. von Lieres ; Daemon Liebe. — J. Norden ; Alt China. — A. Luther : Das Ballett auf den russischen Hofbuhnen. — Zick — zack. — N° 11 : Skulpturen von Max Klinger — Ernest C. Bonnencontre. — Gordon — Benett Rennen in Homburg vor 1904. Etc. — Berlin. Prix : 36 fr. par an.

MESSAGER DU SAINT-SACREMENT. — *Mensuel* — Janvier 1904 ; (Œuvre de la visite quotidienne. — Les merveilles d'Herckenrode. — Une âme prédestinée. — L'Ange gardien du bûcheront. Etc. — Bruxelles. Prix : 1 fr. 50 par an.

LE SOUVENIR. — *Mensuel*. — Janvier 1904 ; Les associées ( R. Schmitz ). — Brièveté ( J. Van Aken ). — L'essor ( M. Van Elegem ). — Paroles sincères ( J. Laurens ). Etc. — Bruxelles. Prix : 3 frs. par an.

LA FRANCE CHRÉTIENNE. *Hebdomadaire*. — Paris. Prix : 8 fr. par an.

LE MONITEUR HORTICOLE BELGE. — *Bi-mensuel*. — N° 3 : L'électricité dans la végétation. — Culture du chrysanthème. — Les cactées. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

REVUE DES POÈTES. — *Mensuel*. — Rapport sur le concours poétique de 1903. — Poésies : Fr. Coppée, Th. Botrel, D. Karel, etc. — La vie poétique. — Paris. Prix : 7 fr. par an.

TOURING-CLUB DE BELGIQUE. — *Mensuel*. — Février 1904 : Le tourisme au XVIII<sup>e</sup> siècle. — A travers les Hauts-Plateaux. — Les îles anglo-normandes. — La Belgique préhistorique. — La construction des routes aux Etats — Unis. — Caravanes algériennes. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr par an.

KNEIPP-JOURNAL. — *Mensuel*. — Février 1904 : Vivre vieux. — Rôle thérapeutique de l'eau. — Les suites de la grippe. — La chlorose. — Traitement du croup. — La santé par l'exercice. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr par an.

LA CHRONIQUE COLONIALE. — *Hebdomadaire*. — Bruxelles. Prix : 5 par an.

LA PHOTO-REVUE BELGE. — *Mensuel*. — Février 1904 : Utilisation des plaques voilées pour positifs sur verre. — La gomme bichromatée. — Photo-jumelle se chargeant en plein air. Etc. — Namur. Prix : 1 fr. par an.

LE MARIAGE BELGE. — *Hebdomadaire*. — Uccle. Prix : 10 centimes le n°.

LA ROSA DEL PERU. — *Mensuel*. — Janvier 1904 : El año venturoso. — Juicio crítico. — Madre. Etc. — Arequipa. Prix : 13 fr. 50 par an.

LE JOURNAL MUSICAL. — *Mensuel*. — Février : La Rosée (Ch. Mélant). — Danse favorite (J. Vandermeulen). — Gentillesse (J. Pietrapertosa). — Bruxelles. Prix : 6 fr. par an.



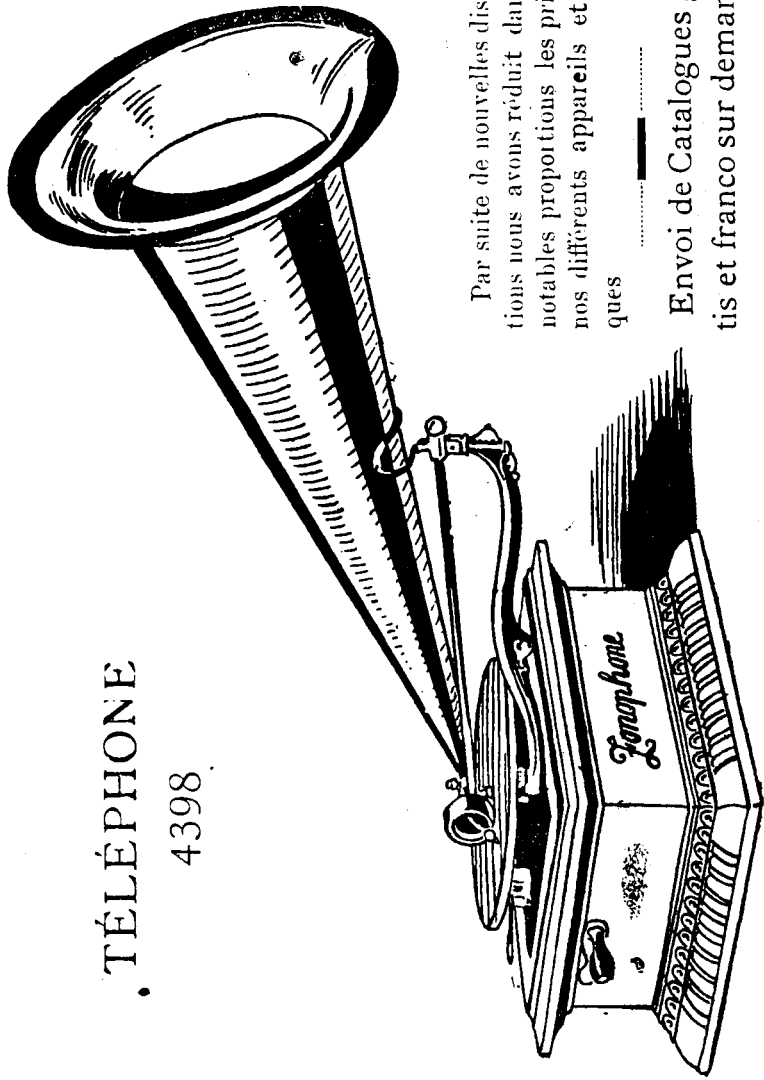
# Compagnie Belge du Zonophone

Nous avons l'honneur d'informer notre clientèle que nos Magasins et Bureaux ont été transférés du BOULEVARD DU NORD, 110, au

**Quai aux barques, n° 3**  
(COIN DE LA RUE LOUQUENHIEN)

TÉLÉPHONE

4398



Par suite de nouvelles dispositions nous avons réduit dans de notables proportions les prix de nos différents appareils et disques

Envoi de Catalogues gratuits et franco sur demande.









# LE GLANEUR

## Revue Mensuelle

SOMMAIRE : Le mousse de sainte Anne. — Marguerite, *poésie* (E.-H. Gilleytens). — Journal d'un gentilhomme campagnard, *suite* (XXX). — La dentellière, *poésie* (E.-H. Gilleytens). — Les atrocités congolaises, *suite* (Pierre Mali). — Memento culinaire (Tante Louise). — Le coin des rieurs. — A la Nonciature. — Récréation. — L'Electrique Bruxelles Anvers (Fr. Dufour). — Bibliographie (Lector). — Rolland, *suite* (J.-B. De LaVal). — Causerie financière. — Carnet musical (Fr. Dufour.) — Les revues.

## Le Mousse de sainte Anne



*Il était seul sur la vaste mer, le pauvre petit mousse, seul, à la garde de Dieu.*

Depuis plusieurs jours — bien longs — il voguait sur l'épave arrachée par la tempête à son beau navire détruit, à son navire *Fleur des Bois*, qui l'avait emporté loin de la Bretagne.

Là-bas, dans la maisonnette, qu'abritait un pli profond de la côte, sa pauvre mère l'attendait, sa mère veuve qui tressaillait aux souffles de la rafale, en roulant dans ses doigts amaigris les grains de son chapelet de bois.

Là-bas, dans l'église du village, les compagnons de ses jours heureux écoutaient en silence les paroles du vieux recteur, et la leçon finie, prenaient leurs ébats sur la grève ensoleillée. Plus d'un, peut-être, en regardant les flots, disait avec un rire joyeux : « Bientôt Loïc va revenir. »

*Et il était seul sur la vaste mer, le pauvre petit mousse, seul, à la garde de Dieu.*

Haletant, épuisé, sur la planche fragile qui le séparait de la mort, il avait froid, il avait faim. Bien des fois, malgré sa faiblesse, il s'était levé anxieux : si une voile apparaissait à l'horizon ! s'il trouvait sûr sa route un navire sauveur ! Mais non, des flots, des flots toujours ; et sur cette immensité vide, rien que les

flocons d'écume à la crête des vagues ou les oiseaux de mer venant le frôler dans leur vol.

Et retombant brisé sur les planches dures de l'épave, le pauvre enfant fermait les yeux. Alors passaient devant le regard de son âme les douces visions du pays : le village, la grève, le clocher, ses joyeux compagnons, sa mère, sa pauvre mère qui l'attendait.

Comme ces joies entrevues de si loin augmentaient sa douleur ! Comme en face de ces lieux aimés qui souriaient là-bas, il sentait la tristesse de son abandon !

La veille, il avait bondi, plein d'espérance et de joie. A l'horizon limpide une voile se détachait : et lui, dans un suprême effort, tendant les mains, il cria pour appeler le salut. Mais qu'étaient l'enfant et l'épave sur l'immensité de l'Océan ? Le navire disparut dans le lointain, emportant l'espérance du naufragé et le vide se refit entre le ciel et l'eau.

*Il était seul sur la vaste mer, le pauvre petit mousse, seul, à la garde de Dieu.*

Pourtant l'enfant espérait toujours. Cramponné à la planche flottante, il semblait dormir ; mais ses lèvres s'entr'ouvraient pour laisser passer une prière : *Ave Maria* !... son œil éteint se levait au ciel pour faire descendre le secours,

et sa main, touchant avec angoisse la poche de sa vareuse de toile, semblait veiller sur un trésor.

La nuit était venue, couronnant de leurs vagabondes les flots qui souriaient aux étoiles.

Le sommeil fuyait les yeux du naufragé, et à mesure que s'écoulaient les heures, souffrant et priant toujours il se disait : Peut-être...

Quand l'aube parut radieuse, quand la lumière d'un beau jour éclaira les flots tranquilles... Dieu soit béni ! un navire, toutes voiles déployées, s'avance : il ne fuit pas vers les profondeurs de l'horizon : il vient.

L'enfant éperdu se dresse, son bras s'agite, un cri suprême sort de sa poitrine haletante, et il retombe sans force.

Mais on l'a vu ; il est sauvé.

Quand il revint à lui, sur le beau navire où mille soins lui furent prodigués :

— Pauvre enfant, dit le capitaine, à quoi pensais-tu dans le péril ?

— J'avais dix francs dans ma poche, répondit le petit mousse avec un fier sourire : de temps en temps je touchais cette somme et je me disais : « Si j'échappe, j'achèterai avec un beau cierge pour sainte Anne d'Auray. »

Un mois plus tard, dur eût été le cœur qui n'eût pas pleuré en voyant le petit mousse, pieds nus, un cierge à la main, faire pieusement le tour de la basilique vénérée.

Une femme le suivait, pleurant de bonheur, et roulant encore dans ses doigts amaigris les grains de son chapelet de bois.

Et de son cœur montait cette prière :

« Merci, bonne sainte Anne, vous qui ramenez à sa mère le petit mousse voguant à la garde de Dieu ! »



## Marguerite

Marguerite, ô marguerite,  
Voici la froide saison ;  
Le soleil, pauvre petite,  
Abandonne l'horizon ;  
Et ta blanche collerette  
Aux dentelures d'argent

Se déchire, mignonnette,  
Au moindre souffle du vent.

### 1<sup>er</sup> REFRAIN

Cependant, tu fus la reine  
De ces beaux prés qu'autrefois  
On te laissa pour domaine  
Plus vaste que les grands bois !

—

Le feuillage du vieux tremble  
Couvre l'herbe du chemin  
Où jadis, dansant ensemble,  
Nous nous tenions par la main...  
Le pâtre de la vallée  
Va rentrer son blanc troupeau,  
Et la terre, désolée,  
Quittera son vert manteau...

—

Adieu ! plaisirs éphémères  
Que l'homme goûte ici-bas ;  
Adieu ! beaux rêves, chimères  
Que l'on fait à chaque pas ;  
Et vous, marguerites mortes,  
Et vous, feuilles des buissons,  
Tombez, tombez en cohortes ;  
L'an prochain nous chanterons :

### 2<sup>e</sup> REFRAIN

Viens, et refais-toi la reine  
De ces beaux prés, qu'autrefois  
On te laissa pour domaine  
Plus vaste que les grands bois !

E.-H. GILLEWYTENS



## Journal d'un gentil- homme campagnard

(Suite)

Ce matin, allant à pied à la messe, pour la fête de la Toussaint, j'ai rencontré en route le Piémontais qui sert au ménage, et nous sommes montés ensemble. Étonné de voir un valet de la ferme aller à la messe, je lui ai fait compliment et il m'a répondu que tant qu'il vivrait il tenait à continuer de remplir ses devoirs religieux ; mes camarades, disait-il, les jeunes surtout, se moquent de ce que je vais à la messe, ils me jouent à cause de cela toutes sortes de mauvais tours et m'appellent un dévot, ce qui est un terme de grand mépris pour eux, mais je les laisse dire.

Lorsque j'ai bien travaillé et que je sais avoir accompli mes devoirs religieux je me sens content, malgré toutes les tracasseries que l'on peut me faire ; je me dis que notre vie sur la terre n'est qu'un passage et je tiens à me comporter comme il faut devant Dieu, de manière à n'avoir pas trop à craindre, lorsque l'heure sera venue de mourir. J'ai été tout étonné de voir ce manœuvre, à air si grossier, avoir de pareils sentiments, et je trouve que cet homme qui va, sans respect humain, remplir ses devoirs religieux pour recevoir ensuite les moqueries des autres, a un caractère vraiment élevé que l'on rencontrait assez difficilement, hélas, parmi nos pauvres ouvriers français.

T..., 6 septembre 1884.

Hier au soir, avant le dîner, j'ai passé un moment charmant. J'étais seul dans ma chambre, avec la fenêtre ouverte, il faisait un temps d'une douceur extrême, la lune éclairait la prairie, et les bois devant le château donnaient à l'ensemble du paysage un aspect gai et riant qu'il est loin d'avoir en plein jour. Un silence solennel régnait autour de moi, seul le bruit des clochettes du troupeau se faisait entendre dans le lointain. Ce bruit si harmonieux, je l'aime passionnément ; il m'arrive souvent d'en jouir ainsi le soir, pendant que je suis tranquillement assis près de ma fenêtre ouverte, laissant errer mes pensées à l'aventure, ayant Elisabeth endormie dans son lit, car elle se couche souvent avant moi. Je l'entends qui respire doucement près de moi, je savoure ce bruit du troupeau dans le lointain et, en même temps, ce calme et ce silence de la nuit. J'admire ces milliers d'étoiles qui brillent et scintillent dans le ciel, ou bien, d'autres fois, la lune éclairant les nuages qui viennent passer, tour à tour, devant elle, tandis qu'elle donne à leurs bords des aspects fantastiques et, souvent, bien beaux. Il m'arrive alors quelquefois dans de pareils moments d'éprouver la douce illusion du bonheur parfait sur cette terre. Je m'élève alors aussi plus facilement vers le créateur de toutes ces merveilles et ces moments de jouissance sont, en même temps, des prières vers le ciel.

X X X

## La Dentellière

Chante, ô jeune dentellière,  
Dans ta chambrette de fleurs,  
Tandis qu'encore le lierre  
Reçoit la rosée en pleurs ;  
Laisse glisser tes doigts frêles  
Sur le grand coussin carré ;  
Laisse les bobines grêles  
Chanter ton habileté.

Peine, ô bonne dentellière,  
Le travail est ton soutien :  
« Accordez-nous, notre père,  
Notre humble pain quotidien. »  
Les dames, les demoiselles  
Estiment fort ces atours :  
« Vivent les belles dentelles  
Et les robes de velours ! »

Pleure, ô vieille dentellière,  
Seule en ton bout de grenier  
Où la profonde misère  
Remplace le mobilier ;  
Car malgré qu'un bal acclame  
Tout ce qui sort de tes mains,  
Voit-il seulement une âme  
Qui pense à tes lendemains ?

E.-H. GILLEWYNTENS



## Les " atrocités congolaises ", et l'opinion américaine

(suite)

Le consul belge prend le rapport d'un anglais, W. R. Stewart, ancien agent de la Compagnie du Niger, qui décrit les habitants, la religion, l'administration, etc., de l'Afrique anglaise occidentale et de l'Etat du Congo.

Ce rapport fait partie d'un volume publié chez Chapman et Hall à Londres, ayant pour titre « The Native Problem in South Africa » et pour auteur M. Alexander Davis.



Parlant de l'Etat Indépendant, M. R. Stewart dit qu'il trouve bon de le faire entrer d'une manière spéciale dans son rapport, parce qu'il présente, à raison de sa position, des problèmes communs à l'Afrique du Sud et à l'Afrique Occidentale, et qu'il nous montre des expériences tentées d'après les vues les plus récentes sur la solution de ces problèmes. Il veut en outre examiner les conditions de ce pays au point de vue du bon sens en présence des assertions absurdes et des exagérations, servies en pâture en ce moment à une partie du public anglais, qui semble avoir un appétit insatiable pour tout ce qui peut prendre la forme d'atrocités africaines.

Vient ensuite la description du gouvernement avec ses commissaires, avec ses chefs de tribus reconnus, au nombre de 258, complété par un ordre judiciaire bien établi et fonctionnant aussi bien au Congo que dans les colonies britanniques. Les juristes sont des hommes sérieux et ont conscience de leur devoir. La cour d'appel supérieure a des juges de différentes nationalités, qui nomment comme magistrats et juges dans les tribunaux inférieurs bon nombre d'avocats étrangers. En toute justice et après une longue étude du rouage judiciaire, des lois, arrêtés et instructions données aux fonctionnaires, l'auteur trouve qu'il est difficile d'imaginer ce que Léopold II eût pu faire de plus pour sauvegarder les affaires intérieures de l'Etat, vu les conditions spéciales du pays.

Les abus tiennent à plusieurs causes, mais si, comme cela arrive partout, des méfaits isolés se commettent encore, les mesures énergiques aujourd'hui en vigueur préviendront autant que possible la répétition de faits regrettables arrivés autrefois. Dans les cas où ces faits se sont reproduits, les coupables ont été jugés sans délai. Les lois qui régissent la possession et l'usage des terres sont pratiquement les mêmes que dans les colonies anglaises avoisinantes.

Après avoir protesté contre l'ignorance des détracteurs du Congo en matière d'évolution sociale et d'histoire de la civilisation de l'Europe dans les temps modernes, aussi bien qu'au sujet de la condition actuelle des pays africains, le rapport donne une statistique des missions.

Les catholiques ont 13 églises, 44 stations, 25 écoles avec 5,515 élèves; leurs

missionnaires sont au nombre de 160, auxquels il faut ajouter 84 religieuses; la population catholique est évaluée à 18,973 personnes. Les protestants, de leur côté, ont 8 églises, 40 stations, 10,162 élèves pendant la semaine et 5,642 dans les écoles dominicales; ils ont 231 missionnaires et 6,521 membres admis à la communion. Le gouvernement de l'Etat assiste les missions en leur accordant les terres nécessaires à leurs cultures ainsi que des subsides et des exemptions de l'impôt.

A l'occasion, les fonctionnaires locaux rendent aux missions d'importants services. Concluons ici avec M. Mali que cette statistique répond amplement aux accusations des révérends protestants qui ont osé accuser les catholiques belges de s'arroger un monopole au Congo et de vouloir en exclure complètement les ministres protestants. Généralement ignorants des mœurs des pays catholiques, ces messieurs ne savent évidemment pas que le Belge est habitué à une plus large tolérance religieuse qu'on ne trouve d'ordinaire dans les milieux protestants.

Il semblerait donc que la polémique si malheureusement soulevée autour de l'œuvre du roi devrait enfin s'apaiser, et que Sa Majesté ne devrait pas être forcée d'aller plaider sa cause à l'étranger. Néanmoins le bruit continue à circuler ici que Léopold II passera l'Océan au printemps prochain. On dit que l'Exposition universelle de Saint-Louis le déterminera à entreprendre ce voyage. Comme les Américains comptent en faire la plus grande exposition qui ait jamais eu lieu, la supposition leur paraît très naturelle.

Dans ce pays où tout s'estime en pieds et en dollars, on ne peut guère douter du succès de l'entreprise, une fois qu'on est à même de dépenser 3 millions de dollars de plus qu'on a dépensé à Chicago et qu'on a des terrains surpassant en étendue les terrains des expositions de Chicago, de Paris et de Buffalo réunies. On ajoute que la salle des fêtes aura 200 pieds de hauteur et sera plus grande que Saint-Pierre de Rome. L'orgue sera aussi le plus grand du monde, devant avoir une hauteur de 40 pieds, une largeur de 62 pieds. En voilà bien assez pour piquer la curiosité, même chez un roi !

## Memento culinaire



### Dîner de Famille

*Potage à la mahométane  
Bœuf aux racines glacées  
Saumon sauce aux huîtres  
Salade demi-deuil  
Dessert*

POTAGE A LA MAHOMÉTANE. — Faites une légère purée de riz dans du bon bouillon, liez-la avec l'estomac pilé d'une volaille, laissez cuire un instant ; ajoutez, hors du feu et en tournant continuellement, deux jaunes d'œufs, une garniture d'huîtres et des queues d'écrevisses. Servez.

\* \* \*

SALADE DEMI-DEUIL. — Mélange de pommes de terre émincées, truffes en lames et fonds d'artichauts blanchis et escalopés. Assaisonner de haut goût.

TANTE LOUISE.

## Les Bureaux

de la revue sont transférés depuis le 1<sup>er</sup> AVRIL, 12, RUE JOSEPH HAZARD, UCCLE.

Nos abonnés sont instamment priés d'en prendre bonne note pour leurs communications ultérieures.

## Le coin des rieurs

— 0 —

X... a trouvé le moyen, en sortant du théâtre, de rentrer chez lui sans bourse délier.

Il avise à la sortie une voiture à la couleur de son quartier, dont le cocher est en train de « charger » des voyageurs, et tout bas, il lui glisse :

— Prenez-moi sur le siège, je vous raconterai la pièce.

Ça lui réussit presque toujours !

\* \* \*

*Simple histoire.* — C'est celle du pilote marseillais qui promenait en bateau une compagnie de touristes aux environs du port de Marseille :

— Au moins, vous connaissez bien les écueils ? demanda un voyageur méfiant.

— Oh ! pour ça vous pouvez être tranquille, répliqua l'autre avec assurance, je les connais tous.

Et, comme à ce moment précis le bateau heurtait une roche et s'ouvrait à moitié, le Marseillais ajouta triomphant :

— Et tenez ! la preuve, c'est qu'en voilà un !

\* \* \*

La morale de la fable.

— Vous voyez, Monsieur Bob... le loup a mangé l'agneau parce que l'agneau n'était pas sage.

— J'ai bien compris, M'sieu l'abbé.... Si l'agneau avait été sage... c'est nous qui l'aurions mangé.

\* \* \*

Casse-tête à propos de la loi Bérenger.

La première faute ne compte pas.

La deuxième faute devient la première.

Et puisque la première ne compte pas, la deuxième qui est devenue la première, ne compte pas davantage, etc.

# A la Nonciature

Nous avons donné, dans notre dernier numéro, une notice biographique succincte de S. Exc. Mgr Granito di Belmonte, l'éminent prélat qui vient de nous quitter, et dont le trop court passage à la nonciature de Bruxelles n'a laissé que des souvenirs affectueux et sympathiques.



S. EXC. MGR GRANITO DI BELMONTE.

Nous aimons à croire que tous nos lecteurs seront heureux de conserver devant eux les traits du vénéré prélat, qui a fait tant de bien à notre chère patrie. Grâce à l'inépuisable amabilité des Pères du Saint-Sacrement, nous donnons aujourd'hui une reproduction absolument artistique du dernier portrait de Mgr Granito di Belmonte.

Notre prochain numéro contiendra quelques notes historiques sur la Nonciature de Bruxelles depuis l'Indépendance (1830).



## RÉCRÉATION

— o —

### Enigme

Les visages par moi se trouvent  
J'entretiens sur le teint et la blancheur  
Et l'incarnat des roses.

De l'esprit et du cœur, je me vois le  
Et ceux qui ne m'ont pas n'ont rien,  
Quand même ils auraient toutes choses.

\* \* \*

### Problèmes gais

1. — Dans quoi Noé entra-t-il à l'âge de dix-neuf ans révolus ?
2. — Combien a coûté la couverture des halles de Paris ?
3. — Quel est le roi de France qui a porté la plus grande couronne ?

\* \* \*

### Réponses au dernier numéro

La réponse à l'Anagramme est : *Pierre, Prière.*

\* \* \*

### Problèmes gais

1. — Deux porte plumes sur un porte feuille.
2. — Le musicien aime la musique, et le lièvre le plein champ (*plain-chant*).
3. — Quand il est serein (*serin*).



## L'Electrique Bruxelles- Anvers

Ainsi que nous avons pu le constater lors de la récente discussion du budget des chemins de fer, l'idée d'un système de communications rapides entre Bruxelles et Anvers fait son chemin dans tous les milieux, recueillant partout d'unanimes et chaudes sympathies. Le commerce national désire ardemment

la réalisation de vœux émis depuis plus de vingt ans ; il y a urgence en la matière. tout le monde en convient. Les députés anversoïis et leurs collègues de la capitale sont tout disposés à encourager le ministère, chaud partisan lui-même de la ligne projetée.

En présence de cette situation, il était indispensable d'étudier à fond et de comparer les divers systèmes mis en avant, car on ne pouvait s'embarquer à la légère dans une entreprise aussi considérable. Il y a un an environ, après en avoir référé à plusieurs ingénieurs de nos amis et sur leur avis, nous avons entretenu nos lecteurs d'un projet de chemin de fer électrique Bruxelles-Anvers, qui nous paraissait réaliser dans sa



M. ALPH. MULLENIER

conception la plus grande somme d'avantages sérieux et immédiats, tout en éliminant le plus possible les difficultés et les inconvénients inhérents à l'établissement d'une ligne électrique à grand rendement. L'auteur de ce premier projet, M. Müllender, est un spécialiste éminent, suffisamment connu des techniciens par ses remarquables travaux sur Anvers et son projet de jonction Nord-Midi.

Ce premier projet, entièrement souterrain, devait coûter 65 millions de francs. Nous n'y reviendrons pas ; nous en avons donné toute l'économie, en l'appuyant de vues et de profils-types.

Ainsi que nous l'avons dit aussi, l'objection capitale faite à ce projet fut son coût élevé ; pour y parer, M. Müllender établit un second devis, projet définitif comprenant 36 kilomètres de tranchée ouverte, et évalué à 35 millions de francs environ. Nous en avons dit quelques mots antérieurement ; nous y revenons aujourd'hui, persuadés que, sur une question de cette importance, il est indispensable de faire la lumière la plus complète.

\* \*

Les conditions premières du succès d'une ligne électrique Bruxelles-Anvers sont évidemment, en tout premier lieu, l'économie de la construction, la rapidité uniforme du transport, le confort et la sécurité des voyageurs, et surtout le bon marché du parcours.

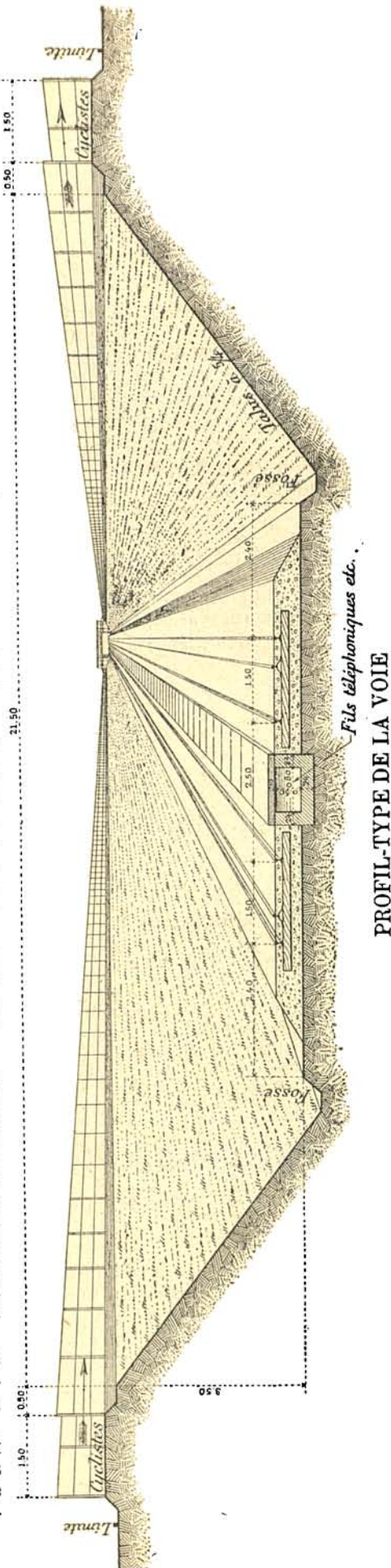
Nous retrouvons tous ces avantages à la base du projet définitif de M. Müllender.

D'abord, économie de construction. Nous y arrivons par la suppression presque complète du tunnel métallique primitivement prévu. Au lieu de 42 kilomètres de tunnel souterrain, le projet définitif ne prévoit plus de tunnel que pour le passage sous les rues de Bruxelles et d'Anvers, sous le canal de Willebroeck et le Ruppel et sous les cinq croisements de chemins de fer rencontrés en cours de route, soit au maximum 4 kilomètres de tunnel. Le reste de la voie est établi en tranchée ouverte, d'une profondeur moyenne de 4 mètres, ayant 22 mètres 50 de crête, avec accotements en terre-plein de 1 m. 50. Nous donnons d'autre part le profil-type de la ligne à ciel ouvert.

Grâce à ces modifications, le travail pourrait facilement s'exécuter à raison de 35 millions, somme relativement minime pour une entreprise de cette envergure.

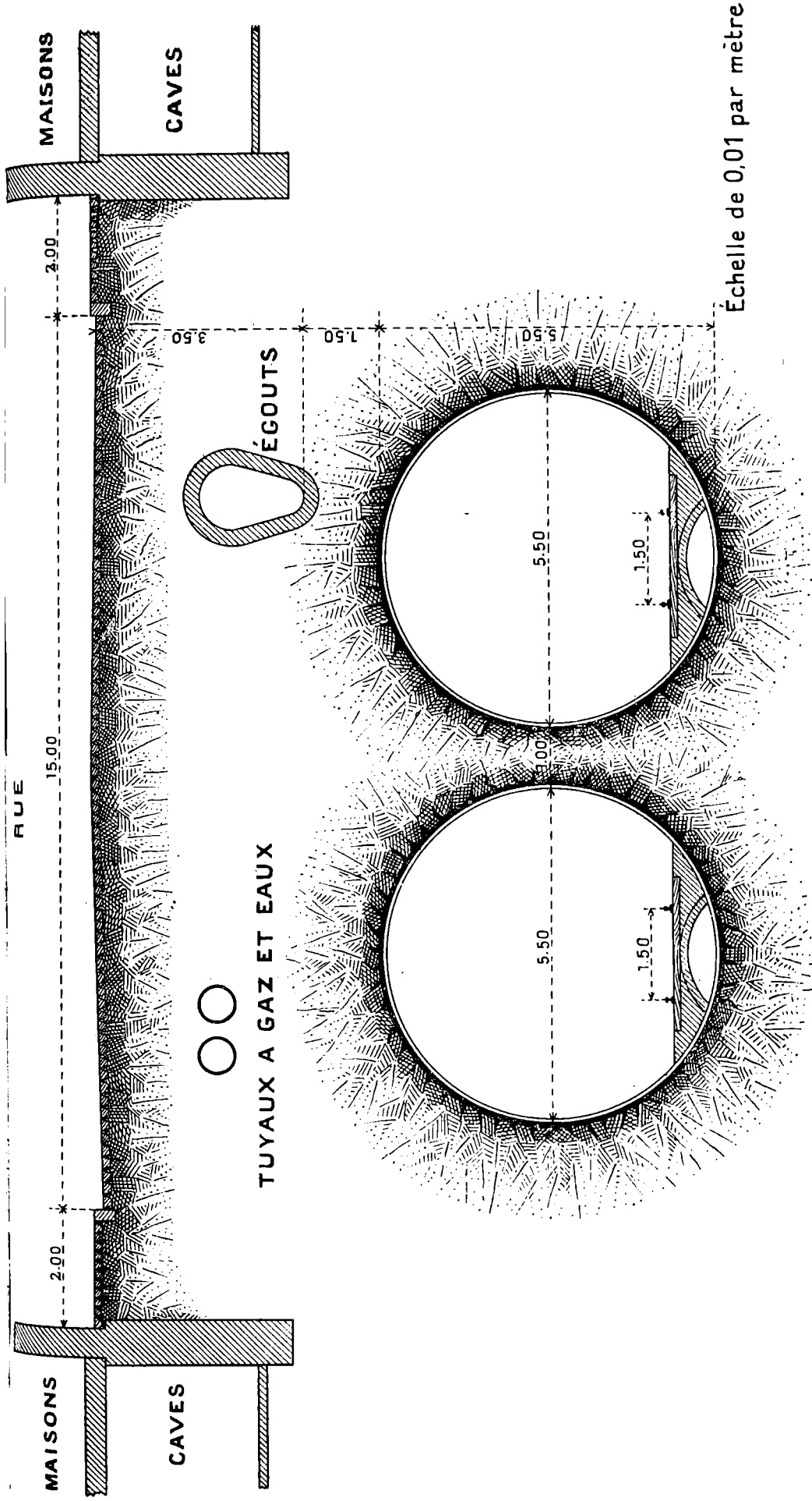
La rapidité du transport serait assurée par ce fait que la ligne n'aurait ni courbes ni obstacles d'aucune sorte ; établie en contre-bas et en direction absolument droite, elle n'aurait à tenir compte d'aucun arrêt, et une vitesse ordinaire de 120 kilomètres à l'heure serait facilement réalisable. Le trajet Bruxelles-Anvers se ferait donc en 20 minutes. C'est là un beau résultat, et nous doutons fort qu'aucun autre projet puisse arriver à réaliser un va-et-vient aussi intensif.

Notons encore que pareille rapidité de communication ne nuirait aucunement à la sécurité des voyageurs. En effet, pas de déraillement à redouter, par suite de dispositifs spéciaux aux machines motrices ; pas de rencontres à craindre, puisque tous les trains se succèdent régulièrement, la voie constituant une ellipse très allongée.



PROFIL-TYPE DE LA VOIE





Echelle de 0,01 par mètre

LES TUNNELS MÉTALLIQUES

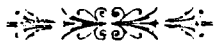
Quant au confort intérieur des voitures, nous prions nos lecteurs de se reporter à la reproduction photographique d'un intérieur de voiture, que nous avons donnée il y a un an. Le matériel serait certes établi de façon à satisfaire les plus exigeants.

Enfin, nous devons surtout attirer l'attention sur l'extrême modicité des barèmes de transport. Le prix du billet simple serait de 1 fr. 50 en 2<sup>me</sup> classe, et de 2 francs en 1<sup>re</sup> classe. Les billets aller et retour coûteraient 2 fr. 40 en 2<sup>me</sup> classe, et 3 fr. 20 en 1<sup>re</sup> classe. C'est déjà une réduction sensible sur les tarifs actuellement en vigueur ; mais on pourrait aller plus loin encore, dès que les résultats financiers seraient bien assurés, et inaugurer une classe uniforme à raison de UN FRANC par voyageur.

Ce serait là le plus beau résultat que l'on puisse rêver : faire un trajet de 44 kilomètres en 20 minutes, et pour un franc !

Evidemment pareilles promesses méritent l'attention de nos gouvernants. L'importance de la question posée exige une solution immédiate ; de récents incidents lui donnent une poignante actualité. Il y a urgence, tous en conviennent. Pourquoi donc tarder encore, surtout en présence d'un projet aussi complet, aussi avantageux que celui que nous venons d'exposer brièvement.

F. DUFOUR.



## Bibliographie

LA VIE APRÈS LE PENSIONNAT, complément de la vie au pensionnat. Troisième partie; la jeune fille et le monde, par l'auteur des « Paillettes d'or ». Un vol, in-16 carré de XIV-224 pages. Avignon, Aubanel frères.

Nous avons lu avec infiniment de plaisir ce nouveau volume de l'auteur des *Paillettes d'or* ; il complète en quelque sorte un cycle commencé avec le *Livre de piété de la jeune fille*, continué par la *Jeune fille au pensionnat*, et clôturé par la *Vie après le pensionnat*. Ce dernier ouvrage comprend trois parties; les deux premières nous ont montré la

jeune fille dans la famille et dans la paroisse; la troisième, qui paraît aujourd'hui, trace aux jeunes personnes leurs devoirs dans le monde.

Complexe et délicate était la tâche de l'auteur; il fallait aborder des sujets épineux, rencontrer mille objections spécieuses, mille préjugés mondains fortement enracinés dans une sorte de tradition prétendument libérale, donner enfin des indications précises sur les multiples relations qu'entraîne le commerce quotidien et la vie extérieure. L'auteur fait tout cela avec un tact parfait, un bon sens judicieux, mais aussi avec une force, une énergie vraiment apostolique.

Nous devons savoir gré à l'auteur d'avoir tracé, d'une main aussi ferme, les devoirs de nos jeunes chrétiennes vis à vis du monde; aussi, recommandons-nous instamment cet ouvrage à toutes nos lectrices: elles y trouveront une doctrine sûre, attrayante dans la forme, élevée à la fois et facile d'exécution; le devoir leur paraîtra plus doux à accomplir, plus aimable dans sa rigueur, et le bonheur entrera avec elles dans les foyers qu'elles sont appelées à fonder.

LECTOR.



# ROLLAND

OU

## les aventures d'un brave

(Suite)

On attendit la nuit pour me faire changer de garnison et me conduire chez le mulâtre auquel j'appartenais désormais. Quand il fit bien noir, mon nouveau maître arriva avec un arbigou, ils étaient tous deux bien armés : ils me couvrirent d'un mauvais burnous et nous voilà marchant à travers les ronces et les broussailles, évitant les chemins comme des voleurs. Ça me parut louche : — Rolland, que je me dis, ces deux moricands vont te jouer le tour de te conduire d'où tu es venu, à preuve que tu reprends le même chemin, faut tâcher de leur échapper. — Et je file; mais, camarades, je n'étais pas fort comme vous pouvez croire : je

m'embarrasse les pieds dans je ne sais quoi et patatras, je me fiche par terre contre une pierre, et je reste là évanoui comme une femme.

Mon maître arrive, me relève, me fait revenir à moi et me dit qu'il ne veut pas me faire de mal, pendant que son compère, le moricaud riait aux larmes et se tenait les côtes. — Je ne savais que pen-

vieille, et un tas de marmots ; on s'assit et l'on soupa, c'est-à-dire que chacun à son tour, avec la cuiller d'Adam, prenait une pincée de couscoussou. L'on me fit ensuite coucher sur un tas de chiffons dans un coin où je dormis comme je pus...

Mon maître me disait toujours qu'il voulait me conduire aux Français, mais



#### APRES SIDI-BRAHIM

ser. — Comment diable, tout cela finira-t-il, et quand cela finira-t-il, grand Dieu ! que je peusais. Nous continuâmes la route en mangeant par-ci par-là une poignée d'oïge que nous arrachions dans les champs. Enfin nous arrivâmes dans la maison de mon acheteur... C'était un mauvais gourbi habité par sa femme, une

il ne savait pas la route. Au huitième jour, il me revint avec trois vilaines figures de moricauds, qui avaient promis de m'y emmener. Il s'agissait de faire le marché. Mon maître leur dit : Allez-y, vous serez récompensés. — Macache ! répondaient les moricauds ; mieux vaut couper la tête à ce chien-là et la porter



à Abd-el-Kader ; ils nous en donnera 6 francs... et ils voulaient, les brigands, mettre leur projet à exécution, mais le mulâtre s'y opposa, et, quand les gredins d'arbigos furent partis, il jura qu'il m'y conduirait lui-même avec un de ses parents qui était marchand. Quand le parent fut arrivé, nous nous mîmes en route par une pluie battante... En voilà encore une chienne d'expédition... Je tenais ma tête cachée sous mon burnous, et, armé d'une matraque, je suivais mes deux compagnons. — Quand nous passions dans un village il faisait la langue, et moi j'administrerais de solides coups de bâton à tous les chiens qui nous couraient dessus.

Nous approchions de Lalla-Maghrnia, et mon cœur, camarades, me faisait joliment tic-tac. Il s'agissait de ne pas passer dans la plaine, de peur des mauvaises rencontres : fallait pas échouer au port ; nous prîmes la montagne. — Il y avait là, dans une caverne, un arbigo, livré corps et âme aux Français. Quand nous lui eûmes conté l'histoire, il prit les devants pour aller apprendre la nouvelle et recevoir quelque monnaie pour cela...

Dès que le commandant de la redoute sut de quoi il retournait, il arriva au-devant de nous avec l'état-major, et, quand il apprit que j'étais un prisonnier de Sidi-Brabim, il me serra la main ainsi que les officiers. Ah ! camarades, en ce moment j'oubliais mes souffrances.

Comme j'entrais dans la redoute, j'entends une voix qui dit : Voilà une drôle de binette de Kabyle. — Je reconnais un camarade de la Cannelière. — Causé toujours, Saulé, que je lui répons. — Tiens ! c'est toi, Rollaud, qu'il se met à crier en me reconnaissant, et il me saute au cou. — C'était joie sur joie.

J'étais invité à dîner chez le commandant de la place.

Je contai là tout ce que je viens de vous dire et l'on but souvent et ferme à ma santé. Tous les honneurs, quoi...

Quand j'eus fait connaître que je devais la vie au mulâtre, on le remercia et on lui remit cent francs. L'argent touché il voulut s'en aller. Je voulais, moi, le retenir pour le présenter au général qui était en expédition ; mais il avait peur et voulut s'en aller. Alors je le conduisis dans les boutiques, je lui achetai un pain de douze livres, quatre foulards pour sa

moukair, des couteaux pour les petits, ainsi que du fromage et des souliers, et je lui mis dans la main 200 francs que les officiers m'avaient donnés la veille. Il partit plus riche que Crésus, me fit ses salamalecks, me serra la main et décampa.

Le lendemain, Cavaignac revint. Il me fait appeler, m'adresse des éloges et m'annonce qu'il va me proposer pour la Légion d'honneur. — De mieux en mieux. — Mais, que dit Cavaignac, où est donc ton sauveur ? — Parti. — Comment, parti. — Oni, mon général. — Eh bien, qu'on aille le chercher. — Il appelle son aide de camp, et lui ordonne de mettre immédiatement dix soldats à sa poursuite et de le lui ramener. — Les chasseurs eurent bientôt atteint mon pauvre mulâtre. Vous jugez de la tête qu'il fit quand on lui dit qu'il fallait revenir ; il crut que Roumi l'avait trahi et qu'il allait y laisser sa tête. Mais, camarades, quelle cabriole de bonheur il exécuta, quand Cavaignac, après nous avoir payé le café, lui mit dans sa patte noire quinze cents francs en lui disant : « Pars, et si tu m'en conduis d'autres, tu seras récompensé. » Mon moricaud trouva ça bon et, quelques jours après il conduisit encore un nouveau prisonnier qui s'appelait Delpech...



## Causerie financière

*Lettre de Paris.*

Le marché français n'est pas seulement entre les mains des baissiers comme le fait se produit depuis longtemps, sa destinée est surtout livrée aux nouvelles de tout acabit qui l'entourent.

Seulement il ne faut pas confondre. Quand je dis *nouvellistes*, je ne veux pas mettre en scène les journalistes financiers, j'entends simplement les porteurs de nouvelles qui sont neuf fois sur dix de fausses nouvelles. Or il est facile de comprendre quelle importance peut prendre une information par les temps difficiles que nous traversons. Il suffit d'un mensonge dans n'importe quel compartiment du marché pour faire baisser dans des proportions considérables les meilleurs valeurs de la cote.

Faut-il de cela conclure à ne rien faire? Je ne vais pas jusque-là mais j'affirme très nettement qu'il vaut mieux se tenir momentanément sur la réserve que s'en aller tête baissée se livrer pieds et poings liés aux manigances de ceux qui mènent la cote un peu trop comme ils veulent.

—X—

Ceci dit, qu'on me permette une observation qui a bien son poids.

Je lis dans une lettre reçue par l'Agence Fournier de son correspondant de Londres, lettre dans laquelle on donne le compte-rendu de la semaine au Stock Exchange : « qu'étant donné les événements, on se demande s'il ne vaudrait pas mieux arbitrer des Russes et des Japonais, c'est-à-dire vendre du Japonais pour acheter du Russe. Le correspondant de Fournier ajoute en manière de conclusion qu'il vaudrait encore mieux vendre les deux ».

Je partage absolument cette dernière manière de voir, non, comme je l'ai dit si souvent, que je me méfie des Russes qui ont toujours payé leurs coupons même dans les temps les plus difficiles, mais parce que je trouve le marché de Paris un trop petit exutoire pour le jour où des offres nombreuses se produiraient à la fois. Or il suffirait d'une mauvaise nouvelle, c'est-à-dire d'un insuccès avéré des Russes pour que leurs fonds fussent dépréciés dans une proportion énorme.

On a beau télégraphier de St-Petersbourg au « Daily Mail » que les choses ne se passeraient pas ainsi, je n'en garde pas moins mon opinion, qui s'appuie du reste sur celle des meilleurs agents financiers de Paris.

Je sais bien qu'une victoire russe, en somme probable, aurait pour effet immédiat de faire monter ou plutôt remonter les fonds russes, mais je ne voudrais pas risquer l'aléa contraire.

Ce n'est certes pas d'aujourd'hui que date chez moi cette opinion ; je l'ai professée bien souvent dans la « Cote libre (de Paris) » et dans la « Gazette du Rentier » ; mais encore une fois ce n'est pas contre le crédit de la Russie que mon avis se dirige, c'est uniquement contre le débouché trop petit que Paris offre aux porteurs de russe.

Eh, en somme, que ce soit pour une raison ou pour une autre, l'essentiel est

que la raison soit vraie. Quoi de plus vrai que l'étroitesse de l'exutoire de notre marché qui aurait pour des millions de russe à vendre le jour où une panique serait occasionnée par un événement quel qu'il soit ?



## CARNET MUSICAL

—o—

### I. — Les Concerts

—o—

Nous disions, dans notre dernière chronique, que toutes les célébrités musicales s'étaient évidemment donné rendez-vous cet hiver à Bruxelles. C'est de plus en plus vrai.

Nous avons eu, en effet, le bonheur inattendu d'entendre et d'applaudir une des meilleures cantatrices de Paris, Mme Madier de Montjau, actuellement en représentation à l'Opéra d'Amsterdam, où le public n'a pas assez de fleurs pour honorer son talent.

Le physique prédispose au succès, et c'est bien le cas pour Mme Madier, que la Providence a douée royalement. A ces avantages personnels, l'aimable cantatrice joint une voix superbe, ample, bien étoffée et admirablement conduite. Cette soirée de lieder modernes a certes été l'une des plus remarquées de la saison; Schumann, Schubert, Strauss, Liszt, Chausson se partageaient le programme. Dans tous ces chefs-d'œuvre, détaillés avec une grâce captivante, Mme Madier a su trouver la note poétique, sentimentale : elle parle au cœur tout en charmant l'oreille.

Rien d'étonnant, après cela, que sa carrière musicale soit une suite ininterrompue de succès éclatants, tels que celui qu'elle vient de remporter à la salle Allemande.

\* \* \*

La musique religieuse a subi une évolution qui, il faut bien le reconnaître, n'est guère à son avantage; nous assistons à l'intrusion de plus en plus intime de l'élément théâtral dans la mélodie sacrée. A ce point de vue, le dernier *Motu proprio* pontifical est arrivé juste à temps pour remettre toutes choses au

point, et franchement nous ne pouvons que louer sans réserve la réforme entreprise par Pie X.

Une audition publique de musique sacrée était donc d'actualité, et c'est ce que les Chanteurs de Saint-Boniface ont compris. Leur programme comportait d'une part le chant moderne, le chant à réformer, la chose défendue enfin; et d'autre part les anciennes mélodies liturgiques, la musique recommandée. Le public pouvait donc de lui-même tirer les conclusions de cette séance expérimentale.

Le célèbre *Paris angelicus* de César Franck, magistralement interprété par les maîtres chanteurs, a été longuement acclamé, ainsi d'ailleurs qu'un superbe *Ave Maria* de P. Benoit, délicatement chanté par Mlle Flament.

À côté de cela, nous avons eu le fameux *Exultate Deo* de Palestrina, le *Benedictus* et l'*Agnus Dei* d'une messe de Rolland de Lassus, le *Recordare* de Capocci, pages éminemment religieuses, que la *schola* de Saint-Boniface a très bien détaillées.

Pour terminer, deux chansons françaises du moyen âge, fraîches et charmantes comme une rose récemment éclosée.

La famille royale était largement représentée à cette magnifique soirée : la princesse Clémentine et la comtesse de Flandre, entourées d'une nombreuse cour, ont, à maintes reprises, manifesté leur admiration par de vifs applaudissements.

\* \* \*

Nous avons entendu, le 15 mars, à la salle Gaveau, un jeune pianiste d'avenir M. Emile Schmück, dont le talent, quoique un peu faible sous certains rapports nous a paru mériter cependant de sérieux éloges. Malheureusement, le virtuose sacrifie beaucoup trop à cette manie qui obsède les pianistes modernes, de croire qu'il n'y a de chaleur et de beauté que dans une interprétation martelée de formidables coups de poing. Certes il faut de la sonorité, mais cette qualité n'entraîne pas forcément le martèlement du clavier.

À part ce petit défaut, facile à corriger, la séance de piano-récital était réellement intéressante; Bach, Rubinstein, Beethoven, Balakiref ont successivement recueilli les applaudissements d'un public serré.

Le succès grise, dit-on souvent. C'est le cas pour Mark Hambourg. Enivré par les lauriers recueillis précédemment, le virtuose a tenté une seconde fois l'épreuve de la rampe, et une seconde fois aussi, le succès le plus complet a couronné son beau talent.

Un public compact se pressait à la Grande-Harmonie, avide d'entendre et d'applaudir le maître.

Comme pièce de résistance, le programme comportait le prélude et la fugue en *la min.* de Bach, une sonate (op. 31, n° 3) de Beethoven et la fantaisie (op. 17) en *ut min.* de Schumann. Ces trois morceaux, d'allure et de caractère très différents, ont été emportés d'une façon fort brillante : le jeune virtuose s'assimile, avec une rapidité déconcertante, le génie particulier des grands compositeurs, il en saisit la note dominante, et il y joint sa compréhension personnelle : ce qui forme un ensemble peu ordinaire et absolument méritant.

Quelques belles pages de Chopin terminaient la séance ; leur fraîcheur, très goûtée du public, a mis le comble à l'enthousiasme, et Mark Hambourg a bénéficié de sept rappels ; c'est dire le succès complet de la soirée.

## II. — Communiqués.

Pour rappel, le jeudi 7 avril, à la Grande Harmonie, à 8 1/2 heures, piano-récital par M. Joseph Wieniawski. Le programme de la soirée promet une audition absolument intéressante.

Concerts Crickboom. — Vendredi 8 avril, troisième concert d'abonnement, SÉANCE SCHUMANN, avec le concours de MM. FROELICH, baryton, Arthur DE GREEF, Léon VAN HOUT, Joseph JACOB, Mathieu CRICKBOOM, et Mariano PERELLO.

Le mardi 12 avril, à 8 1/2 heures, à la Grande Harmonie, Lieder-abend donné par Mme Madier de Montjau.

Lundi 18 avril prochain, à la salle Le Roy, 6, rue du Grand-Cerf, à 8 h. 1/2 du soir, soirée musicale donnée par Mlle Irma Hustin, pianiste, avec le concours de MM. F. Bouserez, violoncelliste, J. Sevenants, pianiste, et Gaston Dupuis ténor.

Le dimanche 24 avril, à la Grande Harmonie, 4<sup>e</sup> et dernière séance des Concerts Nouveaux, sous la direction de M. Franz Carpil.

Le lundi 25 avril, à la Grande Harmonie, audition du Choral mixte avec le gracieux concours de M. Seguin, professeur au Conservatoire de Liège, et de M. Delune, pianiste.

FR. DUFOUR.

## LES REVUES

— 0 —

LE MOUVEMENT MARITIME. — *Hebdomadaire*. — Bruxelles. Prix : 12 fr. par an.

LA BELGA SONORILO. — *Mensuel*. — Février 1904 : A travers le monde espérantiste. — Chronique belge. — Bruges. Prix : 2 fr. 50 par an.

LE MONITEUR HORTICOLE BELGE. — *Bi-mensuel*. — N° 4 : La taille des arbres fruitiers. — Conseils pratiques sur les couches. — Le cissus discolor — Les dahlias à collerette. — Pour faire grossir les poires. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

LA CHRONIQUE COLONIALE. — *Hebdomadaire*. — Bruxelles. Prix 5 fr. par an.

JOURNAL DES INVENTEURS. — *Mensuel*. — Janvier 1904 : Procédé pour dénaturer le sucre. — Nouveau mode de transformation d'un mouvement alternatif de va-et-vient en mouvement rotatif continu. Etc. — Bruxelles.

MESSAGER DES AMES DU PURGATOIRE. — *Mensuel*. — Mars 1904 : Saint-Joseph. — Nos morts. — Poésies. Etc. Bruxel. Pr : 2 fr. par an.

MESSAGER DU SAINT-SACREMENT. — *Mensuel*. — Mars 1904 : La messe du dimanche. — Le mois de saint Joseph. — La Cène. — Variétés. Etc. — Bruxelles. Prix : 1 fr. 50 par an.

LE SOUVENIR. — *Mensuel*. — Mars 1904 : La voix du Pape. — L'espoir. — Printemps. — Carnaval. — La rose. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

LA PHOTO-REVUE BELGE. — *Mensuel*. — Mars 1904 : Emmagasinement de la lumière. — Pour les débutants — Révélateur spécial à l'édinol. Papiers Luna. Etc. — Namur. Prix : 1 fr. par an.

REVUE DES POÈTES. — *Mensuel*. — Mars 1904 : Arsène Vermeuzen. — De la réforme prosodique. — Poésies — La vie poétique. — Paris. Prix : 7 fr. par an.

KNEIPP-JOURNAL. — *Mensuel*. — Mars 1904 : Les bains de siège. — L'abus des bains de mer. — Une cure thermale. — La sapanaire. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

MODERNE KUNST. — *Bi-mensuel*. — N. 12 : Aus dem Karneval des Lebens. — Der Eislauf in der Malerei. — Zick-zack. Etc. — N. 12 : Stella Hohenfels. — Amerikanische Skulpturen. — Das Totengeld. — N. 14 : Finländische Künstler. — Pusztza-Zaubér. — Trotzkoöpfe. — Der Schlangens-chmied. — Berlin. Pr. : 36 fr. par an.

LA VÉRITÉ SUR LE CONGO. — *Mensuel*. — Mars 1904 : Notes sur le rapport de M. Casement. — Les Pays-Bas et l'Etat du Congo. — Beautés de la colonisation anglaise. Etc. — Bruxelles, Prix : 25 centimes le n°

## Exposition de Liège

Le travail continue activement dans les différents groupes créés pour l'organisation de l'Exposition de Liège de 1905.

Occupons-nous aujourd'hui spécialement du groupe XIX (armées de terre et de mer), qui s'est réuni récemment. Il est divisé en diverses classes, comprenant l'armement et le matériel de l'artillerie, le génie militaire et les services y ressortissant, le génie maritime, les travaux hydrauliques et les torpilles, la cartographie et l'hydrographie, les services administratifs, l'hygiène et le matériel sanitaire.

Le groupe XIX est sous la présidence de M. le lieutenant général Donny, aide de camp du Roi, qui s'occupe activement de l'organisation qui lui a été confiée.

Il est assisté par MM. les lieutenants-généraux Bruylants, Docteur et Hellebaut, vice-présidents, ainsi que par M. le lieutenant Colin et M. le comte de Serclaes, commissaire spécial auprès de ce groupe.

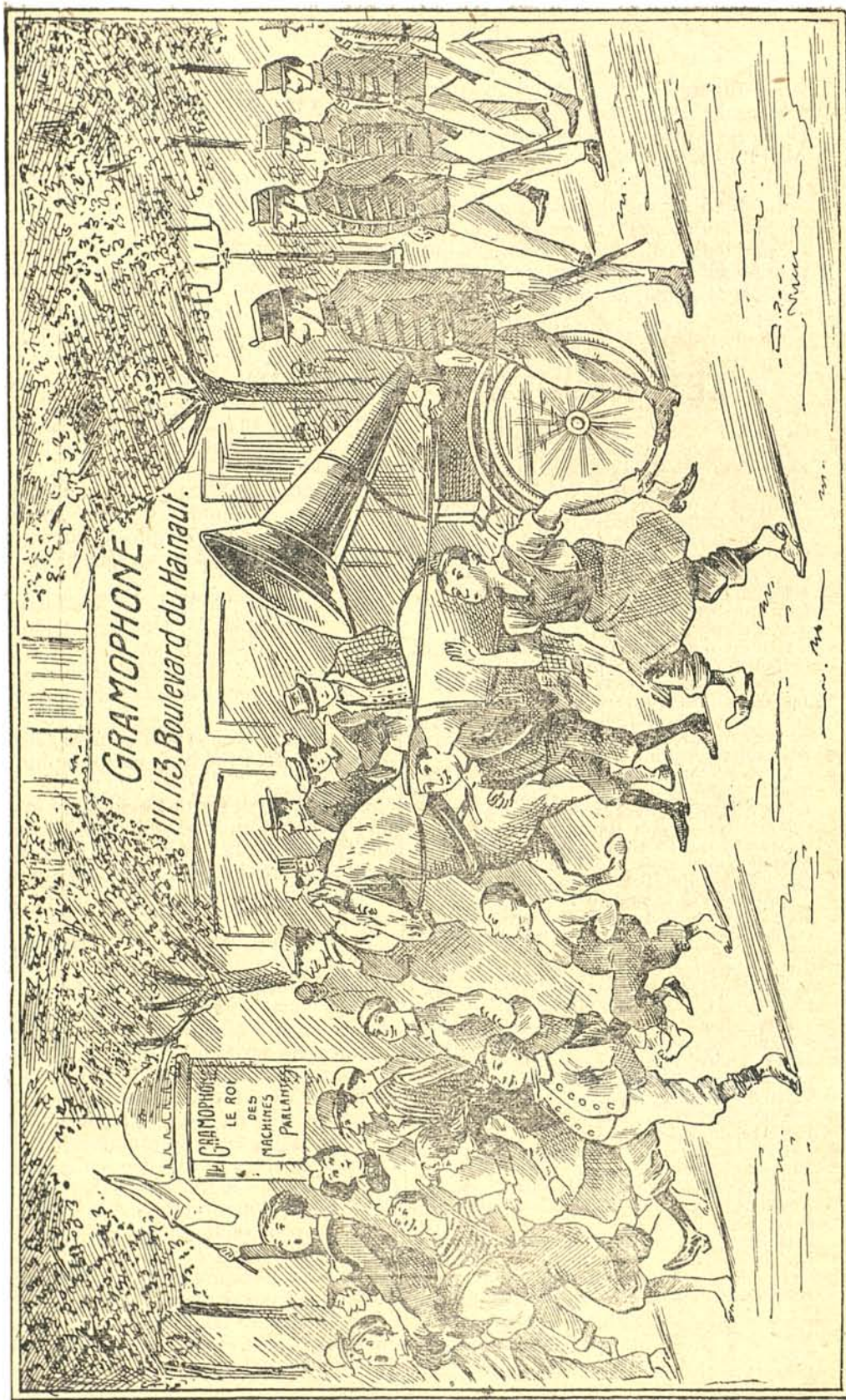
Le secrétaire en est M. le major Gillis, directeur de l'Institut cartographique militaire.

La section des armées de terre et de mer présente un intérêt tout particulier au moment où la guerre a surgi en Extrême-Orient. Et puis, la faveur du public a été de tout temps aux choses militaires.

Aussi a-t-on accueilli avec satisfaction l'annonce qu'une large place serait faite à l'art militaire rétrospectif. On sait, d'autre part, que tout à côté sera le stand de la Collectivité des fabricants d'armes, de sorte qu'on pourra embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble formidables des moyens de défense en temps de guerre. Il vient d'être décidé que l'on établirait un diorama représentant le passage d'une armée par un pont de bateaux sur la Meuse. Faut-il encore noter la participation de la Croix-Rouge dont une sous section vient précisément d'être créée à Liège?

Dans la dernière séance du groupe XIX on a pris des mesures pour le fonctionnement des comités de classe qui en ressortissent et on a arrêté un projet de propagande pour recruter les exposants.





GRAMOPHONE  
111, 113, Boulevard du Hainaut.

GRAMOPHONE  
LE ROY  
DES  
MACHINES  
PARLANSES











# LE GLANEUR

## Revue Mensuelle

SOMMAIRE : L'Ave Maria de l'enfant sauvage (X). — Montagnarde, *poésie* (E.-H. Gilleywytens). — Autour de Port-Arthur (L. Ncthomb). — Feu follet, *poésie* (E.-H. Gilleywytens). — Ce qu'on éprouve au Congo (R. Butaye). — Memento culinaire (Tante Louise). — Rolland, *fin.* (J.-B. De Laval). — Le coin des rieurs. — Le théâtre de la guerre en Extrême-Orient (O. Uzanne). — Récréation. — Biographie : L'amiral Makaroff. — Bibliographie (Lector). — Carnet musical (Fr. Dufour). — Communiqués. — Les revues.

## «L'Ave Maria» de l'enfant sauvage



Il y a cinq ans, à la montagne du Fondre, dans le Manitoba, une jeune protestante se mourait. Elle sortait de l'école industrielle de Qu'Appelle, après un séjour de quelques mois. C'était une fleur que la mort allait couper, mais qui avait puisé dans l'enseignement catholique une sève de résurrection et d'immortalité. La maladie l'avait flétrie peu à peu, puis courbée pour mourir. L'enfant, l'âme ingénue et le regard limpide, frêle et chétive sous les attaques du mal, dépérissait sur les peaux de caribou qui lui servaient de couchette. On appela le ministre protestant ; l'enfant l'écarta. Ce n'était pas la robe noire qu'elle avait connue. Et elle revit les traits paternels et la grave bonté du missionnaire, le costume mystérieux et la figure souriante de la sœur. Ses affections étaient là, et son cœur lui inspirait la vérité. Elle appela une femme catholique du voisinage, une sauvagesse que l'âge avait ridée, mais qui portait dans son âme la jeunesse du dévouement et que sa foi et ses vertus rendaient vénérable aux hommes, et, sans doute, chère à Dieu. La bonne Indienne se constitua la garde-malade de sa jeune compatriote.

« Ma grand'mère, ma grand'mère, lui murmura un jour l'enfant, dis donc tout

haut cette prière que j'ai apprise à l'école industrielle : Je vous salue ; *Kid atamiskatin, Maria.* »

La sauvagesse prit son chapelet, se mit à genoux près de l'agonisante et récita : Je vous salue, Marie. La famille protestante écoutait et s'étonnait de la joie de l'enfant. La mourante, les petites mains maigries croisées sur sa poitrine, le regard enflammé de tendresse filiale et dans une sainte ardeur, redisait, elle aussi : Je vous salue, Marie. Quand la pieuse catholique avait fini, l'enfant murmurait encore, après un court repos :

« Ma grand'mère, ma grand'mère, dis encore la prière de Marie. »

Elles charmaient ainsi les longues heures du jour et les insomnies nocturnes. Et lorsque l'enfant s'assoupissait les yeux clos, la figure souffrante et placide, elle murmurait sans doute au milieu des visions célestes qui passaient devant elle : *Kid atamiskatin, Maria.*

La gardienne connaissait une autre prière plus belle, plus efficace, plus divine, non pas tombée des lèvres des anges, mais apportée au monde par le Fils unique du Père, une prière qui rendrait la mourante fille du grand Esprit et héritière du beau palais des cieux. La vieille Indienne le dit à la malade.

« Ma grand'mère, soupira l'enfant de toutes ses forces, dis cette prière. » On lui en avait parlé à l'école.

La sauvagesse choisit son heure et après avoir éclairé la catéchumène, versa dans le secret, sur le front de l'enfant, l'eau régénératrice, en disant dans la langue de son pays : Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. La petite malade devenait par le baptême la sœur de Jésus et l'enfant de Marie.

Je ne sais pas quel nom la vieille Indienne trouva dans sa piété pour cette prédestinée, mais elle pouvait bien l'appeler du doux nom d'Angélique.

De plus belle, l'enfant se reprit à dire : « Ma grand'mère, ma grand'mère, dis la prière de Marie. » Et les deux priantes ne cessaient point de saluer la bonne Mère des chrétiens, déposant à ses pieds, avec leurs prières et l'espérance du ciel, l'une la candeur de ses jeunes années, l'autre, le souvenir des longues épreuves de sa vie.

« Ma grand'mère, disait encore l'enfant, ah ! qu'elle est belle, qu'elle est belle, la prière que tu récites ! Allons, dis la encore. » Elle la disait toujours, et c'était sans fin des guirlandes de rosaires qui se déroulaient autour de la couche de l'agonisante pour l'envelopper de grâce, d'amour, de maternelle sollicitude. Un jour toute radieuse, les mains levées vers le ciel, transportée de joie, l'enfant dit à son père : « Père ! père ! voilà la bonne prière. Voilà la prière qui mène au ciel ! Allons ! toi aussi, prie avec nous, dis cette prière. Ah ! qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! *Kid atamiskatin, Maria* : « Je vous salue, Marie ! » Le pauvre père devait la dire plus tard, mais son cœur s'unissait maintenant aux paroles de sa fille. Et un jour, tandis qu'elle priait, la jeune vierge de la Montagne était arrivée au seuil du paradis ; elle dit de nouveau : « Je vous salue, Marie ! » et elle exhala son âme. La Mère de Dieu ouvrit ses bras maternels, et les anges répandirent à pleines mains des lis sur le corps de l'enfant, redisant, eux aussi, les paroles suaves : « Je vous salue, Marie. »



## Montagnarde

Sur la montagne solitaire  
Où règne un calme solennel,  
Loin des envieux de la terre  
Et près du royaume éternel,  
J'ai bâti ma frêle demeure  
En dépit des escarpements,  
Sous le vent qui mugit et pleure,  
Sous la neige aux mille tourments.

En hiver, quand l'autan fait rage,  
La vie est rude sur nos monts ;  
Mais l'été donne au pâturage  
La fraîche fleur que nous aimons.  
Et lors on voit, dans l'herbe molle,  
Paître ou bondir chèvres et bœufs  
Faisant résonner, troupe folle,  
Leurs clochettes aux sons joyeux.

Et fièrement chacun module,  
Que le ciel soit noir ou serein,  
Un chant qui doucement ondule  
Parmi les replis du terrain.  
Et l'écho redit à la ronde  
Le bonheur qu'on goûte là-bas,  
Si près du ciel, si loin du monde,  
Au pays où l'on ne meurt pas.

E.-H. GILLEWIJENS.



## Autour de Port-Arthur

Un ingénieur belge, M. Lucien Northomb, ancien professeur à notre école militaire, qui habite la Russie depuis de longues années, est revenu de Port-Arthur, il y a quelques semaines à peine. Après avoir rayonné en Mandchourie, en Chine et au Japon, il faisait à un journaliste français, en ce moment à Saint-Petersbourg, des déclarations dont nous donnons la principale partie :

Que je vous dise tout de suite que Port-Arthur pour moi est imprenable, et que les Japonais n'y arriveront jamais par mer, à cause de l'accumulation et de la position admirable des batteries maritimes. C'est ainsi qu'il m'a été possible de constater que la « grande batterie » établie sur le mont d'Or —

nom fort bien approprié à une colline riche en gisements aurifères — est armée de canons Canet de 15 pouces ; il y en a 6.

» Immédiatement à côté se trouve une batterie basse de pièces de 12 pouces, commandée elle-même par une grosse batterie Canet et composant ainsi les forts 17 et 18.

» Deux grands forts commandent la baie de Liao-Toung, à l'ouest, et le golfe de Corée, à l'est de Port-Arthur.

» Ces deux grands forts sont reliés au système général de la forteresse par des batteries secondaires ; en arrière, vers le nord, se trouve une ceinture de forts destinés à s'opposer à tout débarquement dans la baie de Talién-Wan, à l'est de Port-Arthur.

### L'objectif japonais

» L'isthme de quelques kilomètres qui sépare ces deux baies, traversé par la ligne du chemin de fer, forme la position militaire de Kin-Tchéou.

» C'est évidemment cette position que les Japonais ont comme objectif d'enlever, à l'effet de supprimer la base d'opérations de Port-Arthur.

» Ils ne peuvent y réussir qu'à la condition d'être maîtres absolus du golfe du Petchili, du golfe de Liao-Toung et de la baie de Corée, ce qui suppose la destruction complète de la flotte russe. Il n'y a que de cette manière que la flotte japonaise pourra protéger les débarquements simultanés à Kind-Joo.

» Mais alors les Japonais se butteront précisément aux défenses tactiques et stratégiques de Kind-Joo, ayant en flanc à l'est, l'armée russe du Yalu, déjà très considérable à l'heure que nous parlons.

» Ils auront, en outre, à compter avec deux corps d'armée russes, commandés par Liniewitch et établis en Mandchourie, depuis Kind-Joo jusqu'à Charbine (qu'on écrit à tort Kharbine).

» Cela veut dire qu'en cas d'échec — probable — tout cet effort japonais va être rejeté à la mer ! Pour moi, il apparaît comme hors de doute que le plan des Japonais est maintenant le suivant :

» Débarquement d'une première armée à Gen-San (côte est de la Corée) ; deuxième débarquement à Chemulpo (côte ouest de la Corée) ; jonction des

deux armées et marche sur le Yalu. C'est ce que vous savez également.

» Pour arriver au Yalu, — je le sais, moi, par expérience personnelle, — les Japonais ne peuvent, à cause des trois chaînes de montagnes à franchir et l'absence complète de routes, faire plus de 20 kilomètres par jour. Il leur faudra donc encore au moins huit jours pour arriver au Yalu, après la jonction des deux armées.

» En même temps, j'estime que la troisième armée, la fameuse armée de 100,000 hommes, dont les Japonais parlent tant, et qui doit être embarquée à l'île de Tsuchima — le grand centre d'expédition et de dépôt japonais — cette troisième armée, dis-je, aura pour objectif de débarquer vers Kind-Joo, appuyée par une forte escadre japonaise, probablement leur flotte à effectifs complets.

» Supposons qu'ils réussissent à refouler les Russes sur le Yalu et que leur débarquement réussisse à Kind-Joo, les Japonais victorieux auraient alors pour base d'opérations le Yalu et Port-Arthur et, en ce cas, il ne paraît pas douteux qu'ils ne s'emparent également de la position frontière chinoise de Chang-Hai Kouar (de l'autre côté du golfe de Liao-Toung), qui n'est presque pas défendue en ce moment, et où se trouvent les 30,000 hommes du général Yuang-Shi-Kai, dont parlent les dépêches officielles du major-général Pflueg.

» En ce cas la campagne serait transportée en Mandchourie : quant à moi, je suis d'avis que si cette position était prise, Yuang-Shi-Kai, malgré toutes les belles protestations de neutralité de la Chine, ferait incontinent cause commune avec les Japonais. Voilà donc ce qu'on peut redouter, en mettant les choses au pis.

» Mais alors la scène changerait, les Japonais attaquant en Mandchourie une armée russe chez elle. Il n'est pas douteux alors que les Russes, malgré leurs échecs du début, finissent par battre entièrement les Japonais en Mandchourie, et j'ajoute : voilà ce qui pourra arriver de plus désastreux pour ces derniers. Car, si les événements militaires se trouvent transportés en Mandchourie, où Kouropatkine arrivera dans six semaines environ pour diriger le plan d'attaque et de défense sur ter-

re, les Japonais vont avoir affaire, d'ici un an, à une armée de 600 à 700,000 Russes !

» Mais, je vous le répète, je me tiens sur le terrain des suppositions basées sur la connaissance que j'ai du pays et des forces mises en présence.

### Les batailles prochaines

» Je crois beaucoup plus certain que les efforts des Japonais contre Kind-Joo resteront sans résultat pour eux. Les batailles sérieuses, décisives, auront lieu vers la région du Yalu.

» En cas de victoire des Japonais, ceux-là seraient obligés de marcher sur la Mandchourie où commenceront les véritables opérations militaires, mais les Japonais n'auraient toujours pas Port-Arthur, qui restera, qu'ils le veulent ou non, port fortifié russe.

» Dans le cas, plus probable, où les Russes seraient vainqueurs en Mandchourie, les Japonais ne tarderont pas à être rejetés en Corée et de là à la mer.

» Ce sera, en somme, une campagne longue et difficile en raison de la pauvreté du pays et de l'absence de voies de communications. Il est essentiel également d'envisager les forces navales de la Russie, car, quoi qu'en pensent ou en disent les Japonais, la flotte russe est encore debout et n'a pas donné, loin de là, tout son effort.

» En ce qui concerne l'escadre de Vladivostok, composée des plus grands croiseurs modernes, elle est suffisante pour défendre l'entrée de Vladivostok, et a reçu mission d'y demeurer pour répondre à ce but.

» Je me range assez volontiers à l'avis, à l'opinion du colonel allemand von Bremen qui, malgré sa sympathie personnelle pour les Japonais, élèves militaires des Prussiens, a déclaré que le seul plan rationnel à adopter pour eux avec une chance de réussite, c'était d'essayer de détruire le plus rapidement la flotte russe de Port-Arthur et de débarquer en Mandchourie par Kind-Joo. Ce colonel von Bremen considère comme une faute grave le débarquement japonais en Corée.»

M. Nothomb estime que la guerre peut durer plusieurs années.

## Feu follet

Danse, danse, feu follet ;  
Poursuis par la terre,  
A la hauteur du mollet,  
L'homme solitaire  
Qui traverse prés et bois,  
Dans la nuit sans voix.

Danse, danse, feu follet,  
Comme un gai phalène :  
J'aime à te voir, doux reflet,  
Par l'humide plaine  
Effrayer tous les poltrons  
Que nous rencontrons.

Danse, danse, feu follet,  
Qui me fais sourire ;  
Ta belle allure me plaît  
Et tu peux décrire  
Près de moi, sous le ciel bleu,  
Tes sillons de feu.

Danse, danse, feu follet,  
Sur ton marécage,  
Toi qui ne crains le collet  
Pas plus que la cage ;  
Et laisse, mystique éclair,  
Briller ton œil clair !

E.-H. GILLEWIJENS.



## Ce qu'on éprouve au Congo

### Lettre du Père Butaye à un ami (1)

D'où dois-je dater ces lignes ? Je passerai peut être par dix villages chrétiens avant de pouvoir conclure... Je verrai plus d'un ciel, plus d'une race, serai témoin de bien des scènes, éprouverai les impressions les plus diverses. Je pourrai vous dire avec d'autant plus d'expérience personnelle, ce qu'on éprouve au Congo. Vous faites bien de me le demander, car, sinon je ne songerais peut-être pas à vous l'écrire.

(1) Extrait des Missions belges de la Compagnie de Jésus.

Se fait-on au climat? — C'est une question si générale. Il en est qui ne s'y font pas en tel ou tel endroit, et qui s'y font plus loin. Il en est qui ne s'y font et ne s'y feront nulle part, en quelque endroit du Congo qu'ils se trouvent. Tels sont ceux qui sont trop faibles, ceux qui sont sujets à des accès bilieux, soit par vice de constitution, soit par défaut de caractère. Il en est qui, pendant les premiers mois, ou pendant un an ou deux, souffrent un vrai martyre et qui après se portent à merveille.

Il semble que chaque Belge qui arrive ici doit subir dans sa constitution de puissantes secousses ou de lents ébranlements, dont il faut triompher pour être acclimaté. S'il est ainsi acclimaté, il ne s'ensuit pas qu'il échappera au tribut ordinaire des petites fièvres qu'on paye au climat, chacun selon la mesure de son acclimatement, de la force ou de la faiblesse de sa constitution.

Mais il se connaît, il connaît expérimentalement ce que c'est qu'une imprudence; il saura se soigner ou se faire soigner, prendre des remèdes préventifs, enfin il saura mener sa petite barque à travers les grands récifs, de manière à ne pas la briser et à fournir la course que comporte l'esquif plus ou moins solide.

Si l'on est imprudent, il n'y a pas d'homme fort au Congo. De petites fièvres négligées, le virus de la malaria accumulé et non combattu, peuvent à tout instant occasionner une catastrophe. Une longue exposition en plein soleil, suivie de refroidissements subits, peut amener une maladie mortelle. Une anémie qui a miné et pénétré toute la constitution, vous livre sans défense aux ravages de la fièvre ou aux coups subits d'une bilieuse.

Qui veut aller loin, ménage sa monture. C'est vrai partout, mais surtout ici, où tant de causes débilitantes se conjurent pour miner la constitution la plus robuste.

Une vie réglée est une condition « sine qua non » de résistance aux dangers du Congo. Des excès de toute nature peuvent se payer de la vie.

Sans faire appel à la morale chrétienne et aux leçons de l'Évangile, nous savons par les principes de la raison et par une saine philosophie, que l'homme qui sait

se vaincre, qui sait commander à ses passions, l'homme qui est maître de lui-même, est aussi celui qui sera aisément maître de toutes les influences néfastes que les hommes et le climat peuvent accumuler contre lui.

Mais, me dira-t-on, comment se prémunir contre l'hypocondrie qu'amène la solitude, l'isolement lointain?

Certes, puisqu'il y a des gens qui se démoralisent, il leur faut un remède à ce mal. S'il provient d'un vice particulier de la constitution, ces gens seraient mieux de rentrer au pays. Mais n'est-ce pas parfois un vice d'inaction? Quand on a de la besogne, qu'on a le cœur à son travail, on est généralement heureux. Est-ce une question d'antipathie, vis-à-vis de son entourage? On peut obtenir un changement. Est-ce la solitude? — j'entends celle du blanc isolé dans un poste.

Assurément, elle n'est pas bonne. L'État l'a reconnu, et pour ce motif, il a pris la sage mesure d'y placer ses agents généralement deux à deux. Alors les blancs ont de quoi causer, de quoi se distraire raisonnablement des ennuis de la journée. Tel qui, en société, se portait à merveille, aura s'il est seul, bilieuse sur bilieuse. Un de ces malades m'avoua un jour qu'il se laissait démoraliser par son entourage noir. Il fut changé de poste, remis en société d'autres blancs: aussitôt il retrouva sa santé d'autrefois.

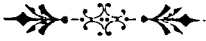
Ce ne sont pas, en tout cas, des unions de passion ou de caprice qui rendront la solitude moins amère. Il faut avoir entendu les plaintes de ces désabusés pour comprendre jusqu'à quel point le cœur s'y ulcère au lieu de s'y calmer.

Est-ce le climat qui démoralise les gens? Il me semble que non. Le climat même, je veux dire les conditions climatiques du ciel, sont-elles si mauvaises? Non, à mon avis.

Demandez aux Congolais qui rentrent ou qui sont rentrés, ce qu'ils pensent du climat de la Belgique. Du moins ceux que j'ai entendu à ce sujet, étaient unanimes à dire que notre climat du Congo est infiniment préférable, qu'on ne saurait plus se faire à celui de la patrie, qu'une fois rentré, on a la nostalgie du Congo.

Et de fait, qu'est-ce qui fait aimer un climat, qu'est-ce qui le rend agréable ? N'est ce pas la proportion dominante des jours sereins, des belles matinées, des belles soirées, des belles nuits ; le grand nombre de jours ensoleillés, la rareté des jours maussades, des atmosphères lourdes, des chaleurs qui asphyxient ; la rareté de froids humides et pénétrants, l'absence des séries interminables de jours de pluie ?

( A suivre. )



## Memento culinaire



### Dîner de famille

*Œufs au miroir*

*Alose sauce moutarde*

*Gigot d'agneau jardinière*

*Dessert*

**ALOSE SAUCE MOUTARDE.** — Ebarber, ciseler et faire griller l'alose. La servir sur plat et donner en même temps une sauce moutarde.

\* \* \*

**GIGOT D'AGNEAU JARDINIÈRE.** — Cuire à feu vif gigot de 5 livres, pas saignant, ajouter jus de veau. Servir sur jardinière, blanchie à l'eau salée et sautée au beurre. Jus en saucière.

TANTE LOUISE.



# ROLLAND

OU

## les aventures d'un brave

( Fin )

### CHAPITRE XX

#### Rolland règle un compte

Ah ! douc, camarades, je m'en vais pour le coup vous en conter une qui en vaut la peine. Ecoutez-vous ? — Cric ! crac !... — Bien, camarades. — Ouvrez les oreilles, car voici le bouquet.

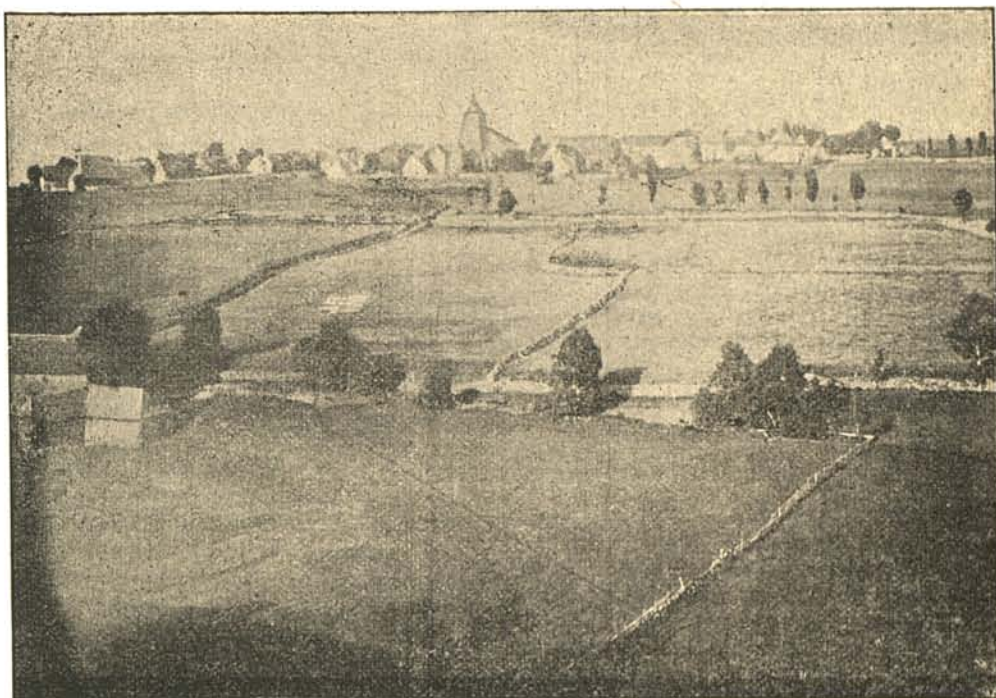
J'étais enfin au milieu des amis, des bons zigues et je jubilais tout le temps ; mais j'étais maigre, maigre comme un clou ; mais j'étais jaune, jaune et rataatiné comme un vicille basane. Dame ! il y avait de quoi...

Ce n'est pas tout ça qui m'embêtait. Quand on est maigre, on est pour engraisser ; mais quand la colonne part en expédition et que l'on reste comme un traînard au départ, l'on ne peut pas avoir le plaisir de taper sur les moricands ; pas vrai !

La colonne s'en allait en expédition et le général voulait me faire rester ; histoire de me remplumer. — Pas de ça, mon Dieu, que je me dis ; j'ai un compte à régler promptement : les bons comptes font les bons amis. — Je vais trouver le général Cavaignac et lui demande en grâce de lever la consigne. — Mais tu ne tiens pas debout, mon pauvre Rolland, qu'il me dit. — C'est de l'apparence, mon général, que je lui réponds ; la place d'âmes est solide, allez. — Il te tarde donc bien de payer tes dettes ! — Quand on a été bien traité, faut toujours être reconnaissant, que je riposte. — Cavaignac sourit dans sa moustache de son sourire malin et me dit : C'est entendu, tu partiras, mais comme tu ne me parais pas encore bien solide sur tes bases, je te dispense de porter le sac et donne la permission de marcher et de faire le coup à volonté ! — C'est moi, que j'étais content. J'avais envie de me frotter les mains : mais que j'me dis, Rolland, devant le général faut garder la position du respect ; tu te mettras à l'aise avec les arbigos.

Nous partons. Je m'en allai, pour mon compte, de ci, de-là, pendant huit jours sur les flancs de la colonne, me couchant, me faulant le long des ravins, me mettant en embuscade et pif ! paf ! faisant faire bouhomme à tous les arbigos de malheur qui se trouvaient au bout de ma carabine. Attrape, mon vieux, que je leur disais en envoyant mon pruneau ; politesse pour politesse.

Je me mis à les dénicher. En furetant sur le bord de la mer, je vois un grand trou, je regarde et j'aperçois, là-bas, dans une caverne, des têtes de pruneaux coiffées de képis volés aux pauvres prisonniers qu'ils avaient décapités. — Tonnerre, j'y vois rouge. — Je ne fais ni une, ni deux ; ça se remue, ça grouille, ça se met dans les coins et ça me tire dessus. Combien étaient-ils ? Est-ce que



VUE DE LACALM (AVEYRON)

.....  
 Nous avions à nos trousses sept ou huit cents mouchérons de moricauds : vous savez, camarades, de ces insectes astico-teurs qui viennent et refilent. — Auront-ils bientôt fini, que dit un jour Cavaignac. — Si j'allais l'écraser, que dit le commandant de Loumel, en leur tombant de là-haut. — Bonne idée, que dit Cavaignac, escaladez les roches et allez leur taper dessus.

Il file avec la moitié de la colonne, leur tombe à l'improviste sur le casaquein et leur administre une brûlée numéro un. Tous les Béni-Vautours qui ne furent pas couchés sur le carreau prirent vivement leur volée et rentrèrent dans leurs trous.

j'avais le temps de les compter ! — Je me mets à jouer vivement de la fourchette à droite, à gauche, en avant, en arrière dans le tas ; ça entrain comme dans du beurre, mais je m'aperçois que ça me fond promptement ; les bigands partent par une excavation donnant du côté de la mer. — Pas de ça, mes petits canards, que je dis. — Je me fiche près du trou et je leur en flanque dans le ventre, dans le dos, partout, et je les entasse. Puis tout à coup il n'y eut plus rien à faire.

En ce moment le sergent Clazac, de la Lozère, vient à mon secours. — Trop tard, que je lui dis. — Il me regarde comme une bête curieuse. Paraît que je



n'étais pas beau : mes habits étaient tout déchiquetés, j'étais couvert de sang depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je n'avais pas une seule blessure. Ah, pour le coup, que je dis, ce n'est pas une chandelle, ni deux, ni trois que je dois à la Vierge, mais un cierge et de gros calibre encore...

Nous ramassâmes dix-huit fusils, une peau de bouc, des bijoux, et laissant les cadavres, nous sortîmes du trou. — Mais voilà-t-y pas, qu'à peine dehors, les camarades ne me reconnaissant pas, tant j'étais mal fichu, me tirent dessus. — Sans le capitaine Le Roy qui les fit cesser, j'étais mort...

Quand on sut ce que je venais de faire, tout le monde m'entoura ; le commandant de Lourmel descendit de cheval pour me serrer la main et me dire de ne pas tant m'exposer ; enfin de l'honneur, en veux-tu en voilà. — Ce ne fut pas tout. — Cavaignac me fit appeler. — Rolland, mon brave, qu'il me dit, je t'ai proposé pour la croix, tu vas l'avoir ; je ne peux te donner un grade, puisque tu ne sais ni lire ni écrire. Eh bien, je vais te faire porter en triomphe. — Je n'y voyais plus...

Ce qui fut dit fut fait : l'on me plaça sur un caisson d'artillerie et me voilà défilant devant les troupes formées en bataille sur le front de bannière. — Pour le coup, c'était trop, je baissai la tête et je dis : « Pour vous, bonne Vierge, qui m'avez protégé... »

L'on me donna le soir même 100 francs de gratification, je vendis mes fusils arabes 150 francs. J'étais riche !... Vous pensez bien, camarades, qu'il y eut rigolade au camp. Je payai le café et le pousse-café à qui en voulut... Turelure évidemment ne dit pas non... Tout en sifflant son petit verre il marmottait entre ses dents : C'est tort de même drôle, mon poulet, que tu sois un crâne sans savoir boire un verre d'absinthe.

Pauvre Turelure, il y a longtemps qu'il ne boit plus ; il est mort pour avoir trop aimé à boire...

Nous revîmes à Lalla-Maghrnia ; puis à Tlemcen. On me laissa la permission de chasser et je ne m'en fis pas faute. Il m'arriva encore là de tuer un lion, et je

reçus 30 francs de prime... mais à tout il y a une fin.

## CHAPITRE XXI

### La fin des fins

En 1847 j'obtins un congé de trois mois. On a beau aimer le métier, le retour au pays n'est pas de refus. Personne ne manqua à l'appel pour le rembarquement.

Bientôt la vigie salua Toulon.

Et quelques jours après je rentrai au village.

Je revîs avec bonheur les parents, les amis, M. le curé, et la Rousse et Phanor, et le clocher de mon village... — Je croyais ne plus repartir, mais la République ayant éclaté en 1848, j'allai rejoindre le dépôt de mon bataillon à Toulouse. C'était l'époque où Abd-el-Kader y passait pour se rendre à Pau. On me présenta à lui et on lui dit que j'étais un prisonnier de Sidi-Brahim. Le lion moricaud fit la grimace, ça ne lui allait pas que je me fusse esbigué. Il baissa la tête et paraissait honteux.

Et puis je suis revenu dans mes montagnes de l'Aveyron, et j'y mourrai, s'il plaît à Dieu. J'ai offert un cierge à la sainte Vierge et de plus je la remercie tous les jours de m'avoir si longtemps et si manifestement protégé. Bien souvent je pense aux anciens, pauvre Turelure ! Je prie souvent le bon Dieu pour lui. Je pense aussi aux jeunes et je les aime. Quand les conscrits s'en vont, je leur fais deux doigts de sermon, c'est un droit que l'ancienneté me donne, c'est un devoir envers Celle qui m'a sauvé ; je leur dis simplement : Quand vous irez vous battre, les amis, astiquez votre baïonnette, fourbissez votre fusil, nettoyez votre conscience, et allez-y gaiement, le bon Dieu fera le reste...



## Le coin des rieurs

— 0 —

Chapouet chez le coiffeur :

— Monsieur désire-t-il que je lui fasse la raie sur le côté ?

— Non ; si ça vous est égal, faites-la-moi sur la tête.

\* \* \*

Lu sur la pancarte d'une maison à louer, boulevard Malesherbes :

AVEC ascenseur POUR descendre à la cave.

\* \* \*

Les idées de Dufourneau.

— Des plantes qui marchent ? c'est de la blague !

— Permettez, il y en a au moins une.

— Et c'est ?...

— La plante des pieds.

\* \* \*

Un plaisant entre dans une boutique de blanchisseuse.

— Est-ce ici que l'on repasse ? demande-t-il.

— Oui, Monsieur, s'empresse t-on de lui répondre.

— C'est bien, dit le loustic, alors je repasserai.

Et il s'en va.

\* \* \*

— Alors, dit le juge à un mendiant prévenu de vagabondage, vous ne faites rien ?

— Pardon, pardon, je fais l'aveugle.

\* \* \*

On parle d'un bavard incorrigible :

— Lui ! fait un ami, mais quand il sera dans le corbillard, il trouvera encore moyen de causer avec le cocher.



## Le théâtre de la guerre

### En Extrême-Orient

Il semble logique d'admettre que les batailles prochaines se dérouleront au nord de la péninsule coréenne et que, en dehors des faits d'armes autour de Port-Arthur, les luttes que nous allons avoir à suivre auront pour terrain d'évolution les longues chaînes montagneuses du Tchösen, qui aboutissent au pays des Mandchous. Cela nous rapprocherait peut-être de la guerre d'Espagne en terrain accidenté, c'est à-dire des opérations militaires faites de surprises, de marches et de contre-marches pleines d'insécurité, avec d'assez rares occasions de prendre contact sérieux et valable avec un ennemi morselé à travers les cols, les plateaux, les vallons, les contreforts des highlands du Far-East.

### L'EMPIRE DU PAISIBLE MATIN

Le Japon cherchera à solutionner le problème coréen au cœur même de la presqu'île qu'il convoite. La terre si délicieusement nommée par les Extrême-Orientaux : « Empire du paisible matin » ou de la « Fraîcheur matinale », la « Nation ermite », comme on la désignait jadis en raison de son isolement volontaire et complet du reste du monde et qui compte environ quinze millions d'habitants, considérés par les Chinois comme des frères cadets, va devenir, à bref délai, le point de mire de l'univers. Il est intéressant de jeter un coup d'œil curieux sur cette contrée encore mystérieuse, si prodigieusement éloignée de tous les courants d'idées modernes, de tâcher de se reconnaître au milieu des caractères étranges et pleins d'opposition de ces Tchaossiens, sortes d'Esquimaux de l'Orient, dont les origines demeurent encore mal définies, dont les éléments ethniques sont très divers et dont l'histoire, parfois fabuleuse, est remplie de si fréquentes incursions des chevaliers de l'Empire du Levant, depuis des époques bien antérieures à notre ère.

\* \* \*

La Corée fut, en effet, envahie et subjuguée à maintes reprises par les armées

aponaises, mais elle réussit toujours à rejeter à la mer ses oppresseurs, et le Nippon ne parvint jamais à y maintenir son autorité. Le bouddhisme régna avec éclat sur l' « Empire du paisible matin » jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce fut alors que ce que nous nommons l'art coréen s'exerça pieusement dans les monastères car cet art fut essentiellement religieux et, seuls, les bonzes fabriquèrent ces merveilleuses poteries qui causent aujourd'hui notre admiration, et que nous avons le tort d'attribuer au goût populaire et à l'art national du Tchôsen. Les prêtres bouddhistes, en disparaissant de la « Nation ermite », livrèrent pendant longtemps celle-ci à un état demi-barbare et à cette religion idolâtrique des Tartares, des Mongols, des Samoïèdes, qui a nom « le Chamanisme » et qui conduit à la pratique la plus grossière des superstitions, à l'adoration des esprits de l'air et de la terre et surtout à la folle terreur du Dragon, sorte de diable despotique et malfaisant, dont la seule évocation exerce un pouvoir tyrannique sur l'imagination du Coréen.

Le « Dragon », c'est l'esprit du mal qui prend possession des corps qu'il faut exorciser, c'est l'expression de la fatalité qui pénètre dans la maison, apportant le désastre et la mort; c'est le distributeur de cette variole épidémique dont les sept huitièmes des indigènes sont affreusement marqués au visage, et qu'on croit pouvoir repousser en absorbant du potage de chien, qui est d'ailleurs, avec le porc, un animal de boucherie assez apprécié de ces sujets primitifs, lesquels abandonnent au pouvoir royal l'élevage des moutons et des chèvres, sacrifiés dans le temple de Confucius ou dans celui des ancêtres. La pêche et la chasse des canards sauvages, des faisans, des lièvres et des poules d'eau, sont les principales sources de l'alimentation du peuple, sans parler des carnassiers : tigres, ours, sangliers et panthères, qui viennent parfois rôder, l'hiver, et chercher pâture jusqu'au milieu des rues fangeuses de Séoul.

\* \* \*

On chercherait vainement parmi toutes les nations du monde une contrée où les costumes des habitants aient été maintenus plus rigoureusement dans

les traditions ancestrales qu'en Corée. Depuis 1597, où l'Attila du Nippon, Hidé-Yosi, jetait son armée de cent trente mille hommes sur la terre de la Fraîcheur matinale, on peut être assuré que rien n'a été modifié dans le costume des Tchaossiens. C'est celui même que portaient les Chinois avant la conquête des Mandchous, cheveux tombant en une seule tresse dans le dos pour les jeunes célibataires et ramenés en chignon sur le chef pour les hommes mariés; vaste chapeau de tiges de bambou monté sur coiffe et fait de lanières de cuir tréssées, robe de coton ou de soie tombant aux chevilles avec large pantalon de dessous atteignant la lourde chaussure de drap en demi-botte, qui le guêtre pour ainsi dire hermétiquement. Le costume de deuil, qui consiste en une toile de lin écru serrée à la taille comme une robe de moine, se distingue surtout par un chapeau phénoménal, véritable entonnoir renversé ou parapluie qui cache la tête et fait ressembler le malheureux qui en est affublé à un formidable cryptogame ambulante. A la mort du roi, ce costume asphyxiant doit être porté par la nation entière. La suggestion de quinze millions d'hommes ainsi transformés en champignons difformes devient un cauchemar extravagant.

Les hauts personnages et dignitaires du palais portent des costumes d'apparat exactement semblables à ceux que l'on voit délicatement dessinés sur les très anciens kakémonos chinois ou sur les primitives gouaches peintes sur mica par les plus anciens maîtres de l'Empire du Milieu.

\* \* \*

La langue coréenne est polysyllabique, l'écriture se rapprochant de l'alphabet hindou. Les mœurs et les coutumes étranges des péninsulaires, les caractères physiques et intellectuels de ces descendants partiels de la race mongolique, les usages politiques à la fois égalitaires et empreints d'esprit féodal, les superstitions, les croyances, les expressions de passivité et aussi de haine et de défiance vis-à-vis de l'étranger, l'extraordinaire organisation ouvrière des guilds ou corporations qui caractérise les sujets du grand empereur actuel, dernier représentant de la dynastie de

Li-Tadjo, ont été souvent décrits, analysés, commentés par les globe-trotters, les ethnographes, les sinologues de toutes les nations.

Je ne sache point d'étude plus passionnante, plus touchante et plus bizarre que celle de ce pays du « paisible matin », dont la vie, les attitudes, les manières d'être, la mentalité nous inspirent tour à tour de la surprise, de la sympathie, de l'émotion et même des accès de gaieté profonde. Il se dégage, en effet, des mœurs politiques et des extravagances de la cour impériale coréenne, des scènes d'opéra-bouffe exhilarant, qui ressortent de la puérilité gouvernementale, des habitudes du palais, où règne le plus inconscient pot de-vinage, et des intrigues des dignitaires qui apparaissent extraordinairement cocasses sous la rigide dignité d'apparat de leur processus protocolaire.

Parfois cependant de nobles gestes viennent mettre le gouvernement coréen en harmonie avec la calme sérénité du pays qui mérita le nom de « Nation ermite ». C'est ainsi que vers 1871 une escadre américaine étant venue bombarder les côtes de la péninsule dans le but de faire main-basse sur les cercueils de certains rois du pays, que l'on prétendait être tout en or massif et d'un poids considérable, l'empereur, après avoir repoussé les assaillants, lança au chef de l'escadre la protestation suivante :

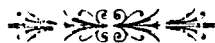
« La nation coréenne a vécu quatre mille ans satisfaite de sa civilisation propre et sans éprouver aucun besoin d'en changer. Nous restons paisiblement chez nous et ne sommes jamais allés déranger les autres peuples. De quel droit venez-vous troubler notre tranquillité? Votre pays est situé à l'Occident, le nôtre à l'Extrême-Orient; des milliers de mille nous séparent; quelle est la raison qui vous a fait franchir sur l'Océan une distance aussi considérable pour vous livrer sur nos côtes à la piraterie et au meurtre? Si vous désirez vous emparer d'une partie de notre territoire, sachez que nous ne le souffrirons pas. N'auriez-vous même que l'intention de vous mettre en relations avec nous, que cela ne peut davantage pénétrer dans nos idées ».

La Corée ne demeura malheureusement point très longtemps dans ces

idées de sage indépendance. En 1876, elle conclut un traité de commerce avec le Japon, puis bientôt d'autres avec les États Unis, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie; elle ouvrit par là même ses ports à ces puissances. Ce fut peut-être son malheur.

Il faudrait redire ici quelles furent les relations des Coréens et des Japonais depuis 1875, date de l'assassinat de la reine, crime auquel ces derniers ne demeurèrent pas assurément étrangers. Depuis lors, le Nippon envoya à Séoul, à Gensan, à Chemulpo, à Fusan, une vingtaine de mille de ses sujets les moins respectables et puisés dans la lie de sa population. Ce sont ces derniers qui fomentèrent les mouvements insurrectionnels de l'an dernier dans les provinces coréennes, car les indigènes, apathiques et paresseux, demeurent absolument incapables d'un mouvement national.

Octave UZANNE



## RÉCRÉATION

— 0 —

### Carré syllabique

1. Sert à faire le chocolat
2. Synonyme de fantaisie
3. Tout eau.

— 0 —

### Réponse au dernier numéro

La réponse à l'Enigme est : *Santé.*

### Problèmes gais

—

1. — Dans sa vingtième année.
2. — Rien, puisqu'elle a été faite *par-dessus le marché.*
3. — Celui qui avait la plus grosse tête.



## BIOGRAPHIE

### L'amiral Makaroff

Voici, d'après le « Yacht », les brillants états de service de l'amiral Makaroff, une des figures les plus marquantes et sympathiques de la marine russe.

Né le 29 décembre 1848, l'amiral Makaroff se trouva être un des plus jeunes vice-amiraux de la flotte impériale.

Lorsque éclata la guerre russo-turque, en 1877, il obtint le grade de lieutenant de vaisseau et fut désigné pour commander un vapeur de commerce, le « Grand-Duc-Constantin », faiblement armé, mais à bord duquel on plaça quatre chaloupes porte-torpilles. C'est avec de telles unités de combat empruntées à la marine marchande et hâtivement frêtées que la Russie se défendait sur mer.

On se souvient, en effet, que le traité de Paris lui avait interdit la possession d'une flotte de guerre sur la mer Noire. La conduite héroïque du lieutenant de vaisseau Makaroff au cours de cette campagne meurtrière lui valut, avec la croix de Saint-Georges et celle de Saint-Vladimir, l'épée en or et l'inscription à la suite de l'empereur. En outre, il fut promu d'emblée capitaine de frégate, ce qui lui faisait sauter le grade intermédiaire, supprimé depuis, de capitaine de corvette.

En 1882, il commande dans le Pacifique, en qualité de capitaine de vaisseau, un des plus beaux croiseurs de l'époque, le « Vitiaz ». Entre temps, il se livre à de nombreux travaux scientifiques, plus spécialement consacrés à l'hydrographie maritime, que récompensa à plusieurs reprises l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg.

Promu contre-amiral en 1890, M. Makaroff est appelé, la même année, aux fonctions d'inspecteur général de l'artillerie navale. C'est à cette époque que la pratique quotidienne du canonage lui révèle certaines défectuosités des engins en usage. Il invente alors et fait adopter en Russie une coiffe de projectile qui donne d'excellents résultats et qu'on a perfectionnée depuis en divers pays.

En 1894 et 1895, il commanda la division de la Méditerranée, qui alla rejoindre

en Extrême-Orient les forces navales alors placées sous le pavillon du vice-amiral Tyrtoff, frère du défunt ministre de la marine. Il prit part ainsi aux événements qui suivirent la guerre sino-japonaise lors de la présence des escadres européennes appelées dans les eaux du Pacifique par les événements de Chine. Il passa vice-amiral l'année suivante, fut appelé à commander l'escadre de la mer Baltique et fut pourvu, en 1899, du poste de préfet maritime de Cronstadt.

Mais sans cesse hanté par des projets nouveaux, et poussé par une activité inlassable, il fit construire d'après ses plans, et pour le compte du ministre des finances, le navire brise-glace « Yermak », à bord duquel il entreprit une campagne d'essai dans les mers polaires. Ce navire, d'un déplacement de 10,000 tonnes, donne des résultats remarquables. Il évolue facilement, en plein hiver, à raison de 7 nœuds et grâce à lui la flotte russe de la Baltique ne peut guère être bloquée. On en eut, en 1900, une preuve décisive, lorsque le cuirassé « Amiral-Apraxine », échoué près de l'île de Cogland, dans le golfe de Finlande, à environ 180 milles de Cronstadt, put, après son renflouement, regagner sans difficulté ce port, grâce à la route libre qu'ouvrait devant lui, au milieu des glaces, le précieux bâtiment du vice-amiral Makaroff.

La mort est venue, brisant, en plein succès, la carrière du brillant amiral russe, dont la mémoire restera vénérée du grand peuple qu'il a servi.



## Bibliographie

LE GOUVERNEMENT CATHOLIQUE. Le bilan de son action. Un vol. in-18 de 230 pages. Bruxelles, J. Goemaere, Prix : 1 fr.

Aux fruits qu'il porte, dit l'Écriture, vous reconnaîtrez l'arbre. A la veille de l'importante consultation électorale de mai, il était bon de savoir quels sont les fruits, bons ou mauvais, de vingt années de gouvernement catholique.

Ces renseignements précieux, nous les trouvons admirablement condensés

dans l'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs. Qu'ils ne croient pas y trouver toutefois des dissertations savantes, des amplifications pompeuses et dithyrambiques. Rien de tout cela, rien qu'un exposé clair, net et concis de la gestion des affaires pendant les vingt dernières années : rien qu'un tableau synthétique, ou mieux encore un vaste et grandiose panorama, nous retraçant quatre lustres de la vie politique et sociale du peuple belge.

Il nous serait impossible de citer les mille détails de l'ouvrage, sans le déflorer : tous nos lecteurs voudront certes en juger par eux-mêmes. Nous leur recommandons vivement ce beau travail, écrit de main de maître et bourré de données concluantes ; son prix modique le met d'ailleurs à la portée de toutes les bourses.

LECTOR



## CARNET MUSICAL

— 0 —

### I. Les Nouveautés

Chez Faes (Anvers), deux jolies romances d'Emile Wambach : *Ik volg u* et *Nachte-Wind*. Écrites dans le style ordinaire de l'auteur, vif, alerte, elles seront très appréciées et fort goûtées dans nos cercles intimes.

Chez le même encore, deux chœurs à trois voix d'Aug. De Boeck, notre distingué compositeur : *Vroolijke jeugd* et *Waar goede vrienden samen zijn*. Ces deux morceaux, de facture alerte, conviennent admirablement pour les chorales des cercles et patronages ouvriers, leur exécution ne comportant guère de grosses difficultés. Leur ensemble néanmoins présente de beaux passages, qui se présentent très bien aux grands effets des masses chorales. Très soignés d'ailleurs, comme tout ce qui sort de la plume de M. De Boeck, ces deux chœurs prendront vite un rang honorable parmi les nombreuses œuvres de musique vocale que produit l'école moderne belge.

### II. Les Concerts

Les Concerts Crickboom marchent de succès en succès; nous avons dit quelques

mots du premier, où M. Mathieu Crickboom s'était révélé un maître de l'archet. Le second concert s'était assuré le précieux concours d'un pianiste de grand talent, M. Edouard Risler, si souvent applaudi aux grandes séances de la Monnaie; à ses côtés, nous trouvons M. Crickboom, et notre sympathique ami, M. Joseph Jacob, le violoncelliste. Trois étoiles, quoi !

Nous aurions fort à faire s'il fallait détailler les mérites des trois exécutants : le jeu serré et ardent de Risler est assez connu de nos amateurs de musique, qui saisissent volontiers les occasions de l'applaudir. De M. Crickboom nous avons dit déjà le talent ; quant à M. Jacob, sa science du violoncelle atteint à des hauteurs que seuls explorent les aigles.

Cette séance, consacrée à Beethoven, présentait donc cet intérêt particulier, que trois talents hors pair interprétaient les meilleures œuvres d'un compositeur de génie. Ouverte par le *Trio* en si bémol majeur (op. 97), magistralement exécuté par les trois virtuoses, la séance s'est continuée par la *Sonate* (op. 111), enlevée par M. Risler avec une chaleur entraînante. M. Crickboom, avec un art infini, nous a donné deux délicieuses *Romances* : vraiment, c'était admirable de délicatesse. Pour finir, la fameuse *Sonate à Kreutzer* (op. 47), tant aimée du maître allemand; nous l'avions entendue un soir d'hiver, par un amateur : c'était beau, grand, impressionnant. Mais quel charme de plus que cet ensemble de l'archet et du piano ! L'âme du maître semble par moment animer la musique et lui infuser en quelque sorte une vie virtuelle.

Le troisième concert n'a pas recueilli moins de lauriers ; les auteurs modernes tenaient cette fois le programme, et le concours de M. Théo Ysaye en assurait le succès. De Brahms, nous avons eu un magnifique *Quatuor* en sol mineur pour piano, violon, violoncelle et alto : belle page, empreinte de ce charme mystérieux que le compositeur allemand imprime à ses œuvres. MM. Ysaye et Crickboom ont été fort remarqués pour leur interprétation impeccable.

M. Crickboom nous a joué ensuite un *Poème* du regretté Chausson. Quelle poésie, quelle délicatesse dans cette œuvre du maître ! L'éminent violoniste a mis tout son cœur dans l'exécution du mor-

ceau ; son jeu tantôt puissant, tantôt doux comme le souffle du zéphir, nous donnait tour à tour l'impression de la force et de la douceur de la nature. Le chant léger de l'oiseau qui gazouille est murmuré par l'archet dans un inoubliable *decrecendo*. C'était beau, oui, c'était beau.

Pour terminer, un magnifique *Quintette* de C. Franck pour piano, deux violons, alto et violoncelle ; œuvre magistrale, puissamment conçue et supérieurement exécutée par des talents incontestables.

\* \*

A côté de ces grandes et belles manifestations musicales, vient justement se placer le récital de piano donné par M. Wieniawski à la Grande Harmonie. Il est bien regrettable que Paris nous ait enlevé cet hiver deux des séances ordinaires du maître ; l'éminent artiste est de ceux qu'on ne se lasse pas d'écouter et d'applaudir. Cette unique soirée y a gagné, si possible encore, en intérêt, et, une fois de plus, nous avons pu admirer les remarquables qualités que déploie M. Wieniawski : dans ce jeu souple et savant, nous retrouvons la délicatesse et la sonorité, jointes à une dextérité déconcertante.

L'artiste sait qu'un heureux éclectisme doit présider à la composition d'un programme, et cette fois encore il a pleinement réussi. Beethoven, Schumann, Liszt, Chopin, tous les grands maîtres enfin.

Le public a surtout fait fête au *Carnaval* de Schumann : comme c'est joliet, aimable, charmant ! Sous les doigts du virtuose, cette suite d'ariettes prend des proportions, grandit et devient un superbe morceau de concert. Nous avons vivement applaudi la 4<sup>me</sup> *Polonaise*, de Wieniawski, supérieurement interprétée.

Avec nous, le public bruxellois regrettera certes d'avoir été privé de deux soirées intéressantes et instructives. Pour nous dédommager, nous avons été entendre Mme Madier de Montjau, qui donnait un *lieder-abend* à la Grande Harmonie. Nous avons donné antérieurement notre humble appréciation sur l'aimable cantatrice ; nous n'y reviendrons que pour relever ses qualités remarquables de diction ; tant d'artistes abordent la rampe qui ont un organe désagréable et inégal ! Pour Mme Madier, ce n'est pas le cas : aussi loin que peuvent remonter

nos souvenirs, nous ne nous rappelons pas avoir rencontré une voix aussi fraîche, aussi douce, aussi flexible. Qu'elle aborde la voix de tête ou qu'elle s'en tienne au registre grave, son organe reste souple, moëlleux, bien étoffé, et les transitions de l'un à l'autre se font sans éclats, sans bâchures, de façon naturelle.

A ces qualités vient s'ajouter un cachet absolument personnel : la cantatrice chante pour elle-même, ou plutôt elle laisse chanter son âme artistique. Au lieu de ces récitations raides et guidées qui font si souvent le désespoir du public, nous avons ici une interprétation intelligente des auteurs, laissant place à l'impression, à la poésie, à l'émotion. Mme Madier, nous le répétons, laisse chanter son âme : ce que l'auteur a mis dans sa musique de captivant, elle nous le traduit avec un art infini, empreint de grâce émouvante.

Du programme, que dire sinon que son heureux choix a mis en plein relief les éminentes qualités de l'artiste.

\* \*

Nous ne terminerons pas cette chronique sans dire un mot de nos artistes à l'étranger.

A Lyon, où un brillant engagement l'avait appelé, notre sympathique compatriote, M. Seguin, a recueilli de brillants succès dans l'*Anneau du Niebelung* ; il était d'ailleurs tout désigné pour ce rôle de Wotan qu'il a créé à Bruxelles avec le talent que l'on sait.

Ce que l'on ne sait guère toutefois, c'est que M. Seguin a été chef d'orchestre ici pendant quinze ans. C'est du moins ce que nous affirme le grave *Journal des Théâtres*, de Paris. Il écrit avec un imperturbable sang-froid que l'artiste « fut pendant quinze ans à la Monnaie premier chef d'orchestre. » Inutile d'ajouter qu'un immense éclat de rire a accueilli parmi nous cette énormité ; tout ce que la Belgique compte d'admirateurs de M. Seguin, et Dieu sait s'ils sont légion, a dû faire des gorges chaudes pendant huit jours, après une pareille déclaration faite par un journal spécial, qui prétend prendre ses renseignements à sources sûres (!!!)

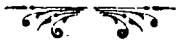
### III. Communiqués

*Concerts nouveaux.* — La quatrième audition des œuvres de Mendelssohn aura

lieu le dimanche 15 mai, à trois heures de l'après-midi, en la salle de la Grande Harmonie. Dans la première partie on interprétera *Christus*, oratorio inachevé qui comprend *La Naissance* et la *Passion du Christ*; dans la deuxième, *La Nuit de Walpurgie*, *Ballade* de Goethe. Ces deux compositions, qui n'ont jamais été exécutées en Belgique, comprennent de très beaux passages pour chœurs, soli et orchestre, sous la direction de M. Franz Carpil. Pour toutes les demandes, chez Schott.

Nous portons à la connaissance du public que deux sections viennent de se former dans les faubourgs. Nous voulons ainsi généraliser la mesure à tous les amateurs de musique des deux sexes qui désirent participer à ces belles exécutions. Il est à remarquer que nous ne demandons aucune cotisation et qu'il n'y a pas de dépenses pour les membres. Pour les inscriptions s'adresser :

Les mardis et jeudis, de 8 h. 1/4 à 9 h. 1/2 du soir, dans les salons des pianos Herz, 47, boulevard Auspach; les vendredis, 37, rue de la Paix, Ixelles, et tous les jours, chez M. Vanderveken, 38, rue Mommaerts, Molenbeek-Saint-Jean, ou chez le Directeur, 8, chaussée de Forest, Saint-Gilles.



## Communiqués

L'Institut International de Bibliographie prépare en ce moment le complément de la Bibliographie nationale pour toute la partie qui concerne les auteurs belges contemporains. Il fait appel à ceux-ci et les prie de bien vouloir lui envoyer, dans le plus bref délai, la liste complète de leurs écrits, livres, brochures, articles de revues, communications aux sociétés savantes, traductions, éditions, préfaces. Pour faciliter le travail de l'Institut, il est désirable de lui adresser ces renseignements sur fiches du format type (0.125 x 0.075), portant chacune la notice bibliographique d'un seul écrit. Les éléments de chaque notice sont : le nom de l'auteur, son prénom, l'année de publication, le titre de l'ouvrage, le sous titre, le lieu d'édition, le nom de l'éditeur, le format (en centimètres), le nombre de pages, le prix, le numéro d'ordre de l'édition. S'il s'agit d'un article paru dans un recueil périodique, on indiquera le titre du périodique, le lieu où il a été imprimé, la date de publication et la page. Exemple :

### Durand (Paul).

**1891.** Monographie de Notre-Dame de Courtrai : Explication des planches par M. Paul Durand, membre correspondant de l'Académie de Belgique.

Bruges, Walravens, 1891, in-8° (218 x 280), XII-178 n., 3 fr.





L'Institut International de Bibliographie rappelle aux auteurs qu'il a entrepris la préparation d'un Répertoire Bibliographique Universel, établi en deux parties, dont l'une est classée par noms d'auteurs, l'autre par matières. Ces répertoires peuvent être consultés gratuitement dans les locaux de l'Institut. L'Institut envoie, en outre, par correspondance, les renseignements qui lui sont demandés par lettre, moyennant le remboursement des frais, soit fr. 0.05 par fiche. Ses répertoires contiennent actuellement environ sept millions de renseignements classés, établis sur fiches du modèle ci-dessus.

\* \* \*

Mme Casier, la dévouée compagne de notre confrère du "Souvenir" est partie à Rome avec un petit groupe d'excursionnistes pour la 4<sup>me</sup> fois cette année. — Dès le 24 avril tous les quinze jours, M. Casier organise un voyage à Lourdes avec excursions aux Pyrénées et en Espagne. — Le 4 août, il y aura un premier départ au Congo. — Pour voyages de noces et de familles en tous pays, l'agence des VOYAGES CASIER, 83, boulevard Anspach, à Bruxelles, envoie gratuitement tous les renseignements, devis et programmes.

\* \* \*

L'« Union de la Presse périodique belge » tiendra sa prochaine assemblée semestrielle le dimanche 1<sup>er</sup> mai, à 11 heures précises du matin, au local de la Société (Hôtel Ravenstein). A l'ordre du jour figurent les rapports du président, M. Oct. Maus et du trésorier, M. Bossut, sur la situation morale et financière de la Société, qui se trouve en excellente posture. A la suite de cette réunion un lunch, servi dans les salons du premier étage de l'Hôtel, réunira les membres dans de fraternelles agapes.



## LES REVUES

— 0 —

LE JOURNAL MUSICAL. — *Mensuel*. — Mars 1904 : La Pâquerette, idylle (Ch. Vèrel). — Lydia, valse lente pour piano (Weyts). — Bruxelles. Prix : 6 fr. par an.

MESSAGER DU SAINT SACREMENT. — *Mensuel*. — Avril 1904 : La visite quotidienne. — Jésus vient. — Légende pascalle de Moravie. Etc. — Bruxelles. Prix : 1 fr. 50 par an.

LE MOIS SCIENTIFIQUE. — *Mensuel*. — Mars 1904 : Bactériologie. — Hygiène rurale. — Actualités médicales. Etc. — Paris. Prix : 1 fr. par an.

LE SOUVENIR. — *Mensuel*. — Avril 1904 : Remember. — Stella matutina. — Serpents et vipères. — Marcel Monier. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

MESSAGER DES AMES DU PURGATOIRE. — *Mensuel*. — Avril 1904 : Le Curé d'Ars. — Un œuf de Pâques. — Une vocation entravée. Etc. — Bruxelles. Prix : 2 fr. par an.

LA ROSA DEL PERU. — *Mensuel*. — Février 1904 : La Virgen al Nino. — Sociologia cristiana. Etc. — Arequipa. Prix : 13 fr. 50 par an.

LA FRANCE CHRÉTIENNE. — *Hebdomadaire*. — Paris. Prix : 8 fr. par an.

ESPERO KATOLIKA. — *Mensuel*. — Tours. Prix : 2 fr. par an.

JOURNAL DES INVENTEURS. — *Mensuel*. — Bruxelles.

LE MONITEUR HORTICOLE. — *Bi-mensuel*. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

REVUE DES POÈTES. — *Mensuel*. — Avril 1904 : P.-N. Roinard (Paul Glachand). — La paix future (A. Lemoyne). — Lied (A. Paysant). — La prière (G. Armelin). — La vie poétique. Etc. — Paris. Prix : 7 fr. par an.

KNEIPP-JOURNAL. — *Mensuel*. — Avril 1904 : Crises gastriques. — Insomnie dans la neurasthénie. — La gymnastique du Japonais. — L'alcoolisme bourgeois. Etc. — Bruxelles. Prix : 3 fr. par an.

PHOTO-REVUE BELGE. — *Mensuel*. — Avril 1904 : Traitement des pellicules en bobines. — Petits conseils. — Les papiers. Etc. — Namur. Prix : 1 fr. par an.

LE JOURNAL MUSICAL. — *Mensuel*. — Avril 1904 : Pâques d'amour (Ch. Mèlant). — Fête au village (A. Sauvage). — Bruxelles. Prix : 6 fr. par an.

LA BELGA SONORIO. — *Mensuel*. — Avril 1904 : Les progrès de la « Délégation ». — A travers le monde espérantiste. — Chronique belge. — Bruges. Prix : 2 fr. 50 par an.











# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

SOMMAIRE : Les lendemains, *nouvelle* (Pierre Suau). — Le Ménestrel, *poésie* (E.-H. Gilleytens). — Journal d'un gentilhomme campagnard, *suite* (XXX). — Sur l'eau, *poésie* (E.-H. Gilleytens). — Ce qu'on éprouve au Congo (R. Butaye). — Le Christ hors la loi, *poésie* (François Coppée). — Chez M. René Bazin. — Memento culinaire (Tante Louise). — Chronique scientifique : Le système Marconi. — Le coin des rieurs. — Les livres (Fr. Dufour). — Récréation. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Petites nouvelles. — Les revues.

## Les Lendemain (1)

(NOUVELLE)



Comme la vie est loin de nous donner ce qu'on nous a promis en son nom ! Comme c'était plus beau, ce que j'avais rêvé !

(BRIEUX, *le Berceau*)

I

Dans le petit parloir gris où elle attendait depuis vingt minutes, M<sup>me</sup> de Néry s'agitait. Elle avait essayé d'égrener son chapelet, mais il ne roulait plus entre ses doigts, et sa pensée, attirée vers de mélancoliques souvenirs, ne pouvait plus être captivée. Elle s'appuya près de la fenêtre, et, par-dessus le châssis recouvert de gaze bleue, qui, selon la coutume flamande, défendait l'appartement contre les regards indiscrets, elle contempla la campagne.

Devançant les proscriptions de France, les Clémentines de Saint-Bertin étaient venues demander la liberté à ce coin du Limbourg. Un vieux château abandonné, blasonné de la croix noire et blanche de l'ordre teutonique, les avait reçues. Le bâtiment, élevé sur pilotis, était plongé dans de larges douves, où bondissaient des carpes, où folâtraient des canards blancs. Une vaste prairie s'étendait au delà, bordée par des massifs de bégonias

et de verveines, limitée, à l'horizon, par des bosquets de hêtres roux, un fourré de chênes et d'érables. Les chênes avaient conservé leur verdure, sur laquelle se détachaient l'or des érables et la pourpre des hêtres. A gauche, dans la prairie, se dressait un vieux donjon en briques, de pur style flamand. Au sommet de son toit d'ardoise, sur un large nid branchu, trois cigognes préludaient, par des battements d'ailes, à leur prochaine migration vers les lacs de Menzaleh. Sous les auvents du toit, ébouriffés par les premiers froids de septembre, des étourneaux alignés méditaient, eux aussi, leur départ. Le ciel était gris, l'air humide ; une tristesse montait de ce sol, pourtant vert et boisé.

Une porte s'ouvrit dans la clôture ; on entendit le glissement de pas immatériels et, près de la grille, le frôlement d'un voile et le léger cliquetis d'un chapelet. Le rideau noir s'écarta, et sœur Marthe tendit sa main, que M<sup>me</sup> de Néry embrassa tendrement.

Les deux sœurs ne s'étaient point vues depuis trois ans, depuis le mariage de Marie et la vêtue de Marthe. Orphelines elles avaient grandi, toutes deux, auprès de leur grand'mère paternelle, M<sup>me</sup> Dar-

(1) Extrait des ETUDES RELIGIEUSES.

dré, cinq mois d'hiver à Paris, le reste de l'année dans leur château de la Breyrie, dont la haute terrasse plonge si pittoresquement dans la Dordogne. Leur mère, fille du grand peintre Lery, était morte peu après la naissance de Marie. Henri Dardré n'avait pu survivre que deux ans à sa femme. Premier prix du Conservatoire à douze ans, il était, quand il mourut, à trente-deux ans, l'admirable pianiste en qui Franz Liszt, son maître, retrouvait le mieux son jeu passionné. Marie et Marthe héritaient de leurs parents le goût artistique le plus raffiné, et aussi ce besoin d'idéal, ce désir toujours insouvi de perfection, que la vie, d'ordinaire, trompe si douloureusement.

Afin d'épargner à ses enfants les tourments que cause l'art, Dardré avait défendu qu'on leur apprît une gamme. Il leur destinait, disait-il, une éducation « pot-au-feu ». Leur bonne grand-mère était celle qu'il fallait pour conduire cette éducation. Mais, à force de tapoter sans méthode, Marthe était cependant parvenue à jouer avec une intensité d'expression qui arrachait des larmes. Marie peignait plutôt. Toutes deux étaient remarquablement instruites. En dépit des efforts de M<sup>me</sup> Dardré, l'éducation pot-au-feu n'avait aucunement réussi.

Paroissienne modèle, M<sup>me</sup> Dardré avait appris à ses petites filles une piété solide bien que tempérée. L'excellente femme leur évitait tout excitant, même religieux. Elle redoutait autant, pour elles, la direction d'un saint, que le commerce d'un artiste. N'avait-elle pas, un jour, surpris avec terreur que toutes deux faisaient des vers, presque tous faux, heureusement, mais ruisselants de poésie !

L'essor vint, que rien ne put arrêter. Elles ne pouvaient rencontrer un pauvre sans lui verser toute leur bourse, ni concevoir un désir qu'il ne fût en chimère. Elles étaient belles, candides et bonnes. Elles marchaient sur les nues, en quête d'astres.

Marthe, à dix-huit ans, dénicha, dans la bibliothèque de son père, une « Vie de sainte Adèle écrite par elle-même ». Elle la relut plusieurs fois, et, trois mois après, déclara qu'elle serait Clémentine. M<sup>me</sup> Dardré faillit mourir de cet aveu. Marthe, touchée de sa douleur, essaya de la soulager. A bout d'arguments, M<sup>me</sup> Dardré lui avait déclaré qu'elle ne croirait à

une aussi étrange vocation, que si Marthe ne lui en reparlait qu'à sa majorité. Marthe, dès lors, ne parla plus de vie religieuse. Elle alla dans le monde. Elle fut charmante. A qui voulait la marier, elle répondait qu'elle attendait sa sœur, et, comme personne ne plaisait suffisamment à Marie, Marthe attendit longtemps. Le jour où elle eut vingt et un ans, Marthe alla se jeter au cou de sa grand-mère, et, lui rappelant l'ancien propos que M<sup>me</sup> Dardré avait complètement oublié, elle répéta qu'elle voulait être Clémentine. Sans paroles, M<sup>me</sup> Dardré regarda son enfant, et pour toute réponse après un long silence, elle leva les bras au ciel, en disant :

— Elle est folle, comme son père !

Sur ces entrefaites, Marie trouva son oiseau bleu. A peine sorti de Saint-Cyr, en 1891, le vicomte de Néry avait obtenu de partir pour le Dahomey. Blessé et mis à l'ordre du jour à la prise d'Atcheribé, il était entré à Abomey avec le général Dodds, et achevait la campagne avec un second galon. Malade, sur sa demande, dans l'armée d'occupation, René de Néry avait suivi le lieutenant-colonel Bonnier à Tombouctou, et il fut un des rares officiers qui échappèrent à la destruction de la colonne par les Touaregs, en novembre 1894. Mais une balle lui avait traversé la poitrine, et il fut lent à se remettre de cette blessure. Quand il revint en France, en 1895, il était décoré et allait passer capitaine. Vaguement cousin des Dardré, Néry entrevit les deux sœurs à Paris, pendant l'hiver de 1896. Il était alors en garnison à Angers, une garnison de convalescence, disait-il, qu'il supportait avec peine, attendant de regagner le Soudan. Cette première rencontre l'avait ému. Une seconde, l'hiver suivant, lui prouva que Marie Dardré était encore plus atteinte que lui. Néry n'était-il pas un héros de légende, beau, chevaleresque... et pauvre, car il avait cette dernière chance, qui le relevait encore aux yeux de sa cousine. Il n'eut aucune peine à se laisser gagner par l'amour ingénu que Marie ne songeait pas à déguiser. Néry n'avait que sa mère, femme énergique et pratique, que les tendances romanesques de la jeune fille épouvantaient un peu. Mais les cœurs étaient si bien partis, qu'il ne fallait plus penser à les arrêter, et tout promettait à tel point le bonheur à cette jeunesse, qu'il eût été cruel de le leur disputer.

Les bans furent publiés. Oh ! ce printemps, plus embaumé de promesses que de fleurs, quel rêve il fut ! Toute notion de durée avait disparu pour Marie. Elle ne savait si elle vivait. Elle entendait vaguement bruire autour d'elle un concert imprécis d'admiration et de vœux.

Les fées apportaient leurs présents. Et lui, timide, beau, illustre déjà, lui assurait que ce printemps n'aurait aucun déclin. Pourquoi des heures si douces passent-elles si vite, et pourquoi l'âme qui les traverse est-elle si endormie par le bonheur, qu'elle n'en a qu'une demi-conscience ?

Marthe ne jalousait pas la joie de sa sœur. La sienne était plus haute et plus sentie. Consciente de ce qu'elle sacrifiait elle éprouvait, de son sacrifice, un enthousiasme libérateur. C'était le printemps aussi pour elle, au delà duquel elle entrevoyait un paradis d'amour divin. Persuadée de la caducité de ce qui se passe, elle plaignait, à part soi, cette sœur aimée qui s'appuyait sur le périssable, tandis qu'elle boirait à la source qui jaillit éternellement.

Elles étaient venues, toutes deux, passer quelques jours de mai à la Breynie. Un soir, Marthe chantait le « lied » de Schumann : *Nun hast du mir den ersten Schmerz gethan.*

Elle mit dans son chant tant de joie, et Marie exprima, en l'accompagnant une si surnaturelle mélancolie, qu'arrêtées par ce désaccord étrange, toutes deux se regardèrent, et, se jetant dans les bras l'une de l'autre :

— Ah ! s'écria Marthe, t'i m'as réveillée de mon rêve. Maintenant, seulement, j'ai compris que nous nous séparions.

— Nous allons au même terme, reprit Marie en souriant, et, sur un mode différent, nous chanterons le même morceau.

Aussi bien, ce fut leur seule heure de tristesse.

Le 30 mai 1898, dans l'église de village où s'étaient unis ses parents, Marie Dardré épousait le capitaine de Néry. Elle partit le soir même pour l'Allemagne et le Tyrol. Le lendemain Marthe se rendait à Saint-Bertin. Son postulat fini, le 8 septembre, elle recevait l'habit. M<sup>me</sup> de Néry était revenue pour cette fête où Marthe parut d'abord en costume de mariée, la toilette de noce de sa sœur,

puis disparut dans le chœur, où s'acheva sa mystique sépulture. Elle rayonnait d'une joie si surhumaine, que Marie eût envié ce bonheur, si la plénitude du sien lui avait permis d'en envier un autre.

Tandis qu'appuyée contre la fenêtre de Veulen, M<sup>me</sup> de Néry semblait regarder les feuilles rouges des hêtres, toute cette histoire était reparue à ses yeux. Et ce souvenir lui dut être douloureux, car, avant que sœur Marthe se fût fait entendre, Marie, après un soupir, et laissant retomber le rideau, avait dit sèchement :

— Enfin, c'est fait !

(A suivre)



## Le ménestrel

Un jour un ménestrel  
Bien loin s'en alla vers  
Un noble et vieux castel  
Pour y chanter ses vers.

Refrain :

Tout le long du ruisseau  
Se promène  
Une reine,  
Tout le long du ruisseau  
Quand le temps est beau.

Or, quand il arriva,  
Il faisait presque nuit ;  
Le vieux brave sonna,  
Mais il fut éconduit.

Car notre châtelain,  
Homme rude et méchant,  
N'avait que du dédain  
Pour son modeste chant.

Lors, par les bois s'en fut  
Se frayer un chemin ;  
Mais, pris de peur, il dut  
Monter sur un sapin.

Cependant, un rayon  
De la lune, au front blanc,  
Sur un vaste buisson  
Vint briller doucement...

Non loin de là coulait,  
A travers le vallon,  
Un sombre ruisseau  
Formé de noir limon.



Dans un char de gala,  
Mise de pourpre et d'ors,  
Une femme vint là  
S'ébattre sur ses bords.

La reine de la nuit,  
Comme on peut deviner,  
Au ménestrel séduit  
Vint ensuite parler :

« Beau ménes'rel, descends  
De ton arbre feuillu ;  
Ta femme et tes enfants  
Seront riches, veux tu ? »

Il ne fut pas plus tôt  
De sa stupeur remis,  
Qu'il se vit aussitôt  
Entre tous ses amis.

Et dès le lendemain  
Riche, riche au million,  
L'or poussa dans sa main  
Comme aux champs le gazon.

Le ménestrel vécut  
Cent quatre-vingt-dix ans :  
Pour atteindre ce but,  
Sachons être obligeants.

E.- H. Gillewytens.



## Journal d'un Gentil- homme Campagnard

(Suite)

—o—

T.... 7 Septembre 1884

Hier soir, en rentrant d'une promenade dans les bois avec Elisabeth, nous avons joui d'un coup d'œil ravissant. Arrivés au sommet du petit coteau devant le château, il faisait déjà presque nuit ; la lune qui se levait au dessus de la colline, éclairait de ses reflets argentés une quantité de petits nuages groupés autour d'elle. Au bas, au pied du coteau, les huit alambics qui distillent la menthe, avaient leurs feux allumés, et l'éclat de ces feux vifs et joyeux contrastait agréablement avec la pâle clarté que la lune répandait sur tout le reste du paysage. Sur le chemin, dans la plaine, les bœufs revenant du travail,

marchaient lentement sur la route, suivis de leurs conducteurs. On entendait dans le lointain, au milieu du calme le plus parfait, le bruit des clochettes du troupeau. Tout cela formait un ensemble complet dont nous avons éprouvé le charme avec plaisir.

S. F... 1<sup>er</sup> Avril 1885

Il y a quelques jours, dans un moment de complète satisfaction, je voulais transcrire ici tous les sentiments agréables qui m'animaient, le plaisir de voir tout prospérer près de moi, plantes, arbres, animaux. Je faisais des réflexions sans fin sur les beautés et les charmes de la nature que l'on rencontre à chaque pas, et que j'admire toujours avec un nouveau plaisir. Le temps a manqué à mon projet, et voilà que je suis disposé tout différemment maintenant.

Aujourd'hui, mercredi saint, à cette heure, dans presque toutes les églises, on célèbre cet office des ténèbres empreint d'une si grande tristesse ; mon esprit est bien en ce moment en rapport avec ces cérémonies, il est triste aussi, profondément triste ; je ne saurais dire exactement pourquoi, mais j'éprouve cette mélancolie dont je ressens maintenant si rarement les effets et qui me quittait peu autrefois.

Le soleil est voilé, le temps lourd et presque orageux ; un profond sentiment de tristesse s'empare de moi. Il me vient alors toute sorte d'idées noires. Depuis trois ans je construis à E... ; je cherche à donner un peu plus d'agrément à cette chère demeure où j'ai passé mon enfance et que j'aime tant ; je plante des arbres, j'ai des fleurs partout, dans la serre, l'orangerie ; tout cela me plaît. Nous aimons de bon cœur aussi pigeons, lapins, poules, presque tous apprivoisés et venant manger dans la main. Je m'affectionne à tout cela et la vie, d'ailleurs toujours occupé, passe ainsi sans me peser un seul jour dans l'année. Aujourd'hui, cependant, mes pensées, portées à la tristesse, me font apercevoir dans l'avenir, ce que deviendrait tout cela si je venais à mourir. Pauvres fleurs, vous seriez vite desséchées dans vos vases abandonnés ; pauvres petits animaux aussi, vous n'auriez plus autant de soins et vos jolis locaux, si propres, seraient bientôt vides !

Élisabeth ne viendrait pas habiter seule E... ; mes frères ne l'aiment pas, ils sont loin d'ailleurs, et ce pauvre E... retomberait de nouveau dans l'abandon. Tout mon travail serait donc perdu, et voilà ce que c'est que la vie !

Je tâcherai de ne plus tant m'attacher à tout ce qui m'entoure et à tout ce que je fais ; je me persuaderai, ce qui est peut-être la vérité, que nous deux seuls, sur cette terre, avons de l'affection l'un pour l'autre ; que du jour au lendemain, cette union peut être brisée par la mort, et, qu'après moi, tout ce que j'aurai fait retournera dans le néant et l'inutilité. Au reste, je dois avoir terminé presque tous mes travaux dans trois mois ; je me calmerai alors, et penserai plus souvent aux vérités que la tristesse de ce jour vient de me faire entrevoir.

XXX



## Sur l'eau

Il est midi. Dans la ramure,  
Gazouillent les oiseaux chanteurs ;  
Les prés, où la source murmure,  
Exhalent leurs tièdes senteurs ;  
Et c'est drôle : là-bas, les cygnes,  
Qui se poursuivent en nageant,  
Lissant du bec leur cou d'argent,  
Ont l'air de nous faire des signes.

En route donc ! et que la barque  
Démarré et nous porte, éblouis,  
Vers l'autre rive où l'on remarque  
Petite sœur, frère Louis.  
Point de frayeur, la brise est sage ;  
Gaiment à la rame passons  
Cette onde où les rouges poissons  
Vont saluer notre passage..

Pour voir les nénuphars qui forment  
A la surface des bouquets ;  
Pour voir les roseaux qui transforment  
La beige humide en frais bosquets,  
Et juger mieux le paysage  
En plein été, loin des autans,  
Par le beau milieu des étangs  
Nous poursuivrons notre voyage.

E.- H. Gilleywytens.

## Ce qu'on éprouve au Congo

### Lettre du Père utaye à un ami

(Suite)

On le sait ; au Congo, pendant toute la saison sèche, il n'y a guère de pluie ; pendant les saisons de pluie, on a des averses qui durent de une à deux ou trois heures exceptionnellement. Mais l'averse ne durant pas, on peut avoir avant cela une belle matinée et après une belle soirée.

Il y a des jours qui sont tout à fait pluvieux ; parfois deux ou trois jours, où la pluie tombe, cesse et reprend de nouveau.

Plus nombreuses sont les nuits pluvieuses, mais cela ne nous gêne pas beaucoup. Beaucoup d'orages éclatent la nuit ; si l'orage commence vers sept ou huit heures, il arrive que toute la nuit des averses se succèdent. Les orages sont rares dans la matinée, depuis le lever du soleil. Si l'orage gronde à cette heure ou avant, il ne passera guère. Les indigènes disent : « l'orage qui gronde le matin ne ment pas ». On peut donc généralement se mettre en route le matin même dans la saison des pluies, avec espoir de faire une bonne étape sans orage. Dans la saison des fortes pluies de décembre et de fin d'avril, l'orage éclate, de temps en temps, dans la matinée, et il faut consulter le ciel avant de se mettre en route.

Donc en dehors de ces jours de grande saison de pluies, on peut voyager sans trop de crainte le matin et si, l'après-midi, on avait quelque étape à fournir, on peut consulter le ciel.

Comme on le voit, la grande généralité des jours sont des jours où l'on n'est guère forcé de se tenir enfermé pour échapper aux ondées. Comme ces pluies sont peu durables, elles n'ont guère d'influence sur l'humeur et ne produisent pas le spleen.

Mais la chaleur ? Le Congo, c'est un four n'est-ce pas ? — Le Congo est vaste. Je ne puis pas répondre à la question dans sa généralité. Je suppose que sous ce soleil équatorial, il y a des endroits

où le Congo est un four bien chauffé ; mais puisque tous me demandent, à moi, ce qu'on éprouve au Congo dans cette partie dans laquelle je me trouve depuis sept ans, je réponds que la chaleur y est très supportable. Et dire que je ne vois guère mon thermomètre au-dessus de 31 centigrades, qu'il est souvent au-dessus de 30 aux plus grandes chaleurs de la journée, souvent à 26, 27. Enfin, on a vu des statistiques de la température. Cette chaleur n'est pas une chaleur accablante, il y aurait 30 degrés qu'on ne s'en douterait pas.

Puis, cela n'est que parfois de midi jusqu'à 2 ou 3 heures. La température jusqu'à 10 heures est généralement fort agréable, de même depuis 4 heures.

Les nuits sont toujours fraîches. Les soirées splendides.

Vous connaissez ces belles soirées de mai et de juin, au beau clair de lune. Ici à chaque lune, on jouit de ces belles soirées. Dans les fermes-chapelles où je passe, dans la station où je réside parfois pendant quelques jours, les cours et les allées étant plantées de papayers et de palmiers, à la fraîcheur de la nuit, l'air se parfume de senteurs agréables ; l'astre en promenant son disque argenté dans un ciel sans nuages, dessine sur les cours blanchâtres des ombres capricieuses nettement-marquées.

Les vastes plateaux qui s'étendent de tous côtés, sont tout inondés des flots de cette lumière, les bois en sont illuminés ; ce sont des nuits qui ont quelque chose du jour. Les noirs, en face de cette nature qui invite au mouvement et à la joie plus qu'au repos, n'ont garde de s'enfermer ; ils ne sentent plus le sommeil qui envahit leurs paupières ; on les entend qui, toute la nuit, comme des enfants folâtres, se livrent à la sotte joie de leurs interminables danses. Si le Congo avait ses boulevards et promenades, on pourrait, pendant ces nuits, circuler en bicyclette et en automobile à la lumière de cette belle lune et sans crainte de la fraîcheur ; souvent, on pourrait s'installer sur un banc et essayer un petit article de journal. Les rêveurs, poètes et autres, pourraient à l'ombre tremblottante d'un palmier, chercher les secrets cachés dans les lunes à venir et se demander si quelque jour les spleeniques de caractère, de solitude ou de passion ne trouveront pas au Congo,

dans ces illuminations de la nuit succédant à l'ensoleillement du jour, un soulagement ou un remède à leur étrange maladie !

Ce n'est donc pas précisément le climat qui démoralise, fatigue et énerve beaucoup de blancs au Congo. Disons que c'est plutôt ce monde sauvage, avec tous ses défauts ; cet entourage de noirs manquant de tact, de dévouement, de fidélité, d'activité, n'ayant aucune des vertus ou des qualités qui font un monde civilisé. Voilà ce qui, à la longue, fatigue le blanc, l'énerve, l'impacient, surexcite la sensibilité, aigrit même le caractère, si on n'y prend garde. Je ne parle pas seulement du milieu dans lequel j'ai vécu moi-même, mais aussi du milieu dans lequel vivent les blancs avec lesquels je me suis trouvé en rapports de circonstance ou de voisinage.

On arrive fraîchement ; on peut être animé des meilleurs sentiments vis-à-vis de nos frères noirs, on peut même faire de belles théories sur la civilisation. Dès l'abord, on les traitera sans peine avec tous les égards qui leur sont justement dus ; il y en a qui feront ostentation d'humanité en dépit de la raison et de la justice. Mais attendons la fin.

A la longue, les habitudes invétérées de paresse, d'indolence et de mensonge du noir, occasionnent dans les rapports journaliers avec le blanc un frottement désagréable, font sentir à notre nouveau venu qu'il est ici dans un monde étrange, vis-à-vis duquel il doit se faire des vertus nouvelles, des qualités de patience et d'humanité, dont la pratique est autrement difficile que la théorie spéculative. Si le blanc sait se faire ce caractère nouveau et prendre sur lui de se dominer, il aura la vie facile au Congo. Si non, il se rendra malheureux. Il deviendra impatient, maussade, et s'il est seul, il pourra passer pour hypocondriaque. S'il est, au contraire, en société d'autres blancs avec lesquels il sympathise, par le contact journalier avec ses camarades ou son compagnon, il pourra plus aisément réagir, oublier les ennuis de la matinée ou de la journée, et se faire à sa vie.



## Le Christ hors la loi

J'ai dit au Crucifix en tombant à genoux :  
— Pardon pour cette honte encore dans notre  
[histoire:  
Nos infâmes tyrans t'ont chassé du prétoire,  
Le jour même, Seigneur, où tu mourais pour  
[nous.

C'est une ignominie et c'est un sacrilège.  
Mais ta tragique image, innocent condamné,  
Peut-être importunait d'un remords obstiné  
Les hideux magistrats somnolant sur leur siège.

Je les ai vus, alors qu'on traînait devant eux,  
Sur le banc où s'assoient le voleur et la fille,  
Les moines et les sœurs, ta sublime famille,  
Les juges condamnaient, mais ils étaient hon-  
[teux

Or, ces hommes de qui chaque arrêt se tarife  
Par quelque ruban rouge ou quelque avance-  
[ment,  
Vont se déshonorer plus confortablement.  
Ton souvenir, Jésus, ne gêne plus Caïphe.

Quand on y réfléchit, c'est très logique. Au lieu  
Du Christ la Marianne étalera son buste.  
Quand la Justice est morte, il faut bannir le  
[Juste.  
La mégère se carre où planait l'Homme-Dieu.

Hélas! Cela se passe en France, dans ta France.  
Par elle, souviens-toi des gestes que tu fis  
Seigneur! car ce matin baisant ton crucifix,  
J'ai vu plus d'un Français sangloter de souf-  
[france.

Quoi! L'ավիissement des âmes est-il tel  
Qu'aucun cri de révolte, aucun, ne retentisse!  
Alors qu'on proscriit Dieu des chambres de  
[justice,  
Avant de le chasser bientôt de son autel?

Quoi! Pas un chef qui nous entraîne aux bon-  
[nes tâches?  
Que de crimes! Quel tas qu'on voit toujours  
[grossir!  
Mais la foule est joyeuse et se rue au plaisir.  
Sera-t-il donc écrit que nous fûmes des lâches?

Jésus, rends-nous l'ardeur des chrétiens d'autre-  
[fois.  
Toi qui fis ces martyrs que les tortures folles  
Ni la mort n'empêchaient de brûler les idoles,  
Suscite des héros pour relever ta croix.

FRANÇOIS COPPÉE.



## Chez M. René Bazin

Le 28 avril a eu lieu la réception de  
M. René Bazin à l'Académie Française.  
Un de nos confrères de la « Presse »

est allé interviewer à Angers l'aimable  
auteur des « Oberlé » :

« Prévenu de ma visite, l'écrivain  
m'accueille avec une affabilité franche  
qui me met à l'aise aussitôt. J'entre der-  
rière lui dans son cabinet de travail, et  
tout de suite je suis frappé par la sim-  
plicité élégante de ce qui m'entoure. Le  
long des murs, sur des rayons noirs, des  
livres anciens et modernes; plus loin,  
le portrait d'un ancêtre qui fut feudiste  
près du grenier à sel de Vihiers, et de  
nombreux dessins qui servirent à illus-  
trer les œuvres du romancier.

L'auteur des « Oberlé » est petit, sec,  
sa parole est rapide et concise, ses yeux  
brillent avec un léger reflet d'ironie  
qu'accompagne un sourire ou plutôt un  
plissement des lèvres très caractéristi-  
que; ses mouvements sont vifs; on sent  
en lui une nature essentiellement droi-  
te, sensible, audacieuse, un peu com-  
bative.

— Ma famille, me dit-il, est originaire  
de cette partie de l'Anjou qui touche  
au Bocage vendéen, mon arrière-grand-  
père fut un des lieutenants de Stofflet  
pendant la guerre des Chouans.

Mon enfance a été très délicate; je la  
passai presque tout entière à la campa-  
gne, à Segré, où ma famille possédait  
une terre, jouissant d'une grande liber-  
té et vivant de la vie des paysans. J'ap-  
pris ainsi à connaître la nature, à com-  
prendre la poésie des champs, à aimer  
ceux qui les cultivent. Ma vocation  
était déjà dessinée à cette époque; ce-  
pendant je fis mon droit et je fus nom-  
mé professeur suppléant à l'Université  
libre d'Angers; je n'ai publié mon pre-  
mier roman, « Stéphanette », qu'à l'âge  
de trente ans. Toute ma carrière s'est  
donc déroulée dans ces vingt dernières  
années.

Comment je procède? Mon Dieu  
c'est bien simple et pourtant très long;  
je n'ai jamais écrit un volume sans y  
avoir pensé deux ans et l'avoir travail-  
lé pendant au moins un an. Tenez, voi-  
ci le prochain en formation.

Et, ce disant, M. René Bazin saisit  
un carton vert qu'il entr'ouvre; j'y aper-  
çois pêle-mêle des photographies de  
gens et de paysages, des petits carnets,  
des bouts de papier chargés de notes, le  
tout dans le plus grand désordre.

C'est mon roman qui paraîtra à la fin  
de l'année dans la « Revue des deux

Mondes », poursuit-il; l'action se passera à Lyon. Lorsque ces notes seront mises en ordre, mon roman sera presque terminé, je n'aurai plus qu'à l'écrire.

— Mais que contiennent donc ces notes ?

— Tantôt une scène prise sur le vif, une description de paysage faite sur les lieux mêmes, un mot entendu qui me semble caractéristique. Ces photographies sont celles de personnages d'après lesquels je construirai ceux de mon livre ou de monuments qui serviront à l'action. Car je ne laisse rien à la fantaisie et tout, jusqu'à la plus petite description, est, dans mes œuvres, d'une rigoureuse exactitude.

— Et votre discours de réception à l'Académie française ?..

Un sourire éclaire le visage de M. René Bazin.

— Que pourrais-je bien vous dire de mon discours, sans vous le raconter ? Je l'ai beaucoup travaillé et je crois que l'on en est satisfait. J'ai, d'ailleurs, trouvé une aide précieuse dans la famille et auprès des très nombreux amis de mon illustre prédécesseur, M. Legouvé. Ses parents m'ont remis des lettres de sa correspondance intime, dont quelques-unes sont de véritables bijoux de style et dans lesquelles se peint toute son âme.

Ses amis m'ont envoyé, qui, un mot spirituel, qui, le récit d'une action touchante; j'ai même consulté son maître d'armes. Malheureusement il faut se restreindre et je n'ai pu me servir comme je l'aurais voulu de tous ces documents; j'ai dû me borner à m'en inspirer, pour faire un tableau aussi exact que possible du caractère de M. Legouvé. Ai-je réussi ? C'est ce que nous saurons avant la fin du mois. »

M. Bazin a conduit ensuite l'interviewer à sa maison de campagne, les Raugardières, qui abrita sous son toit plusieurs écrivains célèbres, Villemain, Hugo, Dumas père, Sainte-Beuve. C'est une vieille maison du dix-huitième siècle que précède un vaste jardin et qu'accompagne une cour carrée à la française. C'est là que cet homme heureux écrit ses œuvres charmantes au milieu des arbres et des fleurs, dans cette « douceur angeline » que du Bellay préférait aux splendeurs romaines.

## Memento culinaire



### Dîner de famille

*Potage julienne  
Bar sauce normande  
Noix de veau glacée  
Bombe Eiffel*

**POTAGE JULIENNE.** — Cuire julienne à l'eau salée, retirer, mijoter 1 heure en fort bouillon, lier avec tapioca et beurre frais.

**BAR SAUCE NORMANDE.** — Plonger le bar dans le lait froid, le faire bouillir dans eau salée, à petit feu, 25 minutes, envelopper d'une mousseline; égoutter pour servir.

Tante Louise.



## Chronique scientifique

**Le système Marconi et les collisions de chemins de fer.** — M. Marconi propose d'employer le télégraphe sans fil pour rendre impossibles les rencontres de trains sur les chemins de fer.

Nos confrères américains font grand bruit autour de cette application inattendue du système Marconi, qui, disent-ils, aurait suffi à empêcher la terrible collision du New-York Central, qui fit récemment un si grand nombre de victimes. On se souvient que cet accident

se produisit sous un tunnel, à l'entrée de la gare de New York, où un train n'ayant pu, à cause du brouillard et de la fumée, apercevoir les signaux à l'arrêt, vint se jeter sur un autre train arrêté devant lui.

M. Marconi pense que, si on installait sur la cabine de chaque mécanicien un poste télégraphique sans fil, capable de transmettre et de recevoir des ondes électriques dans la limite d'un demi-mille (800 mètres environ) à l'avant et à l'arrière, tous les trains se suivant sur la même voie seraient automatiquement prévenus qu'il s'en trouve un autre devant eux dans cette limite de distance, et pourraient dès lors ralentir ou s'arrêter pour éviter tout tamponnement.

L'idée est évidemment fort ingénieuse, et sa réalisation ne nécessitant aucune installation fixe sur la voie, demeurerait tout à fait indépendante des signaux et du « bloc-system ». Le dispositif imaginé par M. Marconi a également pour but de répondre aux diverses objections relatives à la difficulté de canaliser les ondes électriques, afin que le signal envoyé par un train soit bien exactement transmis à celui qui doit le recevoir et non à tout autre circulant dans le voisinage et dont la marche se trouverait ainsi inutilement entravée. A cet effet, le poste transmetteur de chaque machine émettrait constamment des ondes qui se propageraient seulement à l'arrière du train, sur une distance de 800 mètres, de façon à le « couvrir » comme un disque à l'arrêt, mais d'une manière permanente.

Aussitôt que le train suivant viendrait à entrer dans cette zone, c'est à dire à s'approcher du précédent à moins de 800 mètres, son poste récepteur, disposé pour recevoir les ondes vers l'avant, entrerait en action, ce qui amènerait le déclenchement d'un signal d'alarme, — cloche ou sirène, — appelant l'attention du mécanicien et pouvant même, si l'on veut, produire le serrage des freins. Ce serait, en un mot, une sorte de « bloc-system » idéal, maintenant continuellement un espace de 800 mètres au moins entre deux trains circulant sur la même voie.

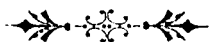
Une autre difficulté réside dans la multiplicité des voies aux abords des grandes gares, ce qui serait de nature à produire une confusion entre les avis

émanant de trains circulant dans le même sens sur des voies parallèles.

Pour éviter cet inconvénient, M. Marconi se propose de conjuguer entre eux les appareils de chaque ligne pour qu'ils ne puissent émettre et recevoir que des ondes d'une longueur déterminée.

Enfin, il paraît que l'installation de ce système ne reviendrait pas à plus de 2.000 francs par machine, ce qui ne serait qu'une dépense minime, en comparaison des avantages immenses qui en résulteraient pour la sécurité du public.

Il reste à savoir ce que vaudra ce procédé dans la pratique. A ce sujet, on annonce que M. Marconi va tenter une expérience sur les chemins de fer belges ; il sera très intéressant d'en connaître les résultats.



## Le coin des rieurs

— 0 —



Entre amis.

— Sais-tu quel est le moyen de se familiariser avec la règle de trois ?

— Vivre avec sa femme, sa mère et sa belle-mère.

\* \* \*

## Les mots de Bébé.

On lui donnait une leçon :

— D'où viennent les pommes ?

- Des pommiers.
  - Les poires ?
  - Des poiriers.
  - Les citrons ?
  - Des citronniers.
  - Et les dattes ?
- Bébé réfléchit un instant et répond :
- Des calendriers !

\* \* \*

Chapouet possède une belle-mère qu'il trouve si verbeuse et si ennuyeuse qu'il la définissait ainsi dernièrement :  
*un rasoir qui se repasse lui même.*



## LES LIVRES

— 0 —

Nous venons de recevoir, à titre d'hommage, un superbe ouvrage sur papier couché, intitulé : *Au Pays des Manchots*, dû à la plume de M. Georges Lecointe, directeur scientifique à l'Observatoire royal de Belgique. Ce beau travail, richement illustré, nous donne par le menu le récit de l'expédition antarctique belge.

Le voyage d'exploration de la *Belgica* a ouvert une ère nouvelle ; bien que n'ayant pas atteint des latitudes aussi élevées que certains de ses prédécesseurs, le commandant de Gerlache a néanmoins largement contribué à la connaissance approfondie du Pôle Sud. Par les conditions spéciales de son hivernage, par les études de tous genres menées à bien par les savants de l'expédition, celle-ci a certes eu des résultats inespérés et profitables à la science.

Il ne nous serait guère possible d'entrer dans les multiples détails de la vie polaire de la *Belgica*. Nous ne pouvons pourtant résister à l'envie de dire quelques mots sur les principales divisions de l'ouvrage, œuvre éminemment populaire, dans laquelle l'auteur se préoccupe surtout de nous décrire les manifestations vitales dans les régions circumpolaires. Il nous dépeint notamment les luttes que l'homme doit y soutenir contre les maladies et les dangers qui le menacent sans cesse. Il raconte ses impressions, telles qu'il les a inscrites dans son journal de route avec leurs tristesses et leurs joies. Il nous émeut profondément lorsqu'il

parle de la mort de son ami Danco, qu'il ensevelit lui-même ; il nous donne le frisson lorsqu'il raconte les efforts tentés, sans succès, hélas ! pour sauver le matelot Wiencke, que la mer a enlevé ; il nous impressionne encore vivement lorsqu'il décrit les progrès lents des maladies, de ces terribles maladies qui sont l'effroi des explorateurs.

Et à côté de ces pages tristes, il s'en trouve d'autres pleines d'humour et de gaieté.

Mais l'auteur ne s'est pas contenté de faire un récit ; il a voulu que le lecteur puise dans son livre d'intéressants renseignements scientifiques. Il fait connaître la géographie de la région où il nous emmène ; il nous décrit les animaux ; il nous montre les formations des glaces ; il nous parle des mouvements de la banquise, etc. Toutes les explications scientifiques sont données en termes simples ; elles sont si adroitement mêlées aux parties les plus intéressantes du récit, qu'on les lit avec plaisir et sans aucune fatigue.

Au point de vue de la science pure, les résultats de l'expédition sont considérables ; ils sont consignés en plus de cent mémoires, que publie en ce moment le Gouvernement, et qui forment une encyclopédie antarctique unique au monde.

Vous parlez d'enthousiasme, nous diront certains lecteurs. C'est vrai. Outre les affinités particulières qui nous attachaient à la *Belgica*, nous avons toujours eu de l'admiration pour ces grands pionniers de la science, qui abandonnent leur patrie, leur famille, leur foyer intime, pour se jeter dans l'inconnu, à la conquête d'un monde d'où ils ne reviendront peut-être pas.

Et puis, pourquoi ne pas le dire ? *Au Pays des Manchots* est si bien écrit ! Nous avons lu et relu l'ouvrage d'un bout à l'autre, sans en rien omettre, et pas un instant l'intérêt général n'a faibli. M. Lecointe a une bonne plume, et il sait s'en servir ; aussi son œuvre sera un des beaux succès de la saison littéraire.

\* \* \*

Passant à un autre sujet, nous allons présenter à nos lecteurs une œuvre, ou plutôt nous allons assister avec eux à la pose de la première pierre d'un édifice appelé, de par le développement qu'il présentera, à faire époque dans l'histoire

de la littérature. A dessein, nous n'ajoutons à ce mot : *littérature* aucun qualificatif spécifique ; si, en effet, les lettres françaises feront seules l'objet de cet immense travail, il n'en reste pas moins vrai que ce monument n'est, en lui-même, qu'une des parties composant le tout harmonique de la littérature universelle, et à ce titre, rentre absolument dans l'histoire générale de la littérature.

Ceci posé, disons de suite que l'auteur de ce travail n'est autre que M. Ferdinand Brunetière, l'éminent académicien auquel nous devons tant de belles pages, et dont nous venons de relire le dernier discours, prononcé à l'Académie française lors de la réception de M. René Bazin. Faire l'éloge du maître nous paraît à la fois difficile et superflu ; *difficile*, car on a épuisé à son sujet toutes les louanges, et des plumes plus autorisées que la nôtre en ont fait d'éclatants panegyriques, auxquels d'ailleurs nous nous rallions pleinement ; *superflu* aussi : les œuvres ne parlent-elles pas assez par elles-mêmes, et qu'est-il besoin d'éloges aux talents qui ont connu l'apothéose de la gloire ?

Redescendant en une sphère moins spéculative, voyons rapidement ce qu'est l'œuvre, quel est son but, quels sont ses moyens.

L'œuvre tient tout entière dans son titre : *Histoire de la littérature française classique* (1515-1830). Nous resterons donc dans la grande tradition classique, laissant de côté les menus détails qui surchargent inutilement, et fatalement, le bagage littéraire d'une époque.

Le but ? les moyens ? C'est bien simple. L'auteur part de cette idée, juste, que, « de toutes les hypothèses qui peuvent communiquer à une histoire de la littérature quelque chose de l'allure, du mouvement, et du caractère successif d'une histoire digne de ce nom, il n'y en a ni de plus naturelle que l'hypothèse évolutive, ni de plus conforme à la réalité des faits, ni de plus abondante, chemin faisant, en conséquences qui la vérifient. » Ne nous attardons pas à discuter ce principe : c'est un axiome trop péremptoire.

Partant de là, M. Brunetière nous a donné une histoire complète des évolutions littéraires de notre langue classique,

et naturellement, il l'a reprise à la Renaissance, avec Marot.

L'ouvrage général comprendra cinq parties : I. De Marot à Montaigne (1515-1595) ; — II. La crise de la préciosité (1595-1660) ; — III. L'âge classique (1660-1695) ; — IV. La querelle des anciens et des modernes (1695-1750) ; — V. De Rousseau à Victor Hugo (1750-1830).

La première de ces cinq parties se subdivise à son tour en trois traités, qui sont : 1° le mouvement de la Renaissance ; — 2° la Pléiade ; — 3° la détermination de l'idéal classique. C'est la première de ces trois parties que l'auteur nous présente : *le Mouvement de la Renaissance*.

Une introduction s'imposait, nous parlant de la Renaissance littéraire. A ce mot de Renaissance, l'esprit se tourne naturellement, et instinctivement, vers l'Italie. C'est donc là que M. Brunetière va étudier les origines et la direction de ce grand mouvement.

Fidèle à sa méthode, l'auteur suit les évolutions de la Renaissance italienne, à grandes lignes, il est vrai, mais d'une façon complète pourtant. Dante, Pétrarque et Boccace en remplissent à eux seuls la première période ; à ces trois initiateurs succèdent ce qu'avec l'auteur nous appellerons volontiers les « latini-seux » : Aurispa, Valla, Pontanus, pour ne citer que les principaux. Avec eux, nous sommes en plein dans le retour à l'antique, dans le culte de la forme extérieure et le mépris du fonds, qui aboutissent au *Roland furieux* de l'Arioste et aux proses de Machiavel.

Nous en arrivons ainsi à la Renaissance européenne, dont le caractère général et significatif fut surtout sa tendance à l'humanisme. Quel est le sens de ce mot ? Quel en est le contenu ? C'est ce que l'auteur expose clairement en un chapitre intéressant, en appuyant sa thèse de l'exemple d'Erasmus.

Pour entrer directement dans son sujet, M. Brunetière passe ensuite à l'étude spéciale de la Renaissance en France, et termine son introduction par une vue d'ensemble sur le mouvement littéraire dont il a esquissé les grandes lignes.

Le livre 1<sup>er</sup> est consacré à trois noms inégalement célèbres, dont l'influence fut considérable sur les lettres en ce temps de



renovation littéraire : Clément Marot, dont la réputation n'est guère étayée que par une vingtaine d'écrits sans importance, mais dont le rôle consista à interrompre, ou du moins à retarder, sans l'avoir voulu, sans même s'en douter, le mouvement de la Renaissance ; — François Rabelais, de scabreuse mémoire ; pour mieux déterminer l'influence de ce dernier, l'auteur nous en donne une rapide biographie, où il nous montre un Rabelais assez peu connu du public lettré. Puis il dissèque l'œuvre de l'écrivain et avec un tact délicat, il en extrait les perles qui serviront à caractériser l'auteur de *Pantagruel*, et son influence sur l'époque qu'il traversa.

Suit une étude détaillée de *l'Heptaméron*, attribué à Marguerite de Valois, reine de Navarre. Ce qui distingue surtout celle-ci de Marot et de Rabelais, c'est son mysticisme amoureux. Cette analyse de *l'Heptaméron* nous a paru plus intéressante par les considérations absolument inédites et les appréciations neuves et originales qui encadrent de façon instructive à la fois et séduisante le tableau général de l'œuvre.

Le livre II s'occupe exclusivement de l'œuvre littéraire de Calvin ; celle-ci comprend divers ouvrages de religion, des sermons exégétiques, des pamphlets, et une volumineuse correspondance.

La forme, chez Calvin, est remarquable de vigueur et de lucidité, aussi son talent n'a-t-il pas peu contribué, de son vivant même, à lui donner cette autorité, cette influence qu'il exerça autour de lui, sur les lettres aussi bien que sur la dogmatique réformiste.

Voilà, brièvement, l'exposé du premier volume de l'œuvre de M. Brunetière. Nous craignons fort de l'avoir défloré par une analyse aussi sèche ; admirateurs enthousiastes du maître, nous eussions voulu ajouter un fleuron à l'aurole qui entoure son nom. Dans notre inexpérience, nous avons tâché de nous élever à la hauteur du sujet traité ; notre plume, hélas ! ne parvient pas à redire ce que la lecture de l'ouvrage nous a valu d'heures délicieuses, vrai régal de lettrés. Nos lecteurs, nous n'en doutons pas, voudront tous y goûter et y revenir.

FR. DUFOUR

## RÉCRÉATION

—o—

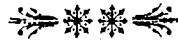
### Charade

Mon premier, a t-on dit, vaut mieux  
[qu'une couronne.  
Le sentiment le forme et la raison le  
[donne.  
Un homme généreux fait souvent mon  
[dernier ;  
Chez une blanchisseuse, on trouve mon  
[entier.

—  
Réponse au dernier numéro.

La réponse au Carré syllabique est :

CA CA O  
CA PRI CE  
O CE AN



## CARNET MUSICAL

—o—

### 1. Les nouveautés

Nous retrouvons avec plaisir sous notre plume le nom de M. Emile Wambach, notre éminent compositeur anversois, et c'est pour nous un véritable bonheur de saluer au passage ses deux dernières œuvres : *'t Maagdelieveken* et *Smart*. Ces deux romances, si simples dans leur style, présentent néanmoins un certain cachet d'originalité, et, à en croire ce que nous en disait un amateur bien connu, elles seront fort goûtées du public.

Comme nouveauté intéressante, signalons encore une série de pièces pour piano (chez Faes, Anvers), que vient de nous donner M. Jean Stuyck. La série comprend deux morceaux, intitulés : *Valse impromptu* et *Remembrance*.

Le motif de la *valse*, fort gracieux dans son mouvement léger, est bien conduit et sobrement harmonisé ; le mouvement médial nous a surtout beaucoup plu par son rythme cadencé et d'une facture heureuse.

*Remembrance* (op. 2), bien que différant totalement du premier morceau par la cadence, s'en rapproche néan-

moins par le cachet particulier du compositeur. Très bel *andante*, bien dessiné, avec de jolies nuances.

## H. Les concerts

Nous arrivons un peu tard pour parler d'une soirée d'avril; les nécessités de la mise en page nous y obligeant, nos lecteurs nous pardonneront ce retard.

Reprenons donc notre chronique au point où nous l'avions laissée, et saluons avec bonheur l'un des plus beaux succès de la saison musicale; nous avons rappelé l'audition du *Choral Mixte*, que dirige avec tant de talent M. Léon Soubre. L'éminent professeur, dont la science n'égale que l'affabilité, est passé maître en direction, et la soirée du 25 avril nous l'a bien prouvé. Le Choral Mixte nous a donné des choses ravissantes, interprétées avec un soin minutieux.

Du regretté Etienne Soubre, nous avons entendu, en première exécution, le *Stabat mater*, page émouvante et imprégnée de ce cachet imposant que revêtent les grandes élégies religieuses. Le premier fragment surtout, écrit pour chœurs harmonisés, est du plus bel effet.

Comme pendant, deux chœurs *a cappella* à 8 voix, l'un de Sweelinck: *Psaume 150*; l'autre, de Rolland de Lattre: *Eccho*, imitant à ravir le célèbre écho du parc de Rimini. Deux chansons de Fr. Rasse ont recueilli également une ample moisson d'applaudissements. Complétant cette première partie, de brillants intermèdes nous ont donné l'occasion d'ovationner M<sup>lle</sup> Fromont, une jeune violoncelliste d'avenir, qui nous a paru un peu inexpérimentée encore; M. Delune, qui accompagnait lui-même, nous a plu par son jeu séré, un peu bruyant parfois.

La seconde partie, à elle seule, eût amplement suffi à constituer une belle soirée. Elle comportait, en première exécution, une importante composition de Schumann, les *neuf lieder* écrits pour le *Wilhelm Meister* de Goethe, suivis du *Requiem pour Mignon* pour chœurs et soli. L'interprétation de ces pages magnifiques avait été confiée à des talents hors pair: Mmes Crabbe-Kernitz et Holland, deux brillantes cantatrices

dont nous avons admiré les organes souples et étendus. La réplique leur était donnée par M. Seguin, qui nous rentrait précisément, couvert des lauriers que lui avait décernés le public lyonnais.

Cette suite de lieder a été hautement goûtée de l'auditoire, et les ovations interminables qui couronnaient chaque fragment ont dû récompenser largement M. Soubre du travail que lui a demandé une aussi belle exécution.

\* \* \*

Séance intéressante, le 10 mai, à la salle Gaveau; la Société belge pour l'amélioration du sort de la femme (section d'art) y organisait une audition intime, consacrée aux œuvres d'Augusta Holmès. De nombreux artistes prétaient leur concours à cette petite fête, parmi lesquels il convient de tirer hors pair Mlles Gaétane et Cécile Britt, que nous avons entendues récemment à la salle Erard. L'auditoire sélect qui se pressait à la salle Gaveau les a consciencieusement ovationnées, et c'était justice.

Nous ne pouvons oublier Mlle Alice Cholet, la jeune et charmante violoniste dont le talent précoce n'a d'égale que sa charmante simplicité. L'aimable virtuose, nous a-t-on affirmé, est l'une des meilleures élèves de feu Colyns, et ce n'est pas peu dire.

La séance était précédée d'une spirituelle causerie sur la vie et les œuvres d'Augusta Holmès, par Mme Hirschler.

\* \* \*

Les Concerts Crickboom marchent décidément de succès en succès, et il nous paraît que dès maintenant l'avenir de l'œuvre est pleinement assuré. Il est vrai que, pour établir la réussite de cette belle entreprise artistique, tous nos grands virtuoses se sont donnés la main.

A ce quatrième concert d'abonnement nous avons eu la bonne fortune d'applaudir un des maîtres du piano, M. Arthur De Greef, dont les récents succès sont encore présents à la mémoire. A ses côtés, nous retrouvons M. Crickboom, l'impeccable violoniste dont la manière nous rappelle un peu Ysaïe; M. Jacob, notre sympathique violoncelliste, et M. Van Hout, altiste.

Schumann a eu tous les honneurs de la séance, qui débutait par ce joli quatuor en *mi bémol*, tant aimé des déli-

cats amateurs. Le *scherzo* était particulièrement réussi, et le public a vivement applaudi les interprètes.

Très goûtée aussi la belle sonate en *ré* mineur pour violon et piano, magnifiquement enlevée par MM. De Greef et Crickboom.

À côté de la partie instrumentale, nous avons eu une très jolie partie vocale, où le baryton Frölich nous a initiés aux douceurs poétiques de Schumann. M. Frölich, on le sent, a une grande compréhension artistique, jointe à un organe ample, souple et d'une grande puissance. L'auditoire lui a fait fête : les applaudissements devenaient de l'enthousiasme délirant, et franchement, c'était bien; jamais nous n'avions entendu réciter ces beaux *lieder* allemands avec autant de sincérité et de conviction.

L'œuvre annonce pour l'an prochain une nouvelle série de concerts intéressants.

\* \* \*

Nous ne terminerons pas cette chronique sans dire quelques mots sur une fête absolument intime, organisée le 19 mai par l'Institut Dauvé, à l'occasion de l'inauguration des nouveaux locaux. Il n'entre pas dans nos habitudes de consacrer notre carnet musical à des comptes rendus de l'espèce : nos lecteurs comprendront aisément que pareille coutume nous mènerait trop loin.

Qu'ils nous permettent néanmoins, pour une fois, de déroger à la règle, en faveur d'une institution qui mérite à tous points de vue l'encouragement et la confiance.

Nous étions donc réunis, le 19 mai, dans les salons de l'Institut, pour y entendre les élèves de la maison d'abord, quelques artistes étrangers ensuite. Il y avait au programme de tout un peu : depuis les humoristiques fables de La Fontaine, déclamées avec humour par de charmantes premières en robe courte, jusqu'au sévère concerto classique de Vieuxtemps, en passant par une agréable série de romances et de piécettes pour piano.

Le grand mérite de la soirée, disons-le, résidait dans le caractère absolument familial de la réunion : pas de prétention dans le programme, rien que cette

aimable et délicate simplicité, qui forme à elle seule la véritable distinction de manière et de forme.

Des artistes nous ne pouvons rien dire sous peine de mécontenter les oubliés. Ceux de la maison ont fait preuve de bonne volonté, parfois même de talent déclamatoire; quant aux autres, qui prêtaient à la fête leur gracieux concours, leurs noms se sont retrouvés maintes fois sous notre plume, nous ne ferons donc que citer Mlle Alice Cholet, violoniste, MM. Julien Cholet et L. Pouserez, violoniste, M. David, ténor, etc..

En somme, quelques heures agréablement passées, grâce à la cordiale amabilité de nos hôtes d'un soir.

### III. Communiqués

GRAND FESTIVAL international et permanent. — La ligue « Blankenberghe en Avant » sous les auspices de l'Administration communale, vient de décider pour la saison des bains 1904, un grand Festival permanent, auquel sont conviés toutes les sociétés de fanfare, d'harmonie et de symphonie, ainsi que les sociétés de chant d'ensemble du pays et de l'étranger. — Une importante série de primes sera tirée au sort parmi les sociétés participant au festival, dont une de 1200 francs, deux de 1,000 francs, etc. Les sociétés pourront participer au festival les dimanches ou les lundis, depuis le 16 juin au 26 septembre.

On peut se procurer de plus amples renseignements chez le Président de la ligue « Blankenberghe en Avant », rue de l'Eglise, 60, Blankenberghe.

\* \* \*

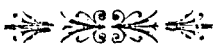
LE GRAND CONCOURS international de Musique organisé par la Fanfare Royale Phalange artistique sous les auspices du Gouvernement et de la Ville de Bruxelles, attribue aux différentes épreuves des récompenses d'une valeur totale de 30,000 fr. — La médaille d'or offerte par S. M. le Roi, ainsi que le superbe bronze, don de Mgr le Comte de Flandre sont ajoutés aux 8,000 francs en espèces pour les divisions d'honneur internationales : Harmonies et Fanfares.

Ces joutes musicales coïncideront avec nos fêtes nationales. Les organisateurs ont pris toutes les dispositions pour donner aux sociétés participantes la plus grande satisfaction possible.

Le secrétariat est établi : Brasserie Flamande, rue Auguste Orts, 18, Bruxelles.

\* \* \*

**Concerts nouveaux.** — Les Concerts Ysaye ayant été mis par deux fois leurs auditions musicales, le 24 avril et le 15 mai, la direction des concerts nouveaux se trouve dans l'obligation de reporter au mois de juin l'exécution de *Christus* et de la *Nuit de Walpurgie*.



## Petites Nouvelles



L'assemblée générale ordinaire de la Société de l'Exposition de Liège a eu lieu sous la présidence de M. Ernest Nagelmackers.

Le président du comité exécutif, M. Emile Digneffe, a présenté son rapport annuel et a dit entre autres choses : « Nous avons fait un appel de fonds l'an dernier. Sur 335,340 francs appelés, il n'a manqué que 6,200 francs ! On le voit, les premiers comités chargés de distribuer les actions ont eu la main heureuse et se sont acquittés consciencieusement de leur besogne. »

Le rapporteur abordant la question de l'exercice 1903 s'exprime ainsi :

« Certes, cet exercice fut de loin le plus fécond. Je dois rappeler ici qu'il nous donna l'appui du Roi, de la Famille royale et du gouvernement, après la série des visites officielles que nous eûmes l'an dernier. Et c'est en 1903 que nous avons enfin pu nous dire : on prend au sérieux l'exposition de Liège, le succès vient à elle. »

M. Digneffe envisage après cette introduction les travaux qui seront effectués par le gouvernement, par la province, la ville et enfin par le comité. Il entre dans d'intéressants détails aux points de vue financier, artistique et

pratique et s'engage vis-à-vis de l'assemblée à avoir terminé tous les travaux bien à temps.

L'orateur félicite ensuite les différentes personnalités et employés supérieurs des bureaux techniques et autres de l'exposition, rend hommage à l'amabilité de MM. Fondius et Jacquain, de MM. Lamarche et Gody et termine en rappelant la phrase de notre Roi lors de sa visite aux travaux :

« Sachez voir grand ; ce n'est pas parce que nous sommes un petit pays que nous ne pouvons penser à faire de grandes choses. »

De longs applaudissements saluent ce discours. M. Nagelmackers prend ensuite la parole et se joint à M. Digneffe pour féliciter tous ceux qui se sont dévoués. « Toutefois, dit-il, à la tête de ceux qu'il faut féliciter, mettons, si vous le voulez bien, M. Digneffe lui-même. Il le mérite grandement et est, certes, l'âme de notre comité. »

L'assemblée, après avoir approuvé le bilan, nomme membre du conseil d'administration M. le baron Ancion, en remplacement de feu M. Doreye.

\* \* \*

Le célèbre compositeur tchèque Antoine Dvorak est décédé à Prague, le dimanche 1<sup>er</sup> mai.

\* \* \*

L'Union de la Presse Périodique Belge a tenu, le dimanche 1<sup>er</sup> mai, son assemblée générale semestrielle, au siège social, Hôtel Ravenstein, à Bruxelles.

La réunion était particulièrement nombreuse. Six membres de province, des plus actifs et des plus dévoués, y assistaient.

Après lecture des rapports de MM. les Président, Secrétaire et Trésorier de l'Union, l'assemblée a ratifié la proposition du Comité tendant à la création d'une section régionale à Verviers. C'est notre excellent confrère, M. l'avocat Wankenne, qui a été élu délégué pour toute la région de la Vesdre.

Puis ont eu lieu les élections en vue du renouvellement partiel du Comité. Les sept membres sortants ont été réélus à l'unanimité et par acclamation.

Frans de Lenbach, le plus célèbre des peintres allemands, est mort vendredi à Munich ; il était né à Schrobenhausen (Haute-Bavière) le 13 décembre 1836. Il était le fils d'un maçon qui lui fit apprendre le dessin à l'école professionnelle de Landshut, puis à l'École polytechnique d'Augsbourg, dans l'intention d'en faire un architecte. Un de ses professeurs, Geyer, frappé de ses dispositions, l'engagea à faire de la peinture et l'envoya à l'Académie de Munich. Lenbach entra, en 1857, dans l'atelier de Piloty, le Delaroche bavarois, et l'accompagna à Rome où il s'exerça dans le paysage, la peinture de genre et le portrait. L'année suivante il se lia avec Böcklin et Begas et s'établit comme eux à Weimar où les Rembrandt du musée furent pour lui une révélation décisive. C'est à l'école du maître hollandais que Lenbach acquit cette gravité, cette recherche passionnée du caractère qui ont fait de lui le plus grand portraitiste de d'Allemagne moderne. Revenu à Munich en 1859, il y connut le comte de Schak qui le chargea d'aller copier en Italie et en Espagne une vingtaine de chefs-d'œuvre. Ces travaux qui l'occupèrent plusieurs années, ne furent pas inutiles : Lenbach se flattait (un peu trop peut-être) d'avoir dérobé à Vélasquez et à Titien leur opulente couleur. Fixé à Munich en 1870, il y fonda un atelier et commença cette longue suite de portraits qui l'ont rendu célèbre. Toutes les notabilités d'Allemagne et beaucoup d'illustrations étrangères ont posé devant lui. Il a peint Bismarck (une de ses toiles les plus fameuses), le comte Andrassy, le chanoine Dollinger, le Pape Léon XIII, Guillaume 1<sup>er</sup>, François-Joseph, le roi de Saxe, Moltke, Wagner, Gladstone, etc., etc. La plupart de ces portraits appartiennent aux musées de Munich, de Berlin, de Hambourg, de Leipzig.

\* \* \*

**Le jubilé pastoral de M. le curé Delvigne.** — Le programme des cérémonies et festivités, qui auront lieu à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de la nomination de M. le curé Delvigne à la tête de la paroisse Saint-Josse, vient d'être définitivement arrêté comme suit :

Dimanche 10 juillet, messe de communion générale.

A 10 heures, messe solennelle avec assistance pontificale. Sermon par M. le doyen de Sainte Gudule. Après la grand' messe, réunion jubilaire dans la salle des fêtes du Cercle Saint-Josse. Discours par M. Lejeune, ministre d'Etat, au nom des paroissiens. Remise d'un souvenir.

Au salut de 3 heures, bénédiction de la bannière du patronage Saint-Josse fondé par M. le curé Delvigne en 1879. Après le salut, réunion des sociétés sur la place Saint Josse. Concert. Exécution d'une cantate. Cortège. Le soir, illumination.

Lundi 11 juillet, à 6 heures du soir, banquet par souscription dans la salle des fêtes du cercle Saint-Josse.

Le prince et la princesse Albert figurent au nombre des souscripteurs pour la remise d'un souvenir au vénéré jubilaire.

\* \* \*

**La Réouverture du Waux-Hall** a pleinement réussi cette année.

Les concerts se donneront sous la direction de MM. Sylvain Dupuis, chef d'orchestre au théâtre de la Monnaie et Louis Van Dam, professeurs de la classe d'orchestre au Conservatoire, que la société a pu s'attacher pour la saison d'été.

Tout fait prévoir une série de concerts exceptionnellement intéressants, l'administration apportant le plus grand soin dans la composition des programmes (qui seront entièrement renouvelés) et ayant pu s'assurer déjà le concours d'artistes renommés.

Les abonnements au prix de 20 fr. par personne pour la saison entière, seront reçus au contrôle tous les soirs.













# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

SOMMAIRE : Les lendemains, *nouvelle* (Pierre Suau). — Le Paon, *poésie* (E.-H. Gillewytens). — Journal d'un gentilhomme campagnard, *suite* (XXX). — La petite Jardinière (E.-H. Gillewytens). — Ce qu'on éprouve au Congo (R. Butaye). — Conte Arabe. — M. René Bazin et sa province. (Raoul Aubry). Bismarck et Guillaume II. — Memento culinaire (Tante Louise). — Une « Ecole nationale de cuisine » à Londres. — Le coin des rieurs. — Les livres (Fr. Dufour). — Récréation. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Petites nouvelles. — Les revues.

## Les Lendemain

(SUITE)



II

Le vicomte de Néry n'était point retourné au Soudan. Capitaine aux zouaves, captif de son métier et de son bonheur, il avait tenu garnison à Tlemcen d'abord, puis à Alger. M<sup>me</sup> Dardré n'avait pu vivre dans sa maison déserte. Le jeune ménage l'accueillit, et, une attaque de paralysie ayant atteint sa grand'mère, Marie de Néry s'était fait un devoir de ne jamais l'abandonner. Aussi, n'avait-elle pu, depuis trois ans, faire en France que de courtes apparitions, interrompues toujours par les appels inquiets de l'infirmes. Ainsi, depuis trois ans, n'avait-elle pas revu sa sœur aînée.

La correspondance de Marie, enthousiaste longtemps, s'était, peu à peu, teintée d'une imperceptible mélancolie, que les yeux de Marthe n'avaient pas su discerner, ou qu'elle expliquait simplement par la peine évidente du foyer : le berceau vide. M<sup>ms</sup> Dardré venait de mourir, et Marie profitait de sa première liberté pour retrouver Marthe.

Une joie profonde illumina leur visage, effaçant tout ce qu'un autre sentiment avait pu y laisser d'empreinte. La figure pâle de Marthe gardait une expression

d'extase, que Marie, quelque temps, admira avec envie. La beauté de M<sup>me</sup> de Néry, pleinement épauouie, disait la force saine et le radieux bonheur de vivre.

Elles avaient tant à se dire, que leurs premières phrases furent un insignifiant bavardage. Puis Marie raconta la mort de sa grand'mère, et ses adieux à l'absente toujours regrettée. René de Néry était resté à Diest, sous prétexte de visiter la double enceinte fortifiée de la curieuse cité, mais, en réalité, par discrétion, pour laisser aux deux sœurs le temps de s'épancher à leur aise.

Les petites nouvelles épuisées :

— Mais enfin, dit Marthe, et toi ? parlons de toi, de ton bonheur. Est-il bien tel que tu l'avais rêvé et que tu le méritais ?

— Mon bonheur, répondit Marie, avec un léger tressaillement dans la voix ; mais oui, mon bonheur est parfait. Sans doute, il y manque une joie... — Marie fit un geste, et leva les yeux au ciel avec un soupir, — mais cette déception, cette douleur, si tu le veux, mise de côté, oui, je suis entièrement, absolument heureuse. Quand je dis absolument, c'est autant,

n'est-ce pas, qu'un bonheur peut être absolu ici-bas.

Elle avait fait cette réponse en taquinant sa fourrure, les yeux baissés. Son regard se releva sur ces derniers mots, et Marthe fut étonnée d'y lire une tristesse qui contrastait avec une si belle assurance.

— Mais, et lui ? insista Marthe, il est toujours l'être idéal que tu voulais, le prince Charmant ?...

— Oh ! les princes Charmant, ma chérie, n'existent, comprends-tu, que dans les contes de fées dont on endort les petites filles, et l'on a bien tort, je te l'avoue, d'endormir les petites filles avec de pareils contes, car elles y croient, et, quand elles se réveillent, la réalité, succédant au rêve, a bien des chances de les surprendre.

— La réalité ? Tu serais donc réveillée de ton songe ?

— Penses-tu qu'un songe puisse durer trois ans ?

— Alors ton bonheur fut un songe, et il est évanoui ?

— Ah ! fit Marie avec impatience, et, subitement, elle sanglota.

Sœur Marthe s'aperçut, pour la première fois, qu'une grille de fer la séparait du monde, et l'empêchait d'entourer de ses bras cette sœur chérie, dont les larmes la navraient. Elle prit du moins sa main, et la caressa tendrement, comme elle faisait à la Breyne quand elle calmait ses peines d'enfant :

— Que je suis sotte ! dit Marie, en essayant de rire, mais un sanglot la reprit et une crise de larmes la saisit, d'autant plus abondante que ses nerfs, excités par la joie même de cette entrevue, étaient moins capables de résister à une émotion.

Alors, elle se rapprocha tout près de la grille, dont les pointes noires piquèrent son front, et, comme en confession, avec des embarras et des détours, elle avoua le secret qu'elle avait tant besoin de dire.

Oh ! sans doute, René l'aimait ; et rien qu'elle, et avec un respect fervent, et rien ne lui manquait pour être heureuse, mais c'est ce qui la désolait, qu'ayant tout bonheur, le bonheur ne fût que cela ! Et puis, à vrai dire, René, sans doute, était parfait... elle serait criminelle si elle le contestait ; mais enfin, ce vainqueur, ce héros !.. Il n'était pas commun,

non, au contraire vraiment distingué de manières surtout, mais qu'il se contentait de peu dans la vie !.. Il ne manquait pas de cœur, mais d'ailes ! Ce je ne sais quoi, ce malaise de l'âme non satisfaite qui la torturait, il ne le ressentait pas, il ne le comprenait pas. Tandis qu'elle étouffait, elle, dans l'air épais de la vie, lui s'absorbait dans les exigences machinales de son service, dans les limites étroites de son bonheur ; sans compter... enfantillage, il est vrai, que ceci, mais enfin qui la vexait : René devenait replet et chauve !

A ce coup, Marthe partit d'un éclat de rire.

— Ah ! tu ris, reprit Marie, cessant de se contraindre. Mais si tu savais ma misère, de me trouver captive de ces vulgarités, qu'un sourire d'enfant ne console encore pas ! Si tu savais, depuis un an surtout, comme je t'envie, la seule heureuse de nous deux, d'avoir échappé aux déceptions du bonheur, et de n'avoir pas vu s'effeuiller ton rêve !

Une petite cloche lointaine tinta dans le couvent. Elle appelait sœur Marthe. Marie vit des larmes dans les yeux de sa sœur.

— Qu'ai-je fait, mon Dieu, s'écria-t-elle, d'avoir troublé ta paix en te contant mes maux !

Marie n'avait aucunement troublé la paix de Marthe. Retirée dans sa cellule pour faire son examen de conscience, Marthe tomba à genoux, et s'abîma aussitôt dans une méditation profonde. Ses mains couvraient son visage et ses sursauts nerveux montraient qu'elle pleurait. Ah ! les rêves effeuillés, Marie les connaissait donc, et le bonheur, presque tout le bonheur possible leurrait ceux qui l'obtenaient, et les héros sont des hommes... presque communs ! Elle n'était donc la seule déçue, car elle aussi, sœur Marthe, elle était déçue. Elle avait rêvé sur terre, une vie extra-terrestre, et une oraison où elle entendait Dieu. Or, durant ses méditations pénibles, le sommeil la prenait, et, au chœur, dont le chant monotone la fatiguait, le ciel ne s'ouvrait pas à ses yeux, les anges ne chantaient pas à ses oreilles. Elle avait désiré des macérations héroïques. Ses forces s'y étaient refusées. Une série de petits devoirs, de menues occupations, remplissaient ses journées... C'était innocent et

pénible, mais ses ailes, à elle aussi, ses ailes étaient coujées... Non certes qu'elle eût jamais regretté le bonheur humain et les joies corruptibles, mais elle s'était demandé, timidement, craignant de pécher en se le demandant, si son poste n'eût pas été au chevet des malades, au service des pauvres vieillards... N'était-elle pas faite pour se dévouer, sous la cornette blanche, sous la guimbe des Petites Sœurs, dans un hôpital, dans l'Inde ou en Chine ? Née pour agir, pour combattre et pour souffrir, elle s'étiolait oh ! bien volontiers ; mais en acceptant d'être victime, elle regrettait de n'être pas apôtre... Et l'harmonie jaillissant de son cœur oppressé, elle entendit chanter en elle, et, irrésistiblement, elle nota au crayon les dernières stances d'un poème, que, sans le vouloir, elle composait ainsi depuis trois jours. Elle l'avait intitulé « Mon Étoile », et, pour déguiser son aveu, elle y faisait parler, en ces termes, un personnage imaginaire :

— Tout homme l'a, son étoile chérie,  
Astre charmant, qu'il aime malgré lui.  
Tout homme l'a : qu'il pleure, ou qu'il sourie,  
Il faut qu'il marche aussitôt qu'elle a lui.

Son doux éclat le fascine et l'entraîne :  
« Le ciel est bleu, l'air est pur, le flot dort ;  
Et tu souris, ô ma sœur, et ma reine ;  
Pourquoi trembler ? dit-il, je me sens fort. »

Et l'homme part !... Dans sa fière espérance,  
Vers l'idéal il tend ses bras ouverts ;  
Il ne croit pas possible la souffrance ;  
Sait-il les maux que d'autres ont soufferts ?

Tout homme l'a, son étoile chérie !  
Au ciel, aussi, je vis la mienne un jour.  
Elle tremblait, comme une âme qui prie :  
Je lui vouai soudain un tendre amour.

Pauvre étoile timide, illusion fervente,  
Rêve qui me charma, dont je doute aujourd'hui,  
Désir de se donner, amour, fièvre brûlante.  
Tu me trahissais donc, lorsque tu m'as séduit ?

Pourquoi me disais-tu : « C'est ton Dieu qui  
[t'attire ;  
Viens, ne résiste pas : suis ton divin flambeau  
Accours : c'est l'idéal, accours, c'est le martyr  
Pourquoi me faisais-tu cet horizon si beau ? »

Hélas ! moi, pauvre enfant, je te donnai ma vie ;  
Je te l'offris joyeux, mon humble et cher trésor,  
Et tout rempli, dès lors, de mon unique envie,  
Je n'attendais qu'un mot pour prendre mon  
[essor.

Et toi, quand tu vis bien que j'avais pour te  
[plaire,  
Broyé dans ma ferveur, jusqu'au cœur de ma  
[mère :  
Quand j'eus, de notre amour, le cœur bien en-  
[vahi :

Inconstante, tu m'as trahi !

Tu m'as laissé tout seul au milieu de la route,  
Tout seul dans ma douleur et tout seul dans ma  
[nuit :  
Et mon cœur, accablé de tristesse et d'ennui,  
Ne trouve, autour de lui, que ténèbre et que  
[doute.

N'était-ce donc pas Dieu qui t'envoyait à moi,  
Quand tu parus brillante, à mon âme endormie ;  
N'était-ce donc pas vrai, mystérieuse amie,  
Que je pouvais compter sur toi ?

Mais, est-ce bien fini ? Le ciel est sans nuages,  
Viens ! reparais, ma sœur ; brille dans le ciel  
[bleu ;  
Je te suivrai fidèle, et, comme les rois mages,  
Mon astre retrouvé me mènera vers Dieu !

Quand la clochette résignée sonna la fin de l'examen, sœur Marthe se leva, étourdie, et fut un moment avant de reconnaître l'heure qu'il était. Elle alla prendre au réfectoire sa place accoutumée. Elle mangea, en se privant le plus possible, confuse de sa dernière distraction, malheureuse de ne pouvoir assaisonner sa portion de racines, d'un peu de cendre ou d'un peu de fiel. Elle écoutait lire la vie de Magdeleine de Pazzi, un ange celle-là à qui Dieu parlait. Mais elle n'était pas digne, elle, d'entendre ce langage. Rentrant en elle-même, sœur Marthe s'accusait d'endurcissement, et, avec angoisse, se demandait si Dieu ne l'avait pas rejetée.

Dans le petit parloir des hôtes, M<sup>me</sup> de Nèry déjeunait, servie par deux tourières aux figures calmes, à l'imagination placide, qui lui disaient beaucoup de bien de sœur Marthe, et dont la béatitude n'était troublée que par de légers humanismes.

(A suivre)



## Le paon

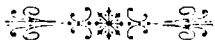
— 0 —

Habillé de tous ses atours,  
Le paon, trop fier de ses velours  
Et satins multicolores,  
Traînant son luxe hautainement,  
À peine remarque, en passant,  
Ses pareils aux voix souores.

—  
Car d'autres sont moins beaux que lui,  
Qui sont poètes de la nuit,  
Ou bien annoncent l'aurore ;  
Et plus modestes mêmes ceux  
Qui nous renforcent de leurs œufs  
Ou que nature décore.

A plus d'un homme, sur ma foi,  
On pourrait comparer ce roi  
De la volaille et du vice ;  
Car, envers d'autres arrogant,  
On trouve maint fat de haut rang  
Sans talent et sans malice.

E.-H. GILLEWYTENS



## Journal d'un Gentil- homme Campagnard

(Suite)

—o—

*E... le 25 juin 1885.*

Nous avons profité hier, pour la première fois, de notre nouvelle terrasse au-dessus de l'orangerie ; jusqu'ici il n'avait pas fait encore assez beau pour s'y installer, mais, hier au soir, le temps était magnifique ; nous avons porté des chaises et y sommes restés longtemps, respirant avec plaisir une petite bise fraîche qui nous arrivait, toute parfumée par les chèvrefeuilles et les lys en fleur. Lorsque nous sommes arrivés sur la terrasse, le soleil venait de se coucher, et l'horizon était en feu ; un reflet rougeâtre se répandait sur les montagnes, et il semblait qu'un incendie gigantesque embrasait l'immense étendue que nous avions sous les yeux. Peu à peu, les lueurs ont diminué d'intensité et on ne voyait plus qu'une teinte jaunâtre du côté du soleil couchant, lorsque la lune a commencé à éclairer le paysage. Je ne saurais dire ce qui me plaisait le plus de cet immense horizon embrasé par les derniers rayons du soleil couchant, ou de cette même étendue éclairée par les faibles lueurs de la lune naissante. Chacun de ces spectacles était splendide et nous nous estimions heureux, Elisabeth et moi, de pouvoir en goûter tout le charme. Étant assis sur la banquette au dessus du bâtiment de l'orangerie, je voyais près de moi les machicoulis qui forment le couronnement de la terrasse, de là, je jugeais mieux la grande élévation où nous nous trouvions au dessus de la plaine, et il me semblait être un de ces seigneurs du moyen âge, regardant du haut de son donjon les vastes

étendues de pays soumis à sa domination. L'heure de se coucher est enfin venue, et il a fallu quitter, à regret, cette terrasse où j'ai passé une si agréable soirée. Je ne sais, tant le charme de cette nuit paisible et calme me retenait, si étant tout seul, j'aurais eu la pensée d'aller me coucher ; mais le sommeil d'Elisabeth réclamait ses droits et il a fallu s'exécuter.

Cette soirée me laissera de plus doux souvenirs que bien d'autres passées au théâtre à Paris, même celles où je savourais avec plaisir la musique des meilleurs opéras. Mais ce silence de la nuit a aussi ses harmonies, et les beautés de la nature ont un bien grand charme pour les cœurs qui savent les comprendre.

*E... 26 juin 1885.*

Hier au soir, nous avons encore profité, par une nuit splendide, des aspects variés du paysage vu du haut de la terrasse de l'orangerie. Nous avons eu encore le beau ciel embrasé, suivi de l'apparition de la lune avec ce même calme et ce même silence de la nuit. Le spectacle avait, en outre, un charme nouveau ce soir. C'est demain, en effet, qu'a lieu la fête de St-Jean et on a l'habitude, dans tout le pays, d'allumer des feux de joie la veille de ce jour. Lorsque la nuit fut venue, sur tous les points de l'immense horizon que nous pouvions embrasser, on voyait, à chaque instant, paraître de nouvelles lumières, et cette illumination, à étendue presque illimitée avait un charme particulier. On voyait des feux allumés jusque sur les points les plus élevés de la chaîne du Luberon où je ne croyais pas qu'il y eût de villages. C'était probablement des bergers installés dans ces montagnes pour passer l'été qui avaient voulu s'unir ainsi, quoique de loin et solitaires, aux bruyantes et joyeuses réunions des paysans dans les villages, assemblés autour de leurs feux.

*E... le 27 juin 1885.*

Ayant un commencement de migraine, je n'ai pas fait aujourd'hui, ma promenade ordinaire, et je suis en ce moment assis sur mon banc de prédilection dans l'allée. Grâce aux pluies de ces derniers temps, les gazons sont encore bien verts

et le bosquet bien frais. Un petit air de mistral apporte un peu de soulagement à mon mal de tête, mais cette souffrance m'empêche de profiter, comme je le ferais ordinairement, de tout ce qui m'entoure. Des oiseaux de toutes sortes font entendre, près de moi leurs petits cris et leurs chants ; le rossignol se fait remarquer au milieu de ce concert, par ses modulations plus savantes ; mille insectes bourdonnent dans l'air ; j'en vois de bien jolis défilier sous mes yeux pendant que je regarde à terre en reposant ma tête dans mes mains. Tout cela qui me plairait tant si je me sentais bien, me laisse froid maintenant.

(A suivre)



## La petite jardinière

—o—

Le petite demoiselle,  
Un arrosoir à la main,  
Fièvre et rose, tout comme elle,  
Chemine vers le jardin.  
Là, belle en sa robe blanche,  
Sous un mignon parasol,  
Elle arrose lis, pervenche,  
Muguet, rose et tournesol.

—o—

Avec grâce elle regarde  
S'éclorer chaque matin  
Ces chères fleurs, qu'elle garde  
Contre les coups du destin.  
Son chien Médor l'accompagne,  
Et sautille à son côté,  
Fier d'avoir une compagne  
Si pleine de charité.

—o—

Et les feuilles desséchées,  
Que l'on regarde en rêvant,  
Par sa main vite arrachées,  
S'envolent au gré du vent :  
Ainsi l'homme sur la terre,  
Doit, au jardin de son cœur,  
Garder le bien salulaire,  
Chasser le vice et l'erreur.

E.-H. GILLEWYSENS



## Ce qu'on éprouve au Congo

Lettre du Père Butaye à  
un ami

(Fin)

En dehors de ces extrêmes que je signale, on peut dire que tous les blancs qui ont quelque séjour au Congo, éprouvent à certains moments une surexcitation de la sensibilité, une irritabilité de caractère qu'ils ne se connaissent pas, et contre lesquelles les sages se mettent en garde.

Est-ce l'effet de la fièvre ? est-ce l'effet de l'énervernement produit par des travaux excessifs ? je ne le sais pas. Mais cela semble être une disposition du tempérament, produite par les influences si diverses qui agissent sur lui, par les difficultés de tout genre, contre lesquelles la civilisation doit lutter dans un monde tout à fait sauvage et primordial.

Un jour je recevais la visite de trois blancs. Il y avait parmi eux un jeune homme de bonne famille, de manières aimables et polies ; il n'avait que six mois de Congo, débitait d'assez belles théories de civilisation, et se faisait remarquer par la politesse avec laquelle il recevait et traitait, en ma présence, les indigènes qui se présentaient. J'étais moi-même encore assez récent au Congo et me plaisais, à part moi, à augurer bien de la carrière de ce jeune civilisateur : Dans l'après-midi, ce monsieur devait continuer sa route avec ses porteurs. Je lui donnai un petit pas de conduite et m'éloignai. A peine rentré, j'entends des exclamations, des cris de colère, enfin toute une scène. Croyant à quelque malheur, j'allai voir. C'était notre monsieur, qui était dans un état de colère indescriptible..., parce qu'un de ses porteurs avait lié de travers une corde de sa cantine, qui menaçait de tomber !

Quelqu'un qui avait dépassé considérablement son terme de trois ans, me parlait de sa prochaine rentrée au pays, alors qu'il avait prétendu doubler son terme. Je risquai de lui en demander la raison. Était-il malade, mais il avait l'air parfaitement bien portant... « Non,

me répondit-il, je ne suis pas malade du tout, mais ce monde m'énerve, j'ai besoin de me refaire le moral. »

Un autre, auquel on avait proposé de prolonger son terme, vu l'état excellent de sa santé, avait donné cette même réponse : « J'ai la santé, oui, mais le moral s'en va, ce serait plus fort que moi. »

Et ceux qui parlaient ainsi n'étaient pas des hommes qui se seraient laissé aveugler sur leur état par un imaginaire besoin de rentrer, par un vague sentiment de nostalgie. C'étaient des hommes d'action et de devoir, qui émettaient un jugement dicté par la froide raison.

Voilà donc, à mon humble avis, ce que les blancs éprouvent au continent noir, sous le soleil du Congo, ou pour ne pas généraliser, ce que semblent éprouver beaucoup de blancs dans le milieu dans lequel j'ai vécu ou avec lequel j'ai été en contact. Ce n'est qu'une opinion personnelle. En appréciant ce qu'on voit, ce qu'on éprouve dans un monde aussi nouveau que notre Congo, l'erreur est facile. Ce n'est qu'à la longue que les idées se fixent, comme les choses ; et dans ce monde-là, il y a bien des découvertes à faire aussi difficiles peut-être que celles de Livingstone et de Stanley, quoique moins laborieuses et moins gigantesques.

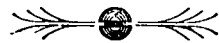
Je termine en vous disant que, comme je l'annonçais à la première page, j'ai fini par voir dans mes courses une dizaine de villages, reprenant patiemment ma petite notice après interruption ; j'ajoute que, contrairement à mes prévisions, j'ai même doublé le cap de la grande saison des pluies avec ses orages et ses heures sombres, et suis arrivé à pousser ma pointe dans la belle saison sèche avec ses journées sereines, ses calmes nuits, sa température modérée, enfin tout ce qui peut disposer l'âme à un jugement équitable des hommes et des choses.

Veillez, en retour, vous souvenir dans vos prières de vos frères pionniers de la civilisation chrétienne, sachant que leur tâche est rude ; et que, tout en se vouant de tout cœur à ce labeur immense de relever ce monde déchu, ils éprouvent cependant le besoin de se raidir contre les énervements que tendent à produire tant de causes néfastes conjurées contre eux et contre leur œuvre de tous les jours.

Ce qui semble bien lourd au point de vue humain, ce que je ne comprendrais guère chez ceux qui n'ont ni croyance, ni pratique religieuse, les missionnaires l'exécutent de grand cœur dans toutes les parties du Congo. Des religieux et des religieuses de tous ordres, sans compter leurs termes et sans se refaire par des retours réguliers dans la patrie, continuent à se vouer de tout cœur, à travailler sans relâche à leur rude labeur. N'éprouvent-ils pas le besoin de se reconforter ? Sans doute, je le répète, ils ont leur part de souffrances morales et engendrées par cette lutte gigantesque avec ce monde si déchu. Plus que tout autre, le missionnaire est en contact direct et continu avec cette race pervertie par tant de vices ; il lutte comme corps à corps avec ces hommes aux mœurs sauvages, aux passions brutales, aux habitudes invétérées d'indolence et de mensonge, pour les discipliner, les améliorer, les relever et les maintenir ; comment ne pas souffrir cette lutte ?

Mais il a pour s'encourager et se stimuler un idéal d'intérêt temporel ; il a comme ambition, le noble désir d'imiter jusqu'au bout le Christ et les martyrs donnant leur vie pour leurs semblables ; il a pour se refaire continuellement le moral, cet élan de charité, qui trouve son triomphe dans la souffrance et jusque dans la mort.

R. BUTAYE, S. J.



## Conte Arabe

Les légendes orientales sont toujours intéressantes. Celle de Hadji Mevlane, un des Pères de l'Église musulmane, pourrait servir d'enseignement à nos magistrats instructeurs.

Hadji Mevlane, se rendant en pèlerinage à La Mecque et rencontrant au milieu du désert de la Mésopotamie deux marchands qui en revenaient, les interpella en ces termes :

— N'avez-vous pas perdu un chameau ?  
 — Certainement. — L'animal est borgne de l'œil droit, n'est-ce pas ? — En effet.  
 — Il boite de la jambe gauche ? — C'est tout à fait vrai. — Il lui manque deux dents de devant ? — C'est comme vous le dites.  
 — Votre chameau était chargé à sa gau-

che avec du miel et à sa droite avec du blé ? — Mais oui, oui ! s'écrièrent avec une indescriptible joie les marchands. Indique-nous, de grâce, l'endroit où il se trouve et nous te comblons de bienfaits. — Je regrette beaucoup, répondit Hadji Mevlane, de ne pouvoir vous satisfaire. J'ignore où se trouve en ce moment votre chameau ; la route qu'il suit m'est inconnue. Je ne l'ai jamais vu ni rencontré. Peut-être il n'est plus en vie. — Les marchands mis en éveil et en présence des indications précises que le saint homme leur avait données, conclurent naturellement que celui-ci s'était emparé de la bête égarée et ne voulait plus la rendre. Si détraqué que fût l'animal, ils y tenaient avec fureur, car au fond du sac qui contenait du blé, ils avaient enfermé un véritable trésor en or et en pierres précieuses. Ils avaient pris cette précaution pour détourner l'attention des maraudeurs. Désespérant d'amener leur homme à avouer son larcin, ils le traînèrent de force chez le cadi (juge) de la ville voisine qui était Hama. Le cadi, qui connaissait de réputation l'homme qu'on lui avait amené, ne pouvait seul instamment supposer qu'il était en présence d'un voleur. Un interrogatoire sommaire lui suffit pour élucider l'étrange aventure.

« Je n'ai pas volé le chameau de ces hommes, dit doucement le saint derviche. Je me promenais dans le désert et j'ai remarqué sur la route la trace d'un animal là où aucun homme n'avait mis le pied ; c'était celle d'un chameau. J'ai été amené à supposer que la bête était borgne et de l'œil droit parce que j'ai observé que dans les bouquets d'herbes sèches qu'il avait rencontrés çà et là sur son chemin, c'est du côté gauche qu'il avait brouté. La façon de poser ses pieds m'a indiqué qu'il boitait d'une jambe. Le manque des dents de devant était facile à comprendre parce que dans chaque bouquet d'herbe il en avait laissé à tactes quelques-unes du milieu de chaque bouquet. La profusion des mouches à la gauche de sa route, et des fourmis à la droite, m'a convaincu à première vue qu'il était chargé de miel et de blé. Voilà les éléments de mon enquête ; c'est donc chez moi une question d'observation. Il se trouve que la réalité est conforme à mes déductions, mais je n'ai jamais vu le chameau que ces messieurs me réclament. »

## M. René Bazin et sa province

On connaît peu M. René Bazin. On sait seulement qu'il professe quelque part, en province, et ne fréquente pas le boulevard.

Il habite, pendant les courtes semaines de son passage à Paris, un entresol voisin du Trocadéro. Je l'y ai rencontré hier ; et il m'a dit :

— Je ne suis pas, en effet, un homme de Paris. J'ai deux logis : un à Angers, qui est la maison familiale où je n'ai cessé de vivre jusqu'ici ; l'autre à trois kilomètres d'Angers qui est une maison de campagne où je vis le meilleur de mes journées de travail. Je compte, bientôt, m'y installer complètement.

— Et Paris ?

— Paris, c'est l'accident, et jusqu'à mon élection je n'y séjournai que peu de temps, chez mon fils. Je dois cependant changer tout cela : je renoncerai à ma maison de la ville, je prendrai à Paris un petit pied à terre puisque l'Académie va m'obliger à rester ici plus fréquemment, et je ferai de ma demeure des champs mon domicile régulier. C'est d'ailleurs un lieu presque historique : son propriétaire d'il y a quarante ans reçut là Sainte-Beuve, Victor Hugo, Dumas, George Sand. Elle est propice au romancier solitaire. Or, je ne comprends pas le travail hâtif, et l'agitation des villes ne m'est pas favorable. »

M. René Bazin a l'allure que nous prétons invariablement à l'officier de cavalerie — mais il semble un cavalier qui aurait beaucoup de distinction et un peu de timidité. Il enseigne toujours le droit à l'Université catholique d'Angers et n'a rien cependant d'un professeur austère ; il est d'un abord discret, réservé ; il s'exprime avec douceur et tranquillité.

Son histoire est infiniment simple. Il descendait d'une honorable famille d'Angers, fit son droit, passa quelques années à Paris, revint à Angers et publia divers contes et nouvelles. Il n'a pas eu d'aventures :

— Je ne suis certes pas, m'a-t-il dit, un optimiste farouche, et je crois que la



somme du bien doit équilibrer celle du mal. J'ai, certes, rencontré sur ma route des ennemis et des envieux ; j'y ai rencontré aussi des protecteurs bienveillants et des critiques sincères. Un jour, un directeur de journal lit un de mes volumes, essai d'un commençant, « Ma tante Giron » ; il m'écrit, me demande ma collaboration. Et voilà comment j'ai débuté ; c'est très banal...

» Pourquoi j'ai surtout étudié la province dans mes récits ? Parce que c'était mon milieu, celui que je connaissais, que j'aimais. Et je n'ai pas voulu le délaisser, parce que je pensais que bien assez d'autres littérateurs écrivent ou écriront des romans sur Paris et sur la vie de Paris, se constitueront toujours les observateurs de la psychologie parisienne, c'est à dire de l'éternelle crise sentimentale et du classique ménage moderne. J'ai regardé jalousement ma province pour en raconter les mœurs et les types, les gens et les choses.

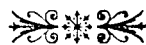
» La petite ville et la campagne ont été et resteront mes sujets préférés d'analyse. Je me disais : « Il y a des villes, en province, ou de grands villages si l'on veut. Et je devrai m'occuper d'elles. Mais il y a aussi la campagne, la vraie, celle des guérets, des landes, des bois, des montagnes, la campagne reposante et pleine de rêve. Celle-là, je sens que j'en parlerai avec prédilection. Je l'ai connue tout enfant, à l'âge où les petits qui seront touchés de bœufs, commencent à prendre l'aiguillon, portent la soupe aux hommes qui fauchent, et reviennent si fiers le soir, dans le silence des brumes tombantes, à califourchon sur la vieille jument blanche qui a l'air de les bercer. Et je crois que ceux qui ne l'ont pas vue avec leurs yeux de dix ou de douze ans, ne l'aimeront jamais de cet amour-là. Elle veut des âmes tout à elle, des âmes fraîches parce qu'elle est fraîche, des âmes jeunes parce qu'elle est l'éternelle jeunesse. Hélas ! et nous changeons, tandis qu'elle demeure : mais il nous reste un souvenir et une faculté d'émotion, et l'harmonie se retrouve ensuite au premier rappel du passé, pour un lointain de futaie bleue, pour une branche de pommier fleuri, pour un jardin de banlieue avec trois brins de lilas et un vieux peuplier N'est-ce pas, Corot,

» n'est-ce pas, Rousseau, et vous les autres, ceux d'aujourd'hui, n'est-ce pas que vous avez été lâchés, en casquettes et en blouses d'écoliers, à travers les prés ; que vous avez déniché des nids, dormi dans le foin nouveau, passé des heures à plat ventre sous le soleil, quand la terre crüe de chaleur, et longé le soir, ravis et saisis de peur, le bord des étangs d'où se lèvent des formes vagues ; et que c'est de là, de ces moments où vous pensiez à peine, où vous vous abandonniez, sans savoir, à tous les souffles errants, qu'est venue votre vocation d'artistes, et la passion de votre vie et sa plus grande joie ? »

« Je ne cherche pas à me raconter moi-même, et une seule fois vous pourrez trouver sous ma plume une confession : c'est celle que vous venez d'entendre et que j'ai faite à mes lecteurs dans la préface de mon volume : « En province ». Maintenant, vous connaissez mon cas aussi bien que moi-même... »

Ainsi la vie de M. René Bazin s'écoule-t-elle sans heurt et sans bruit. Il est l'homme du plein air ; il chasse, il aime les sports, mais comme un libre habitant de la campagne. Il m'a confié que s'il avait par hasard un mérite, ce ne pouvait être que celui-ci : la conscience du bon ouvrier. Il se penche sur ses feuillets avec calme, réflexion et presque minutie ; il ne livre pas au lecteur des productions rapides et s'essaye à donner à sa forme tout le soin dont il se sent capable ; le lent effort ne l'épouvante pas, car il ne désire ni les tirages excessifs, ni les enthousiasmes populaires ; il s'estime en ce jour, m'a-t-il dit, récompensé très au-delà de sa valeur et n'a pour tous que les mots harmonieux de gratitude et de sympathie. Tant de vertus sont peu communes, et je vis clairement que M. René Bazin arrivait bien d'Angers.

RAOUL AUBRY

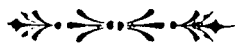


## Bismarck et Guillaume II

La « Revue hebdomadaire » publie, d'après les confidences de Bismarck à son ami le docteur Blum, le récit détaillé des circonstances qui amenèrent la retraite du chancelier de fer. Guillaume II la désirait depuis son avènement,

et il dépensa, pour la provoquer, des trésors d'ingénieuse astuce. Au commencement de 1890, M. de Bismarck se plaignant de rhumatismes, l'empereur l'engagea vivement à se reposer. Loin de se méfier de cette sollicitude, le prince remercia et partit. Aussitôt, Guillaume II inséra au « Moniteur de l'Empire » les fameux « Rescrits sur la question ouvrière ». Il croyait par ce beau geste, se concilier les socialistes, qui ne firent qu'en rire. Mais le chancelier ne rit point. C'était la première fois qu'un document aussi grave était publié sans son avis et sans sa signature. Dès son retour, il protesta auprès de l'empereur sur un ton enflammé, presque irrespectueux. Guillaume II fut très calme : « Faites moi un rapport là-dessus. » A quelques jours de là, M. de Bleichroeder introduisit chez le prince de Bismarck M. Windhorst, le député du Centre, qui venait lui offrir l'appui des catholiques à des conditions que le chancelier refusa immédiatement. Toutefois, dès le lendemain, l'empereur informé de cette entrevue (qu'il avait provoquée — semble dire M. Blum) affectait d'y voir une trahison de son chancelier et lui demandait l'engagement de ne recevoir désormais aucune visite d'homme politique sans son autorisation. Refus absolu et violent de Bismarck. « Même si je vous l'ordonne ? — Même dans ce cas. C'est pour tenir une promesse faite à l'empereur Guillaume I<sup>er</sup> que je suis resté au service de son petit-fils. Si je gêne Votre Majesté, je suis prêt à me retirer. » L'empereur ne répondit rien et Bismarck qui ne tenait nullement à s'en aller, crut que sa menace l'avait intimidé. Mais le lendemain, le général de Hahnke venait le prier d'envoyer sa démission. « Dites à Sa Majesté, répondit le prince, que je manquerais à mon devoir en quittant mon poste dans l'état présent des choses. C'est donc à l'empereur à me signifier mon congé. » Là-dessus, les ministres, inquiets pour eux-mêmes, délibéraient s'ils ne devaient point faire une démarche auprès du souverain. Ils n'avaient pas fini de délibérer que l'empereur, déjà informé, leur faisait dire qu'elle serait inutile. Et, le même jour, M. Lucanus venait répéter à Bismarck qu'on attendait sa démission. « Sa Majesté vous fera duc et vous dotera. — J'aurais pu, dit le prince, être duc depuis longtemps ; quant à la gratification

je ne suis pas un facteur des postes. » Il fallut néanmoins s'exécuter. Et le 20 mars, Bismarck signait sa demande de retraite à laquelle il s'amusa à joindre le rapport, le fameux rapport établissant que l'empereur n'avait pas le droit de publier des rescrits sans l'aveu de son chancelier.



## STANLEY

Né à Denbigh, une petite ville du pays de Galles, en 1840, Stanley s'embarquait quinze ans après pour l'Amérique et, comme ses économies ne lui permettaient pas de payer son passage, il se faisait garçon de cabine à bord du paquebot. Mais, arrivé à la Nouvelle-Orléans, il ne devait pas tarder à montrer son savoir faire. Le négociant chez lequel il avait trouvé un emploi l'adoptait, et c'est à ce moment qu'il échangeait son nom de Rowland pour celui de Stanley, son père adoptif. Tout paraissait lui sourire et sa fortune faite ; malheureusement, le vieux Stanley mourait sans testament, et le jeune homme privé de toutes ses espérances en était réduit à courir de nouvelles aventures : il s'engagea dans l'armée confédérée, et, fait prisonnier par les fédéraux, il était employé de nouveau sur un navire à de très modestes fonctions.

Mais la paix faite, il eut la bonne chance de se trouver sur le chemin d'un rédacteur du « New-York Herald », et après un court apprentissage du métier de journaliste, il partait, muni de tout, et parfaitement en passe de réussir, comme correspondant chargé de suivre l'expédition anglaise d'Abyssinie. Les lettres qu'il adressa à son journal lui firent honneur, puisque, une fois l'armée du général Napier rentrée en Angleterre, Stanley fut nommé correspondant du « Herald » en France et en Espagne ; mais cette campagne lui servit sans doute en ce qu'elle lui donna l'habitude des choses de l'Afrique. Aussi, quand en octobre 1869, son directeur, M. Gordon Bennett, qui avait su deviner l'énergie de son jeune collaborateur, le chargea d'organiser et de diriger une expédition qui devait se mettre à la recherche de Livingstone, Stanley se trouva-t-il tout prêt et, bien armé par l'expérience,

n'eut-il guère d'école à faire dans son nouveau métier d'explorateur.

C'est en janvier 1871 qu'il se mit en route. On savait Livingstone dans la région des lacs ; mais depuis deux ans on n'avait plus eu de nouvelles du grand voyageur ; Stanley choisit donc Zanzibar comme point de départ. Alors tout le centre de l'Afrique, — et le centre commençait à une bien petite distance de l'océan Indien pour finir fort près de l'Atlantique, — n'était qu'un vaste blanc sur la carte ; quelques lacs et la fameuse montagne de la Lune étaient à peu près tout ce que l'on en connaissait. Stanley devait donc se diriger quelque peu au hasard pour arriver à joindre Livingstone, et, en effet, pendant près de dix mois, il parcourut ces régions inconnues sans rien apprendre du missionnaire, et ce n'est qu'au mois de novembre qu'il le rencontra à Ujiji, sur les bords du lac Tanganyka. Il était trop bon journaliste pour se borner à remplir sa mission ; il l'élargit considérablement, continua avec Livingstone les explorations commencées, et ce n'est qu'au commencement de 1872 qu'il rentra en Europe avec tous les éléments d'un livre qui devait paraître l'année suivante : « Comment j'ai retrouvé Livingstone ? »

Dès lors, la réputation de Stanley était faite ; il avait à peine trente-deux ans, était passionné de voyage et désirait ardemment ne pas se laisser oublier : un an ne s'était pas passé qu'il repartait pour l'Afrique, aux frais du « New-York Herald » et du « Daily News » de Londres, qui s'étaient associés pour l'entreprise. C'est encore par Zanzibar qu'il passa, et toujours vers la région des lacs qu'il se dirigea, mais son second séjour y fut de beaucoup plus longue durée que le premier : il y demeura trois ans, de 1875 à 1877, à parcourir tout le pays, à en déterminer l'hydrographie et l'orographie.

Il put annoncer que, grâce à lui, le roi M'Fesa, de l'Ouganda, l'un des plus puissants princes de l'Afrique Orientale, était l'ami du christianisme, et une grande partie de ses sujets avec lui. A l'Exposition universelle de Paris, il obtint la médaille d'or de la Société de géographie, la croix de la Légion d'Honneur, et fut pendant son séjour le héros de toutes les cérémonies.

La première expédition avait coûté

250,000 francs. Vers 1880, l'Afrique, qui avait été surtout une expression géographique, commença à entrer dans la préoccupation des puissances européennes, et la politique y joua son rôle.

Quand le Roi des Belges l'eut fait appeler pour le charger d'une mission d'exploration au Congo et préparer des domaines à ce qui devait être l'Association internationale d'abord et l'Etat ensuite, Stanley répondit avec empressement à ces ouvertures. Il partit pour l'Afrique occidentale, remonta le Congo, et durant trois ans, de 1881 à 1884, parcourut le bassin du fleuve en créant partout des postes et des factoreries au fur et à mesure qu'il découvrait le cours du fleuve ; son nom est demeuré à bien des points dans ces régions et le Stanley-Pool sur le bas Congo n'est pas moins connu aujourd'hui en Europe que le Stanley-Paals sur le haut fleuve. Son activité fut fort appréciée de ceux qui l'avaient envoyé et l'on sait que le Roi des Belges est demeuré l'un des amis les plus fidèles de Stanley ; les gouvernements, d'ailleurs, ne devaient pas demeurer en reste avec lui, et, à la Conférence de Berlin de 1884, les Etats-Unis le chargèrent de les représenter comme délégué technique.

Mais c'est son dernier voyage « à la recherche d'Emin Pacha » qui valut surtout à Stanley sa réputation européenne. L'ancien gouverneur des provinces équatoriales pour le gouvernement égyptien avait été séparé de l'Egypte par le mouvement madhiste triomphant ; on n'avait plus de ses nouvelles et il pouvait être à craindre qu'Emin et les officiers qui l'accompagnaient ne fussent en danger de succomber. C'est de quoi l'on se préoccupait au Caire ; aussi, quand l'idée eut été lancée dans le public d'envoyer Stanley s'assurer de son sort, fut-elle bien accueillie par le gouvernement khédivial et il fut facile de trouver les sommes nécessaires pour organiser l'expédition. Les choses avaient été largement faites par les bailleurs de fonds ; Stanley put agir à sa guise, et il est probable que jamais mission mieux munie ne pénétra dans le Centre africain. C'est toujours à Zanzibar que l'explorateur fit ses préparatifs ; il y réunit au commencement de 1887, 620 Zanzibaristes et 74 autres Africains et accompagné de 9 blancs, il

se mit en route ; seulement, au lieu de pénétrer par la côte Est, qui eût été la voie la plus courte pour atteindre le haut Nil, il préféra prendre la voie du Congo, qui lui sembla plus sûre dans l'état troublé où se trouvait la partie orientale du continent. Les débuts de l'expédition furent assez aisés, et, tant que l'on demeura sur le Congo, il ne fut pas trop difficile de faire vivre une pareille troupe ; on était d'ailleurs en pays connu et Stanley lui-même en avait une longue expérience. Mais quand on pénétra dans la région entre Congo et Nil, dans la grande forêt, ce fut une autre affaire, et là la difficulté et les souffrances furent très grandes. Stanley, à la tête de l'avant-garde, traversa une première fois la forêt, et, après des misères sans nombre que son énergie formidable seule put surmonter, il arriva sur le Nil, et, peu de temps après, il y rejoignit le pacha, mais point du tout dans les conditions déplorables que l'on avait supposées. Emin vivait fort tranquille au milieu de ses troupes, fort peu menacé par le madhisme et encore moins désireux de retourner en Europe. Aussi, est-ce assez froidement qu'il accueillit les propositions de celui qui se présentait à lui en libérateur, et ce fut sans enthousiasme qu'il promit d'en référer à ses troupes, tandis que Stanley irait chercher son arrière-garde et l'amènerait au Nil.

Stanley se remit en marche et les deux traversées nouvelles qu'il lui fallut faire de la forêt furent plus terribles encore que la première ; il perdit une grande partie de son effectif, et c'est en pitoyable état qu'il atteignit le Nil. Mais là, durant son absence, la situation avait singulièrement changé ; les officiers et soldats d'Emin avaient été moins charmés encore que leur chef de l'idée d'un retour à la côte, car la vie facile des provinces équatoriales leur plaisait, et, pour bien marquer le mécontentement au pacha, ils l'avaient fait prisonnier. Ce n'était donc pas une large hospitalité que les hommes harassés de Stanley pouvaient trouver sur le Nil, loin de là : Stanley ne se découragea pas pourtant, et le pacha ayant réussi à échapper à ses troupes, toute la diplomatie de l'explorateur consista à décider Emin à le suivre : il avait été envoyé par l'Égypte pour le « délivrer », et le

ramener à la côte. La ténacité de Stanley fut la plus forte et, bon gré mal gré, Emin dut partir avec lui ; ensemble, ils dressèrent une carte plus exacte du lac Albert-Edouard et du lac Victoria-Nianza ; ensemble, ils demeurèrent dans l'Ouganda ; ensemble enfin ils arrivèrent à la côte, et c'est ce que Stanley avait voulu. il avait accompli sa mission.

L'enthousiasme fut d'autant plus grand que pendant les trois ans qu'avait duré cette expédition, on avait eu peu de nouvelles de la mission et que le bruit avait couru maintes fois de son total anéantissement ; on en était venu en Europe à douter beaucoup de son succès. Aussi quand Stanley reparut avec son compagnon — bien qu'un accident plus ou moins volontaire eût empêché Emin de quitter l'Afrique, — fût-ce pour l'explorateur un triomphe dont ses précédents succès ne pouvaient donner aucune idée. Il devint le héros du jour et des éditeurs lui offrirent un million comptant pour avoir le droit de publier le livre qu'il s'occupait à rédiger. Cette popularité pourtant ne fut pas de trop longue durée : aussitôt que le livre eut paru, on fut frappé de l'extrême dureté que Stanley avait eue pour les indigènes et les Sociétés de protection des noirs s'en émurent ; des récits de toutes sortes furent répandus qui n'étaient pas à l'honneur de l'explorateur et de ses officiers. On se souvient de la polémique qui s'éleva au sujet de certains actes de cruauté de son second, le major Barttelot, et des révélations peu flatteuses qui s'ensuivirent. Aussi, quand aux élections législatives de 1890 il se présenta à la députation, ses adversaires eurent-ils beau jeu contre lui et ne leur fut-il pas trop malaisé de le battre.

Depuis son retour de l'expédition à la recherche d'Emin, Stanley renonça complètement à la vie d'explorateur et il se maria. Son mariage eut lieu avec une grande solennité dans l'abbaye de Westminster. Il ne renonça point pour cela, d'ailleurs, à s'occuper des affaires d'Afrique, et dans des meetings d'abord, aux Communes ensuite, où il parvint à entrer, il tint à donner son avis sur toutes les questions relatives au continent noir.

## Memento culinaire

### Dîner de famille

*Potage à l'oseille*  
*Dorade grillée*  
*Croquettes de pommes de terre*  
*Salade verte*  
*Dessert*

POTAGE A L'OSEILLE. — Hacher oseille crue, cuire au beurre, ajouter pommes de terre cuites, écrasées, passées, bouillon, bouillir ensemble 20 minutes. Lier avec beurre.

\* \* \*

DORADE GRILLÉE. — Ecailler jolie dorade, plonger dans lait froid, essuyer, badigeonner d'huile ou de beurre. Mettre sur gril chaud, cuire lentement 1/2 heure, des deux côtés. Servir avec beurre fondu, jus de citron, persil haché.



## Une „ École nationale de cuisine ” à Londres

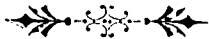
Les Anglais se sont inspirés de ce principe pour créer à Londres une *école nationale pratique de cuisine*. Il semble à première vue, que cet établissement réalise la meilleure solution du problème dont se préoccupent à bon droit les Anglo-Saxons de l'ancien et du nouveau monde. Plus de familles condamnées à vivre à l'hôtel, plus de restaurants ambulatoires distribuant à leurs abonnés des repas refroidis, plus de petites Irlandaises incapables d'allumer elles-mêmes le charbon de leurs fourneaux ! Au lieu de n'avoir qu'à choisir entre ces trois genres de calamités également redoutables, les maîtresses de maison pourront désormais s'adresser à ce conservatoire de la science culinaire, où la plus inexpérimentée des filles d'Erin aura trouvé les moyens de s'initier, au bout de quelques semaines, à tous les raffinements de l'art de Carême et de Vatel.

Malheureusement les diplômes que délivre l'Institut national de la cuisine anglaise ne sont pas à la portée de toutes les bourses. Le diplôme du premier degré, qu'une petite Irlandaise sachant tout juste faire bouillir des pommes de terre à son arrivée à Londres obtient après avoir suivi pendant cinq semaines les cours de l'École professionnelle, lui coûte 158 francs. Si la jeune élève a des aptitudes pour son métier, ou plutôt si elle dispose de ressources suffisantes pour continuer ses études, elle reçoit un brevet supérieur qui lui est délivré moyennant une somme de 288 francs. Enfin, si la future cuisinière a le feu sacré, si elle nourrit au fond de son cœur l'ambition d'arriver au premier rang et suit pendant sept mois les cours d'un professeur en renom, elle sera récompensée de sa persévérance par un parchemin en bonne forme qui l'élèvera officiellement à la dignité de cordon bleu. Cette distinction enviable entre toutes exige malheureusement des sacrifices que les parents des pauvres filles venues à Londres pour y gagner leur vie dans le service domestique sont très rarement en état de supporter, car ce brevet extraordinaire, devant lequel les fourneaux des cuisines les plus aristocratiques s'allumeront tout seuls, ne coûte pas moins de 40 livres sterling, c'est-à-dire 1.000 francs de notre monnaie.

Il serait téméraire d'affirmer que la cuisine britannique ait fait de sérieux progrès sous l'influence de l'École nationale dont le siège est sur la route de Buckingham-Palace. Des diplômes qui s'obtiennent en réalité à prix d'argent ne sauraient offrir de sérieuses garanties. Ce n'est pas au bout de cinq semaines ni même de sept mois qu'une femme, fût-elle née rôtisseuse, peut connaître à fond les secrets d'un art compliqué, difficile et délicat entre tous, qui exige à la fois de l'expérience et de l'inspiration, une extrême variété dans les moyens d'exécution.

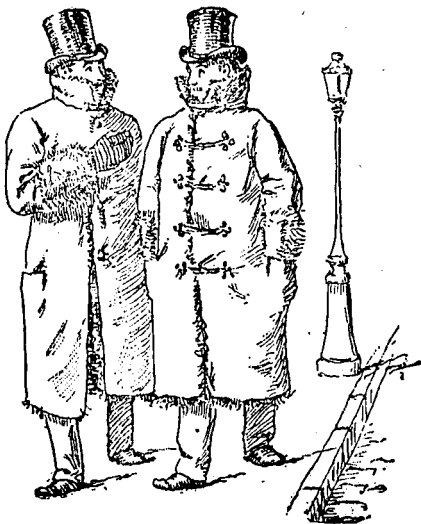
Le résultat le plus clair des diplômes délivrés par l'École nationale de Londres a été de faire maître dans le cœur des titulaires de ces parchemins acquis à prix d'argent des prétentions injustifiées. Une jeune Irlandaise, qui aura obtenu au bout de cinq semaines d'études préparatoires un brevet de cuisinière du premier degré, se cantonnera désormais dans sa spécialité et se croira perdue de

réputation si un impérieux et fatal concours de circonstances l'oblige à cirer une paire de bottines ou à ouvrir à un visiteur la porte de l'appartement. D'autre part il n'est pas difficile de se faire une idée du genre de réponse que s'attirerait une maîtresse de maison assez présomptueuse pour oser dire à une lauréate de l'Institut, section de la Cuisine : « Votre rôti n'est pas cuit à point. » Une grève formidable éteindrait à l'instant même tous les fourneaux de Londres si une pareille injure était adressée à une femme officiellement revêtue de la dignité de Cordon Bleu.



## Le coin des rieurs

— 0 —



Fragment de conversation :

— Moi, je n'ai pas d'opinions politiques ; du moins, je ne les ai jamais manifestées ; je n'ai jamais crié : « Vive personne ! »

— Tiens, parbleu ! ça se comprend : vous êtes médecin !

\* \* \*

A l'école.

— Rappelez-vous que l'adjectif et le verbe ne s'accordent pas ensemble.

— Alors, c'est comme papa et maman.

\* \* \*

Au tribunal.

— Quel est votre âge, madame ?

— Je m'en remets à cet égard à la sagesse du tribunal.

\* \* \*

A la douane :

— Vous n'avez rien à déclarer ?

— Si, j'ai du vin là dedans, en se frappant sur le ventre

— Alors passez ! le vin en cruche ne paie pas.



## LES LIVRES

— 0 —

*L'Annuaire du Touring Club* vient de paraître. Comme d'habitude il est plein de renseignements précieux pour les touristes, quel que soit leur mode de locomotion préféré.

On sait en effet que le Touring Club étend sa sollicitude aussi bien à ceux qui voyagent en chemin de fer qu'aux cyclistes et aux automobilistes.

Une heureuse innovation a permis de réduire de beaucoup le volume, elle consiste dans l'adoption de signes conventionnels parlants, très ingénieux, pour indiquer les hôtels, le logement, les repas, etc.

Les automobilistes ne se plaindront pas, car l'Annuaire du T. C. B. leur consacre 60 pages de renseignements spéciaux, concernant les douanes, la circulation en Belgique et à l'étranger, etc. A l'Annuaire est joint, en brochure séparée, un « *Manuel de conversation* » en français, néerlandais, allemand, anglais, italien et espagnol. L'ouvrage s'adresse exclusivement aux touristes pour leur permettre de se tirer d'affaire dans toutes les situations où un voyageur se trouve d'ordinaire. S'il ignore les prononciations il a encore la ressource de montrer à son interlocuteur la phrase imprimée dans le Manuel. Ce petit volume fort bien fait sera présenté par le T. C. B. au Congrès de la Ligue internationale des Touring Clubs. Il est à espérer qu'il deviendra le Manuel de la Ligue internationale et ce sera tout à l'honneur de la Belgique.

Détail qui ne gâte rien, l'Annuaire et le Manuel de conversation sont envoyés gratuitement à tous les sociétaires du Touring Club.



## RÉCRÉATION

—o—

### Charade

Mon premier au toucher cède fort aisément ;  
 Mon second sous les doigts se change en vêtement ;  
 Et mon tout, dans les airs agité par Eole,  
 Bat sans cesse de l'aile et jamais ne s'envole.

—o—

### Enigme

En Afrique, on me voit, animal destructeur,  
 Respirer le carnage, inspirer la terreur.  
 Mais aussi on me voit, embellissant la Perse,  
 Fertiliser toujours les lieux que je traverse.

—o—

### Réponse au dernier numéro

La réponse à la charade est : *ami-don*.



## Carnet Musical

—==—

### Les nouveautés

La maison Faes, d'Anvers, vient d'éditer deux charmants lieder, harmonisés tous deux par Emile Wambach. L'un, *Zeemanslied*, écrit sur une poésie de Mme Belpaire, est dédié aux hommes de la mer, pour qui la grande bleue est l'objet d'un culte si profond. Nous n'hésitons pas à ranger cette page parmi les meilleures compositions du maître ; elle respire ce souffle vibrant et puissant qui anime tout ce qui forme le fonds du caractère marin.

't *Winterkoninkskén* est une œuvre d'un caractère tout différent, d'une

cadence lente et bien rythmée. L'auteur, abandonnant sa personnalité, n'a en vue que de conserver au morceau son allure poétique, un peu mystérieuse même, et il y réussit très bien, nous laissant l'impression des cloches qui chantent la naissance du Messie.

Quelques mots encore d'un joli *volkslied* : *Houdt u Pier*, écrit par L. Mortelmans sur une poésie de Pol de Mont, deux noms bien connus, dont l'heureuse collaboration ne pouvait manquer de nous donner un petit chef-d'œuvre charmant et gracieux.



## Petites Nouvelles

—□—

### A l'Exposition de Saint-Louis

Notre confrère Rotiers, de la « Chronique », qui est actuellement à l'Exposition de Saint-Louis, adresse à son journal une intéressante lettre dont nous extrayons ces détails sur la vie dans la cité américaine :

« Je suis logé au cinquième étage d'un hôtel de deuxième ordre. La chambre, très modeste, coûte vingt francs par nuit, plus 2 fr. 50 pour le bain, dont l'eau, venant du Mississippi, est boueuse. La femme de chambre fait le lit, ne range rien ; le valet de chambre n'existe pas. Il faut donc brosser ses vêtements soi-même et ils ont besoin de l'être énergiquement en cette ville bourbeuse ; il faut faire cirer ses bottines soit chez le décrocheur de la rue, dont coût 25 centimes, soit chez le coiffeur de l'hôtel, dont coût 50 centimes ; le blanchissage d'une chemise coûte 1 franc, une boîte d'allumettes 25 centimes ; de la gare à l'hôtel, une course en voiture 15 francs, à l'exposition 25 francs ; le transport des colis 2 fr. par objet ; le déjeuner du matin, café, pain et lard grillé, 4 francs et, dans un restaurant quelconque, au linge pelucheux, à la vaisselle ébréchée, au service déplorable, j'ai payé 7 fr. 50 un entre-côte, d'ailleurs mal préparé.

La cuisine est horrible et coûte trois et quatre fois plus qu'à Bruxelles. En revan-

che tout ce qui est confectionné en fabrique sur modèles identiques coûte relativement peu ; une paire de chaussures est cotée de 15 à 18 francs, sur mesure de 50 à 60 ; un costume complet s'achète pour 75 fr., sur mesure 300 ; un habit 200, sur mesure 560.

Sauf pour l'achat des journaux et des timbres-poste, le sou, comme monnaie divisionnaire, est inconnu ; des mendiants le refusent même avec dignité ; la plus petite monnaie dont on se serve est la pièce de 25 centimes. Voilà qui établit le barème de tout ce qui s'achète.

Un détail encore : pour remiser ses caisses d'emballage, la commission belge a dû louer un hangar au prix de 10,000 francs ; les Chinois ont préféré brûler les leurs, estimant qu'il leur en coûterait moins cher d'en faire faire de nouvelles. »

Ailleurs, notre confrère de la « Chronique » fait ressortir le succès de la participation belge à l'Exposition de Saint-Louis :

« Le 30 avril, jour de l'ouverture de l'Exposition, le baron Moncheur, l'aimable diplomate qui nous représente à Washington, dont il est devenu citoyen honoraire par son mariage avec une Américaine jolie, élégante et mondaine, vint assister à la cérémonie d'inauguration. Aucun autre ambassadeur, aucun autre ministre n'avait fait le voyage, et l'attention déférente du ministre de Belgique fut à ce point sensible aux Américains que, du coup, notre pays fut mis au rang de grande puissance.

En effet, le protocole divise le corps diplomatique en deux catégories : celle des nations ayant un ambassadeur, celle des nations ayant un ministre. Les commissaires généraux des six grandes nations à ambassadeur furent invités, après l'inauguration, à un déjeuner offert par M. Hay, le secrétaire d'État, et seul, parmi les commissaires des nations à ministre, y fut convié, avec Mme Carlier et le baron Moncheur, notre distingué commissaire général.

Dans son toast, M. Hay, rompant avec le protocole, a déclaré qu'il voulait compter la Belgique, qui occupe diplomatiquement le 21<sup>e</sup> rang à Washington, comme la septième puissance, et le fait, très favorablement commenté dans la presse

américaine, a impressionné l'opinion publique.

— X —

La « Chronique » cite, à propos de l'Exposition de Saint-Louis, un exemple typique de la tyrannie exercée aux États-Unis par les Unions ouvrières :

« Une quinzaine de jours avant l'ouverture, alors que la plupart de nos produits étaient déballés, la pluie se mit à tomber avec violence. Les vitriers n'ayant pu placer encore les vitres des lanternes, quelques ouvriers arrivés de Belgique s'offrirent à couvrir de bâches les ouvertures béantes, mais l'inspecteur de l'union leur intima l'ordre, sous peine de 25 dollars d'amende, de renoncer à ce projet. Le menuisier ne put clouer des planches protectrices, parce que c'est la besogne du charpentier ; celui-ci était absent, et le couvreur employé autre part.

— Mais à qui faut-il donc m'adresser ? s'exclama M. Carlier, notre commissaire général. Je ne puis laisser perdre mes produits à cause de l'union. Je paierai ce qu'il faudra, à qui vous voulez, mais que les hommes de bonne volonté, nos ouvriers, soient admis à nous protéger contre l'eau.

— Non, il faut attendre le couvreur ou le vitrier.

— Quand pourront-ils venir ?

— Quand ils seront libres.

Et la pluie tombait toujours, tant et si bien qu'après quatre heures d'averses ininterrompues, tandis que le commissaire général, son secrétaire, ses attachés, le chef des travaux et les ouvriers belges couraient de toutes parts pour demander aide et protection, le président de l'Exposition obtint, non sans peine, l'autorisation pour les ouvriers belges d'étendre des bâches.

Tranquillement, les vitriers arrivèrent... huit jours après la transformation du pavillon en aquarium. »

\* \* \*

### Vers les Ardennes

Les fêtes de la Pentecôte ont amené cette année une affluence inaccoutumée vers les Ardennes, Dinant sur Meuse et les célèbres grôtes de Han. Le lundi, un train spécial organisé par un grand journal français amenait à lui seul à Han-



sur-Lesse 600 voyageurs, partis de Paris à 5 heures du matin et qui, grâce à l'excellente organisation du service des grottes, purent aisément visiter celles-ci, passer trois heures à Dinant et rentrer avant minuit à Paris.

Ajoutons à cela 300 automobiles environ, qui, par suite de courses, traversèrent cette région, et firent halte à Han.

Ce joli coin de notre pays et les riantes vallées qui le sillonnent revêtent à ce moment de l'année leurs aspects les plus pittoresques.

\* \* \*

### Dinant

Le Cercle horticole de l'arrondissement de Dinant organise une exposition de roses et de fleurs de toutes espèces qui aura lieu le 17 juillet, à l'hôtel de ville de Dinant.

Les inscriptions devront être adressées à M. Ferage-Navaux, secrétaire du Cercle, au plus tard le 1<sup>er</sup> juillet. L'exposant désignera les concours auxquels il désire prendre part, ainsi que l'emplacement qui lui sera nécessaire. Il y a 31 concours divers.

\* \* \*

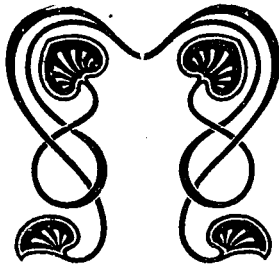
### Les concerts illustrés

Voici du nouveau. M<sup>me</sup> Teresa Tosti a donné récemment au Washington Palace, à Paris, avec le concours de M. Rodolphe Panzer, pianiste, un concert classique « illustré ».

Ce mot nous est expliqué par l'extrait suivant du programme :

« Déplorant l'atmosphère peu suggestive des salles de concert classique, M<sup>me</sup> Tosti a pensé qu'il importait de captiver les yeux en même temps que d'enchanter les oreilles. Pour cela, la musique sera, non seulement entendue, mais aussi vue, et le poème qu'elle chante sera illustré. Sur un transparent se formera une délicate image, dont l'apparence mélancolique, simple, grandiose ou aimable sera en harmonie avec le lied, et l'âme pourra librement, selon le mot du poète, « voler sur les ailes de la musique et s'arrêter au bord de l'infini ».

Pour compléter son innovation, M<sup>me</sup> Tosti aurait pu reprendre l'idée de M. Dujardin et « parfumer » son concert « illustré ».











# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

SOMMAIRE : La dernière balle (Louis Dauvé). — Berceuse de poupée poésie (E.H. Gilleywytens). — Les lendemains. *suite* (Pierre Suau). — La demeure à Jean-Pierre, *poésie* (E.-H. Gilleywytens). — Journal d'un gentilhomme campagnard, *suite* (XXX). — L'huitre incrédule, *poésie*. (J.-M. Villefranche). — Autour de la guerre : les espions japonais (Pradoine). — La nuit (Longfellow). — Les moines d'autrefois (Jean de Jacouret). — Memento culinaire (Tante Louise). — Un intéressant projet (lieutenant-général Donny). — Le coin des rieurs. — Le mois littéraire (Lector). — Récréation. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Petites nouvelles. — Les revues.

## La Dernière Balle



Le régiment, faisant face à l'ennemi, était rangé en bataille au bord du chemin de Coulmiers, sur le talus. Il avait, derrière lui, la route toute blanche, balayée par les projectiles, où volaient des éclats de pierre, où montaient des nuages de poussière. Des obus tombaient ; les balles passaient dans l'air, avec des sifflements d'oiseaux lugubres. Parfois, un soldat, mortellement atteint, roulait dans le fossé, baignant dans une mare de sang, et les combattants énervés, sans y prendre garde, instinctivement, portaient la main à leurs cartouchières, rechargeaient leurs armes et tiraient encore au milieu de la fumée, aveuglés, rendus sourds, chair à canon sacrifiée sur l'autel de la patrie, holocauste vivant au terrible Dieu de la guerre, machines héroïques au service de la mort, pour la victoire.

Au loin, des officiers passaient, dans la pourpre, dans l'or terni de leurs uniformes poussiéreux. Aveugles à tout ce qui se passait autour d'eux, ils transmettaient les ordres ; la voix des capitaines soudain vibrait, dominant le bruit des fusils et le galop des coursiers : « En avant ! En avant ! »

Et le talus était abandonné. Les compagnies avançaient, braves, impassibles, résolues à ne pas céder un pouce de

terrain. Les jeunes troupiers mordaient leur moustache comme des vieux grognards.

A quatre cents mètres, l'ennemi déployé tirait couché, utilisant jusqu'aux moindres replis de terre, ou tirait à genoux, formé en longues lignes inébranlables, où les trouées se faisaient pourtant peu à peu. A l'horizon, c'était la multitude des képis et des casques, qui ondulait à perte de vue sur le sol, jetant une note de sang sur la terre rougie, sous le ciel de pourpre au soleil couchant.

Les commandements retentissaient de plus en plus nombreux. Les bataillons de réserve s'avançaient en masses compactes, prenaient leurs positions au pas gymnastique ; et, dans ce brouhaha de troupes en marche, dans le cliquetis des armes, dans la fumée et le nombre incalculable des coups de feu, on entendait encore la voix des chefs : « Couchez-vous !... Feu à volonté !... Allons, mes enfants, il faut de l'œil ; tirez vite et visez bien ! »

Et la fièvre grandissait à mesure que l'orage grondait plus fort ! Les odeurs de la poudre étaient plus intenses, plus grisantes, plus enivrantes... Les commandements étaient plus pressés.

Derrière le bataillon, la troupe des clairons et des tambours se tenait impassible, silencieuse, décimée, toute prête à sonner et à battre la charge. Le drapeau frissonnait au vent, troué, déchiré par les balles, noirci par la fumée, disant on ne sait quelles patriotiques mélodies, inspirant à tous les mâles ardeurs qui font l'homme plus fort que la mort. Le symbole de l'honneur du régiment se tenait très fier, droit encore, porté par le brave sous lieutenant qui avait la garde de ce dépôt sacré.

Marco, le petit tambour, le plus jeune du régiment, un engagé volontaire, paraissait le plus fiévreux. Il était très pâle. Parfois, quand un de ses compagnons tombait, il serrait les poings, ou regardait la mort, méprisant, avec un sourire qui se figeait sur ses lèvres décolorées. Il voulait être mâle dans l'action ; il ne songeait point à regarder en arrière.

Mais quelle idylle il revoyait en lui, au milieu de l'inférieur concert des fusils et des balles ! Dans le danger, souvent on ne pense à rien ; parfois, cependant, on revoit en idée les choses qu'on a bien aimées et qui donnaient le bonheur. Lui, un enfant qu'on transformait si rapidement en lion dans la bataille, il songeait à la petite maison du village natal, où les vieux s'inquiétaient, où la fiancée attendait, patiente, résignée, sachant qu'il lui serait fidèle, comme il l'était à la patrie.

C'étaient là les pensées graves et extraordinaires qui agitaient le cerveau du petit tambour, à l'heure difficile et dangereuse où la mêlée atroce devient inévitable et le carnage nécessaire. Pourquoi ces pensées presque douloureuses ? C'est que Marco avait des sentiments...

— Tu es pâle, lui dit Cardinet, son ami le clairon.

— Je crois que pour la dernière fois je suis au feu... C'est aujourd'hui que je serai tué.

— Es-tu bête ! s'écria le clairon en haussant les épaules.

— Je ne suis pas bête, mais il y a des visions qui deviennent des réalités.

— As-tu peur ?

— Non, je n'ai pas peur !... mais si je dois mourir, comme je le sais, promets-moi de remettre ceci à ma fiancée...

Et, ce disant, il tira un papier plié, du fond de sa cartouchière, puis il ajouta sombrement :

— C'est ma dernière lettre d'amour que je n'ai pu envoyer.

— Donne ! fit Cardinet. Pourtant, si je meurs, moi, que deviendra ta lettre ?

— C'est vrai...

— Si je meurs et si tu vis, tu reprendras sur moi ta précieuse missive et tu feras ensuite ta commission toi-même. C'est la grâce que je te souhaite, s'écria le clairon.

LOUIS DAUVÉ

( *A suivre* )



## Berceuse de poupée

Dors, chère mignonne,  
Ferme tes beaux yeux :  
La lune rayonne  
Déjà dans les cieux ;  
L'ombre et le mystère  
Descendent sur terre ;  
Tout bruit va se taire ,  
Ferme tes beaux yeux !

Que ta nuit soit brève,  
Bel ange au front pur,  
Et que vienne un rêve  
Aux ailes d'azur  
Planer sur ta couche  
Et baiser, farouche,  
Ta petite bouche,  
Bel ange au front pur....

Ta maman chérie  
Aussi dormira ;  
Si point tu ne cries,  
Rien n'ébranlera  
Notre sommeil rose,  
Et demain, ma Rose,  
Cette même chose  
Recommencera !

E.-H. GILLEWIJENS

## Les Lendemain

( Suite )

—

III

Un roulement de voiture annonça le vicomte de Néry. Avec une infinie délicatesse, René s'assura que Marie avait longtemps causé avec sa sœur ; il se félicita d'être resté voir les fortifications de Diest, ce qui fit, intérieurement, penser à M<sup>me</sup> de Néry que son mari avait bien peu de hâte de voir Marthe. Enfin, René se fit annoncer et tout ému, monta au parloir. Marie l'allait suivre, quand, redoutant de se trahir devant sa sœur, en présence de son mari, elle sortit avec la vieille tourière pour visiter le beau parterre fleuri.

Le visage bruni, sous de courts cheveux blonds, l'air doux et ferme à la fois, un regard très loyal, souvent distrait, mais qui s'animaient de clartés soudaines, René de Néry gagnait d'emblée les sympathies par sa distinction simple, si dénuée de pose. Sa voix blanche s'animaient par degré, mais gardait toujours des réserves d'énergie et de douceur. Il torturait son gant, ennuyé d'être si ému, quand le rideau s'écarta. René se dressa :

— Oh ! sainte Marthe, dit-il avec un sourire ravi, que je suis heureux, que je suis heureux de vous revoir ! Et, les mains presque jointes, il contemplait la blanche figure séraphisée.

La joie de retrouver son frère fut un rayon de soleil qui illumina toute l'âme de Marthe ; elle ne fut pourtant pas si troublée qu'elle ne regardât le front du jeune homme, et elle pensa : Où Marie voit-elle qu'il devient chauve ?

Les premières nouvelles demandées, sympathiques et discrètes de part et d'autre, Marthe prononça le nom de Marie. René n'eut pour elle que des éloges, indice d'un culte respectueux. Sans doute, leur tige n'avait pas encore fleuri. Mais, aussi bien, le printemps n'était pas encore passé... Et puis, qu'y faire, sinon se résigner ? Il faut, dans la vie, savoir être philosophe ; et, quand on n'a pas ce que l'on veut, aimer encore ce que l'on a.

— A ce propos, ajouta René, vous pourriez peut-être prêcher un peu votre sœur. Dans ses yeux, j'ai souvent surpris

des tristesses, qu'un esprit moins chimérique n'aurait pas ressenties. Elle poursuit trop les mirages, et c'est un jeu décevant, que cette poursuite.

— On ne fait pas son jeu à sa guise, répondit Marthe. A chercher la lumière, les phalènes se brûlent. Vaudrait il mieux pour eux, aimer le froid et la nuit ?

— Non, sœur Marthe, pas le froid, ni la nuit, mais nous sommes des phalènes qui pouvons atteindre le soleil, et ne pas nous brûler à des feux incertains. Il est beau, dans la vie, de poursuivre l'idéal, mais il le faut poursuivre avec réflexion, et en restant pratique...

— Oh ! pratique ! interrompit Marthe. Connaissez-vous un sonnet de Marie, qui avait le don de consterner notre grand'mère, et que Marie avait intitulé : « Soyons pratiques ? »

— Voyons.

— Oh ! ne sois donc pas difficile !  
Si tu veux faire de vieux os,  
Prends l'homme tel qu'il est ; docile  
Livre ta barque au gré des eaux.

Notre épaisse et lourde atmosphère  
Veut des poumons peu délicats.  
Pour l'alléger, que peux-tu faire ?  
Rien. N'en fais donc point trop de cas.

Ou, si l'égoïsme t'attriste,  
Si ton pauvre cœur, trop artiste,  
Ne sait point se passer de beau ;

Si tu n'es pas un peu vulgaire,  
Tu n'es point fait pour notre terre :  
Et l'on peut creuser ton tombeau !

— Nous y voilà ! dit René. L'idéal ou la mort ! Comme c'est bien d'elle, cette jolie boutade, qui est sincère ! Mais ne pensez-vous pas, sœur Marthe, qu'en face de l'égoïsme, il y a mieux à faire que de mourir, qu'on doit le combattre, qu'on peut le guérir, qu'on peut, du moins, toujours le bannir de sa vie, et qu'il y a moins de grandeur d'âme que de faiblesse, moins de bonté que d'orgueil, à désespérer de la vie ?

La fermeté de ces paroles calmes subjuguait Marthe. Elle regarda Néry.

— Mais, enfin, et vous, s'écria-t-elle, avec une sincérité un peu naïve, vous êtes donc parfaitement heureux, toujours satisfait de votre métier ?

— Oh ! mon métier, mon métier ! fit Néry, en battant de son gant la grille, Donoso Cortès a défini le soldat « un es-



clave en uniforme », et la tentation me vient souvent d'admettre cette définition.

Et comme Marthe le regardait avec étonnement :

— Le soldat que j'ai été est mort, ma pauvre sœur, continua Néry. Pour vivre, il aurait dû batailler au Soudan, ou suivre ces glorieuses missions qui, récemment, ont sillonné l'Afrique. Mais j'ai sacrifié ces aspirations au bonheur de Marie, qui a aimé, en moi, un héros, mais qui, soyez-en sûre, me préfère à Alger qu'au Daifour. Je suis un agent d'ordre public, un professeur de gymnase galonné, un théoricien, si le cœur m'en dit, ou un conducteur de cotillon ; bref, un officier de garnison, être vulgaire... ou sublime, selon qu'il voit, en son métier, la fonction banale et la manœuvre monotone, ou la préparation nécessaire à de grands dévouements, dont l'heure ne sonnera peut-être jamais, mais auxquels l'âme s'offre avec fidélité.

Ajoutez que bien des mécomptes, aujourd'hui, achèveraient de me dégoûter de mon métier, si je ne m'en distraçais, en répétant le vieux refrain de Beaufort, le roi des halles :

Sans barguigner, j'aime la France,  
Et vas toujours mon grand chemin !

(A suivre)



## La demeure à Jean-Pierre

Je connais, au fond du bois,  
Une blanche maisonnette  
Où le voyageur parfois  
Pour se reposer s'arrête :  
Cette maison, mes amis,  
Est la demeure à Jean-Pierre,  
Le plus brave du pays,  
Jean, le vieux tailleur de pierre.

Taillant ferme, frappant dur,  
Remplissant bien sa journée,  
Il chante, et son coup est sûr  
Quand il défait, quand il crée ;  
Car fronton, dalle ou tombeau,  
Minuscule ou grande pièce,  
Ce qu'il fait est bien et beau :  
Jean travaille avec adresse.

Sa femme, la vieille Ida,  
Au passant vend de la bière ;  
Et plus d'un même vanta  
Son bon goût de cuisinière...  
Ceci donc est le secret  
Du bonheur dans le ménage :  
En ville et dans la forêt  
Travaillons avec courage.

E.-H. GILLEWIJENS



## Journal d'un Gentil- homme campagnard

(Suite)

E... 29 septembre 1885.

Nous avons, depuis notre arrivée, une série de temps splendides. Tous les matins, à huit heures, après avoir fait la tournée de mes ouvriers, je pars pour me promener ou faire un petit tour de chasse. L'air est alors d'une pureté et d'une limpidité parfaites. Les fines découpures des hauts sommets des Alpes couverts de neiges éternelles, se détachent délicatement sur le bleu tendre du ciel, et les autres montagnes moins élevées, couvertes aussi déjà d'un épais manteau de neige, forment à l'horizon une large bande d'un blanc éblouissant dont l'éclat s'harmonise, on ne peut mieux, avec la teinte azurée de ce beau ciel sans nuages.

Tout en marchant, j'admire, sans me lasser, ce magnifique spectacle, je respire cet air frais du matin embaumé par le thym et la lavande que je foule aux pieds ; des alouettes effrayées par mon passage s'élèvent en chantant dans les airs et d'autres plus élevées encore, et dont on entend à peine la voix, leur répondent de loin. Quelle agréable mélodie, quelle douce poésie dans ces chants ! Quelles jouissances pouvez-vous éprouver, pauvres habitants des villes, qui soient comparables à ce que je ressens alors avec ce mélange de chants d'oiseaux, de vue admirable, et l'air frais et parfumé ; je vous remercie, ô mon Dieu, de me faire savourer toutes ces délices qui loin de m'abaisser vers la terre comme les autres plaisirs des sens, élèvent au contraire mon âme vers vous et, en me faisant admirer les splen-

deurs de votre création me remplissent de reconnaissance pour ses bontés infinies.

*Marseille, le 21 novembre 1885.*

Je viens d'être de nouveau éprouvé par une grande douleur. Mon frère A... qui était malade depuis longtemps déjà, vient de nous être enlevé dans la nuit du 18 au 19 novembre. On avait toujours cru que sa maladie était uniquement nerveuse et personne ne s'en inquiétait dans la famille ; mais, depuis quelque temps, son état s'était aggravé ; il ne mangeait plus, il ne dormait plus, et avait déjà perdu connaissance plusieurs jours avant le dénoûment fatal.

J'avais déjà vu mourir successivement mon père, ma grand'mère, mon oncle l'abbé, ma tante Octavie, ma tante Pauline et enfin ma mère chérie. Voilà maintenant que ma génération commence à disparaître à son tour, et que j'ai le chagrin de perdre un de mes frères. Ceci me prouve que la vie ne sera plus de longue durée pour moi aussi, et qu'il est temps de se préparer sérieusement à la mort, s'efforçant d'acquérir quelques mérites pour gagner le ciel. Il faut que je me détache de plus en plus de tout ce qui a fait l'objet de mes soins jusqu'ici, pour ne plus penser, autant que possible, qu'à accomplir des œuvres ayant une valeur aux yeux de Dieu. Mes revenus, au lieu de passer presque entier à des constructions d'agrément ou des plantations, des arrangements, seront principalement consacrés à des bonnes œuvres ; il y en a tant à accomplir en ce moment surtout ; écoles catholiques à soutenir, cercles catholiques à encourager, vocations de prêtres à faciliter, bons journaux à subventionner, etc. etc... Voilà l'emploi que je devrai à l'avenir faire de ces gros revenus que Dieu m'a donnés, soit par la fortune d'Elisabeth, soit par mon héritage, tandis qu'il semblait que ma position pécuniaire dût rester toujours très modeste.

*Marseille, 22 novembre 1885.*

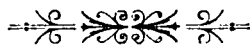
Ce matin, pendant que je priais dans le sanctuaire de N.-D. de la Garde, pensant tristement à mon pauvre frère, j'ai été profondément touché de voir entrer pieusement une douzaine de matelots portant chacun un cierge qu'ils

ont brûlé devant l'autel de la Ste-Vierge. Il y avait là depuis le capitaine jusqu'au jeune mousse. Evidemment ces hommes composent l'équipage de quelque navire qui aura miraculeusement échappé à un naufrage.

Voilà des hommes généralement grossiers, et peu préoccupés certainement par leurs devoirs religieux dans l'habitude de la vie. Ils croient cependant au pouvoir de la Ste-Vierge, et ils ont eu recours à elle dans le danger. — Tandis qu'ils se trouvaient seuls et abandonnés au milieu de la tempête, sur cette mer immense dont les flots en fureur menaçaient à chaque instant de les engloutir ; tandis que le ciel également déchaîné, menaçait aussi de les anéantir par la foudre qui ne cessait de sillonner les airs, ces hommes épouvantés qui étaient presque condamnés à une mort certaine, reprennent cependant courage ; ils se sont souvenus qu'il est au ciel une puissance qui commande aux éléments, et, tombant tous à genoux, ils prient avec ferveur la Vierge Marie de venir à leur secours. Cette bonne mère entend leur voix ; peu à peu le calme se rétablit, ils abordent heureusement au port et viennent aujourd'hui, poussés par un sentiment de reconnaissance, faire brûler un cierge devant l'autel de la Ste-Vierge dans le sanctuaire béni et si bien nommé N.-D. de la Garde. Ces mêmes hommes, on les reverra plus souvent au cabaret, plus ou moins pris de vin, se livrant à leurs grossières passions ; c'est là l'idée que l'on se fait le plus généralement des matelots, mais là, ce matin, comme leur aspect était attrayant ! Ces hommes bronzés par le soleil et ridés par la fatigue avaient ainsi, à genoux aux pieds de Marie, un air de douceur angélique.

(A suivre)

XXX



## L'Huître incrédule

—  
Collée à son rocher, une huître discutait  
Avec un crabe, animal amphibie :  
(L'huître est presque toujours forte en philosophie).

Comme absurde elle rejetait  
Ce que l'autre lui racontait  
Du monde aérien suspendu sur leurs têtes.  
— « Bah ! vous nous contez des sornettes,

» Avec cet autre monde invisible aux poissons.  
 » L'homme? pure chimère! et les oiseaux? chan-  
 sons!

» Parlez-moi maqueriaux, sardines ou crevettes:

» Cela, c'est la nature observable et j'y crois;

» Mais le surnaturel n'est point scientifique;

» Tel est le dernier mot de la haute critique,

» Je suis positiviste et crois ce que j'ai vu... »

Elle en eut dit bien plus encore

Sans un grappin de fer qui, plongeant sous les  
 eaux

Vint décrocher du roc la savante pécore.

Un gros Anglais, friand de tels morceaux,

Vous lui prouva d'une façon sommaire

Que l'homme, hélas! n'est pas une chimère.

N'ayant sous leur scalpel ou sous leurs yeux de  
 chair

Trouvé l'âme ni Dieu, le diable ni l'enfer,

Certains docteurs biffent tous ces chapitres.

Ces docteurs-là sont des autorités...

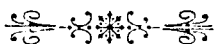
Oui, dans leurs spécialités;

Là, je les choisirais moi-même pour arbitres.

Mais s'agit-il des saintes vérités?

Ils raisonnent... COMME DES HUITRES.

J.-M. VILLEFRANCHE



## Autour de la guerre

### Les espions japonais

Un journaliste russe, M. Fradoine, raconte ainsi la mort des deux espions japonais, que les cosaques russes ont arrêtés au moment où ils allaient faire sauter un pont sur la ligne du chemin de fer de la Mandchourie.

Notre confrère tient ces émouvants détails d'un jeune marin, qui grièvement blessé pendant le premier bombardement de Port-Arthur alla se soigner dans sa famille à Kharbine et y arriva au moment où les deux Japonais étaient arrêtés, pris sur le fait, jugés et exécutés.

« — Je peux vous certifier, dit mon interlocuteur, que lorsque les deux accusés furent introduits dans la petite chambre de la « fansa » chinoise, transformée en salle d'audience par le conseil de guerre de Kharbine, les juges et le public, composé d'ailleurs presque exclusivement d'officiers, ne purent s'empêcher de leur témoigner ouvertement une admiration enthousiaste.

En effet, ces hommes ont été mus par les sentiments les plus nobles, ils étaient décidés comme patriotes à user de tous les moyens pour assurer la victoire aux leurs, et comme soldats, sur l'ordre de

leurs supérieurs, ils ont marché au devant d'une mort certaine.

Ils déclinerent leurs noms et leurs titres sans le plus léger tremblement dans la voix.

— Tchomo Jokoka, quarante-quatre ans, colonel d'état-major, sorti le premier de la haute école militaire de Yeddo, dit l'aîné des accusés, un homme court et replet, à la tête énergique.

— Teisko Jokki, trente et un ans, capitaine d'état-major, dit son compagnon, plus haut de taille et plus svelte, au visage anguleux et très brun, qui promena sur l'assistance un regard un peu méprisant.

— Bouddhiste, ajouta-t-il au bout d'un instant.

— Et vous, colonel, demanda le président du tribunal, vous êtes de la même religion que votre co accusé ?

— Non, mon président, je suis chrétien luthérien.

Le colonel Jokoka parlait anglais, et c'est un sujet du roi Édouard, un employé de la banque russo-chinoise qui traduisit devant le tribunal les déclarations de l'accusé.

Le capitaine Jokki fut interrogé par l'intermédiaire d'un interprète chinois.

On montra aux prévenus les matières explosibles qu'on avait trouvées sur eux; ils ne cherchèrent pas à se disculper et ne démentirent sur aucun point les déclarations des cosaques qui les avaient arrêtés.

Les interprètes traduisirent pour les prévenus le réquisitoire du procureur militaire qui réclamait la peine de mort par strangulation...

J'observais le visage des deux hommes et je ne pus discerner le moindre indice de frayeur. Ils restèrent impassibles, le travail douloureux de leur pensée ne se trahit par aucun signe.

L'avocat des deux Japonais plaida pour que la peine de mort fût remplacée par les travaux forcés, les prévenus ayant fait des aveux complets.

Ce plaidoyer chaleureux laissa impassibles les deux officiers; ils ne prononcèrent pas une parole.

Puisque la loi admettait une réduction de peine, nous attendions tous une sentence atténuée.

Les délibérations durèrent une demi-heure, et le tribunal condamna les deux officiers au maximum de peine, à la potence.

Le colonel Jokoka et le capitaine Jokki écoutèrent la sentence d'un air aussi détaché, que s'il se fût agi de personnes indifférentes. Il est probable que si l'arrêt eût été moins rigoureux, ils auraient manifesté quelque surprise.

La sentence devait être exécutée le lendemain à la première heure ; on attendait seulement une dépêche du général Kouropatkine pour le confirmer.

Le télégramme arriva promptement ; le généralissime approuvait la condamnation, mais épargnait aux gradés japonais l'humiliation de la potence et leur faisait l'honneur de les fusiller, leur accordant la mort des braves.

J'étais présent quand le commandant lut aux prisonniers l'ordre du général Kouropatkine.

— C'est bien, répondit le colonel Jokoka, je suis prêt.

Le capitaine ne dit rien ; son regard de plus en plus dédaigneux exprimait son indifférence pour le genre de supplice qui lui était réservé.

Le colonel Jokoka demanda la permission d'écrire à sa famille, puis il embrassa le capitaine.

Lorsque le commandant vint trouver les prisonniers, le colonel Jokoka lui remit une liasse de billets blancs avec des signes rouges et lui dit :

— Il y a ici environ mille roubles, nous vous prions de les donner à la Croix-Rouge russe.

— Mais ne vaut-il pas mieux que j'envoie cet argent à vos familles ?...

— Oh ! non, non, s'écrièrent ensemble les deux condamnés, le Mikado n'oubliera pas nos femmes et nos enfants...

— Ne nous refusez pas cette satisfaction, dit Jokoka, distribuez cet argent aux blessés russes...

Le commandant insista auprès des officiers pour envoyer au Japon tout ce qu'ils laisseraient.

Un instant Jokki parut hésiter ; il regarda son compagnon d'infortune, qui confirma son désir de donner cette compensation pour le mal qu'il avait fait sur

cette terre, et le capitaine acquiesça au vœu de son frère d'armes.

Le colonel chrétien souhaitait de voir un prêtre avant de marcher au supplice.

Comme il n'y avait pas de pasteur luthérien, on lui envoya le pope du régiment. Le colonel pria le prêtre de lui lire le sermon sur la montagne.

La voiture qui devait conduire les deux hommes au supplice les attendait déjà.

Dehors grouillait la foule, la foule hideuse des grandes dernières, partout la même : des marchands découvrés, des affairistes venus d'Extrême-Orient pour profiter d'aubaines exceptionnelles.

Les deux officiers japonais arrivèrent au lieu du supplice, impassibles comme toujours. Cependant on pouvait voir que le colonel était en proie à de douloureuses réflexions...

L'un et l'autre allumèrent des cigarettes et demandèrent à n'être pas attachés aux poteaux.

Le commandant sortit deux mouchoirs de sa poche et les tendit aux Japonais.

Le colonel se banda lui-même les yeux, Jokki refusa dédaigneusement et dit qu'il voulait voir comment on manœuvrait.

Douze soldats furent postés en face du colonel, douze autres en face du capitaine.

— Si vous avez pitié de ces malheureux, dit le commandant au peloton d'exécution, visez droit au cœur... la mort sera instantanée.

Les coups partirent...

Jokoka tomba à gauche. Jokki, sans avoir cligné des paupières, tomba en avant.

Tous les deux avaient été foudroyés ; nos bons soldats avaient eu pitié d'eux.

En voyant cette victime des balles japonaises si fortement émue de la mort des deux espions ennemis, je me souviens des paroles du peintre russe Verestchaguine, qui disait que la vaillance des deux combattants est le plus sérieux obstacle à la guerre. En effet, comment s'entretuer lorsqu'on s'estime ?



Été brûlant

Fait lourd le froment.

## La Nuit

J'entends la robe de la Nuit qui glisse sur le marbre de son seuil ; je vois sa traîne de sable toute frangée de la lumière des absides célestes !

Je sens sa présence par le charme de sa douceur qui s'incline vers moi de là-haut ; la calme et majestueuse présence de la Nuit entre toutes choses aimée.

J'entends des voix de peine et de joie, les diverses et très douces harmonies — cela emplît les chambres hantées de la Nuit comme les rythmes des très vieilles chansons.

Aux froides citernes de l'ombre de minuit, mon âme boit le repos. — La fontaine de paix introublée y coule, coule vers ces profondes citernes.

O Sainte Nuit, par toi, j'appris à souffrir. ( Quel homme a plus souffert ? ) Tu mets tes doigts sur les lèvres de l'Inquiétude et elles ne se lamentent jamais plus.

Paix, paix ! comme Oreste, je murmure cette prière ! Descend avec l'envergure de tes ailes puissantes, toi, la bienvenue, trois fois priée, la plus belle, O Nuit tant aimée !

LONGFELLOW

(Traduit de l'anglais par Em. Dantinne)



## Les Moines d'autrefois

—o—

La lecture de l'*Année liturgique* de dom Guéranger a inspiré à l'un de nos abonnés les réflexions suivantes, que nous sommes heureux de reproduire ; elles sont d'une opportunité exceptionnelle.

\* \*

Quel charme suave dans ces pages du saint bénédictin !

Aux réflexions si pieuses et si pratiques de l'auteur viennent se joindre les hymnes, proses, stances, etc., des offices propres de chaque jour.

Que d'élévation et de piété dans ces chants anciens, pour la plupart l'œuvre des moines et le fruit de leurs méditations dans le silence et le recueillement de leurs saintes retraites.

Ces monastères avaient presque tous été bâtis dans des sites pittoresques et d'une grande beauté : tantôt au milieu de forêts profondes, tantôt sur le flanc de coteaux escarpés, avec d'impétueux torrents mugissant dans le fond des ravins ; tantôt placés au sommet des montagnes dominant les vallées voisines, tantôt enfin un peu élevés sur les rivages des côtes au bord de la mer. Ces oratoires servaient alors comme de phares aux pauvres pêcheurs et matelots de la région, qui, dès que le danger devenait menaçant, adressaient leurs ferventes prières à la Madone ou au Saint plus particulièrement vénéré dans le pieux sanctuaire.

Beaucoup de ces monastères avaient un cloître ; il était parfois modeste et de faible dimension, mais souvent aussi de proportions grandioses et présentant les plus beaux spécimens de l'art architectural.

C'est en circulant, dans le silence et le recueillement, sous ces arceaux mystérieux que les moines se livraient à leurs méditations pieuses, dont ils nous ont laissé le précieux souvenir dans ces belles pages conservées avec soin par l'Eglise et formant les offices de chaque jour.

Lorsque le temps le permettait, c'était dehors que ces saints religieux venaient méditer et prier, tout en admirant les beautés semées autour d'eux par la main du Créateur.

Perdus au milieu des forêts, ils savouraient le calme de la solitude, interrompu simplement par le chant mélodieux des oiseaux, le crissement des grillons ou le bruit des insectes circulant sous les feuilles mortes.

Pour les religieux des monastères placés aux sommets des montagnes, ils plongeaient leurs regards vers les horizons lointains ; c'est là surtout qu'avec joie ils voyaient le soleil se lever radieux, tandis que l'alouette mêlait sa douce chanson aux gais accents de l'*Angelus*, ou bien se coucher et disparaître derrière les derniers sommets colorés de la pourpre du soir, tandis que la brise, balançant les branches des sapins, les remplissait de suaves mélodies semblables à des lyres harmonieuses.

Et pour ceux qui étaient placés en face de la mer immense, quelle source indéfinie d'élévations que ce beau spectacle de la mer, tantôt dans le calme des beaux

jours, mariant le bleu foncé de ses flots au bleu plus clair et plus limpide du ciel, tantôt, au milieu de la tempête, venant briser ses vagues écumantes contre les flancs des rochers abrupts qui forment le rivage.

Et toujours la pensée de ces contemplantifs s'élevait radieuse vers le ciel or, d'une main tremblante d'émotion, ils traçaient ces pages admirables qui, au travers des siècles écoulés, sont parvenues jusqu'à nous.

Parmi ces monastères beaucoup se trouvaient sur notre chère terre de France. Quelques-uns, abandonnés en 93, sont maintenant à l'état de ruines qui parlent encore à nos cœurs, mais la plupart s'étaient repeuplés après la tourmente révolutionnaire et la vie de méditation et de prières y avait repris son cours paisible et pur, lorsque l'épreuve est de nouveau venue fondre sur ces saintes demeures.... Et maintenant les portes des pieux sanctuaires sont closes, les cloîtres déserts et les cloches sont muettes et silencieuses dans ces asiles abandonnés.

C'est maintenant sur la terre d'exil que ces pieux religieux devront désormais élever leurs prières vers le ciel, mais elles ne seront pas moins ferventes et, comme dans les temps anciens, bien des voix éloqu coastes et pures porteront jusqu'à Dieu les élaus pieux de ces cœurs qui ne battent que pour Lui.

Jean de JACOBRET



## Memento culinaire

### Dîner de famille

*Potage printanier*

*Écrevisses en buisson*

*Côtelettes de mouton à l'ancienne*

*Dessert*

*Potage printanier.* — Coupez en petits morceaux et non en filets carottes, navets, panais, pommes de terre, oignons blancs, persil ; ajoutez y quelques pois et faites comme pour la julienne.

×

*Écrevisses en buisson.* — Cuire dans eau très assaisonnée belles écrevisses vidées, mettre à froid, remuer, retirer quand elles sont froides.

×

*Côtelettes de mouton à l'ancienne.* — On les larde avec du moyen lard ; on les met dans une casserole avec deux pains de beurre ; persil et sarriette en branches ; on les passe sur le feu jusqu'à ce qu'elles soient à moitié cuites, on les fait égoutter et on les met ensuite dans une casserole avec filets de jambon, oignons, carottes, panais, lesquels on passe sur le feu avec un peu d'huile ; on mouille avec un verre de vin de Champagne sec ou avec un verre de bon vin blanc et un peu de coulis ; on fait bouillir doucement jusqu'à ce que les côtelettes soient bien cuites et qu'il reste peu de sauce ; on la dégraisse et on la sert sur les côtelettes avec les filets de jambon.

TANTE LOUISE



## Un intéressant projet

du lieutenant général Donny.

Le « Journal de Bruxelles » publie la curieuse interview suivante du général Donny :

« Je suis allé rendre visite au lieutenant-général Donny. On m'avait dit que le sympathique officier supérieur travaillait activement à la réalisation d'un projet des plus intéressants destiné à l'Exposition de Liège, et je venais pour l'interviewer à ce sujet. J'ai trouvé le général dans son spacieux cabinet de travail, absorbé dans l'étude d'un plan où les cartographes du département de la guerre avaient dessiné les contours des cinq parties du monde.

— Vous venez fort à propos, me dit le général lorsque je lui expose l'objet de ma visite ; j'ai précisément sous les yeux les documents qui vous intéressent.

— On m'a parlé d'un planisphère de Mercator ?

— En effet, et voici en quelques mots de quoi il s'agit.

Le général prend alors un papier, s'arme d'un crayon, décrit rapidement une courbe et ajoute fort complaisamment :

« Je compte installer dans un angle d'un des compartiments de l'Exposition, comme vous le disiez tantôt, un planisphère se développant circulairement et sur lequel sera reproduit la cartographie du globe terrestre. Sur chacun des continents : Europe, Asie, Afrique, Amérique et Océanie, des signes distinctifs indiqueront toutes les entreprises belges à l'étranger (usines, mines, carrières, hauts fourneaux, etc.). qu'elles appartiennent à des particuliers ou à des sociétés privées. Au centre de la salle, dont le plancher sera à cet endroit légèrement surélevé, le public pourra embrasser d'un coup d'œil la prodigieuse expansion de nos compatriotes et se rendre un compte immédiat de l'activité déployée par les Belges dans tous les pays du monde.

— Quelque chose du genre du panorama du Caire, où les peintures de Wauters seraient remplacées par la représentation graphique du globe terrestre ?

— Parfaitement.

Le général ajoute :

« Afin que le public soit à même de savoir quel genre d'industrie les Belges exercent à tel ou tel endroit de la carte, et quelle est la société ou l'industriel exploitant, je ferai placer sur la rampe de l'estrade, où les visiteurs auront accès, une tablette sur laquelle, en tenant compte des indications en méridiennes et en parallèles, il sera facile de se renseigner.

» Au centre du planisphère figurera également un groupe magnifique du sculpteur de Lalaing représentant la Civilisation se penchant sur la Barbarie pour la relever. C'est une œuvre de belle allure dont le dessin primitif était destiné à la médaille de la Société d'études coloniales dont je suis le président. Mais l'artiste s'est enthousiasmé pour son travail au point qu'il en a fait une statue.

— Et quelles seront les dimensions de ce panorama ?

— Six mètres de hauteur et 23 mètres de développement circulaire. Le planisphère sera dressé par un établissement géographique de Bruxelles et les indications lui seront fournies, pour ce qui

concerne les entreprises belges, par deux avocats, MM. Plas et Pourbaix, qui ont déjà publié différents ouvrages sur la matière. Le travail sera très long, car il exigera l'emploi de 36 bandes de toile de six mètres de haut et d'une largeur de 65 centimètres chacune. Mais vous verrez que le résultat sera intéressant pour le public qui sera frappé des l'extension de nos affaires industrielle et commerciales à l'étranger...

— Et ce projet sera réalisé par la Société d'Etudes Coloniales seule... ?

— J'espère bien, ajoute mon aimable interlocuteur en souriant, que le gouvernement voudra bien nous aider quelque peu de ses subsides. Le projet coûtera 2,500 francs environ, et notre société n'est pas à même de supporter seule cette dépense...

L'interview prit fin sur ces mots. »



## Le coin des rieurs

— 0 —



Un passant à un paysan qui cueille des champignons :

— Prenez garde, ceux-là sont vénéneux !

— Ça ne fait rien, répond le paysan, c'est pas pour les manger, c'est pour les vendre.

Un cordon bleu est cité comme témoin dans une affaire d'assises où ses maîtres sont compromis.

— Dites-nous ce que vous savez, lui demande le président.

— Faire un peu de cuisine.

On annonce à un tailleur qu'un de ses clients est devenu subitement fou.

— Ah ! le pauvre garçon ! Mais, me paiera-t-il ma note, au moins ?

— Oh ! dit quelqu'un, il n'est pas encore fou à ce point-là !

Dans un bal public très fréquenté par la jeunesse « studieuse de la capitale », on lit sur un écriteau :

« Les danses inconvenantes sont interdites. »

— Je voudrais bien savoir, dit un étudiant, où commence une danse inconvenante ?

— Elle commence au bal.

— Et où finit-elle ?

— Au poste.

Le maire termine les compliments d'usage aux époux. Il est si ému que sa langue fourche un peu, et il dit :

— Allez, mes enfants, vous êtes punis.



## Le Mois littéraire

La littérature provençale, si brillante, si harmonieuse, n'est guère connue dans nos pays de langue française ; à part un nombre fort restreint de philologues et d'érudits, qui connaît les merveilles littéraires signées Roumanille, Mistral, Aubanel ? Nos voisins d'outre-Rhin connaissent mieux que nous les poètes félibréens : la constatation est dure à avouer, mais elle a un semblant d'excuse dans ce fait que le dialecte provençal n'est pour beaucoup qu'un vestige ancien, une sorte de patois sans importance que nous a légué le moyen âge.

Erreur profonde, partagée, il est vrai, par tous les esprits superficiels, mais qui ne peut être le fait d'une étude raisonnée et approfondie. Un simple coup

d'œil rétrospectif sur l'histoire des origines de la Gaule suffit à ramener les choses au point.

Ceci dit, occupons-nous plus spécialement d'un superbe travail qui vient de paraître sur *Théodore Aubanel*, étude fouillée de la vie et des œuvres du grand poète méridional. L'auteur, Nicolas Welter, nous était connu déjà par des travaux antérieurs de vulgarisation, où nous retrouvons le profond penseur, le savant érudit qui s'est constitué le champion du Félibrige.

Nicolas Welter commença ses études de provençaliste ( nous citons à dessein la préface ), par une brochure sur Roumanille, bientôt épuisée. En 1899, il publia son grand ouvrage sur Frédéric Mistral, qui est bien ce qui a été écrit de plus complet et de plus juste sur le grand poète provençal. Sa présente étude sur Théodore Aubanel est donc la troisième de cette brillante série, sorte de trilogie qui embrasse tous les aspects, tous les génies du Félibrige. Roumanille, Mistral, Aubanel, ne sont-ce pas là, en effet, les trois maîtres qui résument en eux la philologie félibréenne ?

Théodore Aubanel, qui nous occupe aujourd'hui, naquit à Avignon, le 26 mars 1829 ; descendant d'une glorieuse lignée d'ancêtres, héritier d'une vieille tradition de foi et de dévouement à l'Église, il ne pouvait renier son sang, et toute sa vie se résume en deux mots : loyauté et piété. Ses aïeux, avec leur patriotisme, lui léguaient une âme ardente, profonde admiratrice du Beau, et toute disposée à le traduire dans cette belle et harmonieuse poésie provençale, trop peu connue et trop peu appréciée de nos contemporains.

A peine sorti du collège, il se lie d'amitié avec Roumanille et Mistral, et de sa plume sortent les premières poésies : brillant début, qui permettait de bien augurer du maître futur. A quelque temps de là, en avril 1861, le poète épousait Mlle Mazen, et ce mariage, nous dit Legré, a été le grand bonheur de sa vie.

Il se consacra dès lors à la poésie provençale ; successivement il composa : le *Pain du Pêché* et le *Pâtre*, deux drames sur lesquels nous reviendrons plus tard. *Les Filles d'Avignon* et la



*Miugrano* en furent le pendant poétique, complétant admirablement l'œuvre du maître.

La vie d'Aubanel s'écoula paisible au milieu des douces joies familiales. A la mort de son père (1854), il avait pris la direction de la maison avec son frère Charles. Le travail l'absorba complètement ; à part ses voyages annuels à Paris, il ne quittait guère le foyer qu'il adorait, et lorsque la maladie vint frapper à sa porte, il trouva dans ses convictions profondes le courage d'édifier ses proches et ses amis par le reconfortant spectacle d'une mort chrétienne et résignée.

Dans ce court aperçu, nous avons dû forcément abrégé le récit d'une vie remarquable à de nombreux points de vue ; des détails intéressants ont été omis, qui méritent certes d'être mis en lumière. Aussi nous promettons-nous dans une prochaine chronique, de pénétrer plus intimement dans l'existence du grand poète ; nous allons maintenant jeter un rapide coup d'œil sur l'œuvre du maître.

*La Grenade entr'ouverte (la Miugrano entre-duberto)* comprend trois livres : le *Livre de l'amour*, *l'Éclaircie*, le *Livre de la Mort*. Le sujet est bien simple : un jeune homme aime, languit d'amour loin de son amante, il souffre, il pleure, il se plaint à Dieu. Le maître y retrace, presque jour pour jour, l'histoire d'une première affection, dont le brusque dénouement lui valut sept années de douleurs et de chagrins.

Le chef-d'œuvre d'Aubanel, les *Filles d'Avignon*, est une sorte de confession qui embrasse l'âge mûr du poète. Sur les instances pressantes de ses amis, ce dernier réunit en un volume de nombreuses pièces, dont quelques-unes étaient déjà universellement connues. L'auteur du volume que nous analysons, Nicolas Welter, s'est donné la peine de faire une étude détaillée et intéressante de l'œuvre. Il faut lire ces belles pages pour comprendre tout ce qu'il y a d'harmonie, de grandeur, de sublime même dans les poésies du maître. Il faudrait tout citer : ne déflorons pas le travail de l'éminent érudit luxembourgeois, et renvoyons-y plutôt nos lecteurs.

Il nous faudrait parler encore de l'œuvre dramatique d'Aubanel, de son caractère personnel, de son patriotisme ;

nous devrions citer les perles admirables, telle la *Vénus d'Arles*, qui ornent de leur lumineux éclat les divers ouvrages du maître ; enfin, terminer notre étude par une vue d'ensemble où nous suivrions pas à pas son âme croyante à travers les multiples effusions de son ardent amour du Beau, Il y a là matière à autant de causeries intéressantes, sur lesquelles aussi nous nous promettons bien de revenir.

Ajoutons, pour finir, que l'ouvrage de Welter sort des presses mêmes de la maison Aubanel — c'est assez dire qu'il constitue un petit chef-d'œuvre de typographie — et qu'il est précédé, en guise d'introduction, du beau discours que prononça Mistral lors de sa réception à l'Académie de Marseille. Il présente à lui seul le plus beau panégyrique de Théodore Aubanel, et classe à jamais ce dernier parmi les plus pures gloires du « beau pays de France ».

\* \* \*

S'il est une question dont les débats ont suscité d'ardentes controverses, c'est à n'en pas douter la question des humanités. Depuis l'abbé Gaume, qui entreprit de faire rentrer dans le programme humanitaire les classiques chrétiens trop longtemps méconnus, la thèse qu'il défendait eut d'éminents protagonistes : le cardinal Gousset Mgr Parisis, Louis Veuillot, Montalembert engagèrent un duel de plume avec Mgr Dupanloup, Mgr Landriot, le Père Daniel, et d'autres. Défenseurs éloquents de la littérature chrétienne, les premiers bataillèrent sans merci contre l'ostracisme qui frappait les Pères de l'Eglise, leur interdisant l'entrée des collèges et des instituts ; les autres, convaincus, intraitables, ne voulaient pas démordre de leurs idées. persuadés que l'Antiquité païenne devait être la seule maîtresse de nos générations à venir.

D'un petit cercle d'intellectuels, la dispute s'étendit à la presse et au monde enseignant, si bien que le Souverain Pontife Pie IX crut de son devoir d'intervenir. L'Encyclique *Inter multiplices* trancha la question, en rétablissant sur une base solide et raisonnée le programme des humanités : règle précise et sûre, qui respecte les droits acquis aux maîtres de l'éloquence latine et grecque, tout en faisant la part plus large aux écrivains chrétiens ; en deux mots, Pie

IX recommande l'étude parallèle des auteurs chrétiens et païens, ceux-ci soigneusement expurgés.

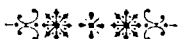
A côté de cette Encyclique, il faut ranger nombre d'autres documents pontificaux, qui ont traité la même question avec la plus grande compétence ; nous ne pourrions les énumérer sans entrer dans des détails trop abondants ; le travail a d'ailleurs été fait par une plume autorisée. Dans son récent ouvrage : *Les Humanités et les règles de l'Eglise*, le chanoine Guillaume nous a donné une sorte de commentaire de ces divers documents, mettant en pleine lumière leurs enseignements et leurs conclusions. Il serait superflu de rappeler l'autorité considérable dont jouit le chanoine Guillaume sur la question des humanités ; nous avons tous lu et approuvé ses écrits sur la matière, si lumineux, si complets ; nous avons admiré sans réserves cette magnifique collection des *classiques comparés*, travail de profonde érudition, approuvé par un élogieux bref de la Cour de Rome.

Le dernier ouvrage de l'éminent didacticien n'est pas fait pour amoindrir la haute opinion que nous avions de lui : loin de là. Sa lecture nous a confirmé dans nos convictions, anciennes déjà, que l'avenir des humanités est dans leur réhabilitation suivant le plan tracé par Pie IX et Léon XIII.

\* \*

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS : *Hippolyte Taine*, par Lucien Roure. — *Autour d'un conflit*, par Georges Pourveur. — *Le chemin de fer électrique Bruxelles-Anvers*, par A. Mullender. *Pages de philosophie*, par H. Appelmanns. — Nous en parlerons dans notre prochaine chronique littéraire.

LECTOR



## Récréation

— 0 —

### Enigme

Je suis en fonction plus élevé qu'aucun,  
Mais sans ambition, sans espoir qui la fonde :

Avec l'air très fier, j'obéis à chacun.

Et pourtant, c'est bien moi qui mène tout le monde.

### Enigme homonymique

Récit merveilleux, mon un nous rappelle  
De l'ogre effrayant le hideux portrait,  
Poucet le petit, ainsi que la Belle  
Qui cent ans et plus au bois sommeillait.

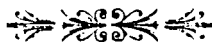
Ou nous dit que la meilleure noblesse,  
Sans restriction, est celle du cœur.  
J'en conviens ; pourtant ici je confesse  
Que titre mon deux a bien sa valeur.

Trois fait entrevoir chiffre à parfaire,  
Opérations, calculs assommants,  
Et, s'il faut à fond dresser l'inventaire,  
J'ose l'affirmer, ennuyeux moments.

### Réponses au dernier numéro

La réponse à la charade est : *mou-lin*.

La réponse à l'énigme est : *tigre*.



## CARNET MUSICAL

### Communiqués

— 0 —

CONCERTS NOUVEAUX. — Le Directeur nous prie de communiquer que le dernier concert qui consistait en *Christus* et la *Nuit de Walpurge* de Mendelssohn est remis à la saison prochaine ; les cartes seront valables pour le premier concert d'abonnements dont le programme consistera en l'exécution des chefs-d'œuvres du maître : *Elie et Paulus*.

\* \* \*

CONCERTS POPULAIRES. — M. Sylvain Dupuis a fixé dès à présent les dates des concerts prochains, qui auront lieu respectivement les 12-13 novembre, 10-11 décembre 1904, 11-12 février, 18-19 mars 1905. Parmi les solistes déjà engagés figurent Mme Kleeberg-Samuël, pianiste, et M. Em. Bosquet, pianiste. Parmi les ouvrages aux programmes : la « Symphonie n° 9 », de Brückner (avec « Te Deum ») ; une grande œuvre chorale de Elgar ; la « Symphonia domestica », de R. Strauss ; « Antar », de Rimsky-Korsakow ; une Symphonie de Borodine ; l'ouverture de « Sainte Cécile », de Ryelandt ; la « Symphonie n° 3 » d'Alb. Magnard, les « Danses béarnaises », de Ch. Bordes, la symphonie « Le Nouveau Monde » de Dvorak.

\* \* \*

L'ADMINISTRATION des Concerts Ysaye a l'honneur d'informer ses abonnés et habitués que six concerts d'abonnement seront donnés pendant la saison 1904-1905 aux dates ci-après :

Premier concert, répétition générale : 15/16 octobre. — Deuxième, 3/4 décembre. — Troisième, 7/8 janvier. — Quatrième, 4/5 février. — Cinquième, 4/5 mars. — Sixième, 29-30 avril.

Deux auditions supplémentaires, en dehors de l'abonnement, auront lieu le 5/6 novembre et le 1/2 avril.

Les abonnés peuvent dès à présent se faire inscrire pour le renouvellement de leur abonnement chez MM. Breitkopf et Haertel, Montagne de la Cour, 55.

Une circulaire prochaine donnera le plan général de l'œuvre artistique que l'Administration des Concerts Ysaye se propose au cours de sa neuvième année et publiera le nom des artistes dont le concours lui sera assuré.

\* \* \*

*La nouvelle troupe de la Monnaie.* — Ainsi que nous l'avons dit, MM. Kufferrath et Guidé ont terminé complètement les engagements de leur troupe pour la session prochaine.

Nous reverrons, dit l'*Eventail*, M<sup>mes</sup> Paquot - D'Assy, Eyreans, Maubourg, Foreau, Dratz-Barat, Bastien, Simony, Tourjane, Colbraut; MM. Dalmorès, Henri Albers, Decléry, Forgeur, Boyer, D'Assy, Vallier, Belhomme, Cotreuil, etc.

Mais il y aura bon nombre de physiognomies nouvelles.

Notons d'abord trois ténors nouveaux : M. Laffitte, qui nous vient de l'Opéra, où il s'est signalé dans ces dernières années par des créations remarquables, Mime de *Siegfried*, David des *Maitres-Chanteurs*, l'*Etranger*, etc.; M. Muratore, qui a passé deux années à l'Opéra-Comique, où il a été de la création de la *Carmélite*, de *Muguette* et tout récemment du *Cor fleuri*; enfin, en représentations, M. Salignac qui, après plusieurs saisons à New-York et au Covent-Garden de Londres, a fait l'hiver dernier une très grande sensation à Nice et à Monte-Carlo. M. Salignac fera partie de la troupe pendant les quatre mois que son engagement antérieur à Nice lui ont permis d'accorder à la Monnaie. M. Clement et M. Van Dyck paraîtront également en représentations. Un

nouveau baryton, M. Bourbon, qui vient de l'Opéra-Comique, complètera le groupe masculin.

Parmi les artistes-femmes signalons M<sup>lle</sup> Baux, dont les brillants succès à l'Opéra-Comique, puis en province et en dernier lieu à Liège, ont mis en vedette le nom et le précieux talent de chanteuse légère; M<sup>me</sup> Laffitte, belle voix de falcon; M<sup>mes</sup> Muratore, Cortez, Carlhant et Brozzia, tout un groupe aimable de jeunes et jolies débutantes; puis, en représentations, M<sup>me</sup> Litvinne, qui chantera probablement *Alceste* en dehors de ses grands rôles wagnériens, et M<sup>me</sup> Landouzy.

Le ballet conserve à sa tête M<sup>lle</sup> Aïda Boui.

Parmi les nouveautés de la saison on peut dès à présent annoncer le *Fongleur de Notre-Dame* de Massenet; la *Ducasse*, deux actes nouveaux de M. Albert Dupuis sur un poème de M. Edmond Cattier, et *Pépita Ximènes*, deux actes du compositeur espagnol Isaac Albeniz.

A ces œuvres, le *Guide musical* ajoute *Pelleas et Mélisande* de MM. Debussy et Maeterlinck, et le *Sancho* de M. Jacques-Dalcroze, que l'auteur a remanié à l'intention de la Monnaie. On parle aussi de l'*Alceste* de Gluck avec M<sup>me</sup> Litvinne. Parmi les reprises en vue, le *Vaisseau-Fantôme*, *Gwendoline* et *Fidelio*. D'autres ouvrages sans doute viendront enrichir encore ce copieux programme.

La saison s'ouvrira le lundi 5 septembre par les *Maitres chanteurs*.



## Petites Nouvelles

—o—

### HAN-SUR-LESSE

et ses grottes merveilleuses

—=—

Jamais, croyons-nous, les touristes, excursionnistes, sociétés de toute espèce affluèrent en aussi grand nombre dans la région de la Meuse et de la Lesse.

Namur, Dinant et les jolies villégiatures qui se sont échelonnées si rapidement pendant ces dernières années tout le long de nos pittoresques vallées ardennaises, sont bondés d'étrangers de toute nationa-

lité ! L'animation et la gaité qui règnent en ce beau pays à cette époque de l'année sont réellement indescriptibles.

Il y a quelques jours le hasard nous conduisit à Han-sur-Lesse, localité où l'on retourne toujours avec un nouveau plaisir. Il est curieux de voir, maintenant et jusqu'en automne, ces caravanes formées d'éléments les plus cosmopolites se constituer d'heure en heure et pénétrer dans les entrailles de cette montagne mystérieuse !

L'illusion de ces féeries et de ces temples d'albâtre, l'imprévu de ces rivières et de ces lacs souterrains, tout autant que la terreur que produisent ces chaos et ces abîmes creusés par la nature, laissent dans le souvenir des images indescriptibles.

Depuis l'installation de la lumière électrique, les splendeurs de ces antres inconnus éclatent comme en plein jour, sans rien dissimuler de leur somptueuse richesse.

La grotte de Han est longue de trois kilomètres et se compose d'une série de salles des plus variées, dont une, la Salle du Dôme, mesure 154 m. de long, 140 m. de large et 120 m. de haut.

La dernière partie s'effectue en barque et c'est alors que le voyageur jouit du plus merveilleux spectacle qui soit imaginable.

La pensée la plus fertile aurait peine à se créer un tableau aussi gracieux que celui qu'offre la Lesse à la sortie de la montagne. Heureuse de retrouver la lumière, elle semble s'élargir devant le rocher en nappe de cristal, comme un vaste miroir où se reflète le feuillage penché sur ses bords. Au moment de sortir on tire un coup de canon, tout semble s'écrouler et les échos se répètent pendant 30 secondes.

La grotte de Han, disons-le franchement, constitue l'une des plus grandes curiosités naturelles du monde : bien plus que tant d'autres endroits où la foule se rue, les jours de fêtes et de kermesses elle mérite une visite.

Depuis le mois de janvier, un charmant train vicinal transporte les voyageurs par la pittoresque vallée de la Lhomme, de la station de Rochefort à Han ; cette innovation donne à l'excursion un agrément de plus qui certes n'est pas à dédaigner,

surtout lorsqu'on se reporte au temps des voitures incommodes qui effectuaient ce service.

—0—

**A propos du monument de Mérode** qui va être érigé à Berchem, M. Ch. Collier, qui signe « un octogénaire endurci », écrit d'Uccle-Calevoet au « National Bruxellois » :

Un journal bruxellois dit que le comte Louis-Frédéric de Mérode, mortellement blessé à Berchem le 24 octobre 1830, fut logé et soigné pendant plusieurs semaines, au Luythagen, près Vieux-Dien, dans une petite maison habitée par de vieilles personnes. Ce journal fait erreur.

Voici la vérité sur cet événement : C'est devant la campagne « Het Strijdhof, t'Rooy » habitée par la famille E.-J. Collier, que le comte Louis-Frédéric de Mérode fut mortellement blessé ; une balle lui fracassa la cuisse. C'était le 16 octobre 1830. Il en mourut le 4 novembre 1830, à Malines.

Quant à la demande exprimée dans vos colonnes par un honorable correspondant de Berchem, de fixer l'emplacement du monument de Mérode dans le nouveau quartier de la station, c'est-à-dire à l'endroit historique même où le comte fut mortellement blessé, je proteste !

En effet, seul survivant de ma famille, je puis dire qu'il serait plus conforme à la vérité historique d'ériger ce monument chaussée de Bruxelles, devant la campagne « Het Strijdhof, t'Rooy » à Berchem, où le comte fut blessé. Je le vois encore sur son cheval noir. A ses côtés, ses compagnons MM. Bourcet et Schmitt, l'aiderent dans ces moments douloureux.

—0—

### Trois francs vingt-cinq !

Savez-vous, dit un confrère, ce que vaut le bijou (?) de l'Ordre de Léopold ? Non, mais le savez-vous ? Je l'ai découvert par hasard et j'en ai été navré.

Par hasard, dis-je, car ayant remarqué, chez un brocanteur, une croix de l'Ordre de Léopold, étiquetée 45 centimes — neuf sous de France — je manifestai à cet honnête industriel ma stupéfaction d'une aussi scandaleuse contrefaçon.

— Contrefaçon ! s'écria-t-il. Mais c'est une vraie croix, Monsieur, et une vraie occasion ! Avec l'écrin, et un bout de

ruban, je la vends un franc cinquante, et ça n'est pas trop cher si vous considérez que la fourniture en a été adjugée en bloc, par le gouvernement, à trois francs vingt-cinq la pièce.

— Trois francs vingt-cinq ! Vous êtes sûr ?

— Tout à fait certain. Je connais l'adjudicataire.

Trois francs vingt-cinq ! Ainsi, quand le gouvernement fait cadeau d'un bijou il donne trois francs vingt-cinq. Quand il le réclame, en cas de décès ou de promotion dans l'Ordre, il vous réclame trois francs vingt-cinq. Il tient une comptabilité jalouse.

— 0 —

**La classe des Beaux-Arts** de l'Académie royale a procédé dans sa séance annuelle à quelques élections. Elle a nommé membres effectifs deux peintres, MM. Frans Courtens et Léon Frédéric, et un architecte, M. Acker, qui était déjà membre correspondant. Le premier succède à Stallaert, le second à Hennebicq et le troisième à Bordiau.

Elle a élu membre associé M. Bonnat, en remplacement de Gérôme et M. Rimski-Korsakoff, en remplacement de Lassen.

— 0 —

### Au Jardin Botanique

L'inauguration du monument du savant et regretté directeur Fr. Crépin, qui devait primitivement avoir lieu en juillet, est remise fin octobre ou aux premiers jours de novembre.

— 0 —

*Comment Stanley partit à la recherche de Livingstone.* — Stanley était à Madrid quand il reçut de M. Gordon Bennett, le propriétaire du *New-York Herald*, une dépêche ainsi conçue :

« Venez à Paris pour une affaire importante ».

Stanley se rendit immédiatement chez M. Gordon Bennett, qu'il trouva au lit, et voici la conversation, plutôt brève, qui eut lieu entre les deux hommes :

— Livingstone est perdu, dit M. Gordon Bennett.

— Je sais.

— Le croyez vous mort ?

— Non.

— Avez-vous une idée de l'endroit où il peut être.

— Non.

— Voulez-vous aller chercher après lui.

— Oui. Mais cela vous coûtera cher.

— Ce n'est pas la question. Il est minuit. Voulez-vous partir demain pour Marseille ?

— *All right!*

— 0 —

A LA DERNIÈRE VISITE que firent aux travaux de Bruxelles-Maritimes, des sénateurs et députés de l'arrondissement de Bruxelles, un de ces derniers s'adressant à un des entrepreneurs, lui dit avec conviction :

— Vous devez être fortement ennuyé par les marées ?

Un instant ahuri, l'entrepreneur répondit au parlementaire :

— Oui, surtout qu'il y a cinq écluses sur le canal.

Notre homme approuva de la tête et s'éloigna satisfait.

— 0 —

L'ASILE DES PETITS LITS pour enfants rachitiques et atteints de maladies chroniques et de tuberculose externe, étant ouvert, 16, rue de Bruxelles, à Boendael (arrêt du tram électrique au Café du Lac), l'œuvre fait un nouvel appel à la charité publique. Soignant « gratuitement » les enfants pauvres de toute la Belgique, elle demande à chacun son obole, quelle que petite qu'elle soit, pour l'aider à mener à bien son entreprise.

Les dons peuvent être envoyés à Mme Paridant, 16, rue de Bruxelles, à Boendael ; Mlle Denis, 125, rue du Midi, à Bruxelles, ou au bureau du journal.













# LE GLANEUR

## Revue Mensuelle

SOMMAIRE : La dernière balle, *fin* (Louis Dauvé). — Valse des flocons de neige, *poésie* (E.H. Gilleywytens). — Les lendemains, *fin* (Pierre Suau). — Chant des petits travailleurs, *poésie* (E.-H. Gilleywytens). — Une campagne antiesclavagiste au Congo belge. — La lumière des étoiles (Longfellow). — L'alimentation du soldat japonais. — Vu un jour de printemps (J. de Jacouret). — Memento culinaire (Tante Louise). — Le chemin de fer électrique Bruxelles-Anvers (Fr. Dufour). — Le coin des rieurs. — Le mois littéraire (Fr. Dufour). — Récréation. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Petites nouvelles. — Bibliographie. — Les revues.

## La Dernière Balle

(Suite et Fin)



La fusillade durait toujours. Et les morts jonchaient le terrain ! Tout à coup, une balle vint frapper le tambour de Marco. L'instrument rendit comme une plainte, un cri de douleur. Marco le contempla d'un coup d'œil triste ; il eut un geste de désespoir.

— Tonnerre ! jura-t-il, ça n'est pas encore celle-là qui crèvera ma peau !

— Mais elle a crevé celle de ton tambour, fit Cardinet en riant.

— C'est bien ce qui me dégoûte, à présent : je ne pourrai plus battre la charge. Je vais être un muet, inutile dans le concert de tout à l'heure !

Et les réserves s'avançaient ; les bataillons s'entassaient sur les bataillons, les régiments sur les régiments. Des divisions entières n'attendaient qu'un signal pour s'élancer sur la ligne de combat. Ces masses formidables enragées de carnage, contemplaient ou comptaient, impassibles et muettes, les trouées qui se faisaient plus nombreuses, les monceaux de cadavres, ceux que la fusillade plus vive, crépitante et assourdissante, couchait à jamais sur la terre.

Alors, un cri profond retentit, poussé par un général et répété par tous les officiers :

« A la baïonnette ! »

Il y eut une seconde terrible qui sembla interminable. On eût dit qu'un silence de mort planait sur le champ de bataille. O seconde effroyable ! Puis un cri de fureur monta sous le ciel, en ébranla la voûte ; c'était le cri que poussaient ensemble vingt mille hommes ; c'était le hurlement de vingt mille poitrines :

« A la baïonnette ! »

Et tous s'élancèrent intrépides, à travers les sillons, la baïonnette en avant, la vision rouge de la tuerie fascinante devant les yeux. Sous le feu nourri de l'ennemi, beaucoup tombaient. Et les autres continuaient la course vertigineuse, dans un élan indomptable, hurlant encore, hurlant toujours !... Les clairons sonnaient ; les tambours battaient ; les chevaux se cabraient en hennissant ; la terre frémissait ; l'air était embrasé, et la cohue des divisions s'en allait par le vent de la destruction. Et l'on serrait les rangs et l'écho répétait : « A la baïonnette ! »

C'était la fusion des masses, la mêlée rouge, la furie déchaînée, indescriptible, où l'on n'épargne même plus les siens. Dominant encore le combat, la voix des sous-officiers, qui avaient remplacé les officiers, montait dans l'air, solennelle, imposante :

« En avant !... serrez vos rangs !...  
Au drapeau, mes enfants !... »

Le drapeau flottait, clapotant toujours au vent de la bataille, sous la mitraille, symbolisant ainsi la patrie qui ne peut périr. Et c'était autour de lui le point central de la lutte furibonde, de l'indescriptible cohue ; l'endroit où la chair à canon s'entassait pour faire un rempart vivant au glorieux emblème, afin de le préserver des balls ou des mains sacrilèges....

Les clairons sonnaient encore ; toujours les tambours battaient. Cardinet s'époumonnait à lancer le suprême refrain, et Marco, qui ne jurait plus comme un jeune lion montrait une ardeur étonnante. Il avait jeté sa caisse inutile et pris son fusil, pour courir, lui aussi, au drapeau.

Tout à coup, le sous-lieutenant qui portait l'emblème, s'abattit, frappé d'une balle au front. Le drapeau tomba sous les pieds des combattants ; on peut le croire un instant déchiqueté, anéanti... Un sergent le ramasse, le hisse au-dessus des têtes, puis, frappé à son tour, meurt. Le chiffon tricolore allait passer aux mains d'un ennemi qui le guettait, quand il fut saisi par... Marco !

De nouveau le drapeau flottait, clapotait, triomphant, dominant la houle du champ de bataille ; de nouveau, autour de ce point de ralliement, se ruèrent les fantassins. Mais Marco tenait solidement la hampe ; tout entier à sa fièvre, il ne songeait plus à la mort. Il avait perdu de vue Cardinet...

Cardinet, lui, suivait Marco, et son cœur battait d'orgueil en songeant qu'un tapin avait sauvé, bien sûr, le drapeau du régiment. Alors, la position était conquise ; l'ennemi était repoussé, battu ; des milliers de cadavres baignaient dans le sang versé de la mêlée furibonde ; les derniers coups de feu éclataient par instants ; la sonnerie « Cessez ! » retentit. Aux premières notes, le clairon vit le tambour porte-drapeau chanceler... et s'abattre à son tour. Cardinet en fut saisi et sur le point de s'évanouir.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il.

Puis, il ranima son courage, pensant qu'après tout, il était un soldat et non point une fillette au cœur tendre.

— Tonnerre ! jura-t-il, ce n'est pas de chance !... C'était la dernière balle !

Le colonel accourut pour relever le drapeau qui cette fois encore était sauté et victorieux. Marco mortellement blessé, baignait dans son sang. Cardinet, se penchant vers lui, répétait :

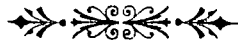
— Sois tranquille, vieux, je n'oublierai pas !

Le colonel épinglait la croix d'honneur sur la poitrine trouée du petit tambour, en grognant entre ses dents :

— Mille saprelottes !... Tant de vies moissonnées dans leur jeunesse !... Tant d'enfants pris à leurs mères !... Tant de forces perdues pour la patrie et l'humanité !... Pourquoi ?...

Puis, se penchant avec Cardinet sur la figure pâle du mourant, il murmura encore :

— Fatalité, va !... C'était la dernière balle.  
LOUIS DAUVÉ.



## Valse des flocons de neige

—  
Fleurs que l'on épanche  
Des divins balcons  
Vers la terre blanche,  
Valsez, blancs flocons !  
En manne légère  
Tombez, pour nous plaire,  
Comme des bouillons !

### Refrain

Tournez, valsez sur la plaine endormie  
Avant le gel qu'euvra le ciel bleu ;  
Répandez-vous en une couche amie,  
Duvet perdu par les cygnes de Dieu !

Comme un vol d'abeilles  
Ou de papillons,  
Garnissez les treilles,  
Parez les sillons ;  
Remplacez la mousse,  
La feuille qui pousse  
Et les frais bourgeons.

Mais, ô joyeux drilles,  
Au teint sans égal,  
Dont les beaux quadrilles  
Nous sont un régal,  
Au pauvre qu'affole  
Votre danse folle  
Épargnez le mal.

E.-H. GILLEWIJENS

## Les Lendemain

(Fin)

IV

A ce moment, légère, Marie avait entr'ouvert la porte.

— On peut entrer ? dit-elle.

Elle portait une gerbe de roses thé, cueillies pour la chapelle.

— O Marie ! Marie ! s'écria Marthe. Tu viens de perdre un bel aveu de désenchantement.

Marie s'arrêta surprise, ne s'imaginant pas que pareil aveu fût sorti des lèvres de son mari, ni que sa philosophie ait pu être prise en défaut.

— Oh ! Oh ! de désenchantement, dit René, vous exagérez.

— Enfin, reprit Marthe, ne m'avez-vous pas dit que votre rêve, à vous aussi, s'était effeuillé, votre rêve d'héroïsme et de batailles ?

Elle insistait, heureuse de faire entendre à Marie une confession qui lui semblait replacer Néry dans la catégorie des âmes ailées.

— « A moi aussi », répondit René, vous devriez dire, « à moi seul », sœur Marthe, car Marie et vous, vous êtes, j'imagine, à l'abri de pareils accidents ? Mon rêve s'est effeuillé ! Si vous y tenez, j'en conviens devant Marie ; mais, à vrai dire, toute vie compte un rêve effeuillé, — un rêve, le grand, celui d'où est sortie la vie même que l'on a embrassée. Nous avions rêvé, par exemple, vous d'être sainte, moi d'être héros, et Marie d'être mère. Je suis à genoux devant votre sainteté, sœur Marthe, mais je suis convaincu que vous ne pensez pas avoir atteint la perfection rêvée ; mon héroïsme, je vous ai dit où il en est, et, dans les yeux de ma chère femme, j'ai vu souvent passer des ombres qui disaient l'espoir déçu.

— René, interrompit Marie, quel langage vous tenez. Marthe a dit vrai : vous êtes un désenchanté ?

— Pas de vous, en tout cas, répondit vivement Néry, ni de personne, ni de rien. Non ! Mon enchantement n'est pas mort, il s'est seulement transformé. Ecoutez : ne faut-il pas que les fleurs tombent, pour que les fruits surviennent, et le pommier chargé de fruits a-t-il le droit d'être désenchanté, parce qu'il a perdu

ses fleurs étoilées ? Toute vocation, toute existence est une plante dont la fleur doit tomber, et parce qu'en l'embrassant on n'a rêvé que de la fleur, on s'imagine, celle-ci fanée, qu'on a été déçu.

Qui voudrait de la vie pour ce qu'elle est ? Dieu, donc, colore l'aube de teintes charmantes : l'aurore de tout amour est délicieuse. Ceux qui sont du côté de l'aube et de l'aurore, les enfants, ne jugent de la vie que par ce qu'ils en voient. Ils ne savent pas que tout bonheur aura des lendemains, et, quand ce lendemain survient, eux, qui n'ont voulu du bonheur que la fleur, ils se jugent frustrés. Et, s'ils sont faibles, leur journée se consume alors à pleurer leur matin. Bien pis : elle se passe souvent à laisser la tâche entreprise et à revenir toujours du côté de l'orient, essayer, sans fin, de nouveaux bonheurs, sitôt abandonnés qu'ils ont donné leur fleur.

Eh ! non, il n'est pas mort, votre rêve, ô têtes folles ! Immortel, il survit en vous. Car votre rêve, c'est votre vie, vulgaire en apparence, mais qui, si vous êtes forts, est, en réalité, sublime. L'enthousiasme qu'il nous causait est tombé. Il était le stimulant nécessaire pour vous en faire entreprendre la réalisation. Ne regardez plus en arrière maintenant du côté de l'orient et des fleurs. Cueillez le mérite, fruit de la vie ! Il jaillira de vos occupations quotidiennes, de la douleur des sacrifices inattendus, de la fidélité aux devoirs monotones que l'accoutumance rend fastidieux. Ce mérite, c'est votre idéal transformé, le fruit dont vous aimiez la fleur, et qui vaut mieux que la fleur. Aimez-le, vous aimerez votre vie, et le désenchantement vous sera inconnu...

Néry s'arrêta. Il s'était animé à exprimer des idées qui lui étaient chères, mais qu'il n'avait jamais exposées à Marie.

— Que je suis donc pédant et sot ! s'écria-t-il, confus.

Marie et Marthe l'écoutaient, avides, dominant malaisément l'émotion qui les étreignait. Des romanesques et des faibles ! oui, c'est bien cela qu'elles étaient, et lui, c'était le fort, le héros vrai, plus admirable dans la poursuite résolue du devoir quotidien, que dans l'entraînante course vers Abomey.

A certaines heures de la vie, importantes et tristes, des paroles nous parviennent parfois, inattendues et profondes,

qui, en un instant, dissipent tous nos doutes et illuminent notre chemin. Ceux qui les prononcent ignorent où elles tendent. Dieu seul le sait, qui peut-être les inspire.

Le soleil couchant frappait Néry au visage. Il brillait seul, dans le parloir envahi d'ombre. Toute une révélation s'était faite à l'âme de Marie et à celle de Marthe. Quand peu d'instants après, Néry et sa femme quittèrent Veulen, Marie, pour la première fois, aima le charme de l'automne, qui, toujours, l'avait attristée, et, penchée au bras de son mari :

— Si vous saviez, lui dit-elle, si vous saviez quel bien vous m'avez fait ! J'étais une faible ; je serai forte. Vous venez de m'apprendre où gisait l'idéal et le bonheur de la vie.

Et Marthe, rentrée dans sa cellule, écrivit sur un petit cahier : « Un capitaine de zouaves m'a guérie des chimères et j'ai compris la valeur de cette expression : Le ciel est un bonheur qui n'aura pas de lendemain ! »

Pierre STAU.



## Chant des petits travailleurs

Enfants, cessez le jeu volage  
Qui mène au sentier de l'erreur ;  
Travaillez, prenez du courage :  
Le travail fonde le bonheur !

Il rend le cœur joyeux, paisible,  
Et des maux nous donne l'oubli ;  
Par lui l'existence est possible  
Et le patrimoine agrandi.

Le jeu ne vient qu'après l'étude,  
Qu'il ne devrait jamais primer ;  
Du travail prenons l'habitude  
Afin de le bien mériter.

Qui n'a, dans le siècle où nous sommes,  
Besoin d'exercer un métier ?  
Qui pourrait se passer des hommes  
Des champs, d'usine ou d'atelier ?

Enfants, cessez le jeu volage,  
Qui mène au sentier de l'erreur ;  
Travaillez, prenez du courage :  
Le travail fonde le bonheur !

E.-H. GILLEWIJENS.

## Une campagne antiesclavagiste au Congo belge

Le steamer « Philippeville » nous a ramené du Congo, le sous-intendant de première classe Malfeyt, inspecteur d'Etat.

C'est à lui, dit le chroniqueur militaire de l'« Indépendance » que revient l'honneur d'avoir dispersé les fortes bandes de pillards qui avaient choisi les régions situées entre le 6° et le 8° degré de latitude sud, vers le Katanga, comme base de leurs déprédations. Aidés par des traitants venant du Bihé, ces gens constituaient depuis près de six années un danger pour l'Etat. Depuis qu'ils s'étaient fixés dans le pays, ils n'osèrent attaquer ni une station ni une force du gouvernement. Bien au contraire, ils semblaient éviter avec soin tout conflit de ce genre, mais ils rançonnaient les indigènes, les réduisaient à l'esclavage. En réalité ils faisaient avec les gens du Bihé l'échange de poudre et de fusils contre des esclaves, et leurs razzias n'avaient d'autre but que de se procurer cette « monnaie » humaine.

Le gouvernement, résolu à faire cesser ce déplorable état de choses, avait confié à Malfeyt la mission d'y mettre fin. L'inspecteur d'Etat organisa avec le plus grand soin sa colonne, y faisant régner une discipline étroite, sans être tracassière, donnant une attention spéciale au service des approvisionnements, si important pour une troupe congolaise. Il fut récompensé de ses efforts par l'excellente tenue de sa troupe, qui, pendant une marche de cinq mois, parfois très rude, ne donna pas lieu de plaintes aux indigènes. C'est, en somme, cette excellente organisation qui forme le grand mérite de cette expédition. Elle est cause de la rapidité avec laquelle a pu être menée la campagne, et grâce à elle, cette manifestation armée aura des effets durables.

La première rencontre avec les bandes de négriers eut lieu à Muvumbi, près du lac Mulemba. Elles ne tirent pas longtemps et se débandèrent dans la direction du nord-ouest. Résolu à les poursuivre sans retard, Malfeyt se mit en route le 21 août 1901. Sa troupe, comptant 490 soldats, se dirigea vers Kakibanga, à 3

lieues au nord de Kilemba (sud-ouest de Kikoudia), point où les négriers s'étaient concentrés.

L'inspecteur d'Etat avait sous ses ordres le capitaine commandant Sannaas, les lieutenants Vitalis et Saroléa, les premiers sergents Hommelle et Brisoni, les sergents Bourgaux et Craybex. La troupe congolaise arriva le 27 août, de grand matin, en vue des retranchements de l'ennemi, après une marche de 113 kilomètres, accomplie en six jours, l'étape du 26 étant de 28 kilomètres.

Les esclavagistes étaient partagés en trois groupes : celui de Mulldi, celui de Kimpudi et celui de Jamba-Jamba. Ils disposaient de 150 à 200 fusils se chargeant par la culasse et de très nombreux fusils à piston. Le combat s'engagea sans retard.

Après deux heures de combat, l'ennemi, en pleine déroute se dispersait dans la direction du nord-ouest. Les négriers s'étaient battus avec acharnement, et leurs pertes furent lourdes.

Appliquant avec jugement sa politique d'apaisement, Malfeyt traita avec beaucoup d'indulgence les auxiliaires indigènes faits prisonniers ou qui vinrent se rendre. Tous ceux, originaires du pays, enrôlés de force par l'ennemi, furent renvoyés indemnes dans leurs foyers, et cette attitude a attiré à l'Etat de grandes sympathies dans le pays.



## La lumière des étoiles

La nuit est venue très lentement, avec le déclin de silence, — la lune frêle épand son ouaté par le ciel.

La lumière de la terre et des cieux est morte, mais voici la froide clarté des étoiles et la première veillée de nuit est donnée à la rouge planète Mars.

Est-elle la tendre étoile d'amour ? l'étoile d'amour et de rêves ? Non, sur cette petite tente bleue, là-haut, elle brille comme l'armure d'un héros.

Et de ferventes pensées s'élèvent en moi, quand je contemple, au loin, suspendu dans les horizons du soir, le bouclier de cette rouge étoile.

Astre de force ! je vois ta face qui souffrit sur ma peine, — tu m'as fait signe de ta main gantelée et je suis devenu plus fort.

Mon sein est vacant de lumière, seulement luit la froide illumination des étoiles. — Je donne la première veillée de la nuit à la rouge planète Mars.

L'étoile de l'inconquise Volonté, elle sourit dans mon cœur serein, résolu et tranquille, qui se possède calmement.

Et toi aussi, qui que tu sois, qui récitas ce psaume passager, reste résolu et calme, lorsque l'une après l'autre, tes espérances seront allées.

Oh ! je ne crains rien tant que cela, et tu sauras avant longtemps, combien c'est une chose sublime de souffrir et d'être fort.

LONGFELLOW.

(Traduit de l'anglais par Em. Dantinne).



## L'alimentation du soldat japonais

L'alimentation du soldat japonais, dit la « Quinzaine thérapeutique », se rapproche beaucoup de celle du soldat annamite. Elle se compose d'une ration journalière de 1.091 grammes de riz brut et d'une allocation de 0 fr. 29 par homme et 0 fr. 40 par sous-officier. Cette allocation est destinée à l'achat des aliments en usage dans la classe populaire, à savoir :

Le poisson frais ou séché ;

Le tofou, pâte de haricots fermentés, très riches en albumine ;

Les légumes, tels que choux, raves, oignons, radis, cornichons, patates, herbes aquatiques ;

Les mets spéciaux de l'Extrême-Orient, crevettes et homards, graines et tiges de nénuphar, gingembre confit, maïs grillé ou bouilli, champignons séchés, confitures de haricots rouges, prunes salées, concombres fermentés, etc ;

Les pâtisseries, les fruits et, enfin, les condiments indispensables dans la cuisine orientale pour masquer l'insipidité du riz et des viandes bouillies, tels que

piment, poivre, safran, sauces fermentées, etc. La plus répandue de ces sauces est, au Japon, le « shoyou » : elle résulte de la fermentation de la pâte de haricots.

Le riz cuit à la manière ordinaire, c'est-à-dire simplement gonflé par l'eau, se mange comme du pain et le remplace en effet ; mais il ne renferme que 36.76 de parties solides, tandis que le pain en renferme 56.5%. La quantité moyenne de riz décortiqué et non cuit que consume un adulte est de 650 grammes.

La boisson exclusive est le thé ; mais comme le « choun-choun » au Tonkin, le « saki », c'est à dire l'eau-de-vie de riz, a de nombreux adeptes.

On voit que cette alimentation est presque exclusivement végétale ; le poison même n'y entre que pour une part relativement faible, et la viande, interdite par les rites bouddhistes, n'y entre pas du tout.

Presque tout l'azote en est fourni par cette précieuse variété de haricots que les Japonais transforment en fromage et dont ils font le « shoyou ». Chimiquement, cette alimentation serait insuffisante pour le soldat. Rintaro Mori a cherché à se rendre compte de cette insuffisance et des moyens de la corriger. Il admet que la taille et le poids des Japonais ne représentant que les 5/6 de la taille et du poids des Européens, on peut calculer la dépense sur le même rapport en se servant des chiffres de Voigt. Il trouve pour un exercice modéré que cette dépense s'élève quotidiennement à :

Matières albuminoïdes.	98 gr.
Matières grasses.	48 —
Hydrocarbures.	417 —

Or, le tableau alimentaire de l'École de Tokio, analogue à celui de Saint-Cyr, donne à la ration moyenne la composition suivante :

Riz préparé.	1.750 gr.
Autres aliments.	757 —
Total. *	2.507 gr.

ce qui, comme valeur alimentaire, correspond à la formule suivante :

Matières albuminoïdes	83 gr.
Matières grasses.	13 —
Hydrocarbures.	622 —

La ration est donc suffisante comme quantité ; elle est même trop copieuse, puisqu'elle présente un excédent de 155 grammes d'hydrocarbures ; mais elle est mal composée, puisqu'il lui manque 15 grammes d'albuminoïdes et 35 grammes de graisse. A la vérité, l'excédent d'hydrocarbures peut compenser, comme Scheube l'a démontré, l'insuffisance des matières grasses ; mais il est indispensable d'augmenter la richesse en azote de la ration.

Donc, d'après Mori, cette ration serait insuffisante, et les soldats qui s'en nourrissent devraient arriver à l'inanition et rationnellement être incapables d'un effort quelconque.

Inutile d'insister sur cette erreur. La guerre actuelle le montre bien. Ce qu'il faut conclure, c'est que la viande n'est point si nécessaire qu'on le dit à l'alimentation de l'homme.



## Vu un jour de Printemps

Un tableau du Salon de 1903, dont je viens de voir la reproduction, représente une scène d'une poignante tristesse.

Dans une humble mansarde, à peine éclairée par une petite fenêtre, trois pauvres orphelins, couverts de haillons, les joues amaigries, les traits tirés par la faim et la souffrance, semblent plongés dans un profond désespoir.

Sur le sol, tout près d'eux, on voit un grabat vide avec un chapelet étalé au dessus et tout à côté, sur une chaise grossière, un crucifix et le petit rameau de buis qui sert à répandre l'eau bénite sur les morts.

On comprend à première vue le drame terrible qui vient de se passer dans cette mansarde ; la mère de ces pauvres enfants, leur seul soutien, leur seul secours en ce monde, vient de mourir !

Les hommes noirs sont venus, ils l'ont mise dans le cercueil, emportée au cimetière... Et ces pauvres enfants se trouvent maintenant seuls et abandonnés en face de leur malheur et dans le plus complet dénûment.

Un petit garçon, l'aîné de la famille, qui peut avoir neuf ou dix ans, est debout, accoudé sur le dossier de la

chaise, regardant d'un air ému et consterné à la fois le crucifix et le grabat vide. Le plus jeune des enfants, perdu dans de vieux habits sordides, deux fois trop grands pour sa taille, est assis sur le sol. Sa figure est en partie cachée par une longue chevelure en désordre et il tient la tête abaissée vers la terre, tandis que sa sœur aînée, assise tout à côté sur un escabeau de bois, lève les yeux au ciel, semblant formuler une prière...

Ah ! oui, pleurez, pauvres enfants, et surtout priez, c'est votre seule ressource dans cette situation lamentable !

Autrefois, vous n'auriez pas eu besoin d'aller bien loin pour du secours dans votre détresse ; un essaim de saintes femmes parcouraient constamment les quartiers des grandes villes, à l'affût de toutes les infortunes, comme l'abeille voletant de fleur en fleur à la recherche du miel.

Hélas ! pauvres enfants, ces saintes femmes ne sont plus là aujourd'hui pour vous secourir. Leur dévouement et leurs vertus ont attiré sur elles la haine des hommes pervers et, chassées comme de vils malfaiteurs, le cœur serré et les yeux pleins de larmes, elles ont dû prendre le chemin de l'exil.

Là elles trouveront encore des frères en Jésus-Christ à secourir, car la pauvreté et la souffrance règnent sur tous les points de l'univers ; mais ce ne sera plus vous, enfants de France, doublement leurs frères, qui serez l'objet de leur dévouement.

Priez donc, pauvres chers petits, priez avec ferveur.

Il y a encore, malgré tout, des âmes charitables qui se dévouent au soulagement des malheureux et peut-être vos plaintes seront-elles entendues. Mais, en face de pareils spectacles, combien le cœur serait soulagé de voir dans cette mansarde, près de ces pauvres enfants, le béguin ou la cornette blanche d'une religieuse, et combien on regrette alors doublement la haine aveugle de leurs indignes persécuteurs !

J. DE JACOURET.

### Proverbe

Etoiles filantes en septembre,  
Tonneaux trop petits en novembre.

## Memento culinaire

### Dîner de Famille

*Potage bisque d'écrevisses.*

*Filets de saumon maître d'hôtel.*

*Ris de veau aux pointes d'asperges.*

*Gigot à la broche.*

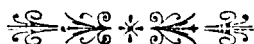
*Haricots verts au jus.*

*Meringues à la crème.*

\* \* \*

*Haricots verts au jus.* — Les haricots cuits à l'eau bouillante et égouttés soigneusement, faites fondre du beurre dans une casserole et sautez-y les haricots pendant quelques instants, ajoutez quelques cuillerées de bon jus.

Tante LOUISE.



### Le chemin de fer électrique

## Bruxelles-Anvers

La question des communications rapides entre Bruxelles et Anvers devient chaque jour plus actuelle, plus pressante. Les terribles accidents qui ont fait de la Cago-aux-Ouis un épouvantail pour les voyageurs, nécessitent depuis longtemps une modification complète du réseau scharbeekois ; il faut absolument faire disparaître la cause première de ces sanglantes hécatombes humaines, et l'unique remède est évidemment l'établissement d'une ligne directe et rapide entre nos deux métropoles.

Depuis longtemps déjà, la question a été étudiée à fond par l'un de nos plus éminents spécialistes, M. Muilender. Il nous a donné successivement deux projets grandioses, dont nous avons entretenu nos lecteurs, et qui ont valu à leur auteur les plus flatteuses appréciations.

Voici aujourd'hui un troisième projet, nouvelle variante des deux autres, et avantageux à tous points de vue. Le fond de l'entreprise reste toujours le même, et comprend l'établissement d'une ligne directe à grand rendement, basée sur le principe de la ligne électrique Berlin-



Zossen, et permettant des communications intenses entre Bruxelles et Anvers.

Parmi les importantes modifications apportées par l'auteur à son projet primitif, nous relevons les suivantes : l'établissement de quatre voies dans une tranchée de 31 m. 30 de largeur à la crête et d'une profondeur moyenne de 4 mètres ; la construction de 40 passerelles métalliques pour le raccordement des chemins de traverse, et d'un double tunnel métallique pour les quatre passages de chemin de fer et le canal de Willebroeck.

Comme les précédents, ce projet ne détruit en rien le panorama et présente le précieux avantage de ne gêner aucune des communications existantes. Le coût de l'établissement complet s'élèverait à 25 millions environ, et la ligne pourrait être livrée à la circulation dès avril 1907, pour l'ouverture de l'Exposition universelle de Bruxelles.

Pour les détails techniques, nous renvoyons à la brochure explicative et illustrée. En résumé, nous estimons que le nouveau projet, tel qu'il est établi, présente des avantages nombreux, sérieux, indiscutables, tant au point de vue utilitaire qu'au point de vue financier, et il serait grandement désirable que le Gouvernement le fasse étudier en détail par les services techniques compétents. Ce serait là une œuvre d'utilité immédiate, en même temps qu'une grande entreprise nationale, dont s'enorgueillirait notre belle patrie.

F. DUFOUR.

## BON MOT

Une histoire que contait — au dessert — Henry Monnier :

Adèle, la bonne à tout faire, vient d'être définitivement congédiée. Elle part en faisant claquer la porte, non sans avoir jeté, au préalable, une pièce de quarante sous à la tête du chien Tomy.

— Qu'est-ce que vous faites là, Adèle ? interroge Monsieur, assez intrigué.

— Je donne quarante sous au caniche. Elle y a bien droit, la pauvre bête, depuis le temps qu'elle lave ma vaisselle !...

## Le coin des rieurs



### Entre deux amis

— Je suis venu à Paris avec cinq francs en poche, et j'en ai maintenant cent mille.

— J'ai connu quelqu'un qui est venu à Paris avec un tourne-vis et une lime. Quelques jours après, il ouvrit un magasin d'orfèvrerie.

— Magnifique ! Et où se trouve aujourd'hui cet homme-là ?

— Aux galères.

\* \*

A la pêche.

— Dire que je n'ai encore rien pris de l'année ? C'est à croire qu'il y a un syndicat de poissons contre les pêcheurs...

\* \*

— Quelle différence y a-t-il entre un acteur et un verre de vin ?

— On siffle l'acteur quand il est mauvais et le vin quand il est bon.



## Le Mois littéraire

A cette heure où, dans les plaines de la Mandchourie, se dispute la suprématie en Extrême-Orient, il était d'actualité d'étudier à fond les causes détermi-

nantes du conflit russo-japonais, et d'en prévoir, pour autant que faire se peut, les suites heureuses ou funestes pour l'un et l'autre des antagonistes. À ce double point de vue, le travail de M. Georges Pourveur : *Autour d'un conflit*, vient à son heure, et nous devons féliciter l'auteur de nous avoir donné une œuvre consciencieuse et documentée.

Abordant le fonds même du sujet, nous signalerons tout d'abord les aperçus intéressants que présente M. Pourveur sur l'évolution économique du peuple japonais ; pendant de longs siècles, l'empire du Soleil-Levant était resté figé dans une civilisation archaïque ; brusquement, le Japon a rompu avec ses traditions séculaires : en quarante ans, il a fourni une carrière de géant, et le voici à la hauteur de la vieille Europe, déterminé à jouer un rôle sérieux dans les destinées mondiales.

À ce bilan glorieux, M. Pourveur oppose celui de l'empire russe, non moins fertile en exposés intéressants.

Entre ces deux peuples voisins, la jalousie fatalement devait naître ; les circonstances elles-mêmes se chargèrent de rendre inévitable le terrible conflit dont les phases sanglantes se déroulent sous nos yeux.

Ce qu'est cette guerre, nous ne le répèterons pas : les dépêches quotidiennes nous la montrent suffisamment homicide. L'auteur la résume en trois chapitres bien sentis et d'un intérêt soutenu. Quant aux conséquences probables de la lutte, il y consacre également trois études. Ses sympathies, dans toute son œuvre, semblent aller exclusivement au Japon. Partisans de la Russie, nous n'avons pas toujours approuvé ses appréciations sur l'œuvre et les tendances japonaises ; mais nous n'avons pas à débattre ici un problème qui relève de l'histoire.

En résumé, le travail de M. Pourveur nous a paru très méthodique ; il est bien pensé, bien écrit, fortement documenté et nous nous plaisons à le recommander vivement à nos lecteurs.

\* \* \*

Passant à un sujet plus abstrait, nous avons lu, avec infiniment de plaisir, un superbe travail de M. le chanoine Appelmans, professeur de philosophie au petit séminaire de Malines.

Le titre : *Pages de philosophie*, semblait fait pour éloigner le public, et pourtant, une première édition fut enlevée en quelques semaines. C'est que l'auteur a su choisir des matières dont nul homme d'esprit ne peut se désintéresser.

Voici d'abord une page de théodicée : les preuves de l'existence de Dieu ; cette thèse est capitale. À l'heure présente, l'objet, le fondement de toute religion est mis en question. Pour ce motif, bien souvent la controverse religieuse est inutile et stérile ; pourquoi, par exemple, s'efforcer de prouver la possibilité du miracle à un contradicteur qui nie l'existence de Dieu ? Il est en droit de vous opposer la question préalable ; de même pour la plupart des autres dogmes.

Les amateurs de philosophie pure étudieront la preuve de l'existence de Dieu tirée de la contingence des êtres. L'argument puisé dans l'ordre du monde est abordable à tous : les exemples, toujours empruntés au milieu ambiant et à la vie moderne en rendent la lecture attrayante. Nous signalerons tout spécialement le chapitre consacré à la portée apologétique de certaines découvertes scientifiques modernes ; l'auteur y montre péremptoirement comment, à l'aurore du vingtième siècle, la science se trouve ramenée au premier verset de la Genèse : *In principio creavit Deus*. La campagne menée par Van Beneden et Pasteur contre la théorie de la génération spontanée est naturellement rappelée à cet endroit.

Dieu et l'âme : ce sont les bases mêmes de l'apologétique ; la seconde des *Pages de Philosophie* devait donc être une page de psychologie.

Les traités d'apologétique insistent longuement sur l'immortalité de l'âme ; l'immortalité n'est guère qu'un corollaire de la spiritualité ; il était donc logique d'exposer et de démontrer celle-ci.

La réponse aux objections est particulièrement intéressante, elles sont toutes très modernes et le simple exposé en est déjà fort instructif. Quelques noms pris au hasard, Dubois-Raymond, Errera, Herzen, Richet, Binet, montrent que l'auteur ne perd pas son temps à combattre des doctrines surannées. L'étude des rapports entre le cerveau et l'intelligence révèle des détails peu con-

nus sur deux maîtres flamands, Guido Gezelle et Peter Benoit.

M. Appelmans termine par une page d'histoire de la philosophie. Qu'on ne s'effraye point : il ne s'agit ni d'Anaximandre ni d'Anaximène. Au contraire, une citation de MM. Denis et Vandervelde éveille la curiosité : nous restons constamment en contact avec la pensée contemporaine.

Les manuels d'apologétique réfutent généralement le matérialisme ; mais celui-ci est tombé en discrédit : c'est au positivisme que vont les sympathies du jour. Le système de Comte provoqua un véritable engouement chez beaucoup de savants et une sorte de respect superstitieux chez les non initiés : l'auteur n'a pas de peine à montrer que la valeur intrinsèque du positivisme ne justifie nullement cette vogue. Dans cet exposé, nous relevons la polémique qui surgit, il y a quelque quinze ans, entre feu M. Tiberghien et M. Dwelshauwers, son ancien élève et son futur collègue à l'université de Bruxelles.

Mgr Mercier appréciait en ces termes la première édition de l'ouvrage : « *Les Pages de Philosophie* seront d'une lecture très instructive pour la généralité des lecteurs. L'auteur a su y condenser l'enseignement de l'école sur des thèses fondamentales de la philosophie. Les preuves sont bien exposées et les principales objections rigoureusement réfutées. La forme est sobre, concise, mais toujours claire. » (*Revue Néo-scholastique*, février 1904).

Ce jugement prouve que M. le chanoine Appelmans a pleinement atteint son but : donner des arguments inattaquables, sans vaine phraséologie, de façon à être compris du public instruit.

\* \* \*

Restons dans le domaine philosophique, et abordons l'examen d'un ouvrage excessivement intéressant de M. Lucien Roure sur Hippolyte Taine.

L'auteur nous est connu déjà par d'importants travaux, notamment par ses *Doctrines et Problèmes*, qui lui ont assuré une réputation de fin penseur. Son œuvre sur Taine est bien ce que nous possédons de plus lumineux sur le grand philosophe français.

Taine, faut-il le rappeler, a tenu une place considérable dans le mouvement

de la pensée au siècle dernier. Esprit vaste et méthodique, il a effleuré de multiples questions, et M. Albert Sorel a pu dire de lui, avec justesse : « Dans aucune branche de l'activité intellectuelle, il n'a laissé les choses au point où il les avait prises. »

L'auteur s'est donné pour tâche d'éclaircir la pensée philosophique, religieuse, politique et sociale de Taine.

La philosophie de Taine n'est pas du matérialisme ; celui-ci, pour lui, n'est pas un système, mais une impuissance de système ; ce n'est pas non plus du positivisme, car s'il a loué Auguste Comte d'avoir pour la première fois examiné la nature et dit la valeur de la science, il n'en reste pas moins vrai qu'il a reproché aux positivistes de considérer les causes comme des choses situées hors de la portée de l'intelligence humaine. La doctrine de Taine sera plutôt du *naturisme* : et cela s'explique. Sa première passion intellectuelle fut Spinoza, qui resta toujours son maître *cher et vénéré* ; pour Hegel, il eut plus tard une admiration sans bornes, et il semble bien que cette double influence, en se combinant, ait marqué d'une empreinte profonde l'esprit de Taine.

Et c'est sans doute dans ce *naturisme* objectif qu'il faut chercher l'origine de certaines théories chères à notre philosophe, notamment celle de *l'hallucination vraie*, et son concept *mécanique* de l'évolutionnisme. M. Roure dégage nettement le fond de la philosophie de Taine, à l'aide de documents de tout premier ordre. Cette partie de son travail nous trace du penseur un portrait exact, vivant et absolument impartial, authentique enfin. D'un intérêt très actuel sont les pages sur sa conception de l'organisation politique et sociale de l'Etat moderne. Le dernier chapitre étudie un problème très captivant soulevé par des controverses récentes : Y a-t-il deux Taine : le Taine d'avant les « Origines de la France contemporaine », le Taine après les « Origines » ?

L'auteur n'a pas eu la prétention de faire de son livre une apologie directe du christianisme : il devait cependant enregistrer les témoignages de Taine en faveur de la portée sociale de la religion chrétienne. Et ces témoignages, aussi éloquents que désintéressés, sont utiles à relire à l'heure présente.

Le livre est écrit avec sympathie et indépendance. Il a pour les lecteurs de nos jours, pressés de faire en quelques heures le tour d'une doctrine, le mérite d'être court, clair et complet.

\* \*

La maison Hatier, fidèle à son programme de rénovation littéraire, vient d'entreprendre la création d'une bibliothèque artistique et littéraire des jeunes femmes et des jeunes filles, et nous devons la féliciter d'avoir mis la main à l'œuvre d'une façon aussi heureuse : les trois premiers volumes, que nous venons de lire, nous promettent de bien jolies choses.

La collection Hermine (c'est le titre général choisi par l'éditeur) débute par une étude d'âme vigoureusement burinée par Serge d'Ivry, *Christiane*. Dans une série de lettres à son amie, une jeune fille, Christiane, nous initie aux douloureuses épreuves d'une vie dont les croix forment le lot principal. Sous les coups redoublés qui la frappent, la pauvre âme traverse une crise terrible ; tout va sombrer dans un naufrage général, mais la foi veille dans ce cœur affligé, et avec elle renaît le bonheur et la paix.

Pierre Maël ! Toute la réputation de l'auteur gît dans ces deux mots. Si noblesse oblige, talent n'oblige pas moins : de l'écrivain nous attendions un chef-d'œuvre, et il nous l'a donné dans *Fille de rois*, charmant ouvrage, délicatement illustré par Jean Dedina. L'auteur nous fait revivre l'époque troublée où vécut la grande Demoiselle, époque fertile en révolutions et en grands hommes : Richelieu, Mazarin, Condé, Turenne nous apparaissent tour à tour, encadrant de leur brillante auréole l'aube naissante du grand règne. A travers les horreurs de la Fronde, Pierre Maël nous décrit une de ces touchantes idylles, à la fois douces et chevaleresques, dont le XVII<sup>e</sup> siècle fut si souvent le spectateur ému. Il faut lire ce beau volume pour comprendre tout l'héroïsme dont l'amour est capable.

*Deux cours*, de Jeanroy, est bien le plus aimable roman que nous ayons lu cette année ; nous ne saurions mieux rendre notre sentiment qu'en disant à l'auteur : C'est parfait sous tous rapports. Le sujet choisi, sans être nouveau, est cependant neuf par la manière adop-

tée : le récit tout entier, traité par lettres, est empreint d'un charme poétique indéfinissable, on se sent ému jusqu'au fond de l'âme par une fraîcheur douce et enivrante, telle la sensation éprouvée le matin d'une belle journée de mai, tout ensoleillée, embaumée par les mille parfums des fleurs nouvelles écloses. Et le style ! Quel tour de plume alerte, pimpant, et en même temps pur et châtié !

La collection Hermine a revêtu une couverture coquette et pittoresque. Un seul desideratum : quelques coquilles typographiques ont échappé à une dernière correction ; nous nous permettons d'attirer sur ce point toute l'attention de l'éditeur.

\* \*

Un nouveau volume de Jean Drault vient de paraître, qui s'enlève déjà avec rapidité. Il est intitulé : *Les Gaietés de la Territoriale*, et complète dignement la série des livres militaires du même auteur qui eurent l'étourdissant succès que l'on sait, depuis *Chapuzot est de la classe*, jusqu'aux *Treize jours de Bidouille*, en passant par le *Carnet d'un réserviste*.

Est-ce un roman ? Est-ce une suite de scènes détachées ? Ce n'est ni l'un ni l'autre ; c'est l'odyssée désopilante d'un digne bourgeois nommé Pluchard qui se prépare à aller aux bains de mer avec sa famille, et qui, au milieu d'une scène avec sa belle-mère, lui dit subitement :

— Après tout, je ne pars pas avec vous : j'ai une invitation du ministre de la guerre pour une villégiature à Caen.

Et il exhibe « l'ordre d'appel », qui lui enjoint de partir pour Caen où il fera ses treize jours.

Les aventures, ou plutôt les mésaventures du territorial Pluchard ne sont pas faites de chic, mais vécues, fidèlement observées. Ce sont de nouvelles scènes de la vie de caserne... Mais la description, par Jean Drault, de la caserne, ou plutôt du casernement des territoriaux de Caen, possède une saveur qu'on trouvera dans bien peu de romans militaires.

*Les Gaietés de la Territoriale* ont, en outre, une note nouvelle : l'auteur consacre quelques chapitres à des scènes épiques de bureaucratie militaire.

D'autre part, son récit est pânaché d'exploits d'anciens soldats des bataillons d'Afrique qui font leurs treize jours en même temps que son héros Pluchard.

Le livre est plein de bonne humeur et de vie ; il sera lu avec intérêt par tous ceux qui ont fait leurs treize jours, et aussi par tous ceux qui les feront, y compris les collégiens, qui trouveront, dans *les Gaietés de la Territoriale*, un livre que leur papa ou leur maître d'étude ne leur retirera pas des mains.

Cent joyeux dessins de Charly concourent à égayer davantage cet amusant ouvrage.

\* \* \*

*Liberté, égalité, fraternité!* Sous ce titre, le marquis Costa de Beauregard a eu l'excellente idée de réunir, en un charmant petit volume, divers articles ayant trait à la triste politique antireligieuse qui couvre la France de ruines. De sa plume alerte à la fois et délicate, l'éminent académicien nous trace, dans une série de récits émouvants, les méfaits commis au nom de la liberté. Nous y voyons apparaître les douces figures du père Dorgère, de sœur Angèle, et de tant d'autres, lâchement exécutés sous le couvert de la légalité, par une tourbe infâme de persécuteurs patentés ! Pauvre France ! comme tu es tombée bas ! Il nous reste, de cette lecture, une impression de tristesse insurmontable. Quand donc viendra le libérateur ?

\* \* \*

*Les Conférences de Saint-Roch* ont acquis une célébrité bien méritée ; leur forme originale et dialoguée a été fort goûtée dans les sphères catholiques de Paris, et leurs auteurs, MM. les abbés Poulin et Loutil, ont lieu d'être satisfaits des résultats obtenus par leur travail consciencieux aussi bien que par leur parole éloquente et autorisée.

En 1904, l'ordre naturel des faits les amenait à parler de la *Divinité de Jésus-Christ*, en reprenant les enseignements des siècles chrétiens sur la divinité du Christ. Grâce à la doctrine lumineuse et savante de l'apologiste, aux qualités malicieusement investigatrices de « l'avocat du diable », la question se trouve traitée sous tous les aspects.

Ces preuves, si frappantes soient-elles, ne sauraient à elles seules ouvrir l'esprit

à la fois et le cœur à la vie chrétienne, avouent modestement les auteurs. Il est vrai surtout que trop d'esprits pusillanimes préfèrent répéter, après lecture, un *deteriora sequor* accommodant, qui leur laisse toute liberté d'allures. Néanmoins, à beaucoup d'égarés naturellement honnêtes, et par surcroît logiques avec eux-mêmes, ce livre indiquera le chemin de Damas.

\* \* \*

C'est une véritable encyclopédie agricole que le nouveau dictionnaire qui vient de paraître dans la *Bibliothèque de Dictionnaires-manuels illustrés* publiée par la librairie Armand Colin.

L'auteur-directeur de la publication, M. Daniel Zolla, lauréat de l'Institut et de la Société nationale d'Agriculture, professeur à l'École de Grignon, est bien connu du monde des agriculteurs par ses nombreux travaux.

Chacune des matières spéciales : agriculture, arboriculture, horticulture, sylviculture, viticulture, élevage, abeilles, vers à soie, insectes, maladies des animaux et des plantes, engrais, législation, etc., etc., a été confiée à un spécialiste. Chaque article résume brièvement les connaissances pratiques indispensables, et expose la question en l'état actuel de la science et des découvertes ou inventions les plus récentes.

Pour n'en citer que quelques-uns, ces collaborateurs se nomment : MM. J. Tribondeau, professeur départemental d'agriculture du Pas-de-Calais, Charvet, professeur à Grignon, Ch. Julien, professeur à l'École d'agriculture de Rennes, Carré, professeur départemental de la Haute-Garonne, etc.

On n'a point encore publié une encyclopédie populaire agricole aussi complète et d'un prix aussi modique ; elle contient 780 pages formant un total de 80,000 lignes de texte : elle est illustrée de 1900 gravures, dont 3 cartes et 100 planches formant page entière ; elle contient en outre 300 tableaux d'analyse chimique, de statistique, modèles de comptabilité, renseignements pratiques, barèmes, etc.

\* \* \*

La grande figure de *Léon XIII* a jeté, sur la fin du siècle dernier, l'éclat brillant d'une gloire qui n'est pas près de

s'éclipser ; aussi faut-il savoir gré à M. Valsayre de nous avoir donné une vie populaire du grand pontife. Nous avions déjà de volumineux ouvrages sur l'œuvre immense du pape défunt, mais il nous manquait une biographie complète à la fois et concise, à mettre dans les mains du peuple : car il est bon que les humbles et les petits apprennent à connaître et à vénérer le saint pontife qui a consacré une bonne partie de son existence à leur relèvement matériel et moral.

A ce point de vue, nous devons de chaudes félicitations à l'auteur ; en un travail relativement restreint, il a su concrétiser les grands traits de cette noble figure, trop tôt disparue, et il l'a fait avec un charme enthousiaste, une vivacité de style et une ampleur de vues qui font de son ouvrage une œuvre à recommander à tous les amis du grand pontife. Tous voudront la posséder, certains d'y puiser toujours l'énergie nécessaire pour les luttes parfois si rudes de la vie.

\* \*

Pour finir, quelques mots d'un opuscule joyeux, le *Chansonnier populaire*, dont l'apparition a été saluée avec bonheur.

L'intention de l'auteur n'a pas été, nous en convenons, de faire une œuvre artistique ; son seul but est de relever le rôle moral de la chanson populaire, en mettant entre les mains de la jeunesse un recueil de chants honnêtes et agréables. Disons qu'il a pleinement réussi ; nous trouvons là cinquante chants soigneusement expurgés, faciles à apprendre, et, ce qui ne gâte rien, joliment lithographiés. Le bénéfice réalisé ne nous paraît pas devoir être fort lourd : c'est un véritable tour de force que de donner une pareille édition pour 50 centimes.

Nous souhaitons bonne chance au *Chansonnier populaire*, et, pour notre part, nous le recommandons vivement à tous les amateurs d'œuvres saines et morales.

\* \*

La place nous fait défaut pour analyser les autres ouvrages reçus ; nous les annonçons ci-après, nous réservant d'en parler dans notre prochain numéro.

\* \*

N. — Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent se procurer, à notre comptoir de librairie (commission), tous les livres et revues annoncés sous nos rubriques bibliographiques, et généralement tous livres et revues quelconques. Il leur suffit de nous envoyer, en un mandat postal, le montant de leur commande, augmenté des frais de port.

Nous n'entendons pas recommander les livres qui sont simplement annoncés.

FR. DUFOUR.



## Récréation

### Mots en losange.

1. Consonne.
2. Meuble.
3. Vêtement.
4. Adjectif possessif.
5. Consonne.

### Réponses au dernier numéro

*Enigme* : Clocher.

*Enigme homonymique* :

1. Conte.
2. Comte.
3. Compte.



## Carnet musical

### Nouveautés

La maison Faes vient d'éditer une œuvre assez originale : *La première leçon de chant*. C'est une sorte de dialogue musical entre un père et sa fille. L'un qui veut convertir celle-ci à l'amour de la musique, l'autre qui ne parvient pas à vocaliser convenablement une gamme. Les paroles et la musique sont de A. Enkens.

Notre talentueux compatriote. M. Aug. De Boeck, vient de dédier à M<sup>me</sup> Feltesse-Ocsombre une charmante piécette : *Au printemps*, de belle allure,

élégamment écrite et joliment harmonisée. L'auteur n'en est d'ailleurs plus à son premier succès : nous l'avons maintes fois applaudi, et nous espérons bien qu'il nous donnera, l'un de ces jours, une grande œuvre polyphonique qui consacrera de manière durable son réel talent.

Du même éditeur, nous avons lu encore un chant patriotique pour voix d'enfants, écrit spécialement pour les fêtes nationales de 1904. Le *Vaderlandsch zangdicht*, de M. Timmermans, est écrit largement, ainsi qu'il convient à un hymne commémoratif ; il prendra certainement place à côté de la *Brabantonne* dans nos grandes solennités.

FR. DUFOUR.



## Petites Nouvelles

—0—

### Pour les philatélistes

A l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance de la Belgique, de nouveaux timbres seront créés en Belgique. Les travaux préparatoires sont à peu près terminés et d'ici à l'an prochain les stocks des timbres seront écoulés et l'on mettra dans la circulation les timbres nouveaux.

Il ne reste plus qu'à résoudre quelques questions de détail. Les premiers timbres qui seront imprimés sont ceux de 10, 20, 25 et 35 centimes ; les autres viendront ensuite.

L'effigie du Roi est d'une ressemblance frappante, dit un journal, et elle ressortira de manière très heureuse de l'encadrement sobre et exempt de surcharges. Le Roi, auquel on l'a soumis, l'a approuvé.

Les encadrements ont surtout un caractère très simple et très sérieux ; ils sont composés de guirlandes de feuilles de chêne et de laurier, qui font bien valoir l'effigie royale.

Les timbres seront imprimés en typographie, à l'atelier du timbre, à Malines, et on emploiera un procédé nouveau qui a donné déjà les meilleurs résultats pour d'autres travaux !

Les couleurs des timbres ne seront pas modifiées ; mais on essaiera de donner aux tons plus de franchise.

Les timbres ne porteront plus la mention « Postes » et « Postérieur ». Ils conserveront les mots : « Belgique », « Belgie » et les chiffres qui en indiquent la valeur.

La mention : « Ne pas livrer le dimanche » est maintenue.

\*  
\*\*

### Congrès de musique religieuse à Arras

Nous empruntons à la « Semaine Religieuse » d'Arras le compte rendu de l'intéressant Congrès de musique religieuse qui vient de se tenir dans cette ville.

« Ce Congrès, qui a obtenu un réel succès, s'est ouvert le 3 août, par un salut solennel à Notre-Dame des Ardents.

Le soir, une audition de musique religieuse était donnée par la chorale de Sin-le-Noble dans la salle des Conférences populaires.

Les travaux proprement dits ont commencé avec la séance de la matinée du jeudi 4 août.

Présidée par Mgr Williez, évêque d'Arras, et le Révérendissime dom Pothier, abbé de Saint-Wandrille don Gelberg, la séance a été particulièrement intéressante.

Elle fut consacrée à la lecture et au commentaire du « Motu proprio » de Sa Sainteté Pie X sur la musique sacrée.

Après la récitation du « Veni. Sancte Spiritus », Mgr Williez prit la parole pour saluer les congressistes et les inviter à lire le « Motu proprio » avec une loyauté parfaite et à l'accepter avec un entier esprit de soumission.

M. l'abbé Chassang, maître de chapelle de la cathédrale d'Avignon, dans un rapport des plus documentés, expose alors un excellent commentaire du « Motu proprio ». Nous espérons que, selon le vœu de Monseigneur, cet important travail sera livré à l'impression.

Une discussion relative au chant des femmes à l'église, au chant des « soli » pendant la grand'messe et les messes basses, etc., termine cette première séance.

L'après-midi, M. le chanoine Nougès, maître de chapelle de la Métropole de Toulouse, directeur de la « Cæcilia », fit un rapport sur les écoles de plain-chant et montra victorieusement qu'il est facile d'établir partout ces sortes d'écoles comme il l'a fait à Toulouse et comme il a été fait à Bordeaux et à Lyon.

M. l'abbé Viltard, curé de Serigny (Yonne), correspondant de la « Rassegna Gregoriana », lit à son tour un rapport sur le chant paroissial et l'heureuse influence de ce chant pour attirer les fidèles à l'église.

M. Gastoué, de la « Schola cantorum » de Paris, charma ensuite l'assistance par la façon artistique dont il interpréta les mélodies grégoriennes. Plusieurs exemples montrèrent combien facile peut devenir l'enseignement pratique du chant grégorien.

Entre temps, le Révérendissime Dom Pothier racontait la genèse du chant grégorien et montrait avec simplicité et conviction que ce fut toujours le vrai chant de l'Église.

L'audition musicale du soir, donnée par les chanteurs de Notre-Dame des Ardents, fut un nouveau succès tout à l'honneur de M. l'abbé Delépine, promoteur du Congrès.

Le vendredi matin, M. le chanoine Mathieu, directeur de la « Cæcilia » et de la « Musique sacrée », fit une intéressante causerie sur la manière d'exécuter le plain-chant conformément à la tradition.

Dom Pothier annonça à cette occasion l'apparition, en novembre prochain, du « Kyriale » de l'édition vaticane qui ne tardera pas du reste à être complétée. On discuta aussi quelques questions de détail qui ne manquent pas du reste d'intérêt pratique, — notamment l'exécution du plain-chant dans les Petits Séminaires. On émet encore le vœu que l'étude de la musique religieuse trouve au programme une place au moins égale à celle qu'occupent les autres branches de l'enseignement.

La séance de l'après-midi eut lieu sous la présidence de M. Emile Wambach, directeur de la maîtrise de la cathédrale d'Anvers, inspecteur des académies de musique du royaume de Belgique.

M. Wambach fit un excellent rapport

sur la musique sacrée telle qu'elle doit être conçue et exécutée dans nos églises. S'appuyant sur le « Motu proprio », il signala et condamna les abus qui s'y sont introduits, notamment ces airs de théâtre, cette musique bruyante qui ne conviennent guère à la majesté de nos temples.

Suivit une discussion sur l'orchestre à l'église : aux messes basses l'orchestre est toujours prohibé ; aux grand-messes, il ne doit être qu'un accompagnement discret.

M. Boddaert, des Facultés catholiques de Lille, lit ensuite un rapport sur la musique moderne, rendant hommage en passant aux compositeurs et exécuteurs des différents morceaux que nous avons pu apprécier pendant le Congrès.

M. l'abbé Arifon (Viviers), donna à son tour un rapport très complet, sur les cantiques, leurs qualités, leur exécution, etc.

Des actions de grâces bien méritées furent rendues à Mgr Williez, dont l'assiduité constante aux travaux du Congrès a été pour tous le plus précieux encouragement ; au Révérendissime dom Pothier, venu exprès de Rome pour apporter ses lumières très précieuses aux congressistes.

\* \*

### Exposition Internationale, Salon des Arts et Métiers.

On sait que ce salon, qui s'ouvrira le 1<sup>er</sup> octobre au Parc du Cinquantenaire, comprendra une section d'art religieux. Les détenteurs — artistes ou non — d'objets d'art, tableaux, sculptures, etc., ayant un caractère religieux, sont admis à les exposer gratuitement. L'exposition durera jusqu'au 23 octobre. Pour renseignements, s'adresser à M. VICTOR JAUBERT, journaliste, 80, rue Saint-Lazare.

\* \*

### Un nouveau livre de Carmen Sylva

La reine Elisabeth de Roumanie, qui a accompagné le roi Carol dans son récent voyage sur le Danube, a consigné les impressions que lui a laissées cette excursion, dans un ouvrage qui s'intitulera : « La Fille du Rhin sur le Danube ».

Le nouveau livre de Carmen Sylva paraîtra dans le courant du mois pro-



chain. Il contiendra de nombreuses vues photographiques prises par la Reine elle-même, ainsi que des dessins au crayon, exécutés par la princesse royale de Roumanie et sa sœur, la princesse Melita de Hesse.

Il n'est pas besoin d'ajouter que le produit de la vente de cette œuvre originale sera destiné à l'une des nombreuses institutions de bienfaisance qu'a fondées et que surveille en personne la reine Elisabeth, dont la bonté ne connaît pas de bornes.

\* \* \*

**La sixième exposition annuelle** du cercle « VRIJE KUNST » aura lieu du 1<sup>er</sup> au 25 septembre, au musée royal de peinture, Place du Musée, à Bruxelles.

\* \* \*

**Dans un coin** délicieux de la côte belge, raconte le correspondant bruxellois de la « Métropole », était venu s'installer un jeune musicien du plus haut mérite et d'une incontestable originalité, dont la Monnaie donnera cet hiver deux actes que l'on dit pleins de promesses pour l'avenir de celui qu'iles a écrits. Le jeune auteur, étant en Belgique pour mettre définitivement sa pièce au point avec Maurice Kufferath, son collaborateur, avait été vu plusieurs fois au piano, et lors de l'inauguration du petit Kursaal récemment érigé dans le susdit coin, il n'y avait personne pour taquiner l'ivoire. Le tenancier était très emb...nuyé. Un loustic vint à lui et montrant le compositeur :

— Vous voyez cet homme aux cheveux d'ébène ?

— Oui...

— Demandez-lui donc de se mettre au piano. C'est un pianiste ambulante.

Le tenancier va droit au musicien :

— Voulez-vous tenir le piano ? Ces dames et ces messieurs veulent absolument danser. Je vous payerai ce qu'il faudra.

Le compositeur ne broncha pas.

— Qu'est-ce qu'on paye ici d'habitude ?

— Cent sous pour la soirée.

— Tenez-là.

Et le compositeur, dont le nom, demain peut-être sera célébré, qui est, en tous cas, un musicien de grand talent, de se mettre au piano. Mais son exécution fut certes peu banale !

Pendant toute la soirée il exécuta la « Valkyrie » et « Tristan » en valse,

polkas, mazurkas, voire même en cake-walks !

Et, tandis que le cabaretier se rengorgeait, ce fut, parmi les amis du compositeur, un vrai délire. Finalement, quand il eut touché ses cent sous, on le porta en triomphe, ce qui étonna fort le tenancier qui ne comprenait pas, disait-il, que des gens comme il faut manifestassent une telle sympathie pour un pauvre diable de pianiste.

Mais c'est égal, la « Chanson du Printemps » en scottish et les cent sous du compositeur resteront dans la mémoire de tous ceux qui assistèrent à cette joyeuse équipée.

\* \* \*

**Eugène Ysaye**, l'éminent violoniste belge, a signé un engagement pour l'Amérique.

Il débutera le 17 novembre à Philadelphie, jouera le 8 décembre à New-York avec le célèbre orchestre symphonique de Boston, et terminera sa tournée à la fin d'avril.

Une indiscretion : Cet engagement de six mois rapportera à Ysaye la jolie somme de 100,000 dollars — un demi-million de francs.

\* \* \*

### Proverbes et Adages

Très jolie, l'anecdote que voici, et qui a occasionné le proverbe : « l'appétit vient en mangeant ».

Henri III dit, un jour, dans sa jeunesse, à son professeur Amiot qu'il serait très heureux de lui prouver sa reconnaissance, quand il serait monté sur le trône de France. « Monseigneur, fut la réponse, je n'ambitionne qu'un seul bienfait, celui de n'être pas oublié par Votre Altesse ».

Par la suite, le monarque dota Amiot d'une riche abbaye et celui-ci se déclara le plus heureux des hommes. Lorsque, quelques années après, l'évêché d'Auxerre devint vacant, l'ancien précepteur sollicita en personne, du roi la faveur d'en être nommé le titulaire.

« Mon cher maître, lui dit le roi, avez-vous donc oublié vos paroles d'autrefois ? »

« Sire, répliqua l'abbé, l'appétit vient en mangeant ! »

Henri rit de cette spirituelle réponse. Il se fit un malin plaisir de répéter souvent ce bon mot d'Amiot : le dicton était créé.









# LE GLANEUR

Revue Mensuelle

SOMMAIRE : Chareb-el-Rihh, *légende arabe* (de la Rochère). — L'argile, *poésie* (Jean Aicard). — Les palinods et les poètes dieppois (Fr. Dufour). — Marchands ambulants (M. Berthe). — La sieste, *poésie* (José-Maria de Hérédia). — Nos expositions. — Le coin des rieurs. — Théodore Aubanel : I. Le chrétien (Fr. Dufour). — Le mois littéraire (Lector). — Petites nouvelles. — Les revues.

## Chareb-el-Rihh

LÉGENDE ARABE



A une époque déjà ancienne, bien avant que la régence d'Alger tombât au pouvoir des Roumis, alors que le pied des infidèles n'avait point encore souillé le riant territoire de Mascara, vivait dans cette ville une jeune fille d'une si grande beauté, qu'il était impossible de la voir sans demeurer en extase devant tant de charmes réunis. Sa taille était droite comme le palmier, et son teint avait la couleur des roses; sa bouche ressemblait à un anneau de corail, et ses dents à un collier de perles; ses cils étaient noirs comme l'aile du corbeau; son œil aussi doux que celui de la gazelle. A son aspect les femmes de Mascara se mouraient de jalousie. Chareb-el-Rihh était le nom de cette ravissante beauté. Nul ne connaissait sa tribu; son père et sa mère n'avaient jamais habité Mascara; elle y était arrivée, disait-on, portée sur un léger nuage, et le bruit s'était répandu dans la contrée que Chareb était fille du ciel, une des houris du paradis.

La jeune fille ne sortait jamais de chez elle sans un nombreux cortège d'esclaves et de négresses, et un voile épais couvrait son visage; mais ses yeux étaient si brillants, que leur éclat perçait comme une douce lumière à travers tous les tissus. A la vue de ce prodige, les Mau-

res qui la rencontraient s'arrêtaient tout à coup et baisaient la trace de ses pas.

Elle habitait, seule avec ses esclaves, une maison spacieuse et carrée, composée de quatre corps de bâtiments uniformes, qui, à l'exception d'une seule porte d'entrée donnant sur la rue, n'avaient d'ouverture que sur une cour intérieure.

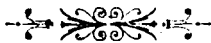
Lorsque les rayons du soleil avaient embrasé l'atmosphère pendant le jour, Chareb apparaissait à l'entrée de la nuit sur une terrasse élevée qui dominait la vaste plaine d'Eghris, et au milieu des roses et des jasmins qui croissaient dans des vases de porphyre, elle respirait la brise du soir; le zéphyr se jouait dans sa longue chevelure, les fleurs semblaient lui sourire, et le rossignol chantait sa beauté. C'est là que Mohammed, le fils aîné du cheik, l'aperçut le premier; la fille mystérieuse fixa un instant sur lui son œil de feu, et ce regard pénétra jusqu'au cœur du jeune Maure.

Mohammed était âgé de vingt-quatre ans, brave parmi les braves, enthousiaste, téméraire même; ses exploits lui avaient déjà acquis une réputation brillante: grand et bien fait, l'élégance de sa tournure, la grâce de ses manières, et mieux encore l'élévation de son âme en faisaient le cavalier le plus accompli de toute l'Afrique. Il possédait

aussi de grandes richesses. Marié depuis six ans à la belle Fatima, il avait d'elle deux fils qui faisaient son bonheur et sa joie; mais à peine eut-il été atteint par l'étrange regard de Chareb, que la terre entière, Fatima et ses fils eux-mêmes lui devinrent presque indifférents. Il n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir, celui de devenir l'époux de celle qu'il croyait fille du ciel. Le cheik Brahim-Ben-Zamoun, qui aimait son fils avec tendresse, lui promit d'obtenir pour lui la main de Chareb. Dès le jour même il tira de ses coffres les trésors qui avaient appartenu à la mère de Mohammed, fit acheter au caravansérail les étoffes les plus précieuses, les bijoux les plus rares, renferma le tout dans une caisse de bois de cèdre, incrustée de nacre et d'or, et le fit porter à la jeune fille en lui proposant de devenir la femme du beau et vaillant Mohammed. Mais Chareb renvoya avec dédain le coffre précieux, en disant qu'elle n'épouserait jamais le fils du cheik.

A cette réponse cruelle, le pauvre Mohammed tomba dans un état de langueur qui fit craindre pour ses jours. En vain la belle Fatima entoura-t-elle son mari d'amour et de prévenances; en vain, pour lui plaire, teignit-elle plus soigneusement encore ses mains et ses pieds avec la feuille du hennék, et ses paupières avec le *kohuel*; en vain elle farda son visage, mâcha du *souak* pour parfumer son haleine et rendre ses lèvres purpurines; en vain elle revêtit ses plus beaux atours: le fils du cheik demeura insensible à toutes ses séductions, et les caresses de ses enfants ne parvinrent même point à lui arracher un sourire. Alors la pauvre Fatima comprit que quelque génie malfaisant avait jeté un sort sur Mohammed, et elle ne pensa plus qu'aux moyens de le délivrer du *djemoun* qui le tourmentait.

(A suivre.)



## L'Argile

De tout petits enfants jouant avec l'argile,  
Façonnaient gauchement des oiseaux et des  
Et, s'arrêtant près d'eux, l'homme de l'Évan-  
Songeait : « Il est ici, l'espoir des temps meil-  
leurs !

« En façonnant les cœurs d'enfants, argile molle,  
On ferait l'homme bon et plus beau sûre-  
ment .. »

Et Jésus caressait d'une douce parole  
Ceux dont pourrait sortir un avenir aimant.

Il admirait comment leur naïve tendresse  
Accourt au moindre appel, tend les bras et

Il faut que la leçon leur semble une caresse :  
C'est grandir notre espoir que grandir leur  
esprit.

— « Montre-moi cet oiseau, laisse que je  
l'achève :  
Lorsque j'étais petit, j'en faisais de pareils... »  
Et l'enfant tout debout, tendant l'oiseau, l'élève  
Vers l'homme bienveillant qui donne des con-  
seils.

Mais, quand aux mains de l'Homme il cherche  
à le reprendre,

Tandis que ses amis se pressent à l'entour,  
L'enfant laisse échapper l'oiseau d'argile tendre  
Et qui s'écrase aux pieds du Prophète d'amour.

— Oh ! mon oiseau ! l'oiseau que j'avais fait moi-  
même !

Que je voulais montrer à ma mère ! — Il pleurait.  
Et l'ouvrier des cœurs, qui savait comme on  
l'aime,

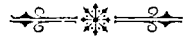
Souffrait avec l'enfant de ce touchant regret.

— « Fais-en bien vite un autre !... un plus joli  
peut-être ! »

Et ses deux belles mains dans un limon vis-  
queux,

Afin que les petits fussent contents, le Maître  
S'était assis à terre et jouait avec eux.

Jean AICARD.



## LES PALINODS

et les poètes dieppois \*

### Au temps des trouvères

S'il faut en croire des auteurs dignes de foi, Dieppe est une des cités normandes dont les annales sont les plus fécondes en littérateurs. Dès le XI<sup>e</sup> siècle, on y célébrait des mystères, et les trouvères y furent souvent applaudis. A cette époque lointaine, à l'instar de Rouen, de Caen, de Toulouse, Dieppe avait ses confréries littéraires, sortes d'académies semi religieuses et semi-lettrées, qui organisaient à dates fixes des jeux floraux, appelés *puys*, où les poètes du temps se disputaient les palmes académiques.

\* LEBAS (Georges) — *Les Palinods et les Poètes dieppois*. Un vol. in-8° de 332 pages. — Dieppe, Imprimerie centrale. Prix 6 frs,

Ces cérémonies avaient lieu à l'Assomption et revêtaient un caractère très solennel. M. Lebas vient de publier à ce sujet un ouvrage remarquable : *Les Palinods et les poètes dieppois*, qui mérite mieux qu'une sèche analyse : nous allons tâcher d'en donner une idée aussi complète que possible.

Le volume s'ouvre par une intéressante étude des origines de la poésie palinodique à Dieppe, et les jeux floraux qui en furent la principale manifestation. Avec un luxe éblouissant de détails, l'auteur nous fait de main de maître le tableau du fameux tournoi littéraire de 1527 ; il faut lire ce récit impressionnant ; il donne bien la mesure exacte de la vie religieuse et poétique de l'époque.

Ces joutes de plume étaient organisées par deux confréries célèbres : les *Solerets* et les *Sept Dormants*. Ce chapitre introductif nous décrit fort bien leur rôle et les mobiles qui présidaient à la célébration des *puy*s, fêtes somptueuses et brillantes qui mettaient Dieppe au premier rang des villes françaises.

\* \*

## XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Avec l'auteur, nous allons passer rapidement en revue les principaux poètes palinodiques. Disons avant tout que le mètre d'usage le plus courant était alors le vers de dix pieds.

Un des plus anciens maîtres dont il soit fait mention est Pierre Avril, né en 1470. Ses chants royaux étaient fort estimés de ses contemporains, et il remporta maints succès aux Puy de Dieppe, de 1496 à 1524.

A côté de lui, nous trouvons Pierre Crignon, dont la notoriété est plus étendue ; il a laissé de forts beaux chants royaux, des ballades, et un magnifique poème sur la mort des frères Parmentier : ce dernier travail suffirait à lui seul à asseoir sa réputation.

Dupuy Nicole, sans être dépourvu d'un certain talent, sacrifia trop souvent aux goûts bizarres de son temps : on cite de lui des tours de force surprenants, notamment un huitain qu'il est possible de lire de trente huit façons différentes. Ce fut un poète fécond, mais d'une monotonie désespérante.

Avec Jehan Parmentier, nous touchons à l'apogée de la poésie palinodi-

que. Parmentier nous apparaît dans la double auréole du littérateur et du navigateur.

Ses audacieux voyages au Brésil (1520), à Terre-Neuve et aux Antilles (1526), à Sumatra (1529) le mettent au premier rang des explorateurs français. D'autre part il s'est acquis par son talent littéraire un rang indiscutable : ses chants royaux furent souvent couronnés à Dieppe et à Rouen. Sa meilleure œuvre est certainement la paraphrase de l'oraison dominicale, digne d'être admirée aujourd'hui encore. Il faut citer aussi le poème qu'il écrivit à l'intention de son équipage, lors du voyage à Sumatra : il est d'une belle inspiration et dénote une force d'âme peu ordinaire.

Quelques noms sont encore à rappeler : Hugues de Lozay, Jehan Lis, Le Vasseur, Pierre Le Roy, Ch. Morel et les Miffant, dont les compositions sont insignifiantes ou trop bizarres pour mériter qu'on s'y arrête.

Jehan Doublet a laissé une œuvre considérable : admirateur de Ronsard, il écrit en style châtié, mais la forme du vers reste souvent dur. Ses élégies sont demeurées célèbres et ont eu les honneurs de plusieurs rééditions.

Pour clôturer le seizième siècle, il reste à citer deux écrivains : l'un, Claude Groulard, fut un savant distingué, mais n'a laissé qu'une traduction de Lysias ; l'autre, Jean Yves, est encore inédit : le manuscrit de ses œuvres, récemment découvert, sera sous peu livré à la publicité.

\* \*

## XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Au premier rang des poètes de ce temps, il faut placer De Sigognes. Non pas, hâtons-nous de le dire, que ses œuvres soient d'une lecture recommandable, loin de là ; on ne peut cependant lui refuser un certain talent, et sa fécondité ne laisse pas que d'étonner ceux qui l'étudient de près.

Son œuvre littéraire est aussi variée qu'étendue : il cultiva la satire avec une verve et une finesse remarquables, mais toutes ses poésies sont empreintes d'une grossièreté tellement libertine qu'il est impossible de les parcourir sans en éprouver répugnance et dégoût.



Avec Pierre Le Jolle, nous abordons un genre nouveau : le burlesque. Son œuvre capitale est un poème de dix mille vers, où il décrit les usages, les institutions et les principaux monuments d'Amsterdam. Le travail présente bien quelques lourdeurs, mais il est en général agréable et facile à la lecture.

Du chevalier de Tierceville et de François de Bonnetot, rien de marquant n'est à signaler.

Un autre dieppois, Bruzen de la Martinière, occupe une place importante dans les annales locales. Esprit vaste et érudit, il fut à la fois savant géographe, historien estimé et littérateur fort distingué.

Ses travaux géographiques et historiques sont arrivés jusqu'à nous ; ils forment à eux seuls toute une bibliothèque, où nos chercheurs modernes trouvent encore à glaner. En littérature, il a laissé une édition des œuvres de Scarron (en dix volumes), divers recueils d'épigrammes, et un ouvrage spirituel : *L'Art de conserver la santé*, petit traité de médecine usuelle selon les principes de Salerne.

Henri Richer termine le cycle du XVII<sup>e</sup> siècle ; ses œuvres lui ont valu des uns une admiration enthousiaste, des autres dénigrement et mépris. Il faut cependant lui reconnaître un certain talent de fabuliste ; il débuta dans la littérature par des traductions versifiées de Virgile et d'Ovide. Ses fables sont un peu faibles parfois ; l'ensemble est bon néanmoins ; et on y découvre de fines perles, telles : *le Solitaire et l'Importun*, *les Deux Potiers*, *les Deux Chenilles*, etc. Enfin, il a composé deux tragédies en vers, assez goûtées des contemporains, et une intéressante biographie de Mécènes.

\* \* \*

XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Le XVIII<sup>e</sup> siècle nous apporte de nombreux noms inégalement célèbres, quelques uns même d'une trop réelle insignifiance.

David Houard, par exemple, ne fut poète que par accroc ; il faut lui concéder une incontestable supériorité de jurisconsulte : ses travaux immenses ont solidement établi sa réputation sur ce point. Mais s'il taquina la Muse, ce

ne fut guère qu'en manière de distraction, et sans aucune prétention à la célébrité.

Girard Raigné et Joseph Férard furent moins poètes que rimeurs, et leurs œuvres ne sortent pas de la pauvreté littéraire de l'époque. Seul Joseph de la Vallée paraît s'essayer à sortir de ce marasme ; ses pièces en vers : *Le Serment civique*, *Manlius Torquatus*, tendent vers un idéal plus élevé ; malheureusement le style est empouillé, émaillé de déclamations creuses et d'une richesse rythmique plutôt faible.

Pocholle et Hamel sont à peine connus et Le Filleul ne doit un semblant de renommée qu'à un certain nombre de fables, assez fines d'ailleurs et de tournure passable.

Quant à Mortemart, Féret et Téret, ils ne méritent aucune mention spéciale.

\* \* \*

XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Le XIX<sup>e</sup> siècle nous apporte une pléiade de poètes plus ou moins talentueux ; c'est la chanson qui est devenue le genre à la mode. Ainsi, Aimé Gourdin, Adolphe Pinchon, et le sculpteur Vié composèrent des pièces destinées à être chantées.

Méliot, Jourdain, Neveu, Fréchon, Mazire, d'autres encore, cultivèrent qui la cantate, qui la simple romance, les uns avec un mérite réel, les autres d'une façon notoirement nulle.

La liste des écrivains dieppois s'allonge jusqu'à nos jours ; avec M. Lebas, nous laisserons à l'avenir le soin d'en opérer le classement et de rejeter dans l'ombre les nullités.

Comme conclusion, contentons-nous d'adresser à M. Lebas toutes nos félicitations pour l'intéressante contribution qu'il vient d'apporter à l'histoire du mouvement littéraire dieppois. Son œuvre, bien écrite et surtout bien pensée, est de celles qui instruisent et récréent, documents importants préparés pour les générations futures.

FR DUFOUR.



## Diction

Quand octobre prend sa fin,  
La Toussaint est au matin.

## Marchands ambulants

— 0 —

Parmi les accoutumances de la vie des grandes villes, il en est peu de plus caractéristiques, de plus sympathiques même que la personnalité si diversifiée du marchand ambulancier. La grande artère, sillonnée de mille passants affairés, aussi bien que le voisin populeux où grouille une foule bigarrée, retrouvent cet éternel voyageur, inlassable globe-trotter dont le cri particulier et les habitudes spéciales éveillent en nous tout un monde de souvenirs intéressantes.

\* \* \*

Le type le plus populaire, j'allais presque dire le plus bruxellois, de ces vendeurs publics est sans contredit le *marchand de crevettes*.

Son portrait ? Il tient en deux mots : c'est un enfant du peuple. Son visage s'est hâlé au contact habituel de l'air vif ; ses vêtements, simples et pauvres, sont toujours d'une propreté délicate. De son pas lent et cadencé, il passe, poussant devant lui la voiturette traditionnelle. Et sa voix, souvent enrouée, promène aux quatre coins de la ville son refrain, toujours le même : cri bien connu, dont les modulations quasi régulières dégagent une saveur de poésie qui a bien sa valeur.

Pour apprécier comme il convient le charme particulier de ce cri de la rue, il faut s'asseoir, un dimanche d'été, à l'ombre rafraîchissante d'un grand parc, loin des mille bruits assourdissants de la ville. bercée par la vague rumeur de la vie qui s'agite au loin, là-bas, dans la grande cité, l'âme se laisse aller à l'ineffable douceur d'un repos mérité. Tout est paix dans la nature ; l'oiseau lui-même n'ose troubler de son mélodieux gazouillement le grand calme qui plane sur la campagne ensoleillée.

Et voilà que, très loin encore, du murmure imprécis s'élève une cantilène au rythme lent, doucement modulée. La voix débute dans le registre aigu, par une dominante franche ; puis elle égrène vaguement une série de demi-tons, descendant lentement la gamme diatonique. Un temps d'arrêt, et la même phrase

reprend en contre-temps, pour finir, plus grave, en un point d'orgue soutenu.

Il y a toute une histoire dans cette mélodie, agreste, je le veux bien, et pourtant empreinte de je ne sais quelle poésie qui vous prend l'âme.

\* \*

Poussant sa petite charrette endimanchée de linge propre, il passe, le marchand de crevettes, étalant avec art, sous l'œil affriandé du passant, ces délicieuses petites bestioles dont raffole notre Bruxelles populaire.

Il passe, et l'on s'arrête, pour admirer la marchandise bien fraîche, bien tentante. — « C'est deux sous la mesure ! » Et chacun se précipite, pour attraper au passage sa part du régal.

Il passe, et crabes et crevettes passent avec lui. De sa voix lente et monotone, il reprend son refrain coutumier, s'attardant davantage sur la finale, pour forcer l'attention du promeneur. La vente marche bien ; peu à peu, la tache blanche grandit sur sa voiturette. Au détour du chemin, l'acheteur est venu, nombreux et empressé, les mesures succèdent aux mesures, et là, dans ce petit coin, les piécettes blanches s'amoncellent, couvées d'un œil jaloux par le marchand de crevettes. Tantôt, elles ront, avec d'autres encore, gonfler son escarcelle. Et il relève la tête avec orgueil, le vieux bonhomme : n'est ce pas le pain de ses enfants que vous venez de lui donner, acheteur insouciant qui dégustez votre régal favori !

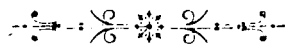
Il passe, le marchand de crevettes, et longtemps encore nous l'entendons qui redit aux échos sa ritournelle, toujours la même.

Il passe, et peu à peu sa voix se perd dans le lointain, se confondant tantôt avec le sourd murmure qui monte de la ville.

Il est passé, le vieux marchand ambulancier.

L'oiseau se tait dans le feuillage, et de nouveau le grand silence plane sur la campagne ensoleillée.

(Reproduction interdite.) M. BERTHE.



Octobre le vaillant,  
Surnême ton paysan

## La Sieste

Pas un seul bruit d'insecte ou d'abeille en ma-  
fraude.  
Tout dort sous les grands bois accablés de soleil  
Où le feuillage épais tamise un jour pareil  
Au velours sombre et doux des mousses d'ême  
fraude.

Criblant le dôme obscur, Midi splendide y rôde  
Et, sur mes cils mi-clos alanguis de sommeil,  
De mille éclairs furtifs forme un réseau vermeil  
Qui s'allonge et se croise à travers l'ombre  
chaude.

Vers la gaze de feu que trament les rayons,  
Vole le frère essaim de riches papillons  
Qu'enlèvent la lumière et le parfum des sèves ;

Alors mes doigts tremblants saisissent chaque  
fil,

Et, dans les mailles d'or de ce filet subtil,  
Chasseur harmonieux, j'emprisonne mes rêves.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.



## Nos Expositions

Notre critique d'art, par suite d'absence prolongée, n'ayant pu assister à l'ouverture du salon du « Vrije Kunst », nous sommes obligés d'emprunter à nos confrères le compte rendu de cette belle manifestation artistique. Nous avons choisi les appréciations les plus complètes et les plus impartiales.

\* \* \*

L'exposition du Vrije Kunst est extrêmement intéressante et savamment variée, digne d'être abritée dans les locaux du Musée Moderne. Lâtons-nous de dire que la plupart de ceux qui y ont apporté leur contribution ne sont plus du tout des débutants. Et il y a là tels artistes dont l'envoi vaut un long arrêt.

Nand Buyle, par exemple, a des portraits fort caractéristiques, fouillés et expressifs. Dans ses « accessoires », tout s'harmonise, prend un relief remarquable et s'enveloppe d'une réelle atmosphère. A noter tout particulièrement deux très bonnes pages : « Vieille femme » et « Temps triste ».

Plus heureux que dans ses « Rochers de Frêne », Jules Dubois montre un véritable sens du pittoresque et une in-

contestable habileté dans « Soir de pluie au boulevard ».

Gogo et Posenær sont allés en Espagne et au Maroc ; ils y ont été impressionnés de façon diverse, et chacun d'eux exprime avec son tempérament les coins de nature rude et farouche, et les types qu'ils y ont notés. De Gogo, il faut retenir « Gitánella », « Gitana », et une très belle œuvre, l'« Aube » à Tanger ; de Posenær nous avons surtout remarqué « une rue à Tolède », « le roi des Gitanos », et « Vestige de l'occupation des Maures. »

Les luministes ne manquent pas au « Vrije Kunst. » Voici Roidot qui sème des rouges et des verts, à palette que veux-tu, à travers ses campagnes et dans ses fermes du pays brabançon : tout cela rutilant et flamboie — et impressionne moins que les « Meules au soir », où il y a du sentiment et de l'harmonie. Voici encore Van Beurden, qui dore éperdument les êtres et les choses : ses « Jeunes pêcheurs », où le parti pris n'apparaît plus, ont plus d'attrance que telle ou telle de ses toiles fauves.

Autres luministes : Wiethase, avec sa « Prairie » ; Van den Bosch, dont il convient d'apprécier les « Glancuses », la « Cour flamande », et surtout le « Laboureur » ; puis encore Franz Gailliard, qui fait du plein air et de la lumière à outrance dans la charmante notation rurale « Dimanche après midi », et aussi dans « Sans-travail » — impression hivernale, éblouissement de la neige et du ciel ; l'artiste a noté au boulevard, à Bruxelles, de pauvres gens attendant qu'on les embauche pour enlever la neige.

D'Eyckelbosch, une « tête » excellente ; de Demeyer, une « Soirée d'octobre » ; le « Débardeur » — connu — de René Ernest ; un intérieur et des vues de Péguinage d'Opsomer ; une « Bruyère », le soir, de Renis ; de Taverne une très belle toile, profonde et lumineuse, « Grands horizons », et des « Dunes » d'un joli mouvement. Weyel, Halkett, Daeye, Bosiers, Billiet — avec un « Effet de couchant », notamment — contribuent encore à faire valoir le salon du « Vrije Kunst » qui montre, en outre, avec une légitime satisfaction, l'envoi copieux et méritant des deux derniers artistes dont nous parlerons aujourd'hui : Gérard Jacobs et Frans Vandamme.

Deux marinistes de talent: Vandamme a du coloris et le sens de la mise en page. Sa « Mer houleuse » a du mouvement et atteste un sentiment vrai. Très jolies toiles que l'« Eclaircie », les « Malles », le « Cheval ». Gérard Jacobs, lui, est extrêmement habile et varié : il saisit et rend à merveille la note changeante des heures : sa palette a des ressources multiples. C'est un peintre, d'un métier très adroit ; on verra et on reverra avec plaisir sa belle impression de « Brouillard », les « Nuages », « Maisonnets sur le sable », et « Sur le banc de sable ».

Il serait oiseux d'en dire davantage, pensons nous, pour attirer l'attention de nos concitoyens et des nombreux étrangers de passage à Bruxelles sur le salon du « Vrije Kunst ».



## Le coin des rieurs



Un caporal à ses soldats.

— Numéro deux, quand vous voyez arriver un chef de loin, que faites vous ?

— Je tâche de ficher le camp.

Maman et Bébé. — Regarde, ma petite fille, la jolie famille d'oiseaux dans ce nid ; vois : le papa, la maman, les petits enfants.

— Oui, mais dis, maman, où donc est la bonne ?

Rencontre.

— Un crêpe ! Ah ! pauvre ami ! excusez-moi, je n'en savais rien. Et depuis quand êtes-vous veuf ?

L'autre, très grave :

— Depuis la mort de ma femme.

— Avez-vous toujours la passion des insectes ?

— Oh ! j'en suis dévoré.



## Théodore Aubanel

### I. — Le chrétien

Dans un fascicule précédent, nous avons donné, en quelques notes brèves, un rapide aperçu de la vie et des œuvres du grand poète provençal, Théodore Aubanel. A la demande de nombreux lecteurs, qu'intéressent les questions philologiques et notamment les dialectes du midi de la France, nous commençons aujourd'hui une série d'études sur les principaux félibres : Aubanel, Roumanille, Mistral, et notre premier travail sera consacré à Théodore Aubanel, le chantre des filles d'Avignon.

Cette grande figure peut être observée sous plusieurs points de vue différents : comme chrétien, comme père de famille, comme patriote, comme poète.

Les traditions chrétiennes, faut-il le rappeler, ont toujours été en grand honneur dans la famille d'Aubanel. Etabli à Avignon depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, ses ancêtres, imprimeurs de père en fils, avaient mérité, par leur dévouement au Siège apostolique, le titre fort envié d'*Imprimeurs du Saint-Siège*. Pendant la période révolutionnaire, le grand père de notre poète, Antoine Aubanel, fut même emprisonné, comme traître à la patrie, pour avoir soutenu trop vigoureusement la religion ; condamné à mort, il allait certainement payer de sa tête son audacieuse tentative, lorsque la chute de Robespierre vint mettre fin aux persécutions sanglantes et arrêter la sinistre besogne de l'échafaud.

Les parents d'Aubanel ne pouvaient renier d'aussi belles traditions ; eux aussi

furent des chrétiens sans peur et sans reproche, et, avec le lait maternel, le jeune Théodore put sucer l'amour de la religion, et cette foi ardente, caractère distinctif des âmes nobles.

De sa jeunesse, nous avons peu de détails : le poète d'ailleurs n'en avait conservé aucun souvenir bien remarquable, sauf son passage chez les Frères Gris, où il fit ses premières études. Après quoi, sous la direction de son père, il s'adonna au commerce dans la maison même où ses ancêtres, depuis longtemps, mettaient au service de l'Eglise leurs presses et leur fortune.

Son biographe, Nicolas Welter, nous dépeint, en deux lignes, toute cette époque de l'existence d'Aubanel : « Jusqu'alors, Aubanel avait mené une vie retirée dans l'obscurité de la maison paternelle. Les principes austères de la religion, auxquels il vouait une entière obéissance, donnaient à sa personne un caractère particulièrement sérieux. »

Il n'est pas sans utilité de s'arrêter à cet éloge discret et flatteur ; de nos jours surtout, la jeunesse semble mettre son point d'honneur à rompre rapidement avec toutes les traditions familiales, avec les plus élémentaires devoirs de la religion, pour se livrer au plaisir et gaspiller follement une période précieuse de l'existence. Saluons donc ce grand exemple de fidélité au devoir, en la personne du jeune Théodore.

En 1861, Aubanel à son tour fonda un foyer, et dès lors une vie nouvelle commença pour lui, vie d'activité et de travail, qui nous a valu de nombreux chefs-d'œuvre : le *Pain du péché*, le *Pâtre*, les *Filles d'Avignon*.

Nous retrouvons, à cette époque, le chrétien convaincu que nous avons admiré plus haut. Revêtu du costume des Pénitents Blancs, il accompagnait les processions avec une piété qui édifiait la ville entière. Il mettait d'ailleurs au service de Dieu cette passion ardente qui était le fond de son caractère ; on cite, de cette passion, des exemples absolument typiques, telle cette poésie violente, intitulée le *Baiser de Judas*, qu'il composa lorsque Pie IX fut spolié de ses Etats.

Plus tard, en 1874, à l'occasion des fêtes de l'étranger, le gouvernement italien lui offrit une décoration. Le fier

chrétien la refusa carrément : « Ma conscience, répondit-il, me défend d'avoir rien de commun avec les spoliateurs du Pape. »

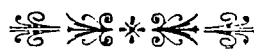
Cette intransigeance s'alliait d'ailleurs à la charité la plus noble. Revenant un peu en arrière, en 1854, nous trouvons la ville d'Avignon ravagée par un terrible fléau, le choléra. Aubanel se prodigua en ces pénibles circonstances : nous le voyons au chevet des malades, remplissant avec courage les dures fonctions de garde-malade ; il se dévoue partout, apportant aux malheureux le secours matériel avec une douce parole de consolation et d'encouragement. Nombreuses sont les familles qui lui en gardèrent une éternelle reconnaissance ; ses biographes nous racontent, à ce sujet, ce trait touchant d'une pauvre femme du peuple, guérie par ses soins : elle ne trouvait d'autre expression, pour lui témoigner sa joie, que de l'appeler son « second Bon Dieu ». N'est ce pas là le plus délicat de tous les éloges ? Et combien il devait être doux au grand cœur d'Aubanel !

Il racontait lui-même, avec émotion, qu'un jour une vieille mendicante, à laquelle il avait fait l'aumône, lui avait sauté au cou sur la place publique et l'avait embrassé. Et il ajoutait : « Jamais je n'ai été aussi content. »

Avec de tels sentiments au cœur, Aubanel pouvait regarder la mort en face. Aussi, lorsqu'en 1881, un premier avertissement lui fut envoyé du Ciel, il se prépara virilement au suprême voyage, et, lorsqu'en 1886, la maladie le terrassa, il était prêt. Résigné à la volonté divine, il accomplit en chrétien les dernières cérémonies, donnant aux siens le spectacle le plus consolant, édifiant tout le monde par ses sentiments d'extraordinaire confiance en Dieu.

C'est ainsi qu'il rendit son âme à Dieu, le 31 octobre 1886, laissant à tous ceux qui l'avaient approché le réconfortant souvenir d'une existence bien remplie au service de l'Eglise, de la justice et de la charité.

FR. DUFOUR



## Le Mois littéraire

BENOIST (J.), CELIER (A.), LE VAVASSEUR (A.) et TAUDIÈRE (H.). — *Sociétés et associations*. Brochure in-8° de 116 pages. Paris, Société générale d'Éducation. Prix: 3 fr. 50

C'est un livre bien actuel que cette nouvelle édition du traité des *Sociétés et Associations*. Les récents événements, qui ont eu la France pour théâtre, avaient nécessité une refonte complète du recueil. *La Croix* dit très bien, à ce propos: « Fournir à tous les amis des libertés menacées les moyens juridiques et pratiques de grouper leurs efforts, telle a été l'idée dominante qui a présidé à ce travail. Les auteurs ont voulu résumer tous les renseignements utiles en la matière dans un cadre restreint, sous une forme simple et claire, de la façon la plus propre à faciliter les recherches. Les solutions données s'appuient sur la jurisprudence et la doctrine la plus autorisée. Si parfois il se présente une question neuve, non encore tranchée en justice, les lecteurs en sont prévenus et la trouvent en même temps résolue conformément aux principes du droit. »

L'ouvrage est suivi d'un résumé de législation fiscale et de modèles de statuts d'associations. Il sera utile non seulement à la France, mais encore à notre Belgique: car nos amis y trouveront, eux aussi, une doctrine sûre, claire et absolument pratique.

\* \* \*

CLÉMENT (A.). — *Lettres à des fiancés*. Un vol. in-18 de 160 pages. Abbeville, Paillart. Prix: 0 fr. 75

Sous une forme originale et intéressante, M. Clément nous donne un rapide exposé des thèses chrétiennes relatives au mariage. Il nous parle, en termes mesurés et délicats, de la préparation à ce grand acte et de la manière de recevoir dignement le sacrement; il nous expose les devoirs des fiancés, et aussi ceux des époux, et toujours avec un tact parfait et sous une forme excessivement élégante.

Nous recommandons vivement la lecture de cet ouvrage à nos jeunes gens en âge de songer à la fondation d'un foyer: elle leur fera grand bien, et leur donnera

une haute idée du grand sacrement de mariage.

\* \* \*

DE MASSUE (Georges). — *La rénovation sociale par la paroisse*. Brochure in-12 de 48 pages. Paris, Roger et Chernoviz. Prix: 0 fr. 50

Dans cet opuscule, l'auteur expose cette pensée qu'il estime devoir être aujourd'hui le point d'appui de toute action catholique, savoir, que le relèvement moral de la société ne saurait s'accomplir sans le développement de la vie paroissiale. En outre, il présente un plan d'action basé sur l'Évangile qui mérite une particulière attention. Ces pages seront très utiles aux prêtres des paroisses.

\* \* \*

KANNENGIESER (A.). — *D'étapes en étapes*. Un vol. in-16 de 376 pages. Paris, Lethielleux. Prix: 3 fr. 50

L'histoire du centre catholique allemand méritait, à de nombreux points de vue, d'être fixée d'une manière complète et définitive, et nulle plume, mieux que celle de Mgr Kannengieser, n'était à même de nous donner ce document instructif. L'auteur du *Réveil d'un peuple* était tout désigné pour écrire les différentes étapes de cette histoire, si fertile en enseignements pratiques.

Mgr Kannengieser nous montre, dans ce nouveau travail, comment l'œuvre entreprise par Windthorst, habilement dirigée par lui et ses successeurs, a conduit le centre allemand de victoire en victoire; il nous décrit cette magnifique floraison d'œuvres de tous genres, qui successivement ont germé et grandi à l'ombre du grand parti; il nous indique enfin le secret de cette forte cohésion que présente le Centre, secret qui réside uniquement dans cette admirable unité d'action et de direction, qui force l'estime et l'admiration de tout lecteur impartial.

Cette unité victorieuse, l'auteur nous l'indique particulièrement dans le grandiose Congrès de Cologne, dont le souvenir n'est pas près de s'effacer de notre mémoire, et il nous en montre les résultats pratiques dans les dernières élections du Reichstag et du Landtag.

Comme corollaire à cette étude, Mgr Kannengieser nous parle des adversaires que le Centre a rencontrés sur sa route, notamment la Ligue évangélique,

Dans tout son ouvrage, l'auteur traite avec amour le grand sujet qui le préoccupe; on le sent fier du glorieux rôle que l'Église joue en ce moment en Allemagne, et cette fierté est bien légitime. Son travail est fécond en résolutions pratiques pour notre pays; les circonstances différentes, il est vrai, mais que n'avons-nous, en tête de notre organisation politique, cette belle devise de l'unité d'action? L'avenir nous laisserait moins soucieux et plus confiants; à nos amis de profiter des enseignements de l'Allemagne.

\* \* \*

LE CAMUS (E.). — *Fausse exégèse, mauvaise théologie*. Un vol. in-8° de 6 pages. Paris, Oudin. Prix: 2 fr.

Dans sa dernière publication, M. A. Loisy prenait à partie Mgr Le Camus; nous n'avons pas à refaire ici l'exposé du système d'apologie religieuse échafaudé par l'abbé Loisy: on en a suffisamment parlé. La réfutation nous arrive aujourd'hui; le grand évêque de La Rochelle y retourne son antagoniste de main de maître, et sa compétence particulière donne à cette réfutation une importance considérable.

Pas à pas, l'éminent apologiste suit son adversaire dans les développements de sa thèse: c'est une sorte de combat corps à corps, où Mgr Le Camus démolit une à une les propositions condamnées, et les écrase sous des arguments décisifs et vigoureusement exposés. Successivement il réduit à néant les erreurs de M. Loisy: création progressive du dogme, critique des synoptiques, rejet de l'authenticité de saint Jean, et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

À notre humble point de vue, il nous paraît que l'auteur a établi, d'une façon définitive, le véritable état de la question par une argumentation serrée et inattaquable. Tous les prêtres devront lire cet admirable travail d'érudition et de forte apologétique.

\* \* \*

LE GOFFIC (Ch.). — *L'erreur de Florence*. Un vol. in-16 de 392 pages. Paris, A. Hatier. Prix: 3 fr. 50

La collection Hermine vient de s'enrichir d'un nouveau roman, dû à la plume de M. Le Goffic. L'auteur n'est pas un inconnu pour nous, et nous lui avons dit

un jour tout le bien que nous pensions de *Morgane*. Sa dernière œuvre est fortement charpentée, d'un style alerte et primesautier; elle nous paraît surtout une étude sincère de caractères: vigoureusement tracés, ceux-ci donnent à l'ouvrage un cachet original qui n'est pas fait pour déplaire.

\* \* \*

MAGNIER. — *Dissertations et discussions exégétiques*. Deux vol. in-8° de 336 et 440 pages. Paris, Ch. Amat. Prix: 8 fr.

Nous voici en présence d'un travail dont il nous sera bien difficile de donner à nos lecteurs une idée exacte, étant donné le peu d'espace dont nous disposons.

Nous avons signalé par ailleurs le travail de Mgr Le Camus: *Fausse exégèse*. M. le chanoine Maguier reprend à son tour la thèse du savant apologiste, et, en huit dissertations, il s'attache à démolir dans le détail le fallacieux échafaudage de théories exégétiques qui a pour principal protagoniste l'abbé Loisy.

L'importance de l'œuvre demanderait que nous entrions dans le fond même du sujet; il nous faudrait suivre l'auteur dans sa lumineuse démonstration de l'unité de composition des évangiles, étudier avec lui la réalité des interventions démoniaques dans le cours des événements, établir enfin les règles et les principes de l'exégèse chrétienne. Cela nous entraînerait fort loin, sans utilité aucune pour nos lecteurs: pour se faire une idée exacte de ce remarquable travail, il faut le lire d'un bout à l'autre, avec un désir sincère d'y trouver la vérité. Nous avons assumé cette tâche, et nous n'avons pas eu à nous en repentir: nous nous sommes toujours trouvé en présence d'une doctrine sûre, fortement documentée, présentée d'une façon très intéressante, et en concordance absolue avec l'enseignement constant de l'Église. L'auteur a d'ailleurs pris, pour règle constante, l'encyclique *Providentissimus Deus*, de Léon XIII.

Parmi les hautes approbations qui sont venues à M. le chanoine Maguier, émanant des Éminentissimes cardinaux membres de la Commission biblique, de la Commission des études, des Sacrées Congrégations du Saint-Office et de l'Index, il nous est agréable de rappeler la lettre envoyée à l'auteur par S. Em. le cardinal Merry del Val, secrétaire d'État, et dont voici la traduction littérale:

Révérend Monsieur,

Au nom du Saint-Père, je remercie vivement votre Seigneurie illustrissime pour l'hommage courtois qu'elle Lui a adressé de ses dissertations et discussions exégétiques. Cette œuvre étant faite et fidèlement exécutée selon les prescriptions fixées par le Saint-Siège au sujet de ce très grave genre d'études qui concerne la Bible, est certainement d'une grande utilité pour ceux qui, aujourd'hui, cultivent d'une façon sérieuse l'étude de l'exégèse sacrée; et, pour ceux qui sont attirés imprudemment par les fausses apparences de théories nouvelles et dangereuses, elle peut les prémunir et les sauver de ces erreurs funestes. C'est pourquoi Sa Sainteté est heureuse de vous accorder ses éloges et se réjouit que des louanges variées aient été données unanimement à cette œuvre par des personnes éminentes et éclairées de l'Église; ce qui est une raison flatteuse d'espérer et de souhaiter que vos écrits soient désirés, lus et appréciés par tout le clergé et par les nombreux laïques qui s'intéressent à ces questions très importantes. Sa Sainteté vous envoie de tout cœur sa Bénédiction apostolique; en vous faisant cette communication, je vous remercie de l'exemplaire que vous m'avez offert et c'est avec plaisir que je me déclare avec mes sentiments de particulière estime

de votre Seigneurie Rév.

très affectueusement pour la servir

R. Card. MERRY DEL VAL.

Rome, 18 Mai 1904.

Rappelons enfin que le prix de l'ouvrage est : pour les laïques, 8 fr. (franco 9 fr.), et pour les ecclésiastiques, 7 fr. (franco 8 fr.), pris chez l'auteur, à Soissons (Aisne).

\* \* \*

POURMARIN (Camille). — *Tout pour l'amour de Jésus*. Un vol. in-16 de 318 pages. Chez l'auteur, à N.-D. du Laus (Htes-Alpes). Prix : 1 fr. 50.

On nous adresse un charmant petit volume que nous nous empressons de recommander à l'attention de nos lecteurs. Son auteur le dédie aux mères chrétiennes et aux catéchistes, pour les enfants de 11 à 15 ans, dont elle veut faire les apôtres de la France et de l'Angleterre.

Après avoir montré les bienfaits de

Dieu vis-à-vis de l'homme, elle parle de la reconnaissance que l'homme doit avoir pour Dieu. Cette reconnaissance se manifestera par l'amour de Dieu, qui consiste à tout faire pour plaire à Dieu. Ici, se placent de nombreux exemples, bien à la portée des enfants.

Cet amour se manifeste encore par l'apostolat. C'est alors que l'auteur parle de la France et de l'Angleterre, du salut nécessaire de ces deux nations. Elle indique aux enfants comment ils seront apôtres : par le bon exemple, la prière et l'étude.

Le style de ce livre est simple, il convient parfaitement aux enfants, à qui il est adressé.

\* \* \*

ROUSSEL (Fr.). — *L'idéal esthétique*. Un vol. in-16 de 188 pages. Paris, F. Alcan. Prix : 2 fr. 50

Il nous est fort difficile de porter sur cet ouvrage une appréciation favorable. Sans doute, les théories de l'auteur sur l'idéal esthétique paraissent à plusieurs brillantes et sérieuses; nous ne nions pas, pour notre part, qu'il n'y ait là-dedans de nombreuses idées appelées à réaliser un bien certain. L'ensemble néanmoins nous paraît fort spéceux : comment admettre que la beauté puisse devenir le seul critérium des actions humaines ? comment admettre surtout que l'éducation, la morale, la législation, la politique puissent prendre comme base unique ce seul critérium, si fragile dans son essence ?

D'autre part, l'auteur fait table rase des traditions mondiales et du sentiment spiritualiste observé chez tous les peuples et dans tous les temps. La religion a fait son temps, dit-il ; la spiritualisme décline et ne se relèvera pas. M. Roussel est-il bien sûr de ce qu'il avance ? Nous en doutons ; un simple coup d'œil jeté autour de nous suffit à nous convaincre que ce point de départ est faux : toute sa théorie pèche donc par la base.

\* \* \*

*Sont-ils tous des menteurs ?* Broch. in-8° de 54 pages. Bruxelles, V<sup>ve</sup> Mounom. Prix : 0 fr. 10

La Fédération pour la défense des intérêts belges à l'étranger a donné le vol à une série de brochures destinées à enrayer la campagne de calomnies qui se



poursuit en Angleterre contre le Congo belge. Le comité de rédaction constitué au sein de la Fédération a pour président M. Zoue et est composé de MM. Kaiser, Pourbaix et Hennebicq. La première brochure qui vient d'être lancée est émaillée d'illustrations et ne contient pas moins de 54 pages. Elle renferme une suite de témoignages de citoyens anglais et américains, qui ont été au Congo et qui exposent simplement tout ce qu'ils ont vu, sans autre préoccupation que de rendre hommage à la vérité. C'est un éclatant témoignage en faveur de l'œuvre du Roi. Ce fascicule, ainsi que les suivants encore en préparation, seront répandus en Amérique, en Angleterre, en France et en Allemagne, où ils impressionneront certainement l'opinion publique. La seconde brochure traitera spécialement de la question de l'alcool au Congo belge, et la troisième dira quels furent les progrès réalisés dans tous les domaines depuis l'origine du Congo, résumant ainsi en quelque sorte l'œuvre du Roi-Souverain depuis 1885.

\* \* \*

WYBO (Camille). — *Nieuport ancien et moderne*. Un vol. in-8° de 134 pages. En vente chez l'auteur : rue de Rozen-dael, Furnes, et rue Duquesnoy, 12, Tournai. Prix : 2 fr. 50

La petite ville de Nieuport a un passé historique brillant, et les annales belges relatent avec éloge les différents sièges qu'elle a vaillamment soutenus depuis 1213. A ce titre, elle possède dans ses murs des monuments intéressants, des souvenirs précieux qu'il était bon de rappeler.

L'auteur nous présente donc d'abord un travail sur Nieuport ancien, où il passe en revue l'histoire de la ville depuis les origines ; il nous rappelle ensuite les anciennes guildes, les coutumes de jadis, les grands hommes des siècles passés. Sans être complet, cet aperçu ne laisse pas que d'intéresser vivement.

La seconde partie est un guide détaillé à travers les curiosités de la ville moderne, qui présentent certes un intérêt plus grand qu'on ne pourrait le supposer à première vue, parce qu'à chacune d'elles se rattache un événement historique.

L'ouvrage, ce qui ne gâte rien, est écrit avec clarté et concision, et l'auteur lui-même l'a abondamment illustré avec

un soin jaloux. Le tout forme une élégante plaquette, luxueusement imprimée, sous une couverture artistique de grand cachet.

\* \* \*

BAZIN (René). — *L'âme alsacienne*. Broch. in-16 de 32 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 25

Charmante causerie, et d'un charmant causeur, sur les provinces annexées. Sans chauvinisme, sans exagération, l'aimable académicien nous montre la patrie française toujours vivante dans l'âme du peuple alsacien. Quelques pages bien senties, vivantes, sincèrement patriotiques.

\* \* \*

CAGNAC (Moïse). — *Fénelon*. Lettres inédites à la duchesse de Chevreuse (née Colbert) et au duc de Chevreuse. Broch. in-8° de 38 pages. Paris, Librairie des Saints-Pères. Prix : 1 fr.

Nous devons savoir gré à M. Cagnac d'avoir exhumé des archives du château de Dampierre ces lettres de Fénelon au duc et à la duchesse de Chevreuse. Nous y retrouvons un Fénelon au cœur débordant de zèle et compatissant aux âmes mutilées par les dures aspirations de la vie.

Le public lettré sera heureux de cette communication, qui prépare une édition définitive des œuvres du saint évêque.

\* \* \*

Camera - Kunst. — Eine internationale Sammlung von Kunst - Photographien der Neuzeit. Un vol. in-4° de VIII-108 pages. Berlin, G. Schmidt. Prix : 6 fr.

Voilà certes l'ouvrage le plus intéressant que nous ayons lu cette année sur la photographie. Édité avec le plus grand luxe, il est abondamment illustré et les écrivains qui ont collaboré à sa rédaction l'ont fait avec une rare intelligence du sens artistique. Citons E. Juhl (Hambourg), R. Demachy (Paris), J. Warburg (Londres), et deux américains : Ed. Steichen et A. Stieglitz. Nous avons surtout remarqué la belle étude de Fr. Loescher sur la photographie artistique en Allemagne, et un remarquable travail d'Otto Scharf sur le travail à la gomme.

La photographie est devenue aujourd'hui un art véritable, et, s'il était nécessaire de nous en convaincre, il suffirait de jeter les yeux sur les superbes reproductions qui ornent cet ouvrage intéressé-

sant. Voyez, par exemple, ce portrait de femme (p. 11) en contemplation devant le grand spectacle de la nature; et aussi (p. 16) le grandiose coucher de soleil de Scharf: est-il possible de rendre plus délicatement le radieux effet de l'astre à son déclin?

D'un autre genre, et non moins beau, est cet intérieur (p. 20) où nous voyons une brave femme au travail. Combien saisissants enfin sont les portraits du sculpteur Bartholomé (p. 56) et de la princesse Louise de Cobourg (p. 88).

Nous ne pouvons qu'adresser aux éditeurs tous nos éloges pour ce magnifique album, et regretter que nous n'ayons pas un travail aussi soigné pour nos pays de langue française.

\* \* \*

CHARRUAU (Jean). — *Aux mères*. Causeries sur l'éducation. Un vol. in-16 de VIII-384 pages. Paris, P. Téqui.

Prix : 3 fr.

Nous avons dit, il y a quelques années, en de nombreux journaux et revues, tout le bien que nous pensons de cet ouvrage, et nous sommes heureux d'en présenter à nos lecteurs cette troisième édition.

La mère chrétienne, la véritable mère des grandes traditions ancestrales, tend à disparaître de plus en plus; les sophismes de la Révolution, les ravages de l'incrédulité, le terre-à-terre de la vie moderne ont peu à peu rapetissé la haute et sainte mission que nos aïeules étaient si fières de porter. Relevons donc nos idées sur ce point; avec M. Charruau rappelons aux mères les devoirs sacrés que leur impose l'éducation de leurs enfants, montrons-leur la noblesse des sacrifices qu'elles auront à embrasser de grand cœur; à deux sources elles puiseront le courage: la prière et l'amour de Dieu.

\* \* \*

DE TINSEAU (Léon). — *Le secrétaire de Madame la Duchesse*. Un vol. in-16 de 374 pages. Paris, Calmann-Lévy.

Prix : 3 fr. 50

Peu d'écrivains peuvent se vanter d'arriver à dix-sept éditions de leurs œuvres: M. De Tinsseau a eu cette bonne fortune, et nous l'en félicitons, d'autant plus que son œuvre est loin d'être banale. Le tableau qu'il nous trace des mœurs de la haute société mondaine n'est guère flat-

teur: la description est burinée de main de maître, avec un tact et une franchise recommandables, nous le reconnaissons avec plaisir. Mais les intéressés n'en sont pas fort satisfaits, nous le parions bien.

A côté de ces mesquineries de la vie, nous trouvons quelques beaux caractères, vigoureusement tracés, dont l'ombre bienfaisante se projette d'heureuse façon sur tout l'ouvrage. Ébauché par une touchante idylle, le roman se termine par le mariage désiré.

\* \* \*

DONAL (Mario). — *La belle et la bête*.

Un vol. in-16 de 248 pages. Paris, H. Gautier.

Prix : 2 fr.

Voici certes un roman captivant, bien qu'il écrit sans prétention. La simplicité même de l'auteur lui est un titre nouveau d'intérêt. Pas d'intrigue violente, pas de situations dramatiques, encore moins d'équivoques troublants: rien qu'un simple récit, profondément honnête, bien charpenté, où nous assistons à la véritable résurrection d'un cœur ulcéré par les plus affreuses disgrâces physiques et morales.

Nous recommandons vivement cet ouvrage à notre jeunesse chrétienne.

\* \* \*

LABERTHONNIÈRE (L.). — *Le réalisme chrétien* et l'idéalisme grec. Un vol. in-16 de 220 pages. Paris, P. Lethielloux.

Prix : 2 fr. 50

Il existe une école philosophique qui enseigne que le christianisme n'est que le résultat d'une application des conceptions grecques à des légendes orientales. L'auteur fait bonne justice de ce paradoxe spécieux.

M. Laberthonnière possède à fond les philosophes de notre temps; aussi n'a-t-il aucune peine à établir le caractère individualiste de la philosophie grecque, auquel il oppose victorieusement le réalisme de la doctrine chrétienne, essentiellement traditionnelle.

Comme corollaire de sa démonstration, il nous montre à quoi se ramène le prétendu conflit de la raison et de la foi, et il établit que, si l'histoire est insuffisante à établir une croyance religieuse, elle est cependant nécessaire en ce sens qu'elle entretient et développe en nous le sentiment indispensable de la réalité.

L'importance de ces questions n'échappera à personne, et il est bon qu'elles

aient été mises en pleine lumière par une autorité compétente.

° ° °

MARCHAND. — *Le crédo révolutionnaire.*

Un vol. in-16 de 180 pages. Tours, A. Cattier.

Prix : 1 fr. 75

Enfin ! Voilà une œuvre virile d'où est exclue toute exagération de langage. Félicitons chaudement l'auteur d'avoir su garder le juste milieu entre la violence inutile et la déclamation creuse. Le travail est solide, il sort d'une plume habilement maniée, et la main qui la dirige trahit une nature combative et ferme dans le devoir.

Le but de M. Marchand tient en deux lignes : rectifier les idées fausses sur l'œuvre et les prétendus bienfaits de la Révolution. Il nous expose d'abord les origines du mouvement révolutionnaire, dont la grande part revient au protestantisme et aux négations philosophiques qu'il a engendrées. L'auteur examine ensuite les erreurs de la trilogie républicaine : le faux concept de la liberté, la sottise égalitaire et l'illogisme de la souveraineté du peuple.

La seconde moitié du livre n'est qu'un lamentable tableau des conséquences fatales de la Révolution : désorganisation de la famille, du travail, de l'enseignement. Il y a là des pages navrantes, dont la lecture n'est pas faite pour nous rassurer sur l'avenir réservé à la France. Et cela est écrit avec la mâle énergie du médecin qui enfonce son fer rouge dans la plaie gangrenée. Nous comprenons facilement que cet ouvrage ait émuoustillé les vauriens qui gouvernent là-bas, et nous ne nous étonnons nullement que le traitement de M. Marchand ait été supprimé ..... ou volé.

\* \* \*

MÉMAIN. — *Les 70 semaines de la prophétie de Daniel.* Un vol. in-8° de 72 pages. Paris, Haton.

Prix : 2 fr.

Exégètes et chronologistes ont beaucoup discuté à propos de la fameuse prophétie des 70 semaines, de Daniel. Il importait donc d'en interpréter fidèlement et exactement le sens et l'ordre chronologique : sous ce double rapport, le savant travail de M. l'abbé Memain répond à tous les desiderata.

Après avoir établi d'une façon définitive l'interprétation exacte qu'il convient

de donner au texte hébreu, l'auteur s'attache, documents à l'appui, à déterminer la date initiale des 70 semaines. Ayant rencontré à ce sujet les systèmes de Jules Africain et d'Ussérius, il montre que cette date ne peut être que la septième année du règne d'Artaxerxès I<sup>er</sup>, pendant laquelle ce roi remit à Esdras l'édit de restauration de Jérusalem. Cette année correspond à l'an 438 avant l'ère chrétienne.

Voilà donc définitivement éclairci un des points les plus importants des prophéties de Daniel, et cela grâce à la lumineuse démonstration de M. Memain.

\* \* \*

VIAL (L.). — *La trahison du grand rabbin de France.* In-18 de 120 pages.

Paris, Savaète. Prix : 0 fr. 50

L'auteur du *Fuif-roi* vient de nous donner, en une centaine de pages, un éclatant aperçu des mœurs juives en France ; l'histoire du rabbin Brauer, victime des odieuses machinations des dreyfusards, nous donne la clé du système d'oppression arbitraire qui tue la nation française. Toutes nos félicitations à M. Vial, dont la plume audacieuse n'a pas craint de dévoiler les ignominies qui se commettent dans les hautes sphères administratives ; et nous nous associons pleinement à sa conclusion, en recommandant avec lui l'union de tous les concours honnêtes contre la coterie qui opprime la France.

\* \* \*

VAN DOORNE (H.). — *Les bords de la Semois.* Petit guide complet. Un vol. in-24 de 132 pages. Bruges, J. Houdmont.

Prix : 1 fr. 25.

Excellent petit opuscule, que nous recommandons volontiers aux touristes luxembourgeois. Tout en évitant la sécheresse d'un Baedeker, l'auteur n'a pas trop penché vers le grand récit géographique : son travail reste dans un juste milieu, et il intéressera certainement tous ceux qui le feuilleteront. C'est d'ailleurs ce que nous possédons de plus complet sur les bords de la Semois.

\* \* \*

DE FORGES (Henry). — *Sa Sainteté Léon XIII.* Un vol. in-32 de 216 pages. Paris, H. Gautier.

Paris : 1 fr.

Joli petit volume, publié dans la collection de *l'Histoire populaire des Papes.*

La grande figure de Léon XIII y avait sa place toute désignée, et l'auteur a réussi à synthétiser en un minimum d'espace, tous les grands actes de l'immortel pontife.

\* \* \*

FRANCE (Anatole). — *Crainquebille*, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables. Un vol. in-16 de 318 pages. Paris, Calmann-Lévy. Prix : 3 fr. 50.

Voilà la trente-cinquième édition de l'ouvrage : c'est assez dire qu'il représente une petite fortune. Tout a été dit sur cette œuvre plutôt humoristique.

Certaines idées et expressions appelleraient des réserves formelles qui nous empêchent d'en recommander la lecture à tout le monde.

\* \* \*

DOMBRE (Roger). — *Calvaire maternel*. Un vol. in-16 de 246 pages. Paris, Gautier. Prix : 2 fr.

L'aimable conteur qu'est Roger Dombre n'en est plus à compter ses succès : *Pas banale*, *Le cheveu de mon existence*, pour ne citer que ceux-là, nous ont révélé une plume délicate, très fine de sentiment, et qui témoigne d'un esprit noble et élevé. La donnée de *Calvaire maternel* n'est peut-être pas nouvelle, mais que de choses bien dites dans ces pages ? L'auteur y découvre les préjugés du grand monde et leurs terribles conséquences ; il nous fait assister aux ignobles manœuvres du joueur sans âme ni conscience, tandis qu'en face s'étale dans toute sa beauté l'amour maternel, grandi par la lutte et les souffrances.

Cette œuvre forte fera du bien, nous n'en doutons pas.

### Nouveautés

— —

VINCQ (Ch.). — *Manuel des hospitalières et des garde-malades*. Un vol. in-12 de VIII-540 pages. Paris, Ch. Poussielgue. Prix : 5 fr. 50.

TORDEUR (Emile). — *Traité des chemins de fer*. Un vol. in-8° de 76 pages. Gosselies, chez l'auteur. Prix : 2 fr. 50.

TORDEUR (Emile). — *Les traversées-jonctions*. Un vol. in-8° de 32 pages. Gosselies, chez l'auteur. Prix : 2 fr.

TORDEUR (Emile). — *Manuel pratique pour le poseur de votes*. Un vol. in-8° de 80 pages. Gosselies, chez l'auteur.

Prix : 2 fr. 50.

PATERNOTTE (Romain). — *Cambron-Casteau*. Un vol. in-8° de 88 pages. Cambron, chez l'auteur. Prix : 1 fr. 25.

CHARRUAU (Jean). — *Le Révêrend Père Chambellan*. Un vol. in-16 de VIII-332 pages. Paris, P. Téqui. Prix : 3 fr.

HARRY (Myriam). — *La conquête de Jérusalem*. Un vol. in-16 de 394 pages. Paris, Calmann Lévy. Prix : 3 fr. 50.

DU CAMPFRANC (Max.). — *Rêve de femme*. Un vol. in-16 de 284 pages. Abbeville, Paillart. Prix : 2 fr. 50.

LE BEAUMONT (Maurice). — *Loin du Sillon*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, H. Gautier. Prix : 3 fr.

HALDEN (Charles ab der). — *Etudes de littérature canadienne française*. Un vol. in-16 de CIV-354 pages. Paris, de Rudeval. Prix : 4 fr.

\* \* \*

N. — Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent se procurer, à notre comptoir de librairie (commission), tous les livres et revues annoncés sous nos rubriques bibliographiques, et généralement tous livres et revues quelconques. Il leur suffit de nous envoyer, en un mandat postal, le montant de leur commande, augmenté des frais de port.

Nous n'entendons pas recommander les livres qui sont simplement annoncés.

LECTOR.



## Petites Nouvelles

— 0 —

### Une nouvelle revue

La « *Sicile Illustrée* » est une grande revue qui vient de paraître à Palerme ; elle est dirigée par la duchesse Mara di Villa Gloria, par le prince Pietro Lanzo di Scalea, président de l'Association de la Presse Sicilienne, et par l'excellent publiciste Leo d'Alba.

Cette élégante publication, éditée par la maison Marraffa Abbate, a pour but de faire connaître les beautés naturelles de la Sicile, ses produits artistiques, son commerce et son industrie.

De la Sicile, on a parlé avec trop de légèreté et peu de justice : aussi cette œuvre sera admirée de tous ceux qui aiment la vérité et la patrie.

La revue, écrite en français, anglais, allemand, italien, a dans chaque livraison de grandes et nombreuses gravures en couleur, et est imprimée sur papier de luxe.

La *Sicile illustrée* publiera des écrits d'auteurs étrangers ; elle organisera un referendum international d'opinion sur l'île entière, et de nombreux concours, entre autres un concours artistique, avec prix en argent, pour la gravure d'une plaquette de la revue, et pour le plus beau portrait de femme sicilienne.

La *Sicile Illustrée* offre des primes à tous ceux qui auront la courtoisie de lui envoyer n'importe quel écrit, national ou étranger, qui regarde la Sicile. Chaque année elle publiera 24 numéros. — Pour s'abonner, envoyer cinq francs à la maison Marraffa Abbate, à Palermo.

\* \*

### Cartes postales

A-t-on jamais songé que si la photographie n'avait pas été découverte, la carte postale illustrée, cette reine du jour, n'existerait probablement pas, ou tout au moins n'aurait jamais vu le succès inouï dont elle jouit à l'heure actuelle ?

Aussi a-t-on peine à concevoir que pas un éditeur n'ait songé jusqu'aujourd'hui à rendre hommage aux trois savants français auxquels nous devons cette admirable découverte.

Il appartenait à la *Photo-Revue* de combler cette lacune et elle n'y a pas manqué, car elle nous annonce l'apparition d'une série de douze cartes exclusivement consacrées à Niepce, Daguerre et Poitevin. Cette série dédiée aux amateurs de photographie ne sera pas mise dans le commerce. Il suffit, pour se la procurer *gratuitement* de s'abonner à *Photo-Magazine*, ou plus simplement encore de remettre à M. Charles Mendel, 118, rue d'Assas, à Paris, l'entête de six numéros consécutifs de cette publication, achetés chez n'importe quel libraire ou marchand de journaux.

\* \*

### Waterloo

Le peintre miniaturiste Joseph Van Driesten a séjourné en Belgique, pendant un mois. Il est allé sur le terrain de Waterloo prendre les documents qui lui étaient nécessaires, pour la miniature de la bataille du 18 juin 1815, et qui sera ce qu'on aura fait jusqu'ici de plus considérable en ce genre. Le cadre panoramique ne mesurera pas moins, en effet, d'un mètre de long sur trente centimètres de hauteur.

L'artiste a pris la bataille vers quatre heures de l'après-midi, au moment où la feinte sur Hougomont est dans son plein et où Napoléon ordonne l'attaque sur la Haie-Sainte.

La vue panoramique représente cinq kilomètres d'étendue. Napoléon se trouve au premier plan, un peu en avant de la Belle-Alliance, à droite de la route de Nivelles.

Le nœud de l'action est la Haie-Sainte, qui forme à peu près le centre du tableau, un peu en deça du fameux chemin creux d'Ohain, où s'opéra la charge fatale qui engloutit les cuirassiers de Milhau.

Les dragons rouges, dissimulés dans le pli de terrain qui divise le plateau en deux, chargent à ce moment l'infanterie française qui attaque la Haie-Sainte.

Près du chemin creux se trouve Wellington avec son état-major — c'est là qu'il se tint, sous un arbre, pendant la plus grande partie de la journée. Derrière lui, on distingue très bien la ferme du Mont-Saint-Jean et le fameux moulin situé immédiatement devant la forêt de Soignes.

Parmi les personnages, on aperçoit, du côté anglais, à droite, les corps d'armée de lord Hill et du comte d'Uxbridge; puis, à gauche, le prince d'Orange et les grenadiers du général Cook; au centre, Wellington avec la réserve et, à l'extrême gauche, le corps du général Pictan. Du côté français, près de la route de Charleroi à Bruxelles, à droite, le corps du comte d'Erlon; à gauche, le comte Reille, Lobau, les cuirassiers de Kellerman et de Milhau et, à l'extrême gauche du tableau, Napoléon et son état-major. Le maréchal Ney à ce moment charge les dragons rouges.

Sur le tableau, on pourra compter, à la loupe, effectivement plus de deux cent mille hommes, Français et Anglais.











# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire :** Chareb-el-Rihh, *suite* (de la Rochère). — Echo du cœur, *poésie* (Louis Dauvé). — Journal d'un gentilhomme campagnard, *suite*. — Le jour des morts, *poésie* (François Coppée). — La littérature canadienne (Fr. Dufour). — La fatale nouvelle (Jean de Jacouret). — Un problème historique. — Anton Tchekhof (E. Ledrain). — Nécrologie : M. Benoît Bloud. — Le mois littéraire (Lector). — Carnet musical. — Petites nouvelles.

## Chareb-el-Rihh

Légende Arabe

(SUITE).

**D**ENDANT ce temps-là, Chareb continuait à se montrer de temps à autre sur la terrasse de son logis, et les Maures de la ville, les Arabes des environs, loin d'être rebutés par l'exemple du fils de Brahim-Bru-Zamour, arrivaient en foule, se postaient sur les toits des maisons voisines, et attendaient des jours entiers pour apercevoir Chareb, ne fût-ce qu'un instant ; tous ceux qui pouvaient y parvenir étaient atteints comme Mohammed, et plusieurs en moururent subitement.

Les jeunes gens à qui leur naissance, leur valeur et leur fortune pouvaient faire espérer d'être accueillis favorablement, la firent demander en mariage ; mais la fière beauté les refusa tous, sous prétexte qu'une fille du ciel ne pouvait s'allier avec les enfants des hommes.

Alors ce fut dans Mascara une affliction telle qu'on n'en n'avait jamais vu de pareille. Les jeunes hommes étaient plongés dans un accablement qui les rendait incapables d'aucune action glorieuse ; les femmes délaissées pleuraient leur humiliation et l'ennemi menaçait la ville, sans que personne songeât à prendre les armes pour lui résister.

Enfin les vieillards, justement effrayés de l'abatement général, tinrent conseil entre eux, et résolurent d'obliger Chareb

à se choisir un mari. On députa vers elle le plus vénéré des marabouts pour lui intimer l'ordre du cheik. La jeune fille refusa d'abord, disant que comme elle n'avait ni père ni mère, nul n'avait le droit de la forcer au mariage. La cruelle se faisait une joie maligne de tous les maux qu'elle causait et qui étaient autant d'hommages rendus à ses charmes ; mais voyant que la résistance était vaine, elle demanda huit jours pour faire connaître sa décision, et le marabout crut devoir lui accorder ce délai.

Cependant l'atima, qui ignorait encore la véritable cause du chagrin de son mari, passait tout son temps à réfléchir aux moyens de le délivrer d'une mélancolie qui devenait tous les jours plus noire et plus terrible.

Une nuit que la pauvre jeune femme ne pouvait trouver le sommeil, elle appela Ziska, sa négresse fidèle, et lui ordonna de veiller sur ses deux fils, qui dormaient dans la même chambre, étendus sur de moelleux tapis ; elle chaussa ses babouches, et descendit dans le jardin pour respirer l'air frais et pur, et calmer, s'il était possible, l'agitation de son âme.

Le ciel était sans nuages ; un jet d'eau s'élevant avec force, retombait en abondante rosée qui rafraîchissait l'atmosphère ; les rayons de la lune glissaient

mollement à travers les branches des lauriers-roses et des orangers en fleurs. A leur douce clarté, Fatima aperçut Mohammed assis au pied d'un sycomore, le visage caché entre ses mains.

Le respect et la crainte empêchèrent la jeune femme de s'approcher davantage ; elle se blottit tremblante contre un buisson de grenadiers, et se mit à l'observer.

Le Maure resta longtemps immobile dans la même position ; puis il releva la tête, poussa un profond soupir, et chanta à demi-voix sur un air mélancolique les paroles suivantes, qu'il venait sans doute de composer :

« J'ai vu une gazelle... O vous qui m'entendez, elle m'a rendu fou !

» Si elle était à vendre à prix d'argent, j'en donnerais cent sultanins.

» J'en donnerais cent ; et ce serait bien peu pour elle, ce serait l'acheter à vil prix.

» Je regarde, je regarde ses yeux... je reprends, et je chante :

» O vous qui m'entendez, elle a effacé la beauté de toutes les autres femmes, elle m'a rendu fou !

» Elle a effacé la beauté de toutes les femmes... c'est en vain qu'elles teignent leurs sourcils.

» Elle est parfaite de grâce et d'élégance... va, feu, brûle mon cœur.

» Ses yeux m'ont laissé des traits qui m'ont profondément blessé.

» Ses sourcils, ses paupières font l'effet d'un glaive tranchant, et il en est de même de son front et de ses longs cheveux flottants.

» Si tu t'arrêtes à la considérer, tu perdras, comme moi, la raison.

» Je vais ça et là, l'esprit égaré. Essaie toi-même, et tu m'excuseras.

» Essaie... vois ce que j'ai éprouvé : l'absence de ma gazelle m'a presque fait perdre la vie.

» Je l'ai rencontrée, et cette folie s'est emparée de mon cœur.

» Si je fixe sur elle mes regards, je ne puis plus guérir ; et, si mon cœur s'enivre ; je mourrai de ma folie. »

Fatima n'eut pas la force d'en entendre davantage ; car jusqu'alors elle avait espéré demeurer seule dans l'affection de son mari, malgré la loi qui permet aux musulmans d'avoir plusieurs femmes ; la crainte de voir Mohammed épouser celle dont il exaltait ainsi les charmes, perçait, comme une flèche acérée, le cœur

de cette Fatima ; et elle rentra dans sa chambre dévorée de chagrin.

« Qu'as-tu donc à gémir ? lui demanda l'esclave dévouée qui veillait près de ses fils ; pourquoi verses-tu des larmes plus abondantes que la pluie du ciel ?

— Hélas ! répondit la Mauresque, jusqu'ici je croyais être aimée uniquement, mais l'humiliation a succédé à la félicité dans laquelle je vivais ; Mohammed n'a plus pour moi que du dédain ; il aime une femme, qui, dit-il, efface la beauté de toutes les autres.

— Je le savais, dit l'esclave ; comme tous les jeunes hommes de ce pays, il est ensorcelé par Chareb, qui se dit la fille du ciel, mais que les mauvais esprits protègent seuls ; si tu veux, maîtresse, je détruirai le charme qui l'attache à elle.

— Oh ! si tu fais cela, ma bonne Ziska, je te promets dix sequins d'or.

— Console-toi donc, maîtresse, goûte maintenant le sommeil ; dans trois jours Mohammed te sera rendu. »

(A suivre.)

## ÉCHO DU CŒUR

à Madame Mariette Houyoux.

Si tu savais combien j'ai rencontré d'amis !  
Tous se disaient aimants, tous se disaient

Pas un n'avait pour moi des paroles sévères ;  
Ils ne paraissaient point être mes ennemis.

Quelques-uns m'ont ouvert leurs deux bras  
Voulant me consoler des heures de misères.  
D'autres me les tendaient, vagues tels des

Et ne réveillaient point mes espoirs endormis.

Mais tous, traitres ou bons m'ont donné la  
Qu'on trouve le bonheur, mieux que dans la  
Aux grands élans du cœur, dans l'abandon

Et malgré les Judas aux amours éphémères,  
Comme un religieux adorant ses chimères,  
Je les ai tous aimés, car ils étaient ma foi.

Louis DAUVÉ.

\*  
\*\*

Dans une réunion anticléricale, le conférencier :

— Il faut que nous revenions à la nourriture de nos ancêtres. Et quelle était cette nourriture ?

Une voix :

— Des chardons, Monsieur !

# JOURNAL

d'un  
Gentilhomme Campagnard  
(Suite)

1<sup>er</sup> Janvier 1886.

L'année dernière, à pareille époque, j'exprimais ici mes appréhensions sur l'année où nous entrons ; en réfléchissant à cette longue suite de jours et à tous les malheurs qui sont sans cesse prêts à fondre sur nous, j'étais inquiet et je me demandais si aucune épreuve ne m'était réservée. Hélas, mes inquiétudes n'étaient que trop fondées, car, je l'ai déjà dit sur ce cahier, j'ai eu la douleur de perdre, le 19 novembre, un frère tendrement aimé. Ne me réservez-vous pas, ô mon Dieu, de chagrin semblable pour l'année 1886 ? Peut-être sera-ce moi qui m'acheminerais aussi vers la tombe. Il me semblait, depuis six ans que je suis marié, vivant sans trop de préoccupations et faisant beaucoup d'exercice en plein air, que ma santé s'était améliorée, mais je vois maintenant qu'elle devient de plus en plus délicate, et il ne serait pas impossible que ma maladie d'estomac, qui a l'air d'aller en empirant de jour en jour, me conduisit à la tombe.

J'aurais le chagrin de laisser ainsi ma pauvre Elisabeth bien seule sur cette terre, et cette pensée me fait souffrir ; sans cela, je verrais venir la mort avec moins de peine.

Faites, ô mon Dieu, que le peu d'années qui me restent encore à vivre, si toutefois il y en a plusieurs, soient employées à me sanctifier et à acquérir devant vous des mérites qui puissent me faire obtenir le ciel.

28 Février 1886.

J'assiste tous les soirs avec un nouveau plaisir à la rentrée du troupeau à la bergerie. Peu après le coucher du soleil, le troupeau descend de la colline et vient se reposer sur l'aire, devant la ferme. De loin déjà, les brebis, sentant approcher la bergerie où sont leurs petits agneaux font entendre des bêlements plaintifs pour les appeler.

Elles s'arrêtent sur l'aire et attendent là, impatiemment, que les portes de la

bergerie soient ouvertes ; à ce moment le troupeau des agneaux se précipite dehors, chacun bêlant et faisant des sauts successifs pour arriver plus vite près de sa mère.

Quel ramage on entend alors ! les voix graves des mères se mêlent aux voix plus aiguës de leurs petits. Chacun de ceux-ci, au milieu de cette foule, cherche sa mère qu'il ne tarde pas, généralement, à reconnaître ; il se met alors à genoux sur les deux pattes de devant et tête avec avidité, en faisant frétiller sa queue en signe de réjouissance ; si par hasard un agneau étranger s'approche pour têter une brebis qui n'est pas sa mère, celle-ci le repousse avec dédain et continue à chercher son petit. Quelle admirable chose que cet instinct qui, au milieu d'un troupeau de quatre cents bêtes, a bientôt réuni chaque fils avec sa mère ; et comme ces bonnes mamans ont l'air content et satisfait de retrouver leurs petits et de les nourrir de leur lait. Combien, sur deux cents mères prises au hasard dans le troupeau de l'espèce humaine, en trouve-t-on dont le bonheur consiste ainsi à donner à têter à leurs enfants et à s'occuper d'eux. Par nature le cœur de la mère est ainsi, mais toutes les passions qui dessèchent ce cœur l'ont endurci, et l'homme qui était fait à l'image de Dieu se trouve cependant classé plus bas dans l'échelle des êtres, que les bêtes sans raison. Combien de belles dames, parmi celles surtout que l'on appelle des femmes du monde, se trouvant par hasard à la campagne, pourraient, étant témoins du spectacle que je viens de décrire, rougir d'elles-mêmes à la vue de ces brebis inintelligentes, mais dont la conduite dénote un cœur moins atrophié que le leur.

(A suivre) Un Gentilhomme Campagnard.

## Le Jour des Morts

*Le nombre des Croix diminue  
Au Cimetière. Mais, alors,  
Pourquoi tant de fleurs, esprits forts,  
Entre les ifs, dans l'avenue ?*

*Qu'importe à ce qui fut un corps  
Une demeure bien tenue ?*

*D'ailleurs la pierre sera nue,  
Tôt ou tard, sur les pauvres morts.*

*Chrétiens, pour nos tombes aimées,  
Mêlons aux gerbes embaumées  
Un espoir qui soit immortel.*

*Demain, nos fleurs seront poussière.  
Seul, le parfum d'une prière  
Dure éternellement au Ciel.*

François COPPÉE.

## La littérature canadienne

S'il est, dans l'histoire des peuples, un fait capable d'attirer l'attention, de forcer même l'admiration du monde intellectuel et littéraire, c'est bien l'extraordinaire vitalité de la langue française au Canada. Séparée de la France par une suite d'événements malheureux, livrée pieds et poings liés à l'inévitable infiltration d'un vainqueur puissant, cette malheureuse province a conservé profond le culte de la mère-patrie ; sans enseignement public, sans livres ni éducateurs professionnels, l'ancienne Acadie a gardé intact le précieux dépôt de la langue ancestrale, et ce malgré l'oppression tenace des dominateurs, malgré les efforts continuels d'un exclusivisme voulu, malgré l'éloignement de toute source de rénovation littéraire.

Il était intéressant d'étudier de près ce phénomène de conservation linguistique, et d'en scruter les causes intimes et efficients. C'est ce que vient de faire, avec un talent incontestable, un ami des lettres françaises canadiennes, Charles ab der Halden, dans un récent travail (\*) dont nous allons essayer d'esquisser les grandes lignes.

Pour arriver à un résultat satisfaisant, c'était surtout aux personnalités influentes du mouvement littéraire canadien que devaient aller les investigations de l'auteur, et c'est ce procédé qu'il a adopté, nous montrant ainsi, à travers les siècles,

\* HALDEN (Charles ab der). — *Études de littérature canadienne française*. Un vol. in-16 de civ-354 pages. Paris, F. De Rudeval. Prix : 4 francs.

la marche presque journalière de la littérature française d'outre-mer.

Son étude débute donc par une vue d'ensemble de ce qu'il appelle : *les Temps héroïques*. Ruinés par la guerre, les colons canadiens, abandonnés par la France lors du traité de 1763, s'attachèrent tout d'abord à réédifier sur de nouvelles bases l'édifice social complètement effondré. Au milieu des calamités qui marquèrent les premiers temps de la domination anglaise, il fallut songer aux conditions matérielles de la vie, organiser à nouveau l'existence en l'adaptant aux circonstances nouvelles. Pendant quatre-vingts ans, la vie littéraire proprement dite parut sommeiller dans le peuple vaincu ; il était donné à un simple étudiant en droit de réveiller de ce long engourdissement le Canada intellectuel.

Simple clerc chez un notaire de Québec, François Garneau, jeune encore, fut frappé par les lacunes existantes dans l'histoire nationale canadienne. Emu par les méchantes attaques de ses vainqueurs, il résolut de doter sa patrie d'un monument historique fidèle et complet. Garneau voulait bien ce qu'il voulait : avec toute la ténacité de son caractère, il se mit à l'œuvre, et sa vie entière fut consacrée à ce travail grandiose.

L'élan était donné : une pléiade d'écrivains et de poètes se levèrent, qui ont nom : de Gaspé, Crémazie, Gérin-Lajoie, Fréchette, Beaugrand, Paré, Beauchemin, Casgrain, Chapman, et d'autres, qui jetèrent sur les lettres canadiennes un éclat extraordinaire.

L'auteur nous mène donc, à travers une série de monographies, dans ce parler littéraire dont nous admirons actuellement la riche floraison. Devant se borner, il a choisi les noms les plus en vedette, et, en premier lieu, Philippe Aubert de Gaspé.

Né en 1784, de Gaspé appartenait à la première génération qui suivit la conquête. Sa vie assez agitée ne semblait pas le destiner au rôle qu'il devait jouer. Il était presque vieillard lorsque vit le jour la revue : *Les soirées canadiennes*. Estimant qu'il fallait rappeler au peuple ses traditions avant qu'il les ait oubliées, il devint collaborateur de la première heure de cette publication où il fit paraître : *Les Anciens Canadiens*, roman sans grande portée peut-être, mais où revit admirablement *le Canada du temps de nos gens*, avec ses mœurs, sa vie, son clergé et son

langage original. Gaspé nous a laissé également des *Mémoires* intéressants, mélange pittoresque d'anecdotes et de souvenirs, dont les folkloristes feront leurs délices.

\*  
\*\*

Octave Crémazie fut, lui, un poète dans toute l'acception du mot. Descendant d'une vieille famille française immigrée depuis longtemps, il naquit à Québec en 1827, et entra jeune dans le commerce de la librairie. Ce fut son malheur : il n'était pas taillé pour ce métier ; sa nonchalance naturelle, jointe à l'attraction vers la poésie, firent périliter ses affaires et il dut s'exiler à Paris, où sa vie se traîna, pénible, lamentable, à travers le dénûment le plus complet.

L'Institut canadien a recueilli pieusement les œuvres de Crémazie et diverses éditions en ont successivement paru. Ce n'est pas cependant que cette œuvre soit immense : elle tient entière en un volume, et comprend à peine 130 pages de vers ; mais cette poésie nous « apporte quelque chose d'inconnu, un peu de l'air sain et vivifiant qui souffle sur les forêts et sur les lacs immenses, une note pas encore entendue, et non pas de la littérature ».

Les sources de Crémazie seront surtout l'épopée napoléonienne, les guerres de Crimée et d'Italie, tous les grands faits d'armes qui font briller d'un nouvel éclat l'auréole qui ceint le front de la mère-patrie.

\*  
\*\*

Gérin-Lajoie fut à la fois historien et journaliste ; sa destinée ne l'a pas mené aux rôles de premier rang, mais il vécut dans l'entourage immédiat des grands politiciens de l'époque, et de ce chef les renseignements qu'il nous a transmis présentent un intérêt et une importance exceptionnelles.

Il nous a légué des *Mémoires* historiques, et deux volumes : *Jean Rivard* et *Dix ans au Canada*.

Préparé par de fortes études, il voulait entrer au barreau ; après des vicissitudes assez pittoresques, il échoue dans un journal sans abonnés. D'autres se seraient découragés ; Gérin, à force d'énergie, dompte la mauvaise fortune et parvient à se créer une situation convenable et à prendre rang dans la littérature

canadienne. Voilà, en six lignes, toute sa vie et le sujet de ses *Mémoires* : ceux-ci valent surtout par les à-côtés politiques qu'ils nous découvrent. Si *Jean Rivard* nous retrace la lutte pour l'existence d'une âme forte, parfois trop modeste, les *Mémoires* nous livrent les secrets de cinquante ans de politique, tandis que *Dix ans au Canada* nous font l'historique de l'établissement du gouvernement responsable : le peuple vaincu avait forcé le vainqueur à reconnaître ses droits et à les lui rendre.

\*  
\*\*

Fréchette occupe une place à part dans les lettres canadiennes. Poète de grand mérite, il fut tour à tour estimé et honni, à tel point qu'on a pu dire de lui que jamais talent ne fut tant discuté.

Son œuvre est assez étendue : poète et prosateur, il nous a laissé de jolis volumes de poésie, dont l'un : *Fleurs Boréales*, lui valut un prix Monthyon. En prose, nous trouvons de lui un recueil original : *Originaux et détraqués* et plusieurs ouvrages de valeur. Il aborda même le théâtre avec le *Retour de l'exilé*, *Véronica* et d'autres pièces.

Le fond du caractère de Fréchette est un humour d'une saveur très spéciale, qui déteint d'heureuse façon sur toutes les œuvres de l'écrivain.

\*  
\*\*

L'intéressant ouvrage de M. Charles ab der Halden se termine par un chapitre intitulé : *Chroniques canadiennes*, mosaïque brillante d'articles parus au jour le jour dans diverses feuilles canadiennes et françaises.

Nous y faisons la connaissance du docteur Choquette, l'auteur de *Claude Paysan* et des *Ribaud* ; de l'abbé Bourassa, dont les conférences et les discours ont assis la réputation d'esprit vaste et varié ; de Beaugrand, et de sa *Chasse-galerie*, recueil de légendes canadiennes parées d'un style vraiment somptueux.

Puis viennent encore Edmond Paré, bien connu pour ses *Lettres de Paris* ; Marchand, que la mort a frappé au moment où ses *Mélanges* allaient lui assurer la gloire ; enfin Nérée Beauchemin, poète harmonieux, dont les pièces sont fort goûtées et appréciées.

\*  
\*\*

En guise de conclusion, nous tenons à féliciter l'auteur du travail intéressant qu'il nous a donné. Dans sa modestie, il s'est plu à le qualifier de *faible contribution* à l'histoire de la littérature canadienne. Non, ce n'est pas une faible contribution que la sienne : c'est un précieux ouvrage, qui ouvre des horizons nouveaux et nombreux.

Écrites en un style vif et châtié, ces études nous ont découvert un Canada ignoré, qu'il faut encourager et diriger : d'où qu'elle procède, la langue française nous est chère, et la mère-patrie se doit de dispenser aux écrivains canadiens l'appui qu'ils sont en droit d'attendre d'elle. Avec l'auteur, nous concluons que « la survivance de la littérature française au Canada n'est pas seulement un curieux phénomène intellectuel, elle est un témoin de la grandeur passée, un gage de l'énergie future ».

R. DUFOUR.

---

## La Fatale Nouvelle

---

d'après une gravure très expressive d'un tableau du musée de Bruxelles.

Dans une humble demeure de pêcheurs une jeune femme et un vieillard sont occupés à raccommoder des filets, lorsque tout à coup, la porte de la salle s'ouvre donnant accès à un jeune homme, également en costume de pêcheur : grandes bottes montant jusqu'au dessus du genou et chapeau de toile cirée. Ses traits sont abattus et reflètent la consternation ; aussi, avant qu'il ait parlé le vieillard et la jeune femme ont-ils deviné la triste nouvelle qu'il vient leur annoncer et pénétré toute l'étendue de leur malheur.

Le vieillard se lève précipitamment de son siège, laissant tomber son filet, et saisit par le bras le compagnon de son fils infortuné en lui disant d'un air consterné : « C'est donc bien fini ; tout espoir est perdu ! »...

Et la jeune femme, reposant sa tête sur la table placée à côté d'elle sanglotte tandis que sa fille ainée, qui peut avoir 8 ou 10 ans, vient se serrer aussi en pleurant contre le sein de sa mère...

Au milieu de cette scène déchirante,

contraste qui la rend plus émouvante encore, un jeune enfant de quelques mois, assis à l'autre extrémité de la table était en train de manger sa soupe. En voyant arriver le camarade de son père, qui est évidemment un ami pour lui, il interrompt son repas et lève triomphalement vers le ciel la cuillère qu'il a à la main en poussant un cri de joie. Il ne comprend pas, le pauvre petit être, le drame lugubre qui se déroule sous ses yeux et il se réjouit tandis que vient de disparaître, englouti par les flots déchainés, ce père seul soutien de cette famille en pleurs.

Bientôt, pauvre enfant, tu grandiras, bientôt tu comprendras par les souffrances endurées combien ce père qui vient de mourir eût été nécessaire pour soutenir ta misérable existence.

En attendant de faire la triste expérience de la vie, réjouis-toi au milieu de la douleur qui t'entoure !... Et dans quelques instants peut-être, pour un léger caprice, tu verseras à ton tour des pleurs.

Ainsi en est-il souvent de nous qui ne sommes que de grands enfants ; souvent nous rions quand nous devrions pleurer et souvent nous pleurons pour des maux imaginaires qui ne devraient en rien nous troubler.

Jean DE JACOURET.

---

## Un problème historique

---

On a longuement disserté ces temps derniers sur la date exacte de la mort du comte de Mérode. Les indications « burinées dans la pierre de taille » sur le monument érigé dans le cimetière de Berchem renferment des erreurs. Ce monument, élevé plusieurs années après le décès du héros de 1830, ne porte pas buriné dans la pierre, mais coulé sur une plaque de cuivre, ces mots :

Proelio Berchemsi vulneratus  
XXVI octobris  
Decessit Mechliniæ  
IV novembris

Dans cette inscription, le fondeur a, par interversion de deux chiffres, imprimé XXVI au lieu de XXIV. Déjà, dans sa « Geschiedenis der gemeent Berchem », M. J.-B. Stockmans, en 1886, s'élevait contre cette erreur.

Dù reste, le doute nous semble difficile. La date du combat de Berchem est connue ; assez de documents officiels l'établissent. Pour résumer cette discussion, rappelons encore les « Souvenirs » que fit éditer le frère du défunt, le comte de Mérode-Westerloo. Pendant les journées de 1830, il s'était réfugié en France, au château de Trolon. C'est là, écrit-il, que « le 28 octobre, nous reçûmes la nouvelle terrible que mon frère Frédéric avait été dangereusement blessé à Berchem, bourg voisin d'Anvers » et plus loin : « le lecteur trouvera intéressant de rencontrer ici le journal de la courte campagne qui fit, dans cette guerre, l'indépendance nationale. Ce journal est l'ouvrage d'un homme qui a acquis quelque renommée par les services qu'il a rendus à sa patrie, et qui ne quitta presque point mon frère pendant cette suite de combats. Je veux parler de M. Pierre Peeters, nommé par le district de Turnhout, membre du Congrès belge, etc. »

Voilà donc un témoin oculaire, digne de foi, dont le récit est accepté et officiellement présenté au public par la famille la plus proche du défunt. Dans ce journal nous lisons : « Nous arrivâmes sans accident à « Louvain le 16 octobre... » Ce fut le samedi 16 octobre, que les portes de « Lierre » s'ouvrirent. Le comte Frédéric et ses quatre compagnons ouvrirent la marche... Le lendemain, dimanche, « 17 octobre », il s'acquitta, comme de coutume, de ses devoirs religieux... Le lendemain, « 18 octobre », la ville de Lierre est attaquée par l'ennemi...

Le « 19 octobre », nouvelles alarmes. Le lendemain, « 20 octobre », l'ennemi avait repris ses positions dans le même village (Lisp)... Le comte Frédéric se retira lentement, le dernier... Pendant les « 21 et 22 octobre », la nouvelle que M. le comte Frédéric de Mérode se battait à « Lierre » comme simple volontaire s'étant répandue dans la Campine, une foule immense de ses habitants vint nous y rejoindre... Le « 23 octobre », l'ennemi résolut et effectua sa retraite sur « Anvers »... Le « dimanche 24 », on résolut d'aller à la poursuite de l'ennemi... En vrai chrétien, le comte n'oublia pas ses devoirs envers Dieu, il alla entendre la messe avant de sortir de la ville (Lierre)... Un combat opiniâtre et acharné s'engagea à l'entrée du village de « Berchem », le comte s'y battit toute la jour-

née... il reçut vers 4 h. du soir, une balle qui lui cassa et traversa très haut la cuisse droite... Le comte passa la nuit et la matinée du « lendemain 25 octobre », sans se plaindre de ses douleurs, etc. »

Ces extraits, nous semble-t-il, sont irréfutables et permettent de clore toute discussion. Le comte Frédéric de Mérode a été blessé à Berchem le 24 octobre 1830 et non pas le 16, comme le dit par erreur M. Collier, ou le 26, comme le porte fautivement le monument funéraire du cimetière de Berchem.

---

## Anton Tchekhof

---

Le romancier qui vient de mourir était né, en 1860, à Taganrog sur la mer d'Azof.

Tchekhof ne connaissait Moscou que pour y avoir fait ses études de médecine ; il avait passé le reste de son existence à la campagne, dans la Russie méridionale. Ses premiers essais furent des vaudevilles. Mais sait-on rire dans le pays des longues solitudes, des longs hivers et des neiges lamentables ? On peut critiquer les mœurs, mais pas avec le sourire aux lèvres. Aussi Tchekhof renonça-t-il à un genre pour lequel il n'était pas plus fait que le reste de ses compatriotes. Il se jeta dans le récit, dans la peinture exacte des caractères et des milieux où personne ne l'a surpassé.

Ses trois compositions les plus célèbres, dont je vais essayer de donner une idée, sont : « Un Meurtre », « Les Paysans » et « Un Duel ».

C'est surtout dans les « Paysans » ou les « Moudjicks » que Tchekhof a montré son pessimisme, en nous découvrant les mœurs de la pauvre isba, de la pauvre maison des paysans. Ici, c'est la misère sans atténuation et l'ivrognerie qui éclatent à chaque ligne des « Moudjicks ». Après avoir tenu, à Moscou, l'emploi de domestique dans un grand restaurant, Nicolas, malade, revient au pays avec sa femme et sa fille. Peut-être l'air natal le guérira-t-il ? Mais, dans l'isba paternelle, que trouve-t-il ? Le vieil Ossip, souvent ivre ; son frère aîné, Kiriak, dont l'ivrognerie est terrible, et qui, rentrant avec des hurlements, du cabaret, appelle sa



femme Marie, pour exercer sur elle ses formidables poings ; sa mère toujours maugréant, souvent en fureur, et dont les débordements d'injures sont répugnants. La misère la plus noire règne dans l'isba, fruit de la crapule, et aussi de l'état sanitaire dans lequel gémit le paysan russe. Depuis son émancipation, il paie un double impôt, puisqu'il a, chaque année, à verser une somme pour le rachat de ses terres. « Que ne sommes-nous encore au temps des seigneurs ? on y était plus heureux » ; tel est le cri que l'on entend, paraît-il, d'un bout à l'autre de la Russie. Sur les réquisitions du barine, c'est-à-dire du collecteur d'impôt, on pratique des saisies dans les misérables isbas, d'où disparaît parfois jusqu'au samovar. Comment l'agent du fisc serait-il miséricordieux, puisqu'il apprend que les gens, au lieu d'économiser, passent leurs journées au cabaret à absorber les plus violentes flammes de l'alcool ? Nicolas mort, malgré les empirismes d'un charlatan juif, sa douce femme et sa fille quittent la maison et s'en vont au hasard, à travers le vaste monde, n'attendant plus rien que de la pitié de ceux qu'elles rencontrent : « Bons chrétiens, mes frères, au nom de Jésus-Christ, une petite charité, s'il vous plaît ! Que tous vos parents soient reçus en paradis dans la paix éternelle ! » Au fond, ce qu'il y a de meilleur en ce peuple, et ce qui le tient debout, malgré sa littérature pessimiste, c'est l'idéal religieux. Supprimez-le : quelle misère sombre sera la sienne ! Dans quel lac profond et noir sera-t-il étendu ! C'est la goutte de réconfortant élixir dans la coupe mauvaise.

E. LEDRAIN.

---

## Nécrologie

### M. Benoît BLOUD

---

Un des principaux éditeurs catholiques vient de mourir à Plombière, où il était allé, comme de coutume, faire sa cure d'eau. Qui ne connaît, depuis trente ans, la maison Bloud et Barral ? Tout entière consacrée aux ouvrages d'histoire, de science et de religion, elle a rempli un quart de siècle de publications excellentes ayant trait à la France et à la religion,

dont MM. Bloud et Barral n'ont jamais séparé la cause.

Ils avaient débuté ensemble comme simples employés à la maison Retaux.

Parmi les nombreuses éditions que la maison a entreprises, il faut citer la collection devenue célèbre : « Science et Religion », sorte d'encyclopédie où toutes les questions d'apologétique sont représentées par de petits volumes, à 0 fr. 60, dus aux plumes les plus compétentes de l'Église et de la science. Tout cela inspiré par Bloud, esprit essentiellement pratique, qui, suivant d'un œil attentif la marche de la librairie et des événements, savait admirablement adapter ses publications aux besoins de l'heure présente, et n'oubliait jamais de requérir de ses auteurs la défense religieuse, c'est-à-dire la morale et la religion propres aux œuvres catholiques.

Les catalogues de sa librairie, sont les témoins de ce labeur incessant, au-dessus de ses forces, travaux auxquels, à la longue, il devait succomber avant terme, car Benoît Bloud n'avait encore que soixante ans. Il revoyait lui-même les manuscrits de tous ses auteurs, et son scrupule était très grand du côté de l'orthodoxie. « Il n'éditait pas un volume qui ne fut irréprochable. »

Benoît Bloud était né à Verna, le 25 novembre 1843. Il laisse derrière lui deux fils qui continueront dignement la maison de leur père. C'est un honnête homme qui disparaît, un de ceux sur la tombe desquels trois mots résument la vie : « Foi, travail et probité. »

Sa mort sera regrettée de tous ceux qui l'ont connu.

---

## Le mois littéraire

N.-B. — Les ouvrages simplement annoncés seront analysés dans un prochain numéro.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent se procurer, à notre comptoir de librairie (commission), tous les livres et revues annoncés sous nos rubriques bibliographiques, et généralement tous livres et revues quelconques. Il leur suffit de

**nous envoyer, en un mandat postal, le montant de leur commande, augmenté des frais de port.**

*Almanach de l'Orphelinat de Mulagumudu.* 1905.  
In-8° de 80 pages. Ypres, Callewaert-De-Meulenaere. Prix : 0 fr. 25.

Intéressante brochure, qui nous donne des renseignements d'actualité sur l'orphelinat de Mulagumudu et les missions augustiniennes du Malabar. Nous avons lu surtout avec plaisir une curieuse notice sur le calendrier Kollam, en retard sur le nôtre d'environ 900 ans.

Quelques historiettes et poésies complètent heureusement cette jolie plaquette, que nous recommandons vivement à nos lecteurs : leur petite obole ira grossir le maigre pécule des missions du Malabar.

\* \*

*Almanach paroissial.* Année 1905. Broch. in-8° de 70 pages. Saint-Maixent (Deux-Sèvres), Payet. Prix : 0 fr. 05.

Le Souverain Pontife Pie X, dans une audience spéciale du 18 avril 1904, après s'être fait expliquer en détail l'Œuvre de l'*Almanach paroissial*, a daigné l'approuver, l'encourager, la bénir et accorder aussi sa bénédiction particulière à tous les souscripteurs de l'*Almanach*.

\* \*

*Annuaire financier et économique du Japon.* Quatrième année : 1904. Tokio, Imprimerie impériale.

Nous devons à l'aimable obligeance de M. Y. Sakatani, vice-ministre des Finances, communication de l'Annuaire financier et économique du Japon. Ce qui nous frappe surtout à la lecture de cet intéressant document, c'est le développement considérable que l'Empire du Soleil-Levant prend d'année en année. Le Japon suit une marche ascendante dont il est difficile de prévoir le terme ; en dix ans, tout y a quadruplé d'importance, aussi bien le commerce que le marché monétaire. Pour qui veut s'en convaincre, il suffit de consulter les nombreux tableaux synoptiques que renferme l'annuaire.

Ne nous étonnons plus, après cela, de la place de plus en plus large qu'occupe ce pays dans le monde civilisé, place qui s'annonce plus prépondérante que jamais dans un avenir fort rapproché.

\* \*

BESSON (Paul). — *Le Radium* et la radio-activité. Un vol. in 16 de VIII-170 pages. Paris, Gauthier-Villars. Prix : 2 fr 75.

Les récentes découvertes de Becquerel et de Curie, les merveilleuses qualités que possède un nouveau-né de la chimie, le radium, donnent une piquante actualité au travail de M. Besson.

L'auteur s'occupe d'abord des propriétés générales du radium ; après avoir fait l'historique de la découverte, il étudie le rayonnement, sa nature, et les effets physiques et chimiques des rayons Becquerel. Cette première partie nous donne l'indispensable, ce qu'il faut connaître, avec une clarté et une sobriété fort louables.

La seconde partie nous a davantage attiré : M. Besson y aborde la radiothérapie et l'application possible de cette nouvelle science à la médecine moderne. Ici, avouons-le, les résultats acquis jusqu'ici dépassent toute espérance ; les travaux du docteur Danlos sur le lupus, les résultats obtenus par les docteurs Oudin, Dommer, Lemoine, et autres, dans les affections cancéreuses intéressent au plus haut point l'humanité.

Quant à la nature et aux causes de ces phénomènes radioactifs, avec l'auteur, avec les savants professeurs dont il est le disciple, nous en restons réduits aux hypothèses : l'avenir seul pourra nous éclairer là-dessus.

\* \*

BLONDLOT (R.). — *Rayons « N »*. Un vol. in-16 de VI-78 pages. Paris, Gauthier-Villars.

Prix : 2 fr.

À côté du radium, les rayons N : c'était dans l'ordre. Nous avons parlé plus haut du premier ; voici les autres, que nous présente un professeur des plus compétents, M. Blondlot.

Son travail, très intéressant d'ailleurs, réunit un ensemble de mémoires concernant les rayons N, communiqués à l'Académie des Sciences par l'auteur. La genèse des rayons N ? Elle est bien simple. En étudiant la polarisation des rayons X, l'auteur a découvert l'existence de radiations absolument différentes, auxquelles il a appliqué la désignation nouvelle.

Quels sont ces rayons, quelle est leur nature, de quelles propriétés extraordinaires jouissent-ils ? C'est ce qu'a étudié M. Blondlot avec une louable ténacité, et les résultats acquis sont à ce jour réellement surprenants : ils méritent bien une lecture attentive du petit traité que nous venons de résumer.

\* \*

CANTECOR (G.). — *Le positivisme*. Un vol. in-18 de 144 p. Paris, P. Delaplanc. Prix : 0 fr. 90.

La maison Delaplanc a eu l'heureuse idée de constituer une bibliothèque des philosophes de tous les temps ; en des études brèves, spécialement écrites pour le grand public, nous y trouvons l'histoire des idées, dépouillée de tout appareil d'érudition.

C'est le positivisme que nous présente M. Cantecor dans un travail fort soigné. Il étudie d'abord la genèse et l'économie de l'œuvre de Comte, puis il dissèque les idées maîtresses du système, et il conclut en suivant pas à pas l'action de la

philosophie comtiste. De ce travail, Comte sort non pas amoindri, mais, qu'on nous permette l'expression, remis au point ; avec l'auteur, nous touchons du doigt l'inefficacité de la méthode positiviste, tant au point de vue philosophique qu'en regard de la science et de l'histoire.

\* \*

CHARRUAU (Jean). — *Le Révérend Père Chambellan*, de la Compagnie de Jésus. Un vol. in-16 de 332 pages. Paris, P. Téqui.

Prix : 3 fr.

Aux amateurs de lectures fortes et nutritives, nous recommandons vivement le présent ouvrage de M. Charruau. La vie du P. Chambellan leur sera un réconfortant exemple de ce que peut une âme virile au milieu des dures épreuves de la vie.

Le Père Chambellan vécut à une époque troublée ; il connut les douleurs de l'exil après avoir goûté jusqu'à la lie, l'amer calice de la persécution. Sa grandeur d'âme, sa sérénité en face de l'épreuve nous sont un précieux enseignement, en ce moment surtout où l'Eglise de France subit l'assaut général de toutes les forces anti-chrétiennes.

\* \*

COULON (Henri). — *De l'inconvénient, devant la justice française, de faire éclater son innocence avant le moment opportun*. Un vol. in-16 de 76 pages. Paris, Marchal et Billard. Prix : 2 fr.

Voilà, nous dira-t-on, un titre bien paradoxal : nous-mêmes, en recevant l'ouvrage, nous ne pûmes nous empêcher de sourire. Et pourtant, avec l'auteur, nous avons dû conclure que la justice française est plus que jamais aveugle et boiteuse. C'est bien vrai, il y a danger, de nos jours, à prouver trop tôt son innocence. Lisez ces pages poignantes écrites par un homme de robe, méditez un instant les effrayants dénis de justice dont il a rassemblé les preuves, représentez-vous, si vous le pouvez, la lamentable situation des malheureuses victimes de la loi, rayées à tout jamais du registre des honnêtes gens par le caprice ou l'orgueil d'un magistrat sans conscience. Faites cela, et vous verrez que l'innocence la plus absolue peut présenter, dans certains cas, un effroyable péril. C'est triste à constater, mais la logique des faits est là : la conclusion s'impose.

\* \*

COUTURIER (N.). — *La servante de Dieu Giuseppina Faro*, de Pedara (Sicile). Un vol. in-16 de 144 pages. Langres, Maitrier et Courtot.

Prix : 1 fr.

En publiant ce petit volume, l'auteur n'a d'autre désir que de faire connaître une âme profondément humble et douce, obéissante et pure, dévouée à Dieu et au prochain jusqu'à l'héroïsme.

Les personnes pieuses, les jeunes filles plus

spécialement, et surtout les enfants de Marie trouveront dans Giuseppina un modèle accompli des vertus qu'elles doivent pratiquer.

\* \*

DEBOUT (Henri). — *Jeanne d'Arc et les villes d'Arras et de Tournai*. Un vol. petit in-4<sup>o</sup> de xii-96 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 1 fr. 50.

L'histoire des relations de Jeanne d'Arc avec les villes d'Arras et de Tournai était encore à faire. Ce point presque inconnu, et en tous cas inexploré, vient d'être élucidé complètement par M. le chanoine Debout, à l'aide de documents inédits et d'une importance capitale.

Pour nous, Belges, il nous est agréable d'apprendre que l'infortunée vierge de Dômrémy trouva, dans notre ville de Tournai, non seulement des admirateurs, mais des amis généreux qui n'hésitèrent pas à braver le courroux du duc de Bourgogne, en portant à l'intrépide héroïne, dans sa prison d'Arras, le réconfort de leur dévouement et de leur générosité.

Nous remercions donc l'auteur d'avoir ajouté à l'histoire de la Belgique cette page glorieuse.

\* \*

DEBUCHY (Paul). — *Théorie brève de la composition littéraire*. Un vol. in-16 de XII-152 pages. Tours, A. Cattier. Prix : 1 fr. 75.

Dans une préface très sensée, l'auteur nous explique le titre de son ouvrage ; il nous dit en particulier pourquoi cette brièveté qui le distingue, et de tout cœur nous applaudissons à des principes tels que ceux-ci : « L'élève est simpliste ;... il n'a que faire des aperçus profonds... Même pour lui, l'art du professeur consiste moins à étaler son savoir qu'à le transmettre dans un enseignement bref, mais lumineux, humble mais sérieux. »

C'est dans ces vues que M. Debuchy a conçu son livre ; il y aurait bien, çà et là, un tout petit détail à reprendre, un point à développer, mais l'ensemble de l'œuvre est tout à fait réussi, et ce travail hautement recommandable est destiné à faire beaucoup de bien. Grâce à une heureuse disposition des textes, à un choix raisonné des caractères, à des tableaux récapitulatifs placés en tête des chapitres, nos jeunes littérateurs auront en mains un manuel complet, concis, clair et sérieusement travaillé, dont ils profiteront largement, espérons-le.

\* \*

DE MONTGERMONT (Marguerite). — *Avis d'une directrice de patronage*. Un vol. in-16 de 264 pages. Paris, Téqui. Prix : 2 fr.

Voici un petit livre qui ne pourrait être assez recommandé non seulement aux directrices de patronage, mais surtout à leurs petites protégées.

Les premières y trouveront une règle de conduite sûre et éclairée ; elles pourront y profiter de la grande expérience de l'auteur sur la délicate mission de la formation des jeunes filles.

Celles-ci, à leur tour, puiseront dans ce travail, clairement et simplement exposé, la somme complète de leurs devoirs à l'égard de Dieu, du prochain et d'elles-mêmes. Le tact et la délicatesse de l'écrivain, joints à l'attrayante souplesse d'une plume féminine, leur feront de cet ouvrage une lecture agréable et féconde en heureux résultats.

Pour notre part, nous louons fort M<sup>lle</sup> De Montgermont d'avoir si bien compris le rôle et la grandeur de l'éducation chrétienne pour les enfants du peuple, et d'en avoir si délicatement exposés les détails pratiques.

\*  
\*\*

DESCHAMPS (Paul). — *Jean Christophe*. Un vol. in-16 de 522 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr. 50.

Le livre de M. Paul Deschamps tient à la fois du roman social et de l'épopée militaire, et deux parties s'en détachent de ce fait.

Dans la première, nous assistons à la lutte gigantesque de la minuscule armée de l'Est contre l'invasion allemande. Nous y faisons la connaissance de Jean Christophe, dans lequel paraissent se résumer tous les dévouements, tous les héroïsmes ; à ses côtés, nous revivons les grandioses journées, les immortelles batailles qui ont illustré les Bourkaki, les Clinchant et cent autres.

La paix signée, nous suivons Jean Christophe à Chaumet, son village natal. Vaillant soldat sur le champ de bataille, notre héros ne rentre au pays que pour mener une campagne acharnée contre une douzaine de franc-maçons, qui, de concert avec les autorités, mettent la commune en coupe réglée. A force d'énergie, il parvient à débarrasser le pays des vampires qui l'épuisent.

Nous souhaitons à la France beaucoup de Jean Christophe : ils sont malheureusement trop rares aujourd'hui.

\*  
\*\*

DES TOURELLES (Jean). — *Au gré du vent*. Un vol. in-16 de VIII - 372 pages. Paris, V. Lecoffre. Prix : 2 fr. 50.

Nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs le nouveau-né de Jean des Tourelles : *Au gré du vent*.

Dès sa préface, l'auteur nous dit carrément l'accueil fait par le public à ses ouvrages précédents : accueil tout entier de sympathie des uns, dénigrement et ironie de la part des autres. Il ne sied pas à une critique de louer pour louer ; mais il est certain qu'au point de vue pratique, ces ouvrages sont destinés à faire beaucoup de bien. L'auteur a su se mettre au niveau des esprits qu'il veut atteindre : il faut obtenir que le peu-

ple touche du doigt les défauts de l'organisation actuelle, et, pour y arriver, le meilleur moyen était le conte humoristique, qui dispense le lecteur de tout travail déductif. C'est ce moyen que choisit Jean des Tourelles, et sa plume exercée y réussit pleinement.

Allez donc, semences de régénération, allez au gré du vent, et déposez partout les germes féconds qui prépareront à la France un avenir plus riant, plus glorieux.

\*  
\*\*

DU CAMPFRANC (M.). — *Rêve de femme*. Un vol. in-16 de 284 pages. Abbeville, Paillart. Prix : 2 fr. 50.

Une frêle petite fleur des Antilles est transportée par le vent sur la terre de France ; délicatement bonne, elle rêve d'entourer d'amour un petit-cousin, peintre de grand talent mais d'une imprévoyance rare. La lutte entre ces deux cœurs se poursuit à travers des angoisses parfois poignantes, dont la bonté native de la jeune fille triomphe complètement.

Ce rêve de femme est finement dépeint par l'auteur en des pages charmantes et d'une fraîcheur toute poétique. On se prend à aimer sa jeune héroïne pour la vaillante simplicité qu'elle apporte à la poursuite de son idéal d'amour et de bonté.

\*  
\*\*

DUPONT. — *Souvenir de Bonne-Espérance*, du Séminaire et de l'École normale. Album in-8 oblong. Bruxelles, V. Ernult. Prix : 1 fr.

Toutes nos félicitations à M. l'abbé Dupont, pour le cachet absolument artistique qu'il a su donner à cet album, précieux souvenir que garderont fidèlement tous les anciens du séminaire.

En tête de l'ouvrage, nous retrouvons, succinctement tracée, la glorieuse histoire de la maison, depuis sa fondation. Ce petit chef-d'œuvre littéraire est dû à la plume alerte et érudite de M. l'abbé Hocq, ancien professeur du séminaire.

\*  
\*\*

ETCHEGOYEN (vicomte d'). — *Les contes de ma giberne*. Un vol. in-16 de 288 pages. Paris, Garnier frères. Prix : 3 fr. 50.

M. d'Etchegoyen est un ancien officier de cavalerie, on le sent à son style nerveux et alerte. Au cours d'une brillante carrière en Algérie, au Sénégal, au Soudan, en France même, il a recueilli de nombreuses et intéressantes histoires, qu'il a réunies en un volume, et qu'il nous livre aujourd'hui, heureusement illustrées par Malespina.

*Les Contes de ma giberne* respirent le souffle du plus pur patriotisme, et certains de ces récits

sont d'un intérêt passionnant. Qui ne se sentirait ému, par exemple, en présence de ce vieil officier, que la retraite a atteint, et qui va pleurer tout son chagrin dans les plis du drapeau qu'il a conduit à la bataille ? L'auteur a pris pour devise : Un soldat ne meurt pas au feu, il s'immortalise ; animée de pareils principes, on comprend qu'une âme soit chevaleresque et héroïque : c'est bien l'impression que nous laisse la lecture de ces contes, qu'il eût été plus juste d'appeler *les pages de l'héroïsme*.

\*  
\* \*

GUILLEMET (C.-L.). — *Témoignages spiritualistes* des plus grands savants du XIX<sup>e</sup> siècle.

Un vol. in-16 de 96 pages. Paris, A. Hatier.  
Prix : 0 fr. 80.

Véritable vue d'ensemble sur la science moderne, ses progrès et ses tendances. Cet ouvrage excitera la curiosité du public par l'imprévu de certains noms, célèbres dans le monde scientifique, mais qu'il ignore. Il s'adresse particulièrement à tous ceux que préoccupe le problème des destinées de l'homme, à ceux-là, surtout, que le doute a visités et qui seront heureux de trouver un appui dans cette science qu'on leur disait destructive de leur foi.

Chez tous, d'ailleurs, il ne pourrait manquer d'atteindre son but qui est de réagir contre cette tendance à croire que science et religion sont deux termes qui s'excluent.

\*  
\* \*

GYP. — *Pervenche*. Un vol. in-16 de 318 pages.  
Paris, F. Juven. Prix : 3 fr. 50.

Voilà un charmant conte que nous eussions volontiers intitulé *La revanche de la Providence*, et placé dans la poétique série des *Contes de fées*, bien que Fée Marraine n'y intervienne pas le moins du monde.

La petite Pervenche est de ces fleurs au parfum subtil et caché, humbles violettes que le monde affairé et tourbillonnant foule aux pieds, sans leur accorder la moindre attention. La Providence, qui se plaît aux plus étonnants contrastes, place sur le chemin de l'aimable méconnue un jeune homme original, qui s'est mis en tête de choisir une épouse par des voies aussi originales que sa personne. L'idylle se déroule sous l'œil souriant d'une vieille tante de sucre, les caractères se rencontrent, les cœurs se plaisent, et, coup de théâtre final, le Prince charmant se découvre prince tout à fait, et voilà du bonheur pour longtemps.

Faire l'éloge de la forme nous paraît superflu ; le nom seul de l'auteur nous en dispense. Mais franchement, là ! ce que ce livre est joli, et charmant, et frais ! Il faut le lire, et vous le lirez toutes, mes aimables lectrices.

\*  
\* \*

HARRY (Myrian). — *La conquête de Jérusalem*. Roman moderne. Un vol. in-16 de 394 pages.  
Paris, Calmann-Lévy. Prix : 3 fr. 50.

Le principal personnage de ce livre est un savant, ou du moins une forte tête qui passe son existence à voltiger d'une religion à une autre : le catholique il devient protestant, puis athée, et finalement païen au point de vouloir relever à Jérusalem même le culte des pires divinités de Moab. Autour de lui gravitent des luthériens au mysticisme raide et compassé, des juifs usuriers, une nuée de gens aux allures louches et d'un moral peu recommandable.

Il est possible que l'auteur ait voulu écrire un roman psychologique : il ne nous a donné qu'une œuvre indigeste, dont la lecture fatigue.

\*  
\* \*

LE BEAUMONT (Maurice). — *Loin du sillon*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, H. Gautier.  
Prix : 3 fr.

L'œuvre de M. Le Beaumont tient à la fois du roman social et de l'étude psychologique : du roman social en ce qu'elle nous montre le danger qu'il y a à vouloir s'élever trop au-dessus de la sphère où nous a placés la main de Dieu ; de l'étude psychologique, puisque nous y voyons d'une part les ravages cruels opérés dans des âmes naturellement droites par l'éducation sans Dieu que distribue l'enseignement laïque et neutre, tandis qu'en face se dressent, mâles et fières dans leurs incarnations, les grandes figures du devoir et du sacrifice généreux et désintéressé.

L'ouvrage est bien écrit, assez alerte et à certaines pages fortement empoignant. L'auteur y a mis son talent et son cœur.

\*  
\* \*

LEFAURE (Jean). — *Le clergé et la politique*. Broch. in-12 de 48 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse.  
Prix : 0 fr. 25.

S'il est un mot que la coterie révolutionnaire française aime à agiter comme un épouvantail devant la galerie, c'est bien le vocable de : *politique* accolé à celui du clergé. La franc-maçonnerie a inventé mille ruses pour démontrer la prétendue ingérence du clergé dans le domaine politique. A ces fallacieux stratagèmes, M. Lefaure répond en mettant en évidence qu'elle doit être la part du prêtre dans la lutte actuelle, si l'on veut assurer le triomphe de la bonne cause.

Ce tract est à répandre : notre clergé belge y trouvera maints enseignements profitables.

\*  
\* \*

LEGRAS (Charles). — *La vie rurale en Angleterre*. Un vol. in-16 de 96 pages. Tours, A. Mame et fils.  
Prix : 1 fr.

Voici une étude ethnologique qui sort du banal traité technique. L'auteur nous présente la vie rurale anglaise sous une forme vive et animée : ses descriptions, ses études de mœurs terriennes,

ses notes économiques et sociales sont entremêlées de dialogues, de lettres à des amis, de ces mille petits subterfuges qui donnent à une narration, sèche par elle-même, une vie intense et un intérêt soutenu.

L'auteur a saisi la bonne manière d'écrire pour instruire, et nous l'en félicitons.

\*  
\*\*

*Mon Almanach*. Onzième année. 1905. Broch. in-18 de 96 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 15.

*Mon Almanach*, si petit en apparence, en contient plus que certains gros individus de son espèce. Ils étalent avec arrogance un embonpoint trompeur, et le peu qu'ils contiennent est souvent si mauvais qu'on en a la nausée et qu'ils empoisonnent parfois. Avec *Mon Almanach*, rien à craindre : il convient à tous, de l'enfant au vicillard.

\*  
\*\*

PATERNOTTE (Romain). — *Cambron-Casteau*. Souvenirs. Un vol. petit in-8° de 88 pages. Cambron-Casteau, chez l'auteur.

Prix : 1 fr. 25.

Intéressante monographie d'une de nos plus anciennes paroisses : elle est citée en effet en 751, dans un acte de Pepin, maire du palais. Que de souvenirs glorieux se rattachent à cette petite bourgade ! Souvenirs historiques aussi bien que religieux, qu'il importait de collationner et de mettre au jour. L'auteur l'a fait dans une élégante plaquette, bien imprimée et abondamment illustrée.

L'ouvrage se vend au profit des œuvres paroissiales de la localité ; nous recommandons cette bonne œuvre à la générosité de nos lecteurs.

\*  
\*\*

POURMARIN (Camille). — *Notre Emmanuel*. Un vol. in-16 de 290 pages. Paris, Ch. Amat.

Prix : 2 fr. 50.

Nous ne pourrions faire de cet ouvrage un plus bel éloge que de rappeler ici ce passage de la lettre de Mgr de Séez à l'auteur :

« Ces pages respirent un suave parfum de piété et porteront à ceux qui les liront la bonne odeur de Jésus-Christ. Elles feront aimer davantage le divin Sacrement de l'autel en le faisant de mieux en mieux connaître par les aperçus qu'elles renferment sur la vie sacramentelle du Sauveur. Les traits édifiants qu'elles rapportent affermiront la foi et exciteront la piété pour ce mystère d'amour.

Le but de l'auteur a été de contribuer à assurer à Notre-Seigneur les pieux hommages auxquels Il a tout droit et aux âmes les grâces sans nombre dont l'Eucharistie est l'inépuisable source. »

Que pourrions-nous ajouter, qui ne soit contenu dans cette flatteuse appréciation ? — Le style simple et élevé en même temps, de ce beau travail, en rend la lecture agréable et doublement fructueuse.

\*  
\*\*

RENOUARD (G.). — *L'Ouest africain* et les missions catholiques. Un vol. in-4° de VIII-322 pages. Paris, H. Oudin. Prix : 7 fr. 50.

Dans ce volumineux travail, l'auteur étudie sous toutes ses faces la question du Congo français : son origine, les explorateurs qui l'ont créé, sa situation politique et ethnographique, ses ressources commerciales. Un intéressant chapitre est consacré aux missions catholiques et aux résultats qu'elles ont obtenus jusqu'ici.

Voilà pour le fonds même du volume ; quant à la forme, elle est généralement très soignée, et nous croyons que cette étude sérieusement conduite est destinée à un réel succès : elle sera utile aux nombreuses personnalités qui ont au Congo et dans l'Oubanghi des intérêts commerciaux ou autres, ainsi qu'aux élèves des écoles supérieures consulaires et commerciales.

Nous n'avons qu'un reproche à faire à M. Renouard : c'est de conserver une dent contre l'État indépendant du Congo. A tout instant, il a des paroles désagréables pour l'œuvre de Léopold II ; nous croyons qu'il a trop écouté des racontars dont on a fait bonne justice depuis longtemps : il ne suffit pas d'accepter l'accusation, il est d'une bonne équité d'accepter aussi la réfutation sérieuse.

\*  
\*\*

SAILLARD (Emmanuel). — *Annuaire de l'Action libérale populaire* et de la Ligue patriotique des Françaises. 1904-1905. Un vol. in-16 de 488 pages. Paris, au secrétariat de l'Action.

Prix : 4 fr.

*L'Annuaire de l'Action libérale populaire* donne tous les renseignements utiles aux adhérents de *l'Action libérale populaire* et à ceux de la *Ligue patriotique des Françaises*. On y trouve le programme de ces deux associations ; la liste des députés et sénateurs par départements, avec renseignements sommaires sur leurs opinions et les circonstances de leur élection ; des détails sur l'organisation électorale et les œuvres sociales ; la liste, par départements, des journaux libéraux et progressistes, les lois électorales (élections sénatoriales, législatives, cantonales et municipales) ; les droits et devoirs des électeurs ; listes électorales, période électorale, opérations électorales.

*L'Annuaire de l'Action libérale populaire* est en vente aux prix de 4 fr. Par 5 exemplaires, le prix est réduit à 3 fr. (port en sus). — S'adresser soit au Secrétariat de l'A. L. P., 7, rue Las-Cases,

à Paris ; soit à M. E. Saillard, 4, rue Granvelle, à Besançon.

\*  
\*\*

SORTAIS (G.). — *La crise du libéralisme* et la liberté d'enseignement. Un vol. in-16 de 222 pages. Paris, P. Lethielleux. Prix : 2 fr. 50.

Ce travail est entièrement consacré à l'étude de la crise du libéralisme d'une part, à la défense de la liberté d'enseignement d'autre part.

En quelques chapitres vigoureusement tracés, l'auteur nous fait le tableau complet de ce qu'il est permis d'appeler la banqueroute du libéralisme. Issu de la Réforme, ce dernier avait inscrit à son programme l'individualisme, qui en est la note caractéristique ; dans tous les domaines de la pensée, il prétendait rénover le vieux monde en lui imposant comme doctrine nouvelle la prédominance du droit individuel sur le droit social. Les résultats, nous le constatons avec l'auteur, sont plutôt lamentables, et nous assistons aujourd'hui à la faillite la plus honteuse qu'il soit possible d'imaginer.

Quant à la liberté d'enseignement, elle fournit à l'apologiste matière à d'éloquents plaidoyers contre le monopole universitaire. Il faut lire l'émouvant chapitre où il traite des droits de l'enfant, et ceux où il s'occupe de la conduite de l'Eglise vis-à-vis de la raison, de la liberté scientifique et de l'intolérance religieuse. Oui, il faut lire ces pages puissantes, étayées d'arguments de choix et en concordance parfaite avec l'enseignement constant de l'Eglise. Les conférenciers y trouveront d'abondants arguments pour la lutte contre la monopolisation de la pensée et de l'enseignement par l'Etat.

\*  
\*\*

TORDEUR (Emile). — *Traité des chemins de fer*. Voies en rails Goliath. Un vol. in-8° de 76 pages. Gosselies, chez l'auteur. Prix : 2 fr. 50.

TORDEUR (Emile). — *Manuel pratique pour le poseur de voies*. Un vol. in-8° de 80 pages. Gosselies, chez l'auteur. Prix : 2 fr. 50.

TORDEUR (Emile). — *Les traversées-jonctions*. In-8° de 32 pages. Gosselies, chez l'auteur. Prix : 2 fr.

Les ouvrages dont nous venons de rappeler les titres ne sont pas des nouveautés ; nous nous plaisons néanmoins à les signaler à ceux de nos lecteurs qu'intéressent les questions techniques.

Leur auteur, ingénieur-architecte de mérite et surtout praticien consommé, y donne avec netteté et précision les règles qui doivent présider à l'opération délicate qu'est la pose d'une voie. Les milliers de voyageurs qui empruntent chaque jour notre railway national ne se doutent pas de la somme de connaissances requises de cet hum-

ble ouvrier qui a construit et posé la voie sur laquelle ils roulent insouciant.

Les manuels de M. Tordeur sont indispensables aux poseurs de voies : tout y est établi jusqu'au plus minime détail, avec un soin méticuleux et une exactitude rigoureuse. Aussi le public spécial auquel ils s'adressent leur a-t-il réservé un accueil enthousiaste : nous en félicitons l'auteur, avec l'espoir que ces quelques lignes lui serviront encore de propagande et de recommandation auprès de nos abonnés.

\*  
\*\*

VINCO (Ch.). — *Manuel des hospitalières et des garde-malades*. Un vol. in-8° de VIII-540 pages. Paris, Poussielgue. Prix : 5 fr. 50.

Voici certes un livre à recommander à tous ceux qui approchent de près les malades. Bien que dédié aux admirables Filles de saint Vincent de Paul, il sera utile aux internes de nos hôpitaux, aux chefs de cliniques, aux élèves-pharmaciens, aux infirmiers laïques et religieux. Le chirurgien et le médecin y trouveront, eux aussi, d'utiles renseignements pour tous les cas de lésions et de traumatismes simples.

Le grand mérite de l'auteur consiste surtout dans la clarté d'exposition de son ouvrage : avec un soin jaloux, il a su éviter la prolixité qui dépare souvent les travaux de ce genre. C'est un véritable manuel classique, d'où il a éliminé les notes superflues, pour présenter son sujet dans toute son ampleur, avec une limpidité très louable.

Chacun des chapitres est présenté sous forme de leçon et suivi d'un questionnaire résumant la matière traitée. L'ouvrage comporte quatre parties : anatomie et physiologie ; hygiène et microbiologie ; chirurgie et médecine ; pharmacie et action thérapeutique. C'est donc un cours abso- lument complet, qui répond adéquatement aux programmes du brevet d'infirmière et du brevet supérieur.

Nos facultés de médecine feront chose utile en recommandant cet ouvrage à leurs élèves, au moins à titre consultatif et documentaire.

---

## NOUVEAUTÉS

**N. — Les volumes annoncés ci-après seront analysés dans le prochain numéro.**

\*  
\*\*

BÉRENGER (Joseph). — *Les traditions provençales*. Un vol. in-8° de VIII-196 pages. Marseille, Imprimerie marseillaise. Prix : 3 fr.

BESNARD (Th.). — *Le code de bonheur du Maître*. Un vol. in-16 de XII-242 pages. Paris, P. Lethielleux. Prix : 2 fr. 50.

DECHEVRENS (A.). — *Le rythme grégorien*. Un vol. in-4° de 70 pages. Annecy, J. Abry. Prix : 1 fr. 25.

DE GIBERGUES. — *Nos responsabilités*. Un vol. in-16 de VIII-288 pages. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Poussielgue. Prix : 2 fr. 50.

DE LA PALMA. — *Histoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Un vol. in-16 de XXXII-452 pages. Paris, V. Lecoffre. Prix : 3 fr.

DOÉZ (Jacques). — *Le même problème*. Un vol. in-16 de 376 pages. Paris, Ch. Amat. Prix : 3 fr. 50.

HÉBERT (J.). — *Sur le chemin du Calvaire*. Un vol. in-12 de VIII-240 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr.

HILLAIRE (A.). — *La religion démontée*. Un vol. in-16 de XVI-618 pages. Mende, Pansier. Prix : 3 fr.

LEVRAULT (Léon). — *La satire*. Un vol. in-18 de 132 pages. Paris, P. Delaplane. Prix : 0 fr. 75

MARCHAND. — *Questions actuelles controversées*. Un vol. in-16 de X-396 pages. Tours, A. Cattier. Prix : 3 fr. 50.

MUN (comte Albert de). — *Discours et écrits divers*. Sept vol. in-16 de 600, 554, 480, 428, 416, 480 et 480 pages. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Poussielgue. Prix : 28 fr.

PELT (J.-B.). — *Histoire de l'ancien Testament*. Deux vol. in-16 de LVIII-364 et 484 pages. Prix : 6 fr.

RENOU. — *Le livre de la garde-malade*. Un vol. in-16 cartonné de XVI-346 pages. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie. Prix : 4 fr.

TURMANN (Max). — *L'éducation populaire*. Un vol. in-16 de VIII-120 pages. Paris, V. Lecoffre. Prix : 3 fr. 50.

LECTOR.



## Carnet Musical

### COMMUNIQUÉS

Depuis le 15 octobre, M. Henri Seguin, professeur de chant et de déclamation lyrique, a repris ses leçons particulières chez lui, 29, rue de l'Évêque, à Bruxelles.

Avant son départ pour l'Espagne et le Portugal, où elle est engagée pour plusieurs séances de musique de chambre avec MM. Crickboom, Van Hout et Mlle Elsa Ruegger, Mme Clotilde Kleeberg-Samuel donnera le lundi 7 novembre, à la Grande Harmonie, son récital de piano annuel.

## Petites Nouvelles

### Une nouvelle revue

Nous avons, dans notre dernier numéro, annoncé à cette même place l'apparition prochaine d'une revue polyglotte de grand format : la *Sicile illustrée*. Le premier fascicule nous est parvenu depuis, et nous ne pouvons qu'applaudir chaleureusement à l'entreprise de nos confrères italiens. La *Sicile illustrée* a brillamment tenu les promesses de son prospectus : revêtue d'une couverture attrayante, richement et abondamment illustrée, elle se présente à nous harmonieusement combinée dans ses diverses parties.

Faire connaître aux étrangers les beautés naturelles de l'antique Trinacrie, tel a été le but des promoteurs : il est pleinement atteint par la diversité des sujets traités et surtout par le talent des collaborateurs de la première heure.

Nous souhaitons longue vie et succès à notre brillant confrère sicilien.

\*\*

### Les Cercles militaires à Anvers

Nous rappelons à nos abonnés, dont les fils sont destinés à tenir garnison à Anvers, que cette ville possède deux cercles militaires.

Ils se trouvent : l'un, dans la rue Poids de Fer, au centre de la ville, près de la Place Verte et de la Cathédrale ; l'autre, dans la rue de la



Paix, à Berchem, à proximité des casernes du génie, du train et du 7<sup>e</sup> de ligne.

Là, les jeunes gens trouvent pendant leurs heures de liberté un passe-temps honnête. Toutes sortes de jeux sont à leur disposition ; il y a une bibliothèque choisie ; ils peuvent obtenir le nécessaire pour écrire à leurs parents ; de temps en temps il s'y donne des concerts, des tombolas, etc. ; de sorte qu'ils ne doivent nullement se rendre ailleurs en ville, pour se divertir honnêtement et chrétiennement.

Quant à la messe militaire, elle est dite chaque dimanche ou jour de précepte, à dix heures moins le quart, chez les Pères Rédemptoristes, r. Houblonnière, tout près de l'Arsenal. Là aussi, la parole encourageante du prêtre rappelle aux jeunes gens les leçons de vertu et de devoir. Grâce à cette parole, lorsqu'ils auront fini leur service, leurs parents les reverront aussi honnêtes et aussi chrétiens qu'au jour du départ.

Déjà des milliers de soldats doivent à leur assiduité à fréquenter ces cercles et à assister à la messe militaire d'avoir conservé intacts leur religion et leurs mœurs ; qu'ils engagent leurs jeunes camarades à suivre le chemin qu'eux-mêmes ont suivis. C'est un devoir de gratitude ; personne ne s'y refusera.

Plus les soldats sont nombreux au cercle et à la messe, plus ils se sentent forts pour braver le respect humain. Après quelques mois, le jeune soldat est un homme de principe qui ose manifester ses convictions religieuses, en dépit des railleries de quelques égarés.

L'œuvre compte surtout sur le clergé et sur les parents chrétiens ; que l'on donne au jeune soldat une recommandation du Curé de la paroisse : il sera reçu à bras ouverts, comme l'enfant de la maison. Que tous ceux qui ont quelque influence, daignent lui venir en aide par une active propagande, pour réunir dans ces cercles et à la messe militaire, rue Houblonnière, toute la nouvelle levée de 1904.

Dans d'autres villes, comme Liège, Bruxelles, Gand, Tournai, St-Nicolas, etc., existent les mêmes œuvres.

\*  
\* \*

## Pronostics météorologiques

*Voici, d'après M. J. Capré, les prévisions pour novembre :*

Du 1 au 11. Période incertaine, douteuse pour l'ouest européen.

Dépressions sur les Iles Britanniques et la Scandinavie. Prédominance des vents Sud-Ouest à Nord-Ouest sur l'Angleterre, les Pays-Bas, la France du Nord, l'Allemagne.

Hautes pressions sur l'Espagne, le bassin de la Méditerranée, le Sud-Ouest français et les Alpes.

Du 11 au 19. Mauvaise période pour tout l'ouest du continent.

Profondes dépressions sur l'Irlande, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne. Gros vents d'Ouest à Sud-Ouest. Mauvais temps ; dépressions générales sur tout l'ouest et le centre de l'Europe.

Jours critiques de cette période : 11, 12, 14, 16 et 19. Les 12 et 13, gros temps sur l'ouest européen. Hautes pressions sur l'Espagne, la Méditerranée.

Du 20 au 27. Dépressions continuant au nord sur les Iles Britanniques et la Scandinavie.

Régime des vents d'Ouest à Sud-Ouest sur l'Angleterre, la Manche, la France du nord, les Pays-Bas et l'Allemagne.

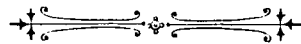
Zone de hautes pressions sur l'Espagne, le sud-ouest français et les Alpes. Temps clair ou nuageux sur ces régions.

Basses pressions sur le sud Espagne, l'Algérie et le sud Italie ; gros centre au 37 Nord sur le méridien de Paris le 22, Accentuation des dépressions sur le bassin de la Méditerranée les 22, 23, 25 et 27.

Du 27 au 30. Continuation des dépressions sur les Iles Britanniques, la mer du Nord et la Scandinavie. Forts vents d'Ouest à Sud-Ouest sur l'Angleterre, la Manche, la France du nord, les Pays-Bas et l'Allemagne ; en tempête sur la mer du Nord et la Norvège et le Danemark. Dépressions accentuées les 28 et 30 avec pluies sur l'Allemagne et l'Autriche.

Zone de hautes pressions sur l'Espagne, la France du sud-ouest et centrale et les Alpes. Temps variable, nuageux sur ces régions. Vents divers et prédominance des courants d'Est à Nord-Est au sud des Alpes.

Basses pressions sur l'Algérie et la Tunisie.











# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire** : Chareb-el-Rihh, légende arabe, *fin* (de la Rochère). — L'océan d'amour, *poésie* (Louis Dauvé). — Journal d'un gentilhomme campagnard, *suite*. — Le chapelet, *poésie* (François Coppée). — La patience de Kouropatkine (G. Bernet). — Le premier sourire (Jean de Jacouret). — A l'Académie de médecine (Georges Ludwig). — Biographie : le R. P. Schouppe. — Récréation. — Un jour mémorable. — Memento culinaire (Tante Louise). — Carnet musical (Fr. Dufour). — Le coin des rieurs. — Le mois littéraire (Lector). — Petites nouvelles. — Les revues. — Table des matières.

## Chareb-el-Rihh

Légende Arabe

(FIN)

**L**endemain, qui était un mercredi, Ziska sortit de la ville, emmenant le plus beau mouton du troupeau de sa maîtresse, et arriva, après un assez long trajet, au milieu d'un bois touffu, sur le penchant d'une colline, d'où s'échappait un ruisseau limpide.

Trois négresses, préposées à la garde de la source, allumaient des cierges, qu'elles plaçaient alentour ; dès qu'elles aperçurent Ziska, elles accoururent à sa rencontre et s'entretenirent longtemps avec elle à demi-voix.

« Il sera fait selon tes désirs, Ziska, » dit enfin la plus vieille de ces femmes.

Et, se détachant du groupe, elle alla chercher les sacrificateurs.

Ils étaient au nombre de sept ; leur chef, qui était un vieillard, s'avança bientôt vers l'esclave, et celle-ci se prosterna à ses pieds.

Le vieux nègre la releva avec bonté. Alors le plus jeune des sacrificateurs s'empara du mouton, et le plongea trois fois dans l'eau du ruisseau ; les femmes le parfumèrent, ainsi que la source, avec le *sambal* et le *calcari* que chaque prêtresse brûlait dans son réchaud, et le sacrifice

commença sur un autel en plein air, orné de fleurs et de guirlandes.

Le grand sacrificateur fit à la victime trois onctions d'huile et de feuilles de kennek, l'une tout le long du dos, la seconde d'une épaule à l'autre jusqu'au bas des membres, la troisième depuis la hanche droite jusqu'à la gauche. On lui fit avaler ensuite une préparation de crème et d'essence de roses. Enfin le grand sacrificateur, tourné vers l'orient, appuya le pied gauche sur le corps du pauvre mouton, lui tint la tête d'une main, et porta le coup fatal ; la victime mourut sur le champ, et Ziska le chargea sur ses épaules, après avoir remercié les sacrificateurs, et leur avoir payé dix sous qu'ils lui demandèrent pour prix du sacrifice.

Comme elle s'éloignait pensive et recueillie, la plus âgée des négresses courut après elle, et lui remit une gargoulette pleine d'une eau magique, qu'elle lui conseilla de faire boire à Mohammed en lui promettant un heureux effet.

Ziska très satisfaite de ce don, prouva sa reconnaissance par une offrande de quatre sous, que la vieille négresse accepta de bon cœur, en louant la générosité de sa coreligionnaire.

Cependant les huit jours demandés par Chareb étant écoulés, le marabout vint de nouveau chez elle, et la somma de tenir sa promesse.

La jeune fille ne lui répondit d'abord que par un profond soupir ; il en coûtait à la coquette de perdre sa liberté.

« Le ciel m'inspire, dit-elle enfin. Que demain tous ceux qui désirent m'épouser se rendent au point du jour au sommet de la montagne, je leur ferai connaître mon choix. »

Dès que le marabout eût fait publier dans la ville la réponse de Chareb, ses nombreux adorateurs prirent en foule le chemin de la montagne, parés de leurs habits de fêtes. Quelques-uns y arrivèrent au milieu de la nuit, et les plus paresseux devancèrent l'aurore, qui paraissait bien lente à leur impatience. Enfin le jour parut, et l'on vit de loin un palanquin, dont les portières soulevées laissaient apercevoir la fille du ciel, qui s'avancait lentement, portée par un magnifique chameau.

Le marabout venait ensuite, marchant à la tête des vieillards, qui, appuyés sur une branche de palmier, gravissaient péniblement la montagne escarpée. Après eux suivait Mohammed-Ben-Zamoun, non plus triste et abattu, mais la tête haute, la mine fière, tel qu'on l'avait vu jadis au milieu des combats.

Toute la troupe arriva enfin au sommet ; les nègres déposèrent le palanquin, et Chareb en sortit, plus brillante que le soleil lorsqu'il se dégage des vapeurs légères qui voilent son éclat.

« Que le prophète vienne à mon aide, disaient intérieurement tous les hommes, afin que le choix de cette incomparable beauté tombe sur son serviteur ! »

Cependant Chareb ne se pressait point de choisir ; elle promenait ses yeux d'une timidité charmante sur cette foule émerveillée, mais son cœur était gonflé d'orgueil. Maures et Arabes attendaient dans une indicible angoisse un seul mot de sa bouche ; les vieillards eux-mêmes se sentaient émus et regrettaient de n'oser se mettre sur les rangs. Mohammed seul fixait sur la jeune fille des regards assurés.

« Ange ou démon, qu'elle se décide enfin ! dit-il d'une voix ferme.

— Oui, qu'elle nous fasse connaître notre sort ! s'écrièrent tous les prétendants de Chareb.

— Et bien ! dit-elle alors au marabout

d'une voix plus harmonieuse que le son de la flûte enchantée, que tous ceux qui aspirent à ma main descendent maintenant de la montagne et la remontent ensuite à cloche-pied ; celui qui arrivera le premier jusqu'à moi sans que son pied gauche ait touché la terre sera mon époux.

— Cette épreuve est au dessus de la force d'un homme, » répondit Mohammed.

La jeune fille jeta sur lui un regard courroucé et cependant plein de charme ; mais il en soutint la magie.

« Mohammed a raison, dit Brahim-ben-Zamoun.

— Il a raison, » répétèrent les autres vieillards.

Mais déjà tous les jeunes gens descendaient en courant la montagne, et Mohammed lui-même s'élança après eux.

Dès qu'ils furent en bas, ils se rangèrent en ligne, et commencèrent leur pénible ascension, sans même mesurer du regard l'immense distance qu'ils avaient à parcourir.

Ils étaient au nombre de cent, et le fils du cheik les suivait en silence, marchant sur les deux pieds.

A peine eurent-ils parcouru un quart de lieue à cloche-pied, que les plus faibles commencèrent à pâlir et à chanceler ; puis ils tombèrent morts sur la place, sans que leur exemple décourageât leurs camarades. Mohammed jeta sur ces pauvres jeunes hommes un regard de compassion, et suivit les plus robustes ; mais à mesure qu'ils avançaient, leurs forces s'épuisaient de plus en plus, et la montagne se jonchait de cadavres. Quatre-vingt-dix-neuf avaient déjà péri.

« Renonce à ta folle entreprise ! » cria Mohammed au centième concurrent, qui était son ami le plus cher.

L'infortuné balança une seconde, épuisé, n'en pouvant plus ; mais, en levant les yeux, il aperçut à deux cents pas de distance Chareb debout sur le rocher, qui agitait dans les airs son écharpe de gaze. Cette vue, en excitant les désirs du jeune Maure, lui rendit des forces factices, il continua pendant dix minutes encore sa course désespérée ; puis il tomba mort, comme les autres.

Alors une larme de regret, coula des yeux de Mohammed sur sa barbe touffue ; mais, sans perdre un instant, il marcha droit vers la cruelle fille, qui était demeurée impassible et souriante ; et, tirant son

poignard, il le lui enfonça dans le cœur en s'écriant :

« Périssent ainsi toutes les coquettes ! »

Puis, jetant loin de lui l'arme dégoûtante de sang, il retourna à la hâte vers la douce Fatima, qui donna à son esclave les dix sequins qu'elle lui avait promis.

Ni le cheik, ni les autres, qui tous avaient à pleurer un fils ou un neveu, ne condamnèrent l'action de Mohammed. Le marabout ordonna aux esclaves de creuser une fosse au lieu même où la jeune fille avait reçu la mort ; nul ne versa des pleurs sur la tombe de la coquette ; mais la montagne en prit le nom de Chareb-el-Rihh, qu'elle a toujours conservé.

DE LA ROCHÈRE.

## L'Océan d'Amour

L'Amour est une mer sans bornes,  
Où vont se bercer les Amants,  
Ses horizons ne sont pas mornes,  
Mais que ses flots sont écumants !..  
Ils s'en vont sans souci des terres,  
Les brûlant comme des caütères ;  
Ils vont sur l'Océan d'amour !  
Hélas ! sur cette mer immense,  
Combien périront tour à tour,  
Maudissant le flot en démence ?..

Les Amants se noient en l'Amour !  
L'Amour brise souvent leurs âmes  
Par le cœur inconstant des femmes.  
Les Amants se noient en l'Amour !

On le leur dit ; ils vont quand même,  
Tout mot les laisse indifférents...  
Le monde n'est plus quand on aime !  
— Soyez cléments, flots transparents !  
Ne chavire pas, ô nacelle  
D'amour, si légère et si belle !..  
Car les Amants ont dans leurs cieux  
Des astres à lueur vermeille ;  
Leurs Etoiles sont les beaux yeux  
De leur douce Vierge qui veille.

Les Amants se noient en l'Amour !  
L'Amour brise souvent leurs âmes  
Par le cœur inconstant des femmes.  
Les Amants se noient en l'Amour !

Ils voguent encor, plus avides  
D'Infini... Loin du port, surpris

Par les ouragans homicides,  
Leurs cœurs semblent endoloris.  
C'est l'abandon qui les angoisse ;  
Puis l'aile de la Mort les froisse,  
Les meurtrit bientôt... Le tombeau !..  
Morts dans l'Amour, ô mort cruelle !  
Ils ont droit à notre rameau.

Mes amis, fuyez la nacelle.

Les Amants se noient en l'Amour !  
L'Amour brise souvent leurs âmes  
Par le cœur inconstant des femmes.  
Les Amants se noient en l'Amour !

LOUIS DAUVÉ.

## JOURNAL

d'un

Gentilhomme Campagnard

(Suite)

E... 15 Juillet 1886.

Je viens de cueillir pour Elisabeth un bouquet champêtre composé de petits œillets sauvages, de lavande et de clématite. Je le trouve bien joli, ce bouquet et j'en savoure le parfum avec bonheur. Ils sont si gracieux, ces œillets mignons, qui présentent toutes les nuances de rose, depuis le blanc carné jusqu'au rose foncé presque rouge ; sur leurs cinq petits pétales fins et dentelés, se détachent des étamines blanches couvertes d'un léger duvet et formant comme de petits panaches qui surmontent leur corolle. Leur parfum aussi est bien agréable et s'harmonise, on ne peut mieux, avec l'odeur également douce de la clématite et le parfum aromatique de la lavande.

Ce petit bouquet, avec son doux parfum, plairait aussi, il me semble, à tout le monde, mais pour moi il emprunte aux souvenirs de mon enfance un charme de plus. C'étaient, en effet, de semblables bouquets que nous cueillions avec R... sous le regard de notre mère chérie, pour les mettre ensuite dans notre chapelle dans de petits vases de porcelaine, de chaque côté de la statue de la Sainte Vierge.. O souvenirs d'enfance, que vous êtes doux ! tout ce qui se rapporte à vous prend de suite, comme par un effet magique, une valeur immense à nos yeux. Il en est ainsi de vous, chères petites fleurs.



Pour celui qui jette sur vous en passant un regard distrait, vous n'avez pas plus de valeur que les autres fleurs qui vous entourent, et pour moi cependant, combien peu me font autant de plaisir à admirer ! C'est que, en vous voyant, mon esprit se reporte au temps heureux où nous vous cueillions dans notre enfance, et il me semble pour un moment revivre encore de cette vie où les joies sont sans nuages, et où les peines, bien rares d'ailleurs, ne sont jamais de véritables douleurs.

*Un Gentilhomme Campagnard.*

## LE CHAPELET

François Coppée, de l'Académie française, a adressé à Mgr Bouquet, évêque de Mende, à l'occasion du couronnement de N.-D. de Quézac, la délicieuse poésie qui suit sur le chapelet :

Prenant le chapelet qui s'use sous mes doigts,  
Ce soir, j'ai récité l' « Ave » cinquante fois.  
Ayant péché, j'étais d'une tristesse amère.  
Mais, simplement, ainsi qu'un fils devant sa  
[mère,  
Mains jointes, à genoux, les yeux mouillés de  
[pleurs,  
J'ai répété : « Priez pour nous, pauvres pécheurs! »  
Et déjà, dans mon cœur, je sens la paix renaître.  
Je crois, j'espère en Dieu. Je sais qu'il est un  
[maître  
Miséricordieux, bon, clément, paternel.  
Pourtant il est aussi, sur son trône éternel,  
Un juge et, quand je songe à ma vie il me semble  
Que je suis bien souillé, bien coupable et je  
[tremble.  
Oui, mais la Bonne Vierge est là qui me défend.  
Je me souviens toujours que je suis son enfant.  
Jésus-Christ sur la croix donnant Jean à Marie,  
Lui dit : « Voilà ton fils ». C'est pourquoi je la  
[prie,  
A l'heure de ma mort, d'implorer mon pardon,  
Car, quand Jésus lui fit ce mystérieux don,  
Il lui léguait ainsi l'humanité chrétienne  
Tout entière, et ta mère, ô Seigneur, est la  
[mienné.  
Ma mère, intercédez donc pour moi, s'il vous  
[plaît.  
Dans le creux de ma main je vois mon chapelet,  
Et, pour moi, ses grains noirs sont comme une  
[semence,  
Qu'avec un grand espoir, je jette au ciel immense.

Chaque « Ave » va bientôt, miracle merveilleux,  
S'épanouir aux pieds de la Reine des Cieux.  
Et, suave parfum, ma prière fleurie,  
Montera doucement vers la Vierge Marie.

## La patience de Kouropatkine

On raconte qu'en 1866, au moment où se préparait l'expédition russe du Khokand, Kouropatkine s'en alla demander à son chef de bataillon la faveur d'un emploi dans une des compagnies appelées à marcher. Il n'était alors qu'un lieutenant obscur, et remplissait les fonctions de trésorier. Ecarté avec un refus, il s'adressa à ses camarades, qui, selon l'usage russe, l'avaient fait trésorier au vote. Ceux-ci firent en sa faveur, mais sans succès, une démarche collective. Kouropatkine les avait accompagnés chez le chef de corps ; il ne les accompagna pas dans leur retraite et demeura de pied ferme dans le vestibule, comme une sentinelle en faction.

— Que faites-vous là ? lui demanda le chef de bataillon, en le trouvant deux heures après, debout au pied de l'escalier.

— J'attends que vous m'envoyiez au Khokand, répondit froidement Kouropatkine.

— Jamais, entendez-vous, jamais ! reprit le commandant avec colère, et, le laissant se morfondre davantage, il rentra dans son appartement.

*Dix-huit heures après* Kouropatkine était encore là. Cette fois, le chef de bataillon dut s'avouer vaincu :

— Diable soit de vous, Alexis Nicolajévitch ! dit-il avec douceur. Que faire contre une tête comme la vôtre ? Puisqu'il n'y a pas moyen de vous empêcher d'aller vous battre, eh bien ! allez-y... A la grâce de Dieu !... L'armée a besoin d'officiers comme vous ; moi je trouverai toujours un trésorier.

Au mois d'août 1877, Kouropatkine arrivait avec Skobelev au quartier-général de l'armée. L'un avait trente-cinq ans, l'autre vingt-neuf : ils venaient tous deux du Turkestan, où, en combattant côte à côte, ils avaient appris à se connaître et à s'aimer. Les lauréats d'Académie, qui entouraient le commandant en chef, regardaient avec une assurance olympique, doublée de quelque défiance, ces héros du

*Turkestan* ; pourtant, un détail fixait leur attention sur Kouropatkine et forçait leur estime à son endroit : ce petit capitaine, aux traits calmes, portait à la boutonnière la croix de Saint-George, récompense de la bravoure éclatante déployée par lui à l'assaut nocturne d'Outch-Kourgan.

Bientôt les événements sanglants dont s'accompagnait le siège de Plevna mirent en évidence chez le jeune officier cette bravoure raisonnée et maîtresse d'elle-même, qui ne voit que le devoir à accomplir et n'aperçoit pas le danger. Skobelef lui-même, ce héros légendaire, dut à plusieurs reprises s'avouer jaloux du courage de Kouropatkine. « Le capitaine Kouropatkine m'a rendu des services inappréciables... », écrit-il à chaque page de son rapport sur les combats des Montagnes-Vertes ; et, en effet, d'après ce qu'on sait aujourd'hui du rôle de Kouropatkine dans ces deux journées (11 et 12 septembre 1877), on doit convenir qu'il n'y a pas de mesure pour apprécier de pareils services et pas de récompense pour les payer.

Il s'agissait alors pour les troupes de Skobelef d'attaquer de haute lutte, à la baïonnette, en terrain découvert, un ennemi retranché. Les efforts de la journée du 11 n'avaient conduit les assaillants qu'à s'arrêter épuisés à faible distance de la redoute dite *numéro un* ; Skobelef n'avait plus sous la main un seul homme de réserve, si ce n'est lui-même ; peut-être, en jetant ce dernier appoint dans la balance, emporterait-il le résultat ?

Certes, le *général blanc* était à la hauteur d'un pareil sacrifice ; mais si fort que soit un homme, il a besoin, à ces minutes décisives, d'un appui moral, d'une volonté qui décide comme la sienne ; il se tourna vers Kouropatkine et demanda :

— Pensez-vous que je doive y aller moi-même ?

Kouropatkine ne répondit pas ; il hésitait à prononcer le *oui* duquel la mort de Skobelef devait dépendre presque infailliblement ; mais déjà ce silence avait été compris ; le général, éperonnant son cheval, galopait vers la redoute ; ses soldats se levaient du sol où ils étaient couchés et se lançaient à l'assaut avec des hurras.

La redoute *numéro un* fut enlevée dans cet élan de bravoure ; mais le lendemain la lutte recommença plus acharnée ; les Turcs, restés maîtres de la redoute *numéro deux*, revinrent furieusement à la charge ;

l'intervalle des deux ouvrages devint le théâtre d'une série de charges et de corps à corps auxquels Kouropatkine se trouva mêlé du matin au soir. Une ancienne blessure, reçue au Turkestan, le privait, en partie, de l'usage du bras droit ; ne pouvant frapper *de taille* avec le sabre, et, par suite, porter le sabre courbé réglementaire dans l'armée russe, il portait, au côté, une lame droite d'un modèle particulier. Cette arme à la main, il venait de sortir victorieux d'un combat singulier, soutenu contre un officier turc ; il était rentré dans la redoute et pouvait croire sa journée finie, quand un accident fatal faillit lui coûter la vie. Debout à côté d'un caisson d'artillerie qu'on avait traîné là à grand-peine, il écrivait sur son carnet d'officier d'état-major les noms des soldats qui s'étaient particulièrement distingués, et recevait là-dessus les rapports des capitaines, formés en cercle autour de lui. Soudain, un obus turc vint frapper le caisson, dont les munitions éclatèrent, couvrant de fragments la redoute tout entière. Les chevaux et les conducteurs, mis en pièces, ne formaient plus qu'une bouillie sanglante ; tous les officiers avaient été blessés et renversés ; seul, Kouropatkine, frappé au front, brûlé à la joue, aux moustaches, aux mains, ne voulait pas tomber. Les Turcs, profitant du désarroi que l'explosion avait causé, approchaient une fois de plus de la redoute, qu'ils pensaient enlever à la baïonnette. Il sortit au devant d'eux, dirigea la contre-attaque, la repoussa ; alors seulement, il céda à l'effet du coup qu'il venait de recevoir ; une brusque détente succéda à l'exaltation nerveuse qui l'avait soutenu jusqu'à la fin. Il tomba évanoui, et quatre cosaques l'emportèrent à l'intérieur de la redoute.

Voilà les preuves que Kouropatkine, capitaine, donnait de son caractère : elles ne sont rien encore auprès de celles que vient de fournir Kouropatkine général.

« De la patience, de la patience et encore de la patience ! » répétait-il au départ de Saint-Petersbourg, comme un autre, d'un autre pays, disait que pour faire la guerre, il faut : 1<sup>o</sup> de l'argent, 2<sup>o</sup> de l'argent et 3<sup>o</sup> de l'argent. Les personnes qui venaient lui exprimer leurs vœux, lui délégations qui lui présentaient des icônes à l'image de son patron, saint Alexis, n'emportaient pas autre chose de lui que ce mot : « Patience ! » Il reconduisait les visiteurs avec trois saluts, baisait les

icônes en se signant, et répétait invariablement qu'avec l'aide de Dieu et le courage de l'armée russe il essaierait de faire ce que la Russie attendait de lui.

Ceux qui considéraient alors sa taille courte et trapue ne doutaient pas qu'il ne fût de taille à porter le fardeau qui lui incombait ; ceux qui voyaient au fond de son visage impassible, derrière ses paupières bridées, pétiller le regard de ses yeux subtils, soupçonnaient qu'il cachait sous une grande concentration de pensée des ressources secrètes d'art et d'exécution ; mais personne ne pouvait prévoir à quelles épreuves surhumaines il allait être soumis et tout ce qu'il faudrait, en effet, d'esprit à cet homme pour éviter les pièges tendus à sa volonté.

Il devait, en premier lieu, se défier de lui-même. Si maître qu'il soit de son dessein, si fidèle à ce qu'il croit être la vérité, le cerveau le plus fort a ses faiblesses ; les influences ambiantes, les dispositions d'humeur, l'aspect changeant du tableau de la guerre créent dans la conscience des états d'âme auxquels l'idée préconçue ne résiste pas toujours ; on se dit alors : « Qui sait pourtant ? Si j'essayais ? » C'est l'occasion d'une offensive partielle qui s'offre, un coup de main à risquer, une faute qu'on voit faire par l'adversaire et dont on voudrait profiter.

« Non, songeait Kouropatkine, j'attendrai... Et pourquoi me croirais-je meilleur juge aujourd'hui que quand je pris le parti d'attendre ? » De nouveau il continuait à s'assujettir à son premier jugement, et s'imposait de s'obéir à soi-même pour mieux mériter l'obéissance d'autrui.

Il se soumettait par là aux critiques de ceux qui préconisaient une attitude active. « C'est de la paralysie ! disait-on. On abandonne Niou-Chouang ! Les Japonais débarquent comme ils veulent à Pi-Tsé-Ouo ! Quand a-t-on vu, dans l'histoire, une stratégie pareille conduire à des résultats ? Est-ce que l'objet de la guerre n'est pas d'imposer à l'adversaire sa volonté ? Et si l'on commence par lui laisser faire tout ce qu'il veut, quand la lui imposera-t-on ? »

Kouropatkine répondait qu'il savait ces choses. Il ne contestait pas l'avantage immense dont disposaient les Japonais, maîtres de faire suivre sur le terrain par leurs troupes les itinéraires que traçait sur la carte le crayon de leurs officiers d'état-major, menant cette campagne comme on mène une partie de *jeu de la guerre*,

dans un casino militaire ; une chose cependant était certaine, c'est que les Japonais n'iraient pas plus loin que le point dont il avait fait choix pour leur livrer bataille et où, avec la grâce de Dieu, il les battrait.

En se plaçant sur cette plateforme, en se réfugiant sur son terrain réservé, Kouropatkine échappait aux discussions, mais cette distance qu'il mettait entre les autres, qui ne commandaient pas, et lui, qui commandait, ne faisait que le rapprocher de celui aux yeux duquel il est responsable du commandement et que le soumettre d'une manière plus étroite aux ordres de son souverain.

Ce sera là plus tard, quand l'histoire de cette guerre sera écrite, le thème le plus suggestif de tous et la meilleure matière à réflexion. On cherchera à savoir dans quelle proportion exacte s'est fait le partage des décisions entre Kouropatkine, chef de l'armée, et l'amiral Alexeïef, lieutenant-général et tenancier du pouvoir impérial en Extrême-Orient. S'il est vrai qu'il y ait eu désaccord entre eux sur le sujet de l'expédition partielle qui mena à la triste journée de Wa-Fan-Kou, il faudra constater là, avec douleur, la cause de faiblesse la plus grave, et le plus grand risque de ruine auquel l'armée russe ait été exposée. Oui, là était la menace grave ; là, le danger mortel. Les critiques, écrites ou parlées, importent peu ; ce sont jeux de pointes, exercices d'esprit dont l'action n'a cure et qu'il lui est loisible de négliger. Mais toute atteinte à la volonté directrice est funeste, comme lésant dans sa partie sensible l'organisme militaire ; elle le lèse dans les moelles ; l'armée, ensuite, se convulse en actes incohérents, délire et tombe du haut mal. Si ce spectacle affreux se rencontre trop souvent dans l'histoire, c'est que trop de gouvernements ont porté sur le haut commandement une main sacrilège, et violé en lui l'unité de la partie militaire. Il y a eu naguère, pour la Russie, des symptômes d'un malheur pareil ; mais il y a aujourd'hui pour elle des signes meilleurs, propres à la rassurer sur l'unanimité des esprits et sur le concert des efforts, à l'heure où la longue patience de Kouropatkine est prête enfin à fructifier.

G. BERNET.



## Le premier Sourire

Elle est bien jolie et bien expressive la gravure qui porte ce titre.

Par une belle journée de printemps, tandis que la fenêtre entr'ouverte donne accès à un gai rayon de soleil qui illumine toute la chambre, une jeune femme, l'air joyeux, se penche sur un berceau où son enfant, tendant ses petits bras vers elle, sourit en la regardant.

Bien souvent désormais, l'heureuse mère verra cette petite figure chérie de l'enfant lui sourire de même ; mais en ce moment, c'est la première fois que sur la face du cher petit être rayonne le reflet de son âme.

Tout d'abord être inerte, corps qui semble purement matériel, aucun signe d'intelligence ne se montre sur le visage de l'enfant qui vient de naître : mais peu à peu il semble prendre intérêt aux choses qui l'entourent, la lumière d'une bougie attire ses regards, le son d'une chanson le rend attentif et silencieux.

Tous ces progrès de son enfant, la mère attentive les a remarqués avec bonheur. Mais aujourd'hui quelle joie inefable !... Ce premier sourire semble dire : « Oui, mère chérie, je te reconnais, je comprends que tu m'aimes, tu seras à jamais l'objet de mon plus tendre amour... »

Et lorsque la jeune femme relevant la tête, dirigera ses regards vers la campagne qui étale là-bas sa riche parure de printemps, comme la vie lui paraîtra douce !... Quelles pures joies elle goûte en ce moment !

Profite bien de cet instant de bonheur, pauvre femme, elles sont courtes et rares sur cette terre les joies semblables à celle dont ton cœur déborde en ce moment. Bientôt les inquiétudes, les soucis viendront assaillir ton âme. L'avenir même du cher petit être, cause aujourd'hui de ton bonheur, sera bientôt une source de soucis pour toi.

En attendant, spectacle enchanteur, souris à ta mère, gracieux enfant, et toi, jeune mère si heureuse, souris à ton enfant !

Jean de JACOURET.

## A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS

*Séance du 10 mai 1904. — Action de l'oxygène naissant dans le traitement de la tuberculose et des maladies chroniques.*

En octobre mil neuf cent deux, — le vingt et un exactement, — je signalais à l'attention du corps médical, et des malades en général, l'apparition d'un nouvel agent thérapeutique, de découverte récente, dont les premières applications avaient eu lieu à l'hôpital Beaujon et dans d'autres hôpitaux de France et de l'étranger, où il venait d'être employé avec un plein succès, pour un certain nombre de cas de misères physiologiques, et plus spécialement pour combattre la tuberculose pulmonaire, dont il semblait devoir triompher, même aux degrés les plus avancés.

Voici, d'ailleurs, ce que j'écrivais :

« Ces résultats établissent que le Vana-  
diol ne doit pas être considéré comme  
» un antiseptique à ajouter à la suite de  
» ceux que nous possédons déjà, mais  
» comme un régénérateur de la cellule  
» vivante amoindrie par la maladie. »  
Et plus loin : « C'est un agent d'oxy-  
» dation permanente et successive, un  
» générateur d'oxygène, qui apporte aux  
» globules sanguins, à l'hémoglobine, un  
» oxygène bienfaisant, et avec lui la vic-  
» toire sur la tuberculose, avec lui la  
» vie. » En d'autres termes, c'est créer dans l'organisme une fabrique permanente d'oxygène à l'« état naissant ».

Or, le 10 mai 1904, à l'Académie de Médecine, le docteur Albert Robin faisait une communication retentissante sous ce titre : « De l'influence de l'« état naissant » sur les propriétés des médicaments », et il démontrait que cet état naissant a pour effet d'exalter considérablement l'activité des agents médicamenteux.

« L'action antiseptique si puissante de  
» l'eau oxygénée n'est pas due à une autre  
» cause qu'au dégagement d'oxygène qui  
» se produit lorsque ce liquide se trouve  
» en contact avec les tissus organiques.  
» Or, cette eau oxygénée peut elle-même  
» se combiner avec des sels ; on obtient  
» ainsi une série de nouveaux corps dou-  
» és du même pouvoir antiseptique que  
» l'eau oxygénée... »

Le Vanadiol appartient à cette catégorie ; au contact du suc gastrique, il met en liberté tout son oxygène actif ; il est un exemple typique de l'action exaltée des médicaments à l'état naissant.

Mais, pour bien comprendre cette action si intéressante, il faut entrer davantage dans le détail. L'organisme humain est composé d'un certain nombre d'éléments individuels appelés cellules ; chacun de ces éléments vit de sa vie propre dans son milieu liquide, à la condition que ce milieu renferme toujours, en proportions déterminées, les matières qu'il y doit puiser pour renouveler sa substance. Il faut donc qu'il y trouve les matériaux de sa nutrition et surtout l'oxygène, qu'il mettra en conflit avec ces matériaux pour en dégager la force latente. Dans le milieu liquide, la cellule rejette constamment les produits de sa combustion et les produits de sa désassimilation, matières qui lui sont désormais inutiles et dont l'accumulation lui deviendrait nuisible. Les matériaux de la nutrition de la cellule lui sont apportés par le sang, qui lui fournit en outre l'oxygène nécessaire.

Cette théorie de l'existence cellulaire, si bien formulée par le professeur Bouchard, montre combien l'oxygène est indispensable à l'économie et l'on a pu dire, en poussant l'analyse à son dernier terme, que la vie n'était qu'une oxydation.

Le Vanadiol Hélios, sel peroxydé par excellence, est un vecteur assuré d'oxygène ; il est donc le principal facteur de l'existence cellulaire ; son action est, par conséquent, réparatrice et reconstituante ; de plus, le Vanadiol détruit les déchets organiques, empêche leur accumulation et facilite l'assimilation des matériaux nutritifs ; il est enfin une source intarissable d'énergie.

Est-ce là tout ? L'oxygène, nous le savons, a encore l'avantage d'empêcher les putréfactions, les fermentations et de détruire un grand nombre de bactéries ; il est un antiseptique parfait ; on peut en conclure que le Vanadiol est un antitoxique et un antibacillaire puissant. Cette conception de l'esprit, nous le verrons plus loin, est réalisée dans la pratique.

De nombreux travaux, des études bien conduites, des expériences soigneusement contrôlées, permettent de classer aujourd'hui sous un certain nombre de chefs principaux, les affections justiciables du Vanadiol. La plus redoutable est la tu-

berculose. Dans l'organisme d'un tuberculeux, l'action du Vanadiol est double ; d'une part, il se présente comme antiseptique et antitoxique, détruisant le bacille de Koch et neutralisant ses toxines ; d'autre part, comme reconstituant de l'économie à laquelle il apporte avec l'oxygène à l'état naissant, une arme de défense puissante : d'un terrain mauvais, déprimé par la maladie, il fait un terrain solide en état de résister à celle-ci.

De très nombreuses observations que nous avons sous les yeux, prises très scrupuleusement par les médecins de tous les pays, on peut exposer comme il suit l'action du Vanadiol sur la tuberculose pulmonaire. D'abord, et quel que soit le degré de sa maladie, le phthisique, après deux ou trois jours de traitement par le Vanadiol, commence par « avoir faim » ; il accuse brusquement un appétit impérieux ; les vomissements, s'il en avait, disparaissent et la nutrition s'accélère ; au bout de quelques jours, le poids du malade augmente ; il mange, digère et « profite », comme on dit. Le Vanadiol a agi comme reconstituant et réparateur. Mais en même temps, si l'on examine les crachats au microscope, on s'aperçoit que les bacilles de Koch diminuent, puis qu'ils disparaissent tout à fait ; la toux cesse peu à peu ; les crachats deviennent plus rares et cessent d'être purulents ; plus de fièvre ni de sueurs ; le malade, qui s'asphyxiait faute d'oxygène, se met à respirer normalement ; le Vanadiol a agi comme microbicide. Certains médecins ont déclaré avoir assisté à de véritables résurrections chez des phthisiques soumis au Vanadiol ; il est certain que par sa double action, il est le médicament idéal de la tuberculose.

Chez les anémiques, les chlorotiques, les neurasthéniques, les « éreintés de la vie », le Vanadiol ne sera pas donné comme antiseptique, mais comme reconstituant. Là encore il est souverain ; le sang, en effet, chez les premiers, la cellule nerveuse chez les seconds, manquent d'oxygène, d'où leur faiblesse et leur défaillance ; en leur apportant cet oxygène qui fait défaut, le Vanadiol leur rend la force et l'énergie vitale. Des milliers des cas confirment cette théorie.

Si nous étudions le système digestif, nous voyons l'économie ébranlée à chaque instant par des intoxications alimentaires sous l'influence d'un mauvais — ou d'un trop bon — régime, les fermenta-

tations s'établissent dans le tube gastro-intestinal ; les aliments s'assimilent mal ; les produits de la combustion intracellulaire, les déchets organiques s'accumulent, versant leur poison dans l'organisme, l'appétit disparaît, la dyspepsie gastrique ou intestinale s'établit ; des malaises surviennent, puis de véritables maladies, gastrites, gastro-entérites, muco-membraneuses ou non, avec leur cortège de vomissements, de diarrhée ou de constipation ; les microbes de l'intestin triomphent et parfois, le plus terrible de tous, celui de la fièvre typhoïde. Alors, et les exemples sont nombreux, les observations multipliées, si l'on fait intervenir le Vanadiol, les bactéries sont détruites, l'assimilation se fait mieux, les fermentations cessent ; les déchets organiques s'oxydent et s'éliminent : l'appétit revient, avec lui les bonnes digestions ; tout rentre dans l'ordre.

On conçoit que, dans le diabète, la goutte, dans les convalescences si longues, si pénibles, de la grippe, de la fièvre typhoïde, d'un grand nombre de maladies aiguës, le Vanadiol se soit montré un admirable régénérateur ; mais où son action a dépassé les espérances — outre dans la tuberculose, citée plus haut — c'est dans la plupart des maladies des femmes. Des essais ont été faits dans plusieurs hôpitaux, ils ont été couronnés de succès.

Mais à quoi bon insister ? La conception de la vie cellulaire, subordonnée à un apport constant d'oxygène, explique mieux que tous les raisonnements l'action remarquable du Vanadiol, son pouvoir bactéricide et reconstituant. Les faits observés par tous les médecins, les guérisons obtenues dans un grand nombre de maladies que nous avons indiquées, montrent que si de la théorie on passe à la pratique, le Vanadiol est un agent thérapeutique de premier ordre, le plus utile, le plus puissant de tous les médicaments nouvellement découverts.

Georges LUDWIG.

Une brochure intéressante est envoyée gratuitement par la Pharmacie Pélerin, Bruxelles.

## BIOGRAPHIE

### Le R. P. Fr.-X. Schouppe

Né à Aygem (Fl.-Or.) le 31 décembre 1823, le P. Schouppe fit de brillantes études au Collège St-Joseph d'Alost et entra le 26 septembre 1841 au noviciat de la Compagnie de Jésus à Tronchiennes. Après 15 années d'enseignement de la théologie (1856-1871), d'abord au Collège de Louvain, puis au Séminaire diocésain de Liège, le P. Schouppe fut envoyé au Collège St-Michel de Bruxelles et s'y consacra pendant de longues années à toutes les œuvres du saint ministère.

Son activité y rayonna dans toutes les classes de la société : aux prêtres, il prêchait périodiquement les récollections sacerdotales et les retraites ecclésiastiques ; à d'innombrables communautés religieuses il donnait les exercices spirituels ; il inaugurait pour les hommes du monde un cours de conférences théologiques ; il dirigeait des congrégations de dames et l'œuvre des églises pauvres ; il faisait aux élèves du Collège St-Michel des prédications régulières ; il publiait sur les dogmes catholiques et diverses questions religieuses, des brochures de vulgarisation qui se distinguent par des principes sûrs, des idées nettes, bien défendues d'une façon saisissante ; enfin il achevait d'organiser pour les jeunes ouvrières de la capitale un patronage dont les sections se ramifiaient dans plusieurs paroisses de la ville.

Courbé sans cesse sur ces divers sillons de son apostolat, le P. Schouppe était parvenu à l'âge où l'heure du repos sonne habituellement pour les plus vaillants. Elle ne sonna point pour lui, loin de là. Il entra alors résolument dans une carrière toute nouvelle. Jamais il n'avait cessé d'aspirer à l'apostolat des missions lointaines et d'en solliciter les labeurs et les privations comme une grâce de choix.

En 1888, ses vœux furent enfin exaucés. Sur l'ordre de ses supérieurs, à l'âge de 64 ans, le P. Schouppe s'embarqua pour les Indes. Il y reprit l'enseignement de la théologie et le continua pendant 13 ans au Séminaire Ste-Marie de Kurseong. Depuis 1902 il s'était retiré au Collège St-Joseph de Darjeeling, occupé de la direction spirituelle de ses frères et utilisant ses moindres loisirs par la composi-

tion d'ouvrages d'apologétique et de piété.

Parmi les nombreux ouvrages sortis de sa plume et traduits dans un grand nombre de langues, contentons-nous de citer les « *Elementa theologiae dogmaticae* » arrivés aujourd'hui à leur 28<sup>e</sup> édition, les « *Adjumenta oratoris sacri* », 14<sup>e</sup> édition, le « *Cours abrégé de Religion* », 44<sup>e</sup> édition ; ce dernier ouvrage a été traduit en hollandais, allemand, anglais, italien, espagnol.

Travailleur infatigable, d'un zèle ardent, d'une grande austérité de vie et d'une profonde humilité, le P. Schouppe a laissé l'édification partout où il a passé. Le clergé belge n'a pas encore perdu le souvenir de celui qui a été si longtemps un de ses principaux apôtres.

---

## RÉCRÉATION

---

### Charade

Mon premier, cher lecteur, est mesure  
 [de temps ;  
 Mon second, dès qu'il naît, dans l'air  
 [roule et s'avance,  
 Et mon entier enfin, qui se fait dans les  
 [champs,  
 Est d'un rude labeur l'heureuse récom-  
 [pense.

\*  
 \*\*

### Enigme

Je sers à la propreté  
 Lorsque je porte ma tête,  
 Et je suis, décapité,  
 Le nom d'une pauvre bête.

\*  
 \*\*

*Réponse au dernier numéro :*

Mots en losange :

G  
 L I T  
 G I L E T  
 T E S  
 T

---

## Un jour mémorable

---

Le 2 décembre est un jour mémorable pour l'Autriche, car il vit monter sur le trône l'empereur François-Joseph.

Ferdinand I<sup>er</sup> et la cour avaient été chassés de Vienne par la révolution. Le Parlement siégeait à Kremsier ; le monarque et sa maison étaient établis à Olmutz, pendant que Windischgraetz achevait de rétablir l'ordre à Vienne.

L'année 1848 s'achevait moins malheureusement qu'on ne l'aurait cru quelques semaines avant, puisque Cracovie, Prague et Vienne étaient rentrés dans le devoir, et qu'après une menace d'écrasement universel, on ne voyait plus de péril que du côté des Hongrois.

Subitement, les archiducs, les grands dignitaires et une partie des chefs de l'armée reçurent ordre de se trouver à Olmutz, le 2 décembre, à 8 heures, au palais archiépiscopal, qui servait de résidence provisoire à l'empereur. L'étonnement fut général. Que se passait-il ? De quel spectacle allait-on être témoin ?

Les suppositions les plus diverses furent émises de toutes parts. Comme on avait appris que Windischgractz et le ban de Croatie, Jelacic, quittaient l'armée de Vienne pour se rendre à Olmutz, beaucoup prétendirent que l'empereur voulait qu'une réception magnifique fût faite à ces deux hommes qui venaient de sauver l'empire.

D'autres croyaient savoir qu'une députation hongroise arrivait pour traiter avec la Couronne, et que le monarque tenait à convaincre ces messagers de la solidité de son trône.

Mais, chose surprenante et rare, personne ne rencontra la supposition vraie, et, chose plus rare encore, aucun de ceux qui savaient le secret n'en fit confidence à l'ami discret qui a lui-même un non moins discret ami, lequel n'est pas non plus seul au monde... Nul ne parla.

Il arriva même, ainsi que le raconte M. d'Helldorf, historien de cette période tourmentée, que deux ministres informés chacun de son côté de ce qui allait se passer, firent route ensemble dans le train de Vienne à Olmutz, et échangèrent en chemin toutes les conjectures possibles ;

aucun d'eux ne savait que l'autre était au courant, et ils s'appliquaient à se dérouter réciproquement.

A Olmutz, dans une des salles du palais, un archiduc interrogea le ministre Schwarzenberg, lui demandant pour quel motif extraordinaire on l'avait convoqué à huit heures du matin.

Huit heures allaient sonner ; dans la salle voisine dont on n'était séparé que par une porte, le trône était déjà dressé ; Schwarzenberg répondit simplement : « Que Votre Altesse prenne patience encore un instant et elle le saura. »

A l'exception de l'impératrice, de l'archiduchesse Sophie, mère du jeune prince qui allait recevoir la couronne, de Windischgrätz, de Schwarzenberg et de quelques autres confidents, personne, pas même les frères de François-Joseph, ne savait que l'empereur allait abdiquer.

A 8 heures, les deux battants de la porte s'ouvrirent. Précédés du prince de Lobkovitz, aide de camp général, l'empereur et l'impératrice s'avancèrent suivis de François-Charles, frère de l'empereur, de l'archiduchesse Sophie, et de leur fils François-Joseph.

L'empereur et l'impératrice s'assirent ; l'empereur prit un papier et en donna lecture, annonçant que « de graves motifs l'avaient décidé à déposer la couronne impériale en faveur de son neveu l'archiduc François-Joseph ; que son frère François-Charles, père de celui-ci, renonçait irrévocablement à ses droits en faveur de son fils. » Puis il ordonna au prince de Schwarzenberg de donner lecture des actes.

Ces actes étaient la déclaration de majorité de François-Joseph, la renonciation de son père en sa faveur, l'acte d'abdication de l'Empereur également en sa faveur. Ces actes ayant été lus furent signés par l'Empereur et son frère, contresignés par le ministre Schwarzenberg.

Alors, le jeune empereur — François-Joseph avait 18 ans — s'avança vers le souverain presque vieillard, et se mit à genoux devant lui. L'émotion qui le remplissait était si grande qu'il ne put prononcer une seule parole ; mais à son attitude, on voyait qu'il demandait au monarque de le bénir. Ferdinand lui donna sa bénédiction, l'embrassa et lui dit du ton familier et bon enfant qui lui était habituel :

« Que Dieu te bénisse ; sois sage. Dieu

te protégera. J'ai fait cela bien volontiers. »

Ce furent les seules paroles prononcées en dehors des formules officielles des actes.

Puis François-Joseph se mit à genoux devant l'impératrice qui l'enveloppa de ses deux bras et le pressa sur son cœur.

Il s'agenouilla de même devant son père et sa mère qui l'embrassèrent et s'avança ensuite vers les autres membres de la famille impériale ; ils se levèrent à l'approche de leur nouveau souverain qui leur serra la main et les embrassa.

Le procès-verbal fut dressé par le conseiller de légation de Hübner (plus tard ambassadeur à Paris) et signé par tous les assistants, hormis les deux empereurs.

La cour se retira ; l'acte solennel était accompli, et fut proclamé immédiatement à son de trompe dans trois endroits de la ville.

Les témoins de cette scène historique ont raconté que rarement ils avaient ressenti une aussi puissante émotion. Au moment où le jeune empereur se mit à genoux devant le vieillard, personne ne put retenir ses larmes.

---

## Memento culinaire

---

### *Dîner de famille*

---

Potage bisque  
Aspic de cervelle  
Dindonneau rôti  
Crème Chantilly

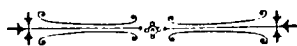
---

DINDONNEAU RÔTI. — Briday, barder, embrocher dindonneau. Cuire d'abord à feu lent, saler, dorer à feu vif. Corser jus. Servir saucière jus.

---

CRÈME CHANTILLY. — Battre en neige crème douce, avec pincée gomme adragante. Sucre, vanille, dresser, servir avec gaufrettes. Si on peut, acheter crème battue et prête.

TANTE LOUISE.





## Carnet Musical

### I. — LES CONCERTS

Avec les jours sombres nous est revenue la saison favorite des ardents disciples de l'archet et du piano, et nous sommes en mesure d'annoncer dès maintenant des auditions sensationnelles.

Les *Concerts Crickboom* ont ouvert la série d'une façon réellement remarquables; malgré la douceur de la température, qui retient encore à la campagne nombre de nos dilettanti, l'assistance était nombreuse : elle a fait au maître *Crickboom* un accueil sympathique et bien mérité. Le talent de l'éminent violoniste nous a paru aussi souple, aussi extraordinaire que l'hiver passé.

Le programme comportait deux œuvres de chevet : la *sonate en la majeur* pour piano et violon, de Mozart, et une *sonate pour piano et violon* de G. Lekeu. M. Crickboom s'est attiré, dans ces deux compositions, les applaudissements nourris du public, pour le fini et la délicatesse de son jeu. M. Wurmser, pianiste des Concerts Colonne et des Concerts du Conservatoire de Paris, le secondait admirablement : l'auditoire était enlevé par la grande allure que les deux artistes ont donné aux pages exécutées.

Comme intermède, nous avons entendu Mlle Charlotte Lormont, dans diverses pièces de Mozart, Schumann, Saint-Saëns, etc., toutes chantées avec un art délicat. M. Wurmser complétait la soirée par de jolies piécettes de Chopin, détaillées au piano avec infiniment de grâce.

\* \* \*

Avant d'aller cueillir en Espagne les lauriers qui l'y attendent, Mme Clotilde KLEEBERG-SAMUEL a bien voulu nous consacrer une séance de piano. Malgré le mauvais temps, la Grande-Harmonie regorge de monde, et Mme la comtesse de Flandre elle-même préside l'audition. Quatre auteurs au programme : Bach, Beethoven, Chopin, Schumann, et de chacun les meilleures pages. De Bach, une *Suite française* en sol majeur, que nous retenons surtout pour le jeu délicat de l'artiste : il nous paraît même que l'interprétation est plus fouillée, plus nuancée que l'an dernier. La *Sonate* (op. 27) en mi bémol majeur de Beethoven est bien connue : Mme Kleeborg la détaille admirablement, avec une expression qui n'est pas habituelle, hélas ! dans le monde du piano. Une fois de plus, le talent de l'aimable virtuose nous démontre qu'il n'est nullement besoin de jouer des poings pour produire de l'effet : nombre de nos jeunes pianistes ont pu prendre, ce soir, une bonne leçon de modération dont ils profiteront, espérons-le.

Inutile de dire ce qu'ont été les études de Chopin et de Schumann, sous le délicieux doigté de l'artiste : une pure et ravissante merveille mélodique. Voilà certes un heureux présage de succès pour la charmante interprète : nous le lui souhaitons complet.

\* \* \*

Le concert DELUNE (Alhambra, 20 novembre) a eu les honneurs simultanés de la critique la plus outrée et de la louange enthousiaste. Des grincheux, qui se sont fait une spécialité de dénigrer à tort et à travers, ont cru faire preuve d'esprit en démolissant, cette fois encore, le compositeur et ses œuvres. Est-ce là le rôle de la critique loyale ? Nous ne le pensons pas : il ne faut ni louer pour louer, ni critiquer pour critiquer.

M. Delune n'est plus un inconnu pour nous ; depuis nombre d'années, nous l'avons applaudi dans les multiples auditions où il s'est produit, tout en rendant à son talent l'hommage qu'il méritait. Cette fois, nous assistons à une séance consacrée exclusivement à ses œuvres et dirigée par lui-même : cette dernière circonstance doublait l'intérêt de la fête, car nous ne connaissions pas M. Delune kapelmeister.

Son arrivée au pupitre est soulignée de bravos nourris, et l'orchestre attaque la *symphonie en ut majeur*. Le compositeur se double ici d'un excellent chef d'orchestre : il conduit littéralement, et son geste large dessine pour ainsi dire l'interprétation. L'entrée de l'*allegro* et le *scherzo* sont vigoureusement enlevés et applaudis : l'impression générale est que le chef-d'œuvre est admirable comme facture et comme interprétation.

Deux œuvres de moindre importance servent d'intermèdes, et nous arrivons immédiatement au fond même du concert : *La Chanson d'Halewyn*, légende dramatique pour soli, chœurs et orchestre. Cette œuvre indique chez son auteur une manière très personnelle, une grande sûreté et surtout une connaissance profonde des mille secrets de l'harmonie. Peut-être pourrait-on lui reprocher parfois un peu de recherche, mais l'effet est considérable, et l'exécution excessivement soignée que nous en a donnée M. Delune lui a conquis toutes les sympathies. La comtesse de Flandre, qui assistait à la séance, s'est fait présenter le compositeur et l'a chaudement félicité pour son beau triomphe. Nous aurons l'occasion de revenir ailleurs sur le talent incontestable du sympathique compositeur.

\* \* \*

M. FRITZ KREISLER nous est revenu, le 24 novembre, avec une renommée grandie encore par de récents et éclatants succès. Nous avons eu, l'hiver dernier, le plaisir de dire à nos lecteurs tout ce que nous pensions de ce virtuose extraor-

dinaire, et nous ne pouvons que confirmer pleinement cette première appréciation.

La qualité maîtresse de l'artiste est sans contredit le velouté du son ; dès les premières notes. l'auditeur est émerveillé par ce jeu infiniment doux, sous le charme duquel il restera jusqu'à la fin. Dans les passages graves aussi bien que dans les envolées les plus échevelées et les tonalités les plus aiguës, toujours cette même douceur que l'italien a si bien dénommée *tempo affettuoso*. Et à côté de cela, quel style impeccable ! quelle largeur et quelle puissance d'expression ! quelle délicatesse dans les plus infimes nuances ! M. Kreisler n'affecte pourtant pas de viser à l'effet : il l'obtient naturellement par le simple jeu de l'archet, soumis à l'impulsion d'une âme qui *sent* et qui vibre.

Cette impression enthousiaste ne nous est pas personnelle ; certes, le sympathique artiste nous a vivement ému, mais l'auditoire qui se pressait nombreux à la Grande Harmonie a ressenti ce frisson admiratif de l'âme en présence du beau artistique. Après le terrible *Trille du Diable* de Tartini, le public a rappelé trois fois, et les ovations n'ont fait que s'intensifier après le *Concerto* de Conus et la *Fugue* de Bach. Tel était l'éta des esprits que, le programme épuisé, la salle n'a plus voulu se dessaisir de son artiste aimé : il a bien fallu s'exécuter, et M. Kreisler a interprété trois autres morceaux, notamment l'*Abeille*, cette page admirable de délicatesse et de charme poétique dont nous avons parlé l'an dernier. Les derniers applaudissements (et furent-ils interminables !) contenaient le regret évident de se séparer d'un maître extraordinairement bien doué. Est-ce que M. Kreisler ne nous fera pas l'agréable surprise d'une seconde séance ?

\* \* \*

M. Louis DIÉMER est certainement le maître incontesté des clavecinistes modernes ; fondateur de la Société des Instruments anciens, il a puissamment contribué à remettre en honneur la musique de chambre du XVIII<sup>e</sup> siècle, en exhumant les pièces de Lulli, Rameau, Couperin, Daquin et autres. Il nous souvient d'une séance du 18 mai 1898, à Paris, où l'artiste fit des merveilles au clavecin ; et nous l'avons réentendu avec plaisir à la Grande Harmonie, où l'audition de cet instrument fut une véritable première pour le public belge. Le talent de M. Diémer s'est imposé d'emblée, et lui a conquis la sympathie générale.

Au piano il nous a donné le *Concerto en sol majeur* de Beethoven, exécuté d'admirable façon avec accompagnement de grand orchestre. Nous devons à la Société symphonique des Concerts Nouveaux toutes nos félicitations pour l'heureux choix qu'elle a fait : M. Diémer a assuré l'avenir de l'entreprise, en lui amenant le plus sûr garant

de succès par son talent hors pair. Un reproche cependant au maître français : pourquoi ne nous a-t-il pas donné ce 5<sup>e</sup> *Concerto* de Saint-Saëns, qui lui a valu de si beaux succès à Châtelet et au Cirque d'Été (1898) ? Nous espérons bien l'entendre ici quelque jour dans ce morceau de choix.

L'orchestre, sous l'habile direction de M. De-lune, nous a donné l'Ouverture de la *Fûte enchantée* (Mozart), la *Symphonie en mi bémol* (Mozart) et l'Ouverture de *Leonore* n<sup>o</sup> 3 (Beethoven). La séance a été un succès complet ; on pourrait peut-être lui reprocher un programme trop fourni ; à part cela, il n'y a que des éloges à adresser à l'œuvre, dont nous reparlerons prochainement.

\* \* \*

M. Oskar BACK s'est fait entendre, le 29, à la Grande Harmonie, dans un concert avec orchestre, sous la direction de M. César Thomson, son professeur. Cette séance, au point de vue de la critique, est assez complexe à envisager : M. Back est certainement l'un des meilleurs élèves de son éminent maître, et il l'a prouvé par de sérieuses qualités de style ; dans les passages de large sonorité, il est remarquable de justesse et de moëlleux, et son jeu force l'attention. Il n'en est plus de même dès qu'il aborde les doubles cordes et les passages un peu enchevêtrés : on croit remarquer parfois de l'hésitation, de la nervosité, et pour peu que l'orchestre échappe à la main qui le dirige, on n'y est plus du tout. Le *Concerto* de Brahms nous a semblé justifier cette petite observation : l'œuvre est fort touffue, c'est vrai, et hérissée de difficultés, l'interprétation nécessite donc un travail ardu ; l'exécution s'est ressentie de ces multiples obstacles, et à beaucoup elle a paru faible.

Mais le virtuose s'est ressaisi dans le *Concerto* de Bruch, et surtout dans le *Concerto* d'Ernst, qui a brillamment clôturé la soirée. En résumé, nous pouvons affirmer que le talent de M. Back lui réserve un bel avenir artistique, à la condition toutefois qu'il puisse se débarrasser d'un excès de nervosité qui dépare, involontairement d'ailleurs, les plus beaux effets de l'archet.

\* \* \*

A propos des concerts donnés à la Grande Harmonie, nous transmettons à l'administration de ces concerts un desideratum exprimé depuis longtemps par leur public habituel. Contigus à la salle des fêtes se trouvent les superbes salons de billards de la Société de la Grande Harmonie ; les luttes bruyantes (mais pacifiques) qui s'y livrent sur le tapis vert ont un écho très prononcé dans la galerie voisine, et occasionnent un brouhaha sourd et continu qui gêne les plus belles auditions. Nous nous faisons l'interprète de l'auditoire pour réclamer la suppression urgente de ce désagréable bourdonnement. Il serait si simple

de masquer la triple baie vitrée du fond par d'épaisses tentures, qui intercepteraient complètement tout bruit extérieur. Le public saura gré à l'administration des concerts d'une initiative en ce sens.

\* \*

Malgré un supplément extraordinaire de huit pages, l'abondance des matières nous met dans l'impossibilité de parler aujourd'hui de plusieurs séances intéressantes de musique de chambre ; nous reporterons donc au prochain numéro le concert de MM. Scheers, Piérard, Hannon, Mahy, Boogaerts et Delune, et la séance du « Jeune Effort ». Il en sera de même de l'Exposition Ruytinx-Bastin, dont nous parlerons dans la prochaine chronique.

\* \*

## II. — COMMUNIQUÉS

MM. Alberto Bachmann, violoniste, et Gabriël Grovlez, pianiste, de Paris, donneront un concert le jeudi 8 décembre, à 8 1/2 heures du soir, salle de la Grande Harmonie.

Au programme des œuvres de Beethoven, Brahms, Chopin, C. Cui, Schumann, et le concerto de A. Bachmann, exécuté par l'auteur.

Pour les places, s'adresser chez MM. Schott Frères.

\* \*

Mlle Marthe Girod, pianiste, dont le succès a été des plus grands lors du concert donné à Bruxelles, l'an derniers, et fera de nouveau entendre le mercredi 7 décembre, salle Erard, dans un récital dans lequel elle exécutera des œuvres de Mozart, Beethoven, Schumann, Chopin, Claude Debussy, Saint-Saëns, Liszt, etc., etc.

\* \*

On nous prie d'annoncer le *Lieder-Abend*, que donnera Mme Artowska à la Grande Harmonie, le jeudi 22 décembre prochain, à 8 1/2 h. du soir.

\* \*

CONCERTS CRICKBOOM. — La deuxième séance d'abonnement (concert d'orchestre) est fixé au lundi 19 décembre prochain, à 8 h. 1/2, salle de la Grande Harmonie, avec le concours de Mlle Cécile Thévenet, du théâtre de la Monnaie, et du pianiste M. Isaac Albeniz, l'auteur de *Pepita Jimenez*.

\* \*

MM. Emile Bosquet, pianiste, et Emile Chaumont, violoniste, donneront à la Salle Erard, les 1<sup>er</sup>, 10 et 15 décembre, trois séances Beetho-

ven, consacrées aux dix sonates pour piano et violon du grand compositeur.

\* \*

Le mercredi 14 décembre, à la Grande Harmonie, aura lieu un concert donné par M. Francis Macmillen, violoniste, avec le concours de Mlle Minnie Tracey, cantatrice.

FR. DUFOUR.

## Le coin des rieurs



Chez le notaire.

— Mon ami, toutes vos actions sont remboursables au pair.

— Comment faire, puisque le mien est mort ?

\* \*

Entre passants, dans la foule.

— Dites donc, il me semble que vous introduisez votre main dans ma poche.

— Oh ! pardon, votre pantalon ressemble si fort au mien que l'erreur est parfaitement admissible.

\* \*

Chez un mastroquet :

— Dites donc, patron, il est singulier, votre vin.

— Mais non, c'est du vin pur qui a reçu un léger mouillage.

— Mâtin ! vous pourriez bien dire une forte averse.

\*\*

Un sergent de ville aperçoit un cambrioleur sur le toit d'une maison. Il pénètre dans l'immeuble, sort par la tabatière et saisit l'homme au collet :

— Je vous arrête, dit-il, vous ne pouvez pas dire que je ne vous prends pas sur le fait.

\*\*

Conseil fragile.

— Vois-tu, dit un père à son fils, il ne faut jamais mentir, quand même le mensonge te paraîtrait presque nécessaire.

A ce moment, un coup de sonnette retentit.

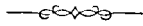
— Tiens, va ouvrir. Et si l'on demande si je suis là, tu répondras que non !

\*\*

A l'école.

— Rappelez-vous que l'adjectif et le verbe ne s'accordent pas ensemble.

— Alors, c'est comme papa et maman.



## LE MOIS LITTÉRAIRE

**N.B.** — Les ouvrages simplement annoncés seront analysés dans un prochain numéro.

**Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent se procurer, à notre comptoir de librairie (commission), tous les livres et revues annoncés sous nos rubriques bibliographiques, et généralement tous livres et revues quelconques. Il leur suffit de nous envoyer, en un mandat postal, le montant de leur commande, augmenté des frais de port.**

AICARD (Jean). — *La Légende du cœur*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, E. Flammarion. Prix : 3 fr. 50

Le roman, la poésie, le théâtre ont successivement été abordés par M. Jean Aicard, et dans les trois genres il a récolté succès et applaudissements. Dans le dernier, il vient de nous donner la *Légende du Cœur*, cinq actes en vers, représentés pour la première fois au Théâtre antique d'Orange. Le sujet est une légende médiévale, qui réunit en elle l'intérêt tragique et l'amour chrétien. La manière de M. Jean Aicard lui est particulière : il manie le vers français

avec une grande aisance, son style est souple et coulant, avec une note d'originalité très personnelle. Ce qui explique largement l'enthousiasme suscité à l'audition de cette œuvre, où nous retrouvons à la fois Sophocle et Wagner.

\*\*

AICARD (Jean). — *Le Père Lebonnard*. Un vol. in-16 de 304 pages. Paris, E. Flammarion. Prix : 3 fr. 50

En ces temps où le théâtre manque si souvent, hélas ! à sa mission moralisatrice, il est bon de s'arrêter aux rares compositions qui méritent du public un accueil sympathique. De ce petit nombre est certes le *Père Lebonnard* de Jean Aicard ; cette comédie en quatre actes et en vers n'est pas nouvelle, elle date de 1880, mais elle a été remaniée par l'auteur d'une façon définitive. Elle consacre le triomphe du cœur sur les sots préjugés qui courent le monde, et, à ce point de vue, elle justifie le succès que lui a fait l'Europe et l'Amérique.

Ici encore nous retrouvons la manière toute personnelle de Jean Aicard : vers facile, style simple, sans recherche exagérée du grand effet. A l'encontre de nos auteurs modernes, l'écrivain dépouille toute préciosité, et excelle à nous présenter la vie de chaque jour avec un réalisme à la fois charmant et juste.

\*\*

BAUDRY DE SAUNIER (L.). — *Sa Majesté l'Alcool*. Un vol. in-8° de 352 p. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Dunod. Prix : 12 fr.

Il n'était pas facile d'écrire sur un pareil sujet un ouvrage complet, et surtout impartial : trop d'intérêts divers sont en jeu, qui ne peuvent sans danger être méconnus. L'auteur a pourtant réussi ce joli tour de force de nous présenter un travail *complet et impartial*.

*Complet*, puisque son étude aborde tous les points de vue sous lesquels l'alcool peut être considéré : nature, fabrication, alcoométrie, applications, législation, etc.

*Impartial*, en ce sens que, s'il dit sincèrement l'utilité que peut présenter l'alcool, il parle non moins franchement des ravages qu'exerce cette terrible majesté, prise à doses toxiques et frelatée par des intermédiaires malhonnêtes.

Il y a, dans ce travail d'un intérêt réel, des chapitres remarquables, notamment ceux où l'auteur nous parle de la fabrication de l'alcool, depuis Marcus-Græcus et Edouard Adam jusqu'aux modernes colonnes d'Egrot ; de l'utilisation industrielle et alimentaire de l'alcool ; et du redoutable fléau de l'alcoolisme.

Complété par un vocabulaire, l'ouvrage est très coquettement édité et abondamment illustré.

\* \*

BAZIN (René). — *Contes de Bonne Perrette*.  
Huitième édition. Un vol. in-16 de 394  
pages. Paris, Calmann-Lévy.

Prix : 3 fr. 50

Qui n'a lu ces délicieux contes de Bonne Perrette ? Ceux qui ne l'ont pas fait ont tort, en tous cas, et il faudrait réparer cet oubli au plus tôt.

Faut-il le dire, Bonne Perrette a presque fait partie de la famille de l'auteur : le souvenir ému qu'il lui garde est bien le plus délicat, le plus touchant des sentiments qui honorent son cœur. Ses *Souvenirs d'enfant* ne sont autre chose qu'un long tribut de reconnaissance payé à une mémoire chère. Lisez donc le conte intitulé : *Bonne Perrette*, et vous vous surprendrez les yeux humides, le cœur étreint d'une douce émotion.

Ces pages valent surtout par le charme de leur simplicité : il est devenu banal de le répéter, et pourtant nous nous plaisons à le constater encore une fois.

\* \*

BAZIN (René). — *Le guide de l'Empereur*.  
Un vol. in-16 de 326 pages. Paris, Calmann-Lévy.

Prix : 3 fr. 50

M. René Bazin a le secret des jolis contes ; le *Guide de l'Empereur* est le modèle du genre : on y trouve tous les moyens d'émotion employés avec un talent hors pair. Nous ne nous attarderons pas à redire les louanges, mille fois répétées, dont la presse littéraire retentit depuis de longues années, chaque fois que l'auteur nous fait cadeau d'un nouvel ouvrage ; mais nous disions tout à l'heure que M. Bazin a le secret des jolis contes, et c'est vrai : où trouverait un de grâce, tant de fraîcheur, tant d'arôme printanier que dans ces historiettes, tendres souvenirs d'un âge longtemps passé, et présentés au lecteur avec une simplicité charmante, et souvent touchante. L'auteur a le cœur délicat : ses œuvres parlent pour lui.

\* \*

BÉRENGER (Joseph). — *Les traditions provençales*. Un vol. in-8° de VIII-196 pages.  
Marseille, Imprimerie marseillaise.

Prix : 3 fr.

Cet ouvrage est une réponse aux arguments d'un membre de l'Institut, M. l'abbé Duchesne, qui avait réédité, sous une forme nouvelle, les anciennes attaques de Jean de Launoy contre les traditions de la Provence.

Avec une sûreté de documentation fort remarquable, l'auteur s'attache à prouver que les amis de Jésus, ses hôtes de Béthanie, appartiennent bien réellement à la terre provençale. Ses convictions, il les puise aux meilleures sources : manuscrits primitifs, écrits des Pères de l'Eglise,

monuments anciens, archives locales, etc. De tout cela, il a bâti un édifice solide, témoignage de profond attachement aux croyances natales, couronne tressée en l'honneur des premiers apôtres du christianisme dans la Gaule.

\* \*

BESNARD (Th.). — *Le code de bonheur du Maître*. Un vol. in-16 de XII-242 pages.  
Paris, P. Lethielleux.

Prix : 2 fr. 50

S'il est un sermon célèbre entre tous par sa portée et son universalité, c'est bien celui que le vulgaire a dénommé le *Sermon sur la Montagne* : le Christ y a réuni les huit béatitudes, les huit règles infaillibles du bonheur.

Ce sont ces huit points qu'au cours d'une station quadragésimale M. l'abbé Besnard développe avec un succès indéniable. Ces commentaires, faut-il le dire, s'appuient sur la plus pure science théologique ; et, ce qui ne gâte rien, ils sont écrits dans une langue châtiée, simple et d'une remarquable clarté. L'auteur, ou plutôt le prédicateur, a su trouver, de ses doctrines, des applications pratiques et d'une actualité piquante.

Nous recommandons vivement cet ouvrage à nos amis du clergé : ils y trouveront ample matière à développements fructueux pour les ouailles qu'ils ont mission d'instruire.

\* \*

COLOMBO (Ezio). — *La Repubblica argentina nelle sue fasi storiche*. Un vol. in-32 de XII-330 pages. Milan, Ull. Hoepli.

Prix : 3 fr. 50

L'auteur de cet ouvrage, bibliothécaire à Buenos-Ayres, était placé à bonne source pour nous donner un aperçu complet de la République Argentine. En un volume compact, il nous retrace l'histoire de ce beau pays et son économie politique, sociale, littéraire et commerciale. Nous y avons trouvé maints renseignements précieux et médités, qui ont beaucoup modifié notre façon d'envisager l'Amérique du Sud. Certes, il reste encore beaucoup à faire pour arriver au summum du développement matériel, mais le progrès s'accroît de jour en jour ; en quelques années, la République sud-américaine a fait des progrès considérables, et nous pouvons en augurer un avenir sérieux et glorieux.

L'auteur a conduit cette étude avec une réelle compétence et un grand souci de l'exactitude : nous l'en félicitons.

\* \*

DE CHARNACÉ (Guy). — *Hommes et choses du temps présent*. Un vol. in-16 de 582 pages. Paris, Emile-Paul.

Nous venons de lire la seconde série d'*Hommes et choses du temps présent* ; l'ouvrage est volumi-

neux, un peu trop peut-être : nous croyons qu'il eût gagné à être divisé en deux parties. Non pas qu'il manque d'intérêt, loin de là ; cet intérêt toutefois se fût peut-être accru, s'il eût pu se répartir sur deux tomes de dimension moindre.

Ce qui nous a surtout plu, c'est l'indépendance et la franchise de l'auteur. M. De Charnacé nous informe d'ailleurs, dès sa préface, qu'il se fera une loi de cette indépendance. Et il faut l'en louer, car peu de critiques osent encore, de nos jours, exprimer carrément leur façon de penser.

Ceci dit, nous nous rallions pleinement à l'appréciation qu'émettait en ces termes notre confrère parisien, *La Croix* :

« Un critique a la mission, périlleuse parfois, de toucher à tout et de parler de tout. M. Guy De Charnacé s'en acquitte avec un véritable bonheur. Sur quelques points nous trouverons bien peut-être à sa censure un peu d'amertume imméritée ; c'est néanmoins avec grande sagesse, guidé par une haute intelligence et un sentiment vraiment chrétien qu'il aborde successivement en ces cinquante articles les diverses questions philosophiques, religieuses, artistiques, nationales et autres qui ont fixé un instant son attention. »

Un mot pour finir : les appréciations de l'auteur concernant l'œuvre de Wagner nous semblent bien sévères ; nous avons eu la bonne fortune d'assister, à Bruxelles même, au cycle wagnérien complet, et franchement, pour qui se rappelle les soirées enthousiastes de la Monnaie, il ne peut être question de décadence en parlant du grand compositeur allemand.

\*  
\*\*

DECHEVRENS (A.). — *Le rythme grégorien.*

Un vol. in-4<sup>o</sup> de 70 pages. Annecy, J. Abry. Prix : 1 fr. 25

M. Pierre Aubry, directeur de la *Tribune de Saint-Gervais*, faisait paraître, en 1903, un ouvrage intéressant : *le Rythme tonique* dans la poésie liturgique. Il y prenait à partie l'école mensuraliste, dont fait partie le Père Dechevrens. Celui-ci répond à ces critiques par une contre-étude fouillée, dans laquelle il rencontre successivement tous les arguments de son adversaire... musical.

Trois parties composent ce travail : la question du chronos rythmique, le rythme oratoire et la tradition, le rythme oratoire et les faits. Nous ne pouvons suivre l'érudit musicologue dans tous les détails de son argumentation. Disons simplement que sa réfutation est non seulement intéressante, mais convaincante, à tel point qu'elle a fait de nous un ardent mensuraliste. On ne peut d'ailleurs refuser à l'auteur des connaissances peu ordinaires en musicologie sacrée.

\*  
\*\*

DE GIBERGUERS. — *Nos responsabilités.*

Un vol. in-16 de viii-288 pages. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Poussielgue. Prix : 2 fr. 50

Après la lettre élogieuse qu'adressait récemment à l'auteur S. Em. le cardinal Merry del Val, nous pourrions nous dispenser de tout éloge. Qu'il nous soit néanmoins permis d'attirer l'attention de nos lecteurs sur cet ouvrage important, dont l'actualité se mesure aux pénibles épreuves que traverse en ce moment l'Eglise catholique.

Nos responsabilités ! Elles sont bien lourdes en effet : responsabilités individuelles et collectives, responsabilités d'ordre matériel et d'ordre moral, toutes demandent de chacun de nous un examen de conscience approfondi. L'auteur, l'a compris, et son travail nous facilitera cet examen, par la clarté de sa doctrine et l'aisance de son élocution.

\*  
\*\*

DE LA PALMA. — *Histoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Un vol. in-16 de xxxii-452 pages. Paris, V. Lecoffre. Prix : 3 fr.

Le fond du livre est purement et simplement le texte évangélique. Ce que le P. de la Palma y a joint de sa main ne fait qu'enchâsser ce fond divin. Les pensées élevées, les sentiments profondément pieux, les tableaux nombreux où le Sauveur est peint au vif, dans les différentes phases de sa Passion, abondent en ces pages et en font une sorte de miroir qui reflète, avec d'infinis détails, l'imitable récit de l'Esprit-Saint. Seulement il le reflète dans un langage plus à notre portée ; et, sans l'amoinrir, il le met à notre niveau.

\*  
\*\*

DOËZ (Jacques). — *Le même problème.* Un vol. in-16 de 376 pag. Paris, Ch. Amat. Prix : 3 fr. 50

Le même problème ! Quel problème !

Encore un roman social !

Il y a beaucoup de bon dans ce livre ; l'auteur a profité des péripéties de son roman pour placer quelques théories sociales saines et chrétiennes. C'est très bien ; les idées sont excellentes, et le but louable. Malheureusement le style manque de cette vivacité qui attire le lecteur. Les leçons de sociologie semées de-ci de-là sont trop longues, trop uniformes ; il faudrait plus de vie dans tout cela, plus d'animation de la part des divers personnages, moins de spéculation dans leurs caractères.

Malgré ce petit défaut, l'ouvrage est à recommander, car il peut faire beaucoup de bien.

\*  
\*\*

GRAMMONT (Maurice). — *Le vers français*.  
Un vol. in-8° de 454 pages. Paris. A.  
Picard et fils. Prix : 7 fr. 50

Ce volume constitue le tome XVII des publications de la société des langues romanes ; au point de vue de sa valeur philologique intrinsèque, nous sommes donc complètement rassurés.

Disons de suite qu'il possède un cachet particulier, par ce fait que l'auteur y a adopté une orthographe simplifiée et à demi phonétique qu'il voudrait voir généralisée. Depuis de longues années, M. Grammont emploie, dans tous ses écrits, de nombreuses simplifications graphiques, dont les principales sont : la suppression des lettres B, D, H, S là où elles sont inutiles, la simplification des lettres doubles qui se prononcent simples, le remplacement par *i* des *y* qui ne valent pas deux *i*, etc. : c'est original. Serait-ce un premier pas vers les réformes si souvent essayées ces derniers temps ?

L'ouvrage comprend trois parties : le rythme considéré comme moyen d'expression, les sons, considérés comme moyen d'expression, l'harmonie du vers français. Les développements de l'auteur sont intéressants, ingénieux et agréablement présentés ; nous ne sommes pas ici en présence d'un traité de versification française, encore moins d'une histoire du vers français. M. M. Grammont s'attache à l'harmonie de l'expression, au sens artistique du vers français : il l'étudie par la valeur des rythmes et des sons, et leur disposition plus ou moins heureuse au point de vue de l'harmonie.

En résumé, ce travail présente des aperçus nouveaux, qui intéresseront vivement les chercheurs studieux.

\*  
\* \*

HÉBERT (J.). — *Sur le chemin du Calvaire*.  
Un vol. in-16 de 240 pages. Paris,  
Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr.

Le parfum de piété solide et sincère qui se dégage de ces courts chapitres pénétrera l'esprit et le cœur de toutes les âmes religieuses ; la beauté de la forme aidera à goûter davantage encore la richesse du fond. Et quant à S. Thomas d'Aquin, le plus bel hommage que l'on pût lui rendre était de mettre en un style aussi clair, aussi élevé, aussi adapté au sujet comme à l'auditoire, les « substantielles et tendres inspirations de sa piété ».

\*  
\* \*

HILLAIRE (A.). — *La religion démonstrée*. Un vol. in-16 de xvi-618 pages.  
Mende, Pansier. Prix : 3 fr.

La *Croix*, de Paris, a donné de ce bel ouvrage un compte rendu complet, dont nous reproduisons les principaux passages :

« Le R. P. Hillaire, ancien professeur de théologie et missionnaire apostolique, a assumé la tâche difficile et bien méritoire de condenser en un volume de 618 pages, rédigé sous la forme catéchétique, une DÉMONSTRATION et une APOLOGIE de la foi catholique. C'est une œuvre consciencieuse, d'une érudition sûre et d'une orthodoxie irréprochable.

Les grandes questions modernes : *Dieu, l'âme, la religion, la divinité* du christianisme, *l'Église catholique, sa nature, ses divines prérogatives, ses bienfaits, ses relations* avec les sociétés civiles, etc. etc... sont supérieurement traités dans ce volume très compact, écrit dans un style simple, concis, alerte, élégant, énergique.

Cet ouvrage s'adresse, non seulement aux *prédicateurs, aux catéchistes, aux professeurs des collèges, aux élèves des grands et des petits séminaires*, mais encore aux *gens du monde* instruits et animés de cette *bonne foi* que Dieu récompense toujours par la claire vision de la vérité loyalement cherchée. Tout homme qui lira ce volume sans *parti pris* sera convaincu qu'il doit être chrétien et catholique. Nous osons prédire à l'excellent ouvrage du P. Hillaire un succès mérité. »

La prédiction de notre confrère parisien s'est amplement réalisée : quatre éditions ont été épuisées en un an, et la cinquième édition ne compte déjà plus que quelques rares exemplaires.

\*  
\* \*

LEVRAULT (Léon). — *La satire*. Un vol.  
in-18 de 132 pages. Paris, P. Delaplaine.  
Prix : 0 fr. 75

Sous un volume réduit, l'auteur a condensé l'histoire de la satire française, depuis le fabliau du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux morceaux satyriques de Victor Hugo. L'ouvrage répond parfaitement aux tendances modernes de l'histoire littéraire, et dans sa brièveté il nous donne une idée complète de l'évolution du genre spécial qu'il envisage.

Ajoutons que l'auteur a traité antérieurement, avec la même autorité, l'épopée, le roman, la comédie, le drame, la lettre et la poésie lyrique.

\*  
\* \*

MARCHAND. — *Questions actuelles controversées*. Un vol. in-16 de 396 pages.  
Tours, A. Cattier. Prix : 3 fr. 50

M. l'abbé Marchand, curé-doyen de Delle (Belfort), n'est plus un inconnu pour nos lecteurs ; ils ont tous applaudi, avec nous, les pages vigoureuses de son *Credo révolutionnaire*. Son nouvel ouvrage est une arme de combat, mise à la disposition des conférenciers. Cinq chapitres divisent le volume : l'Église et l'État, l'Église et l'hérésie, le pouvoir civil et l'hérésie, l'hérésie et la persécution, la franc-maçonnerie.

Cette subdivision permet à l'auteur de rencontrer la plupart des objections opposées au catholicisme, l'intolérance de l'Église, l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, la révocation de l'Edit de Nantes, et autres sujets que nous servent régulièrement nos adversaires.

La forme, nous la connaissons bien ; la plume du bouillant lutteur n'est pas émoussée, grâce à Dieu, et sa main n'est pas fatiguée. Ses *Questions actuelles* témoignent d'une vigueur qui n'est pas près de s'éteindre. Pourquoi la France a-t-elle si peu de ces énergies rédemptrices ?

\*  
\*\*

MUN (comte Albert de). — *Discours et écrits divers*. Tome 1<sup>er</sup> : *Questions sociales*. Un vol. in-16 de 600 pages. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Poussielgue. Prix : 4 fr.

— — Tomes II et III : *Discours politiques*. Deux vol. in-16 de 554 et 480 pages. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Poussielgue. Prix : 8 fr.

— — Tomes IV et V : *Discours et écrits divers*. Deux vol. de 428 et 416 pages. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Poussielgue. Prix : 8 fr.

— — Tomes VI et VII : *Derniers discours* (1894-1902). Deux vol. de 480 et 482 pages. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Poussielgue. Prix : 8 fr.

Nous voici en présence d'une œuvre immense, étonnante de vigueur et de noblesse, complexe par la multiplicité des points de vue qu'elle embrasse. La caractériser d'un mot n'est pas possible, pas plus qu'il n'est possible de mesurer d'un coup d'œil la hauteur du génie.

Nous n'avons pas à retracer ici la vie du comte de Mun : d'autres plumes plus autorisées ont fait ce travail. D'ailleurs la vie d'un homme ne vaut-elle pas ce que valent ses actes ? Il nous suffira donc de parcourir les sept volumes qui contiennent toute l'œuvre du vaillant député pour saisir le caractère de l'orateur et assister, comme en un immense panorama, à son existence de luttes et de batailles. Batailles de plume, luttes courtoises, nous le voulons bien : mais faut-il moins de courage à l'écrivain qui se dépense pour le bien, qu'à l'héroïque soldat qui verse son sang sur les champs de bataille ?

Le premier volume est consacré aux questions sociales. Le sympathique député du Morbihan a toujours réservé aux grands problèmes sociologiques le meilleur de son talent ; nous assistons ici à cette splendide éclosion des cercles catholiques d'ouvriers, qui force l'admiration générale : le comte de Mun fut toujours à la tête de cette belle œuvre ; sa parole éloquente la soutint dans les difficultés des premiers jours, et son infatigable activité valut à la Ville-Lumière un groupe de cercles dont la vitalité s'est continuée jusqu'à nous.

Avec les tomes II et III, nous abordons les discours politiques ; c'est le domaine de l'éloquence sous tous ses aspects : proclamations électorales, interpellations et questions parlementaires, improvisations aux Congrès, discours sur toutes les grandes questions agitées au sein de l'Assemblée délibérante : liberté de l'enseignement supérieur, secondaire et primaire, expéditions de Tunisie et de Madagascar, expulsion des princes du sang, lois sur les syndicats professionnels, la responsabilité des accidents du travail et la relégation des récidivistes, laïcisation de l'enseignement primaire, discussion du budget des cultes, etc.

Dans ces multiples champs d'action, nous retrouvons la grande âme du lutteur catholique ; la noblesse de ses sentiments, son inviolable attachement à l'Église et à la foi de ses aïeux, donnent à sa parole, quelque soit le lieu où elle se fait entendre, une ampleur et une autorité qui valent au champion morbihanais une place incontestée au premier rang de la défense catholique en France.

Les quatre derniers volumes sont consacrés à des discours et écrits divers, recueillis de 1888 à 1902. Pour éviter toute confusion, l'annotateur, M. Geoffroy de Grandmaison, adoptera désormais l'ordre chronologique : nous aurons ainsi la succession régulière des événements auxquels l'éloquent tribun fut intimement mêlé.

Signalons notamment, dans le tome IV, les importants discours sur la responsabilité des accidents du travail, sur le travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans les établissements industriels, sur la législation internationale du travail, tous points qui intéressent au plus haut degré la sociologie contemporaine. À côté de ces graves sujets, nous rencontrons quelques fleurs moins sévères, aimables allocutions prononcées aux cérémonies de mariage d'intimes ou d'amis : ici, c'est le cœur qui parle, c'est l'affection qui se donne libre cours, dans des envolées chaudes et délicates.

Le tome V embrasse les années 1891 à 1894 ; nous y rencontrons de remarquables morceaux oratoires, tels les discours sur la liberté des syndicats professionnels, sur la politique du gouvernement, sur l'arbitrage entre patrons et ouvriers, et d'autres ; ainsi que nous le disions tantôt, les grands problèmes sociologiques ont toujours passionné l'âme ardente du comte de Mun, et l'on peut dire qu'il leur a consacré toute sa vie publique et parlementaire.

Les deux derniers volumes vont de 1894 à 1902.

Nous y retrouvons des pages dont la lecture évoque dans toute âme française des souvenirs d'une insurmontable tristesse ; nous y revoions les terribles massacres d'Arménie, les attentats anarchistes à la Chambre et ailleurs, l'incendie



du Bazar de la Charité, l'Affaire, la lamentable et honteuse affaire Dreyfus, la non moins lamentable affaire de Fachoda, la loi sur les congrégations et d'autres. La mâle énergie du vaillant orateur a porté, à la tribune parlementaire et ailleurs, l'écho des doléances et de l'indignation du peuple français, en présence de ces pénibles incidents.

Voilà donc, brièvement résumée, l'œuvre oratoire du comte de Mun; nous n'avons pas à y applaudir : la France tout entière s'est chargée de ce soin. Il y a quelque part dans l'Évangile une parole profonde dans sa simplicité : *A fructibus eorum cognoscetis eos* : vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Nous saluons donc, en M. de Mun, le vaillant champion, le défenseur inlassable des grandes idées religieuses et morales, le fils dévoué de l'Église du Christ. L'heure du repos a sonné depuis longtemps, et pourtant il est toujours sur la brèche, au premier rang de la défense. Honneur à vous, M. de Mun, honneur à votre vaillance ! Puissiez-vous longtemps encore défendre l'Église et la France !

Nous ne pouvons terminer cette chronique sans adresser à M. Geoffroy de Grandmaison nos félicitations et nos remerciements pour l'œuvre qu'il a jusqu'ici menée avec tant de délicatesse. Ses annotations sont l'heureux complément de l'œuvre qu'il a rassemblée à notre intention, et il mérite toute notre gratitude pour le tact et le soin méticuleux qu'il a apportés à ce travail.

\*\*

PELT (J.-B.). — *Histoire de l'ancien Testament*. Deux vol. de LVIII-366 et 484 pages. Paris, V. Lecoffre. Prix : 6 fr.

Le Dr Schöpfer, professeur au Séminaire de Brixen (Autriche), écrit, il y a quelques années, un brillant travail sur l'ancien Testament, si brillant que le succès en fut extraordinaire. Il était grandement utile d'en posséder une version française, et c'est ce que fit l'abbé Pelt, supérieur du grand Séminaire de Metz. Son œuvre est moins une traduction au sens littéral, qu'une adaptation heureuse et savante. Le plan primitif est resté le même : il nous donne une idée d'ensemble de l'ancien Testament, en plaçant dans leur cadre historique les questions de critique, de théologie et d'archéologie les plus importantes.

Disons de suite que l'adaptateur a largement profité des travaux récents des assyriologues et des exégètes. C'est ainsi que nous rencontrons, souvent cités, les noms de Vigouroux, Lagrange, Prat, de Hummelauer d'une part; de Winckler, Scheil, Schrader, Zimmern d'autre part.

Il semble inutile, après cela, d'insister sur le caractère hautement scientifique de l'ouvrage ; en ce temps de rationalisme et d'exégèse à-côté, il fallait un travail où fussent réunis tout ce que la

science et les découvertes récentes offrent de plus propre à éclairer le récit biblique et à en démontrer l'authenticité. Il fallait en même temps mettre en garde l'exégèse moderne contre les travaux prétendument savants d'écoles nouvelles, dont les enseignements dangereux et condamnés par l'Église ne visent à rien moins qu'à substituer aux anciennes bases exégétiques des fondements fallacieux et branlants. Ce double but est atteint par M. l'abbé Pelt, et nous nous permettons de l'en féliciter : il a fait œuvre de bon prêtre et de fidèle gardien des traditions bibliques.

Le grand mérite du style de l'auteur est une clarté que nous appellerions volontiers *abondante*, si ces deux mots pouvaient être accolés. Et cela n'a rien que de très naturel d'ailleurs : ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, a dit le poète.

C'est bien le cas ici.

\*\*

POURMARIN (Camille). — *L'action de la Providence sur la France et l'Angleterre*.

Un vol. in-16 de xx-52 pag. Paris, Ch. Amat.

Prix : 1 fr.

Deux chapitres constituent tout l'ouvrage : le premier nous retrace l'hospitalité de l'Angleterre à l'égard des religieux français persécutés, à la suite de l'inique décret de 1790. Ces bonnes dispositions ont perduré jusqu'à nos jours, et l'auteur nous en fait un tableau impressionnant, qui le conduit à nous montrer dans un second chapitre, l'apostolat important qu'exercerait dans le monde entier l'Angleterre redevenue catholique. Puisse-nous assister bientôt à ce spectacle consolant et ardemment désiré depuis des siècles.

\*\*

REDON. — *Les 32 religieuses guillotonnées à Orange*, au mois de juillet 1794. Un vol. in-16 de xvi-288 pages. Avignon, Aubanel frères.

Prix : 2 fr. 50

A la veille de l'introduction de la cause de quelques-unes des victimes que fit la Révolution dans le Comtat, l'auteur a eu l'excellente idée de raconter la vie de ces vaillantes vierges. Cet ouvrage abonde en documents, pour la plupart inédits, sur la vie, le procès, les derniers instants des héroïnes et le caractère de leur trépas subi en haine de la foi et de la vertu ; il est bon à l'heure troublée que nous traversons de relire le récit des épreuves qu'ont endurées nos devanciers ; c'est une source de force et à ce titre nous recommandons avec plaisir la lecture de ces pages.

\*\*

REILLE (Xavier). — *Semaine de jeunesse*.

Un vol. in-16 de 186 pages. Paris, H. Leclerc.

M. Xavier Reille est député du Tarn, membre actif de l'*Action libérale populaire*, et de beaucoup

d'autres choses encore sans doute, car on rencontre son nom partout où il y a du bien à accomplir. C'est un travailleur, et un ardent : demandez-le plutôt à M. Piou. Son infatigable activité n'est pourtant pas satisfaisante encore ; le jeune député s'est découvert un faible pour la muse et il se met à taquiner le vers, et avec talent, ma foi. Nous sommes d'ailleurs parfaitement d'accord en cela avec M. François Coppée, et son témoignage n'est pas à récuser : il s'y connaît.

C'est donc très bien, cette *Semaine de jeunesse* ; il y a de tout, là-dedans : de la vie, de l'énergie, du cœur, même de la poésie. Oui, même de la poésie, car il faut bien reconnaître que c'est ce qui manque le plus aux productions de nos modernes esthètes. Nous saluons donc sincèrement M. Reine poète, et nous espérons bien qu'il ne s'en tiendra pas à cette première gerbe de souvenirs.

\* \*

RENOU. — *Le livre de la garde-malade*, avec les soins aux jeunes mères et aux nouveau-nés. Un vol. in-16 cartonné de xvi-346 pages. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie. Prix : 4 fr.

Ce livre est un recueil de conseils de sagesse et de bon sens. On voit que l'auteur a fait des conférences aux dames de la Croix-Rouge et qu'il s'est bien pénétré de l'esprit de l'œuvre : la garde et l'infirmière doivent étudier pour être les aides éclairés du médecin ; jamais elles ne doivent prétendre à se substituer à lui, et si elles osent avoir de l'initiative, c'est seulement en l'attendant.

Le Dr Renou a produit un ouvrage excellent et il faut l'en féliciter. Son *Guide de la garde-malade* est un livre de bonne foi, écrit dans un bon style derrière lequel on sent l'homme d'expérience qui a beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup médité et qui, mieux que cela, a beaucoup aimé le malade.

Ajoutons à cela que ces pages peuvent être mises sous les yeux de presque tous, tant l'auteur a su traiter son sujet avec délicatesse.

Un des grands mérites de l'ouvrage, c'est l'ordre et la clarté qui ont présidé à sa mise sur pied. Outre le sommaire qui précède chaque chapitre, des notes marginales nombreuses guident et facilitent les recherches ; un questionnaire accompagne toutes les subdivisions du travail. Enfin, le volume est complété par un dictionnaire pratique des mots scientifiques les plus usuels, dont la connaissance est indispensable à la garde-malade.

\* \*

THÉOTIME (Emile). — *Mémoires d'un solitaire agenais*. Un vol. in-16 de 306 pag. Montauban, Bonneville. Prix : 3 fr.

L'intérêt de cet ouvrage est spécial à la France ; tout le monde pourtant y trouvera à s'instruire.

L'auteur a voulu réunir en un tout les conseils familiers de feu Jean-Jacques Rigal, curé de Bouloc. Pour éviter à ses lecteurs une sèche nomenclature de plantes, de remèdes, de tisanes de toutes sortes, M. Em. Théotime a eu l'heureuse inspiration d'éparpiller ces notes hygiéniques au cours d'une expédition de vacances dans les départements du Lot, du Tarn, et autres voisins. Nous avons l'agrément de faire en sa compagnie une agréable excursion, en même temps qu'à son contact journalier nous nous instruisons dans la science précieuse de conserver et d'améliorer la santé.

—

## NOUVEAUTÉS

CHANTEPLEURE (Guy). — *L'Aventure d'Huguette*. Un vol. in-16 de 362 pages. Paris, Calmann-Lévy. Prix : 3 fr. 50

LEFÈVRE (André). — *L'Italie antique*. Un vol. in-16 de 516 pages. Paris, De Rudeval. Prix : 5 fr.

SERRE (Joseph). — *Ernest Hello*. Un vol. in-16 de 412 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 3 fr. 50

TURMANN (Max). — *L'éducation populaire*. Un vol. in-16 de viii-120 pages. Paris, V. Lecoffre. Prix : 3 fr. 50

JULIEN (Gustave). — *Précis de langue malgache*. Un vol. in-8<sup>o</sup> de 226 pages. Paris, de Rudeval. Prix : 7 fr.

LECTOR.

## Petites nouvelles

### Dinant. — Découverte de grottes

La jolie ville de Dinant vient de s'enrichir d'une attraction nouvelle.

Au cours de travaux de terrassement, effectués sur la rive gauche de la Meuse pour établir le chemin de fer vicinal vers Philippeville, on a mis au jour, au faubourg de Neffe, l'entrée d'une excavation souterraine située dans une propriété appartenant à M. Roulin.

Les premières explorations ont permis de constater l'existence de 14 salles, selon les uns, moins, selon d'autres, mais spacieuses en tout cas et remarquables. Le défaut des grottes nouvellement découvertes est, paraît-il, d'être assez basses de voûte. Elles renferment de magnifi-

ques stalactites et stalagmites auxquels, dès le début, le vandalisme s'est, dit-on, attaqué ; un procès serait même intenté de ce chef.

Les grottes sont situées dans le dessus de la montagne. Elles sont coupées par deux ravins : l'un, de peu d'étendue et de peu de profondeur, a pu être immédiatement visité ; l'autre est un véritable précipice sur lequel on n'a encore aucun détail précis. Il n'est pas impossible qu'il corresponde à un étage inférieur de cavernes.

Dès que les travaux du chemin de fer vicinal seront terminés en cet endroit, on entreprendra l'exploration complète et minutieuse des grottes. A première vue, elles valent, nous dit-on, la peine d'être exploitées ; si la réalité répond à ces espérances, on ne manquera évidemment pas de le faire.

C'est, sur le terrain du tourisme, une bonne aubaine dont nous félicitons de grand cœur les Dinantais.

\*  
\*\*

### Comité Waelput

A peine le Comité s'est-il constitué, que déjà de tous côtés il reçoit un accueil des plus favorables.

Dans la plupart des communes du pays flamand où le Comité Gantois a délégué des membres correspondants, il s'est formé des sous-comités qui se chargeront de faire circuler les listes de souscriptions, d'organiser des concerts-Waelput au profit de l'œuvre.

Ainsi il s'est formé à Anvers un sous-comité présidé par Jan Blockx et Max Rooses.

\*  
\*\*

### La Croix verte

Nous avons, à de nombreuses reprises, attiré l'attention de nos lecteurs sur une œuvre éminemment humanitaire : l'œuvre de la CROIX VERTE. Pour faire face aux multiples obligations qu'entraîne son but charitable, elle vient de lancer dans le public une série de *cinq cartes postales* luxueusement illustrées, qu'elle met en vente au profit de ses protégés. La série se vend 50 centimes. Les demandes, accompagnées de 0,50 en timbres-poste, peuvent être adressées au délégué général, M. Victor Jaubert, 80, rue Saint-Lazare, Bruxelles. Nous engageons vivement nos lecteurs à profiter de cette occasion pour contribuer de leur modeste obole au succès de cette œuvre intéressante.

## Pronostics météorologiques

Décembre. — Le mois de décembre ne sera guère meilleur que son prédécesseur. La zone des minimas continue à stationner au nord, avec suite de dépressions montant vers l'Irlande, l'Ecosse, la mer du Nord, amenant le régime des vents d'Ouest à Sud-Ouest sur l'Angleterre, la Manche, la France du nord, les Pays-Bas et l'Allemagne, soit du temps doux et pluvieux pour ces régions, du moins pour la première quinzaine.

La seconde quinzaine se présente mieux :

Du 1 au 10. Suite de minima au nord ; zone de hautes pressions sur l'Espagne, la France centrale et les Alpes. Temps clair ou nuageux pour ces régions.

Basses pressions sur la Méditerranée, sur l'Algérie, la Tunisie et l'Italie du sud.

Du 10 au 17. Mauvaise période de décembre pour le nord-ouest et le centre de l'Europe. Suite de profondes dépressions sur l'Angleterre, la France et l'Allemagne ; générale les 11, 12, 13, avec gros vents en tempête, mauvais temps et pluies.

Hautes pressions au nord et à l'est sur le 60<sup>e</sup> parallèle.

La zone des basses pressions affectera aussi l'Espagne et le golfe du Lion.

Jours critiques 11, 14, 16.

Du 18 au 22. La zone cyclonique se déplacera et se portera sur l'Espagne et le bassin de la Méditerranée pendant que la zone anticyclonique, c'est-à-dire les hautes pressions, s'accroîtront sur la France, les Alpes et l'Allemagne.

Au nord, retour des dépressions sur les Iles Britanniques à partir du 23, très fortes les 25 et 26. Mauvais temps, vent du Nord-Ouest, pluie et neige.

Du 24 au 31. Hautes pressions sur l'Espagne et la Méditerranée.

Les jours critiques de cette période sont le 28, 30 et 31. En ces deux derniers jours de l'année, probabilité d'une forte dépression sur la Manche, soit au 50<sup>e</sup> parallèle Nord, 3 long. ouest de Paris. Mauvais temps sur la France, le golfe de Gascogne.

J. CAPRÉ.

# TABLE DES MATIÈRES

de la troisième année



AICARD (Jean). — L'argile, <i>poésie</i> . . . . .	146
Alimentation (l') du soldat japonais . . . . .	133
AUBRY (Raoul). — M. René Bazin et sa province . . . . .	103
Autour de la guerre . . . . .	118
Ave (l') Maria de l'enfant sauvage . . . . .	65
BAUNARD (Mgr). — Les trois pièces d'or des Mages . . . . .	1
BELL (D.). — Au Congo . . . . .	21
BERTHE (M.). — Marchands ambulants . . . . .	149
Biographies : Franz von Vecsey . . . . .	10
Hector Berlioz . . . . .	25
L'amiral Makaroff . . . . .	76
Stanley . . . . .	105
Anton Tchekhof . . . . .	167
Le R. P. Schoupe . . . . .	185
BUTAYE (R.). — Ce qu'on éprouve au Congo . . . . .	68, 85, 101
Campagne (une) antiesclavagiste au Congo belge . . . . .	132
Causerie financière . . . . .	43, 60
CERISSETTE. — Intempérances de langage . . . . .	33
Chronique scientifique . . . . .	88
Coin (le) des rieurs. 9, 24, 41, 53, 73, 89, 109, 122, 136, 151, 190	
Conte arabe . . . . .	102
COPPÉE (François). — Le Christ hors la loi, <i>poésie</i> . . . . .	87
Le jour des morts, <i>poésie</i> . . . . .	163
Le Chapelet, <i>poésie</i> . . . . .	180
D.-F. — La protection de la jeune fille . . . . .	4
Un violoniste prodige . . . . .	10
Nos expositions . . . . .	16, 63, 150
A la Nonciature . . . . .	41, 54
Chez M. René Bazin . . . . .	87
Bismarck et Guillaume II . . . . .	104
Une école nationale de cuisine . . . . .	108
DAUVÉ (Louis). — La dernière balle . . . . .	113, 129
Echo du cœur, <i>poésie</i> . . . . .	162
L'océan d'amour, <i>poésie</i> . . . . .	179
DE HÉRÉDIA (J.-M.). — La sieste, <i>poésie</i> . . . . .	150
DE JACOURET (Jean). — Un escabeau dans les Alpes . . . . .	3
Les moines d'autrefois . . . . .	120
Vu un jour de printemps . . . . .	134
La fatale nouvelle . . . . .	166
Le premier sourire . . . . .	183
DE LAPRADE (Victor). — La petite fleur, <i>poésie</i> . . . . .	5
DE LAVAL (J.-B.). — Rolland . . . . .	7, 23, 40, 58, 70
DONNY (lieut.-gén.). — Un intéressant projet . . . . .	121

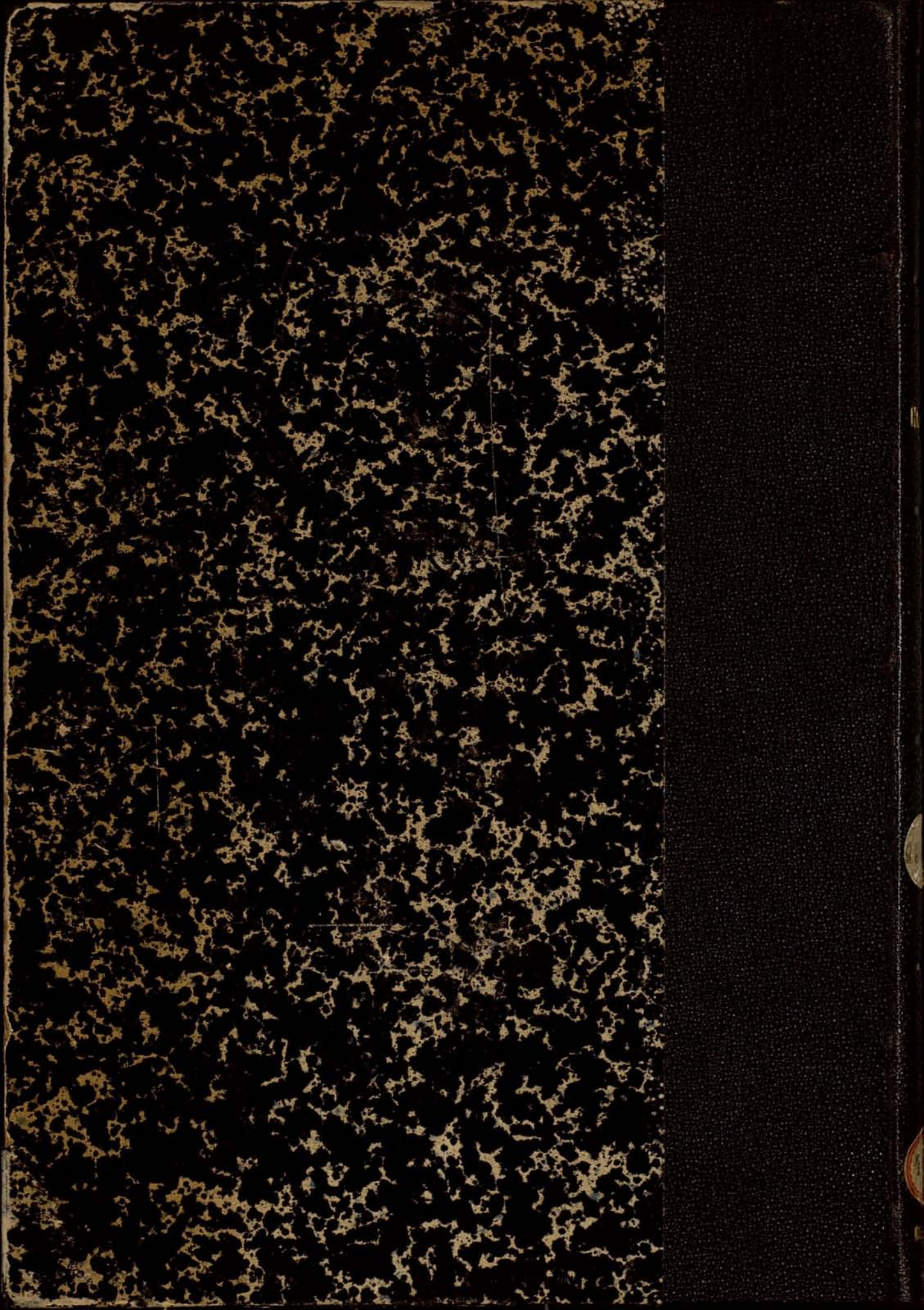
DUFOUR (Fr.). — L'électrique Bruxelles-Anvers	12, 55,	135
Carnet musical.	13, 28, 44, 61, 77, 92,	110
	125, 141, 175,	188
La Croix Verte		20
Hector Berlioz		25
L'amiral Makaroff		76
Les palinods		146
Théodore Aubanel		151
La littérature canadienne		164
ESCARD (Paul). — La chanson du paysan, <i>poésie</i>		21
GARMYN (P.). — Race blanche et race noire		5
GILLEWYTENS (E.-H.). — Le petit marchand d'oiseaux, <i>poésie</i>		3
La saison des roses, <i>poésie</i> .		4
A mon cheval, " "		19
L'escarpolette, " "		20
Vacances à la campagne " "		36
La récréation, " "		38
Marguerite, " "		50
La dentellière, " "		51
Montagnarde, " "		66
Feu follet, " "		68
Le ménestrel, " "		83
Sur l'eau, " "		85
Le paon, " "		99
La petite jardinière, " "		101
Berceuse de poupée, " "		114
La demeure à Jean-Pierre, " "		116
Valse des flocons de neige, " "		130
Chant des petits travailleurs, " "		132
Jour (un) mémorable		186
Journ. d'un gentilhomme campagnard,	19, 36, 50, 84, 100, 116, 163,	179
LECTOR. — <i>Bibliographie</i> .	16, 31, 47, 58, 76, 90, 109, 123, 136, 153, 168,	190
LEDRAIN (E.). — Anton Tchekhof		167
LONGFELLOW. — La nuit		120
La lumière des étoiles		133
LUDWIG (Georges). — A l'Académie de médecine		183
MALI (Pierre). — Les atrocités congolaises		38, 51
Mousse (le) de sainte Anne		49
Nécrologie : M. Benoit Bloud		168
NOTHOMB (Lucien). — Autour de Port-Arthur		66
PAQUERETTE. — Bruxelles-Modes		11, 27, 43
Patience (la) de Kouropatkine		180
Petites nouvelles	95, 110, 126, 142, 159, 175,	197
Problème (un) historique		166
Récréation	12, 28, 44, 55, 75, 92, 110, 125, 141,	186
ROCHÈRE (de la) -- Chareb-el-Rihh		145, 161, 177
SUAU (Pierre). — Les lendemains		81, 97, 115, 131
SUIS (Jean). — Malades à louer		17
Les petits lits		27
TANTE LOUISE. — Memento culinaire.	7, 22, 39, 53, 70, 88, 108,	121, 135, 187
UZANNE (Octave). — Le théâtre de la guerre en Extrême Orient.		73
VILLEFRANCHE (J.-M.). — L'huître incrédule, <i>poésie</i> .		117













## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.